BOTTEGHE OSCURE

QUADERNO IX

ARNOLDO MONDADORI EDITORE

ROMA MCMLII

A cura di
MARGUERITE CAETANI

Redattore: GIORGIO BASSANI

Il contenuto della rivista non può esser riprodotto senza permesso scritto della Direzione, e in ogni caso si dovrà sempre indicare che l'opera fu pubblicata per la prima volta da *Botteghe Oscure.*

No part of this review may be reproduced in any form without written permission from the Editor, and without stating that the work was first published in *Botteghe Oscure.*

Toute reproduction du contenu de cette revue est interdite sans la permission écrite de la Direction, et on devra toujours indiquer que l'oeuvre a paru pour la première fois dans *Botteghe Oscure.*

Copyright by Botteghe Oscure
ROMA

INDICE

FRIEDRICH HÖLDERLIN

FONDEMENT D'EMPÉDOCLE

Dans la vie pure la nature ne s'oppose à l'art qu'au point de vue de l'harmonie. L'art est la floraison, la perfection de la nature. La nature ne devient divine que par sa fusion avec l'art, divers mais harmonieux. Lorsque chacun des deux est entièrement ce qu'il peut être et que l'un s'unit à l'autre en comblant le défaut de l'autre, défaut qu'il ne peut manquer d'avoir, sinon il ne serait pas tout à fait ce qu'il peut être en tant que chose particulière, alors nous sommes en présence de la perfection, et le divin se trouve à mi-chemin entre les deux. L'homme, plus organique, plus artificieux est la fleur de la nature; la nature inorganique, lorsqu'elle est ressentie deux. L'homme, plus organique, plus artificieux, est la fleur ment façonnés à leur propre manière, leur donne le sentiment de la perfection. Toutefois, cette vie n'existe que dans le sentiment, elle n'existe pas pour l'entendement. Pour être discernable elle doit se manifester par la disjonction qui s'opère au moment où l'intensité de vie intérieure est excessive, lorsque les opposés se substituent l'un à l'autre. L'organique, trop livré à la nature, oubliant son essence, sa conscience, se mue en activité autonome et extrême, en art, en réflexion; en revanche la nature, du moins dans ses effets sur l'homme réfléchissant, passe à l'extrême inorganique, à l'inintelligible, au non-perceptible, à l'illimité jusqu'au moment, où, en raison de la progression de l'action réciproque, les deux facteurs, unifiés à l'origine,

se rencontrent à nouveau. A la seule différence que grâce à l'homme qui la cultive, grâce aux forces et aux besoins de culture en général, la nature est devenue plus organique, tandis que l'homme au contraire est devenu moins organique, plus universel, plus infini. Le sentiment le plus sublime qui soit, c'est peut-être celui que l'on éprouve lorsque se rencontrent les deux opposés: l'homme universalisé, vivant par l'esprit, purement inorganique au point de vue de l'art, et la beauté harmonieuse de la nature. Ce sentiment est probablement le plus sublime qui soit donné à l'homme, car l'harmonie présente, actuelle, lui rappelle le rapport antérieur, inverse et pur, de sorte qu'il éprouve à la fois le sentiment de lui-même et de la nature, et l'union est plus infinie.

Entre les deux se situe la mort de l'individu, c'est-à-dire le moment où l'organique se dépouille de son Moi, de son existence particulière qui avait atteint son point culminant, où l'inorganique perd son universalité, non comme au début, idéalement confondus, mais dans la réalité d'une lutte suprême; c'est-à-dire que le particulier, à son niveau extrême s'universalisera toujours davantage en face de l'extrême inorganique; il s'arrachera toujours davantage de son point central, tandis que l'inorganique se concentrera toujours davantage en face de l'extrême particulier, il atteindra toujours davantage un point central pour devenir particularité par excellence. *L'organique, devenu inorganique, semble alors se retrouver lui-même, être restitué à lui-même, fixé à l'individualité de l'inorganique; tandis que l'objet, l'inorganique, semble se trouver lui-même, car au moment où il revêt une individualité il rencontre en même temps l'organique à la pointe extrême de l'inorganique. Si bien qu'à ce moment, en cette naissance de l'hostilité suprême semble s'incarner la réconciliation suprême.* Cependant, l'individualité née de cet instant n'est qu'un produit de l'antagonisme, son universalité n'est qu'un produit de l'antagonisme suprême. Dès que sa réconciliation semble acquise et que l'organique et l'inorganique, chacun à sa manière, exercent leur action en vue de cet instant, l'individualité que contenait cet instant et jailli de lui inorganiquement

à la suite des impressions organiques, redevient plus inorganique; tandis qu'à la suite des impressions inorganiques, l'universalité issue organiquement de l'instant qui la contenait, se particularise à nouveau. Si bien que l'instant de fusion, tel un mirage, va en s'évanouissant toujours. En réagissant de façon inorganique à l'organique, il s'éloigne toujours davantage de celui-ci; mais par là-même et par sa mort, il rend plus belle que par sa vie la conciliation, l'union des antagonismes dont il est né. Car l'union n'apparaît plus sous forme d'un être particulier, plus, par conséquent, avec une intériorité excessive; le divin n'apparaît plus sous forme sensible, l'heureuse illusion de la fusion disparaît dans la mesure même où elle fut trop intérieure, trop unique. De sorte que des deux extrêmes, l'un, l'extrême organique, effarouché par l'instant fugitif, s'élève ainsi à une universalité plus pure; l'autre, l'extrême inorganique, par son passage à l'organique, devient pour celui-ci un objet de contemplation plus sereine et l'instant passé revêt dès lors une intériorité plus générale, plus contenue, plus distincte et plus limpide.

Ainsi Empédocle est fils de son ciel, de son époque, de sa patrie, fils des puissants contrastes entre la nature et l'art, sous lesquels lui apparaît le monde. Il fut l'homme en qui s'opère une jonction si profonde de ces antinomies, qu'elles deviennent Un en sa personne; elles abandonnent et intervertissent leur forme primitive, distinctive. En sorte que ce qui, dans sa sphère, passe pour plus subjectif, plus particulier, l'acte de distinguer, de réfléchir, de comparer, de façonner, d'organiser et d'être organisé est plus grand *lorsqu'il est moins maître de lui-même et dans la mesure où il est moins conscient* qu'en lui et pour lui, l'informulable se formule, le général, l'inconscient, prend la forme de la conscience et de la particularité. Ce qui, chez les autres de sa sphère passe pour plus objectif et existe sous des formes plus générales, l'élément moins différencié et différenciable, moins réfléchi, moins comparable, moins façonnable, moins organisé, ce qui désorganise est en lui et pour lui plus subjectif; de sorte qu'il est plus indifférencié, plus indifférenciant, qu'il agit moins par la

pensée, qu'il est plus inorganique, plus désorganique, qu'il compare moins, qu'il façonne moins lorsqu'il se possède davantage et qu'il est conscient qu'en lui et pour lui la chose qui parle est inexprimable ou ne doit pas être exprimée, qu'en lui et pour lui la chose particulière et plus consciente revêt la forme de l'inconscient et du général, qu'en conséquence ces deux antinomies se confondent en lui du fait qu'en lui elles intervertissent leur forme distinctive et se confondent dans la mesure où elles étaient différentes dans le sentiment primitif.

Seul l'antagonisme suprême entre la nature et l'art peut donner naissance à un tel homme. Et de même que (idéalement) l'excès d'intériorité est un produit d'intériorité, ainsi *cet excès d'intériorité* découle de l'hostilité et de la discorde suprême; si l'inorganique revêt alors l'humble aspect du particulier — paraissant ainsi se réconcilier avec ce qui dépasse l'organique — si l'organique de son côté revêt l'humble aspect du général et paraît se réconcilier avec ce qui dépasse l'inorganique, le vivant, c'est uniquement parce que c'est à leur paroxysme que ces deux extrêmes se touchent et se pénètrent le plus profondément, présentant ainsi, dans leur aspect extérieur, la forme, l'apparence de l'antinomie.

Ainsi Empédocle, répétons-le, est le résultat de son époque et son caractère nous renvoie à celle-ci de même qu'il en est, lui, le produit. Son destin s'incarne en sa personne, synthèse momentanée qui doit se détruire pour devenir quelque chose de plus. (Très tôt son affectivité, son côté objectif, arraché à sa candeur, à sa paisible sociabilité et à l'affection, fut poussée à la solitude par les Agrigentins hyperpolitisés, ergoteurs et retors. Son sens de l'art d'autre part, sa capacité d'ordonner, d'organiser, d'oeuvrer et de créer dans une sphère particulière, adaptée à sa personne, prit la forme plus générale d'un esprit réformateur, un tour moins organique dû à la licence débridée qui l'entourait).

Tout donne à penser qu'il était fait pour être un poète. Sa nature subjective, active, semble déjà dénoter cette rare tendance à la généralisation qui, en d'autres circonstances

ou grâce à une intelligence qui sait interdire à cette tendance tout excès, se mue en sereine contemplation, en plénitude, en précision parfaite de la conscience avec laquelle le poète considère un *tout*. De même, sa nature objective, sa passivité, semble receler cette heureuse faculté qui, en l'absence de toute intention consciente d'ordonner, de penser et de créer, n'en est pas moins portée à ordonner, à penser et à créer; souplesse des sens et de l'âme qui, avec promptitude et facilité sait tout s'approprier comme intégralité vivante et qui stimule l'activité artistique plutôt qu'elle ne l'entrave. Cependant, cette disposition n'était pas destinée à demeurer dans la sphère qui lui était propre, ni à se traduire par des actes. Il ne devait pas lui être donné de se manifester et de donner sa mesure à sa manière, dans les limites et dans la pureté de son être particulier, de faire de cette disposition d'esprit, en lui donnant libre cours, une disposition plus générale qui coïncidât avec les destinées de son peuple. Son époque et les tensions extrêmes dans lesquelles il se développa n'avaient nul besoin d'un chant, où la pureté, dans une exposition idéale qui se situe entre la forme du destin et celle de l'originel, est saisissable encore lorsque le temps ne s'en est pas trop éloigné. Ce n'est pas non plus d'action véritable que son époque avait besoin; car s'il est vrai que l'action est d'une efficacité et d'un secours immédiat, elle est plus unilatérale aussi, et cela d'autant plus que l'être tout entier est moins *exposé*. L'époque exigeait un *sacrifice*, où l'être entier revêt la forme réelle et tangible de l'élément dans lequel le destin de son époque semble se résorber, où les tensions se rejoignent, semble-t-il, en un seul être réel et tangible; c'est précisément pourquoi elles sont trop intimement liées, et pourquoi l'individu sombre, et sombre forcément dans un acte idéal. Car il figure la fusion prématurée, sensible, issue de la nécessité et de la discorde, fusion qui résoud le problème du destin, mais qui ne peut se résoudre de façon tangible et ndividuelle, sinon le général se perdrait dans l'individu, et la vie d'un univers expirerait dans le particulier (ce qui est toujours pire que tous les grands remous du destin, et la seule

chose impossible). Ce particulier, résultat prématuré du destin, se résoud par son excès d'intériorité, de réalité et d'évidence; le problème du destin, lui, se résoud matériellement de la même façon, mais formellement d'une autre, car si l'excès d'intériorité, issu de bonheur, n'était à l'origine qu'une tentative purement idéale, il est à présent devenu réel à la faveur de la discorde extrême; par là même il s'abolit effectivement dans les forces et les moyens et se détruit pour autant que l'excès d'interiorité originel, cause de toute discorde, s'est aboli; de sorte que la vigueur de l'excès intérieur se perd réellement, et qu'il n'en subsiste qu'une intériorité mûrie, authentique, pure et universelle.

Ainsi Empédocle fut la victime prédestinée de son temps. *Les problèmes du destin qui le virent grandir, ont trouvé en lui une solution apparente, solution qui devait s'avérer factice, temporaire, ce qui est fréquent chez un personnage tragique.* Par leur caractère et ce qu'il exprime, ils représentent tous plus ou moins des tentatives de solution aux problèmes posés par le destin, problèmes qui se détruisent tous dans la mesure où leur validité n'est pas universelle, à moins que leur rôle, leur caractère et ses manifestations ne s'avèrent d'eux-mêmes comme quelque chose d'éphémère, de momentané. De sorte que celui qui semble résoudre le mieux le problème posé par le destin se révèle du même coup, dans la progression de ses tentatives, comme la victime la mieux marquée par le sceau du périssable.

Comment ce cas se présente-t-il chez Empédocle?

Plus le destin, l'opposition entre l'art et la nature, étaient puissants, plus ils étaient appelés à s'individualiser, à se stabiliser en un point fixe. Une pareille époque, qui exige une solution, s'empare de tous les individus, jusqu'au moment où elle en a trouvé un qui réponde de façon patente et déterminée à son besoin inconnu, à sa tendance secrète, et à partir duquel la solution trouvée se transmet alors, et alors seulement à l'universel.

Ainsi Empédocle individualise son époque. Et plus celle-ci s'individualise en lui, plus brillamment le problème appa-

raît comme résolu en lui de façon réelle et tangible, et plus sa perte devient fatale.

1) La vivacité d'esprit de son peuple, son sens esthétique, en proie à toutes les tentations de l'art, devaient se reproduire en lui de façon moins organique, plus hardie, plus illimitée, plus inventive, de même que par ailleurs le climat embrasé, la nature fastueuse de la Sicile ont dû s'exprimer en lui et par lui de façon plus éloquente. Assailli de ces deux côtés à la fois, l'un, la force agissante de son être, dut toujours, par opposition, renforcer l'autre, de même que son sens artistique dut se nourrir et se laisser entrainer par la partie sensible de son âme.

2) Parmi ses Agrigentins hyperpolitisés, retors et ergoteurs, dans cette ville dont les formes sociales étaient en voie de transformation et de renouvellement constants, un esprit comme le sien, toujours en quête d'un tout cohérent, n'était que trop appelé à devenir un esprit réformateur. De même, la licence anarchique, où chacun ne suivait que son originalité personnelle, sans se soucier de la particularité des autres, devait le rendre moins sociable, plus solitaire, plus orgueilleux et plus singulier que d'autres, étant donné sa nature, sa vitalité assez riche pour se suffire à elle-même. Ces deux côtés de son caractère devaient, à leur tour, renforcer, porter à l'excès leurs effets mutuels.

3) La hardiesse de la libre pensée s'oppose d'autant plus à l'inconnu, extérieur à la conscience et à l'action humaine qu'à l'origine, et en vertu du sentiment qu'ils en avaient, les hommes s'étaient trouvés plus étroitement liés à cet inconnu et se sentirent ensuite instinctivement poussés à se prémunir contre l'emprise trop forte, trop profonde, trop séduisante de cet élément par lequel ils risquaient de se perdre de vue en se dépouillant totalement d'eux-mêmes. La hardiesse, la licence de la pensée, cette façon négative de raisonner, le refus de concevoir l'inconnu, si naturel à un peuple exubérant, devait aller plus loin chez Empédocle qui n'était à aucun degré porté à la négation. Il a dû maîtriser l'inconnu et chercher à s'en assurer, son esprit devait être si rebelle à l'asser-

vissement, qu'il a dû tenter d'embrasser cette subjugante nature, de la comprendre dans son intégrité, d'en prendre conscience au même degré qu'il était conscient et certain de lui-même. Et sans doute ne fut-ce pas sans lutte qu'il s'identifia à elle. Son esprit dut donc adopter une forme inorganique au sens le plus élevé, s'arracher de lui-même et de son point central, pénétrer toujours son objet avec un tel excès qu'il finit par s'y égarer comme dans un gouffre. De sorte qu'ensuite la vie de l'objet a dû par contre-coup s'emparer intégralement de cette âme vacante, que l'activité illimitée de l'esprit avait rendue infiniment plus réceptive, objet qui s'individualisa en lui, lui conférant sa particularité et l'adaptant, lui, d'autant plus profondément à cette particularité qu'il s'était adonné à l'objet d'un esprit plus agissant. Ainsi l'objet revêt en lui une forme subjective, tandis qu'il avait, lui, adopté la forme objective de l'objet. Il était le principe général, l'inconnu, l'objet était le particulier. L'antagonisme entre l'art, la pensée, l'homme dans sa volonté d'ordonner et de façonner, et la nature inconsciente parait résolu, les extrêmes s'étant unifiés en un seul être jusqu'à intervertir leurs formes distinctives. Tel fut le sortilège dans lequel Empédocle apparut dans le monde qui fut le sien. La nature, dont le charme et le pouvoir subjuguait ses contemporains libertaires d'autant plus qu'ils s'en détournaient avec ingratitude, cette nature reparut avec tous ses chants dans l'esprit et dans la bouche de cet homme. Chant si profond, si chaleureusement intime et personnel que son coeur aurait pu être le leur et que l'on croyait voir l'esprit de l'élément lui-même cheminer sous forme humaine parmi les mortels. Voilà d'où provenait sa grâce, son inquiétude, sa divinité. Tous les coeurs, balayés par la tempête du destin, tous les esprits désorientés, errant de-ci de-là dans la nuit de l'époque remplie d'énigmes, s'élançaient vers lui; et plus il s'associait avec humanité à leur nature à eux, plus il faisait, ainsi enrichi, de leur cause, la sienne, et plus il fut idolâtré; car cette cause, une fois incarnée en sa forme divine à lui, leur fut restituée sous une apparence qui était la leur. Cette tonalité fondamentale de son caractère

ɔparaissait dans tout ce qui le concernait. Tout le monde adopta. Ainsi vécut-il en toute indépendance dans des conitions qui, indépendamment de celles, plus objectives, de histoire, lui dictaient ses démarches. Les circonstances extéeures qui l'orientaient dans la même voie, si essentielles et ıdispensables qu'elles fussent pour mettre au jour et en ɛtion ce qui, peut-être, ne serait resté en lui qu'à l'état de mple pensée, allaient pourtant de pair avec les dispositions ɛ son âme les plus librement consenties, et ce en dépit de ɔutes les contradictions qu'il semble avoir rencontrées par suite. Cela n'a rien de surprenant, vu que ces dispositions ɔïncidaient avec l'essence même de la situation et que tous s extrêmes de cette situation surgissaient de cette essence y retournaient. Le destin de son époque, en ce qu'il avait ɛ plus inconditionné, se résolvait dans le premier et dernier roblème. De même qu'à partir de là cette solution apparente ɔmmence de nouveau à se dépasser et ainsi s'achève.

Il vécut donc dans cet état d'indépendance au sein des ements, dans cette intériorité suprême qui est la tonalité ndamentale de son caractère; tandis qu'autour de lui le onde orientait sa vie dans un sens diamétralement opposé, qui se traduit d'une part par une espèce d'absence anarchiıe de pensée, de désaveu opposé à tout ce qui est vivant; autre part par l'asservissement absolu aux influences de la ıture. Ainsi déterminé sa vie est donc: 1) celle d'un être néralement sensible, 2) d'un philosophe et d'un poète, 3) d'un litaire qui cultive ses jardins. Cela ne suffirait pas, touteis, à en faire un personnage dramatique; les problèmes géraux posés par le destin, il doit les résoudre non seulement ır son attitude d'indépendance, mais encore dans des contions données, en une occasion précise et par une tâche écise. Mais son rapport étroit avec la vie des éléments est même qui l'unit à son peuple. Rebelle à cet esprit novateur, gateur et violent, incapable d'une simple opposition à l'anarisme, à la morgue qui ne tolère aucune influence et aucun t, il était obligé de faire un pas de plus. Pour ordonner principe de vie (*das Lebendige*) son être dut en capter les

ultimes profondeurs, son esprit dut s'efforcer de maîtriser l'élément humain, les goûts, les impulsions, l'âme avec tout ce qu'elle a d'insaisissable, d'inconscient, d'involontaire. Voilà pourquoi sa volonté, sa conscience, son esprit qui dépassaient les bornes ordinaires de la connaissance et de l'action humaines, durent s'éteindre et s'objectiver; et ce qu'il voulait donner, il dut le trouver; car l'être agissant par l'esprit s'étant livré, il en résultait une vacance de l'âme où l'élément objectif rendait un son d'autant plus pur, d'autant plus profond — et cela est vrai au sens particulier comme au sens général!

Son attitude fut celle d'un réformateur religieux, d'un homme politique; et par tous les actes qu'il accomplissait pour eux, il s'opposait à eux avec une resignation orgueilleuse et exaltée; cette substitution de l'objet au sujet, par sa seule expression, constituait une résolution apparente de toute destinée. Mais en quoi cette expression doit-elle consister? Quelle serait l'expression qui, dans ce rapport, correspondrait à la partie qui la première serait incrédule? Tout, en effet tient à cette expression; car si l'élément d'unification est voué à l'anéantissement, c'est qu'il semble trop évident, trop matériel, qu'il s'exprime donc en un cas et sur un point tout à fait déterminé. A eux de saisir ce qui les unit à cet homme. Comment est-ce possible? Par son obéissance absolue à leur injonction? Mais en quoi? En un point qui leur inspire les plus grands doutes sur la fusion des extrêmes dans lesquels ils vivent. Or, si ces extrêmes sont ceux du conflit entre l'art et la nature, alors il devra réconcilier la nature précisément en un point où elle est le plus inaccessible à l'art, réconciliation qui devra se faire sous les yeux mêmes de la nature. Ici commence le mythe. Il s'y prête avec amour mais à contre-coeur * et donne ses preuves. Alors tout est accompli aux yeux des autres. C'est à cela qu'il les reconnaît. Il avait vécu dans l'idée qu'il ne faisait qu'Un avec eux.

---

* Car la crainte de devenir positif doit être naturellement d'autant plus grande qu' il sent bien que plus son expression de l'intériorité sera réelle, plus son anéantissement à *lui* sera certain.

erreur qui cesse à présent. Il se retire et leurs sentiments à son égard tiédissent. Son adversaire profite de l'occasion, obtient son exil. Son adversaire, aussi grand et aussi doué qu'Empédocle, essaye de résoudre les problèmes de l'époque d'une autre manière, plus négative. Héros prédestiné, il ne tend pas tellement à concilier les extrèmes, qu'à les dompter, à lier leur action réciproque à quelque chose de stable et de permanent, placé entre les deux; en s'appropriant l'un et l'autre il en trace les limites. L'intelligence est sa vertu, la nécessité sa divinité. Il est l'incarnation même du destin, à la seule différence que les forces antagoniques rencontrent en lui une conscience; elles sont liées à une ligne de partage qui les oppose en toute clarté, qui les rattache à une idéalité (négative) et leur imprime une direction. De même qu'en Empédocle la nature et l'art s'unissent en un point extrême de leur antagonisme, le principe agissant s'objectivant dans l'excès, et la subjectivité perdue étant remplacée par l'action profonde de l'objet, ainsi ce qui, chez son adversaire, provoque la fusion entre l'art et la nature, c'est (en un tel climat, dans un tel chaos de passions et d'originalités changeantes, dans un état d'appréhension aussi impérieuse de l'inconnu) qu'en une âme courageusement ouverte, l'excès d'objectivité se substitue à l'élément agissant et créateur, tandis que l'élément subjectif revêt plutôt la forme passive de la patience, de la persévérance, de la fermeté, de la sécurité. Une fois que les extrêmes, soit par leur faculté de persévérer dans ces extrêmes, soit par suite de facteurs extérieurs, adoptent la forme de la pondération et de l'organique, alors le subjectif-agissant devient le facteur d'organisation, il devient élément; ainsi le subjectif et l'objectif intervertissent leur forme et se font Un dans un....

(trad. Denise Naville, 1951)

NOTE. — Le fragment intitulé *Fondement d'Empédocle* est l'un des textes dans lesquels Fr. Hölderlin a éclairci pour lui-même le sens de la tragédie à laquelle il travaillait vers 1798-1800, *La Mort d'Empédocle*. Les diverses versions de cette tragédie, que le poète ne publia pas, fu-

rent éditées pour la première fois en 1846 en même temps que le *Fondement d'Empédocle.*

Ces textes capitaux furent peu lus. Il fallut *La Naissance de la Tragédie* de Nietzsche, et la publication tardive des manuscrits de jeunesse de Hegel sur *L'Esprit du Christianisme et son Destin,* pour ramener l'attention sur la conception que Hölderlin s'était faite de la tragédie grecque. Hölderlin avait cherché à comprendre le destin du monde moderne à travers une recréation du destin de l'Antiquité grecque. C'est sur la figure d'Empédocle qu'il concentra son effort — inachevé pour nous, et sans doute parachevé pour lui.

GEORGES BATAILLE

LE SOUVERAIN

Rien n'est plus nécessaire et rien n'est plus fort en nous [q]ue la révolte. Nous ne pouvons plus rien aimer, rien estimer, [q]ui ait la marque de la soumission. Pourtant, tout entier, le [m]onde dont nous sortons, dont nous tenons ce que nous som[m]es, a vécu un interminable agenouillement: cette origine [n]ous prévient qu'à nous laisser mener sans méfiance par nos [s]entiments les plus sûrs, nous pouvons glisser d'une humeur [a]utonome et capricieuse à ces jugements courts dont le ver[b]alisme subordonne l'esprit de ceux qui les forment. Il n'est [p]as moins contraire à la révolte de *subir*, au nom d'un prin[c]ipe d'insoumission, le mécanisme des mots, que de s'incliner [n]aïvement devant telle force souveraine. Tout le passé aurait-[i]l été asservi? et tout serait il fier dans la haine ou l'envie [q]ue couvrent nos refus?

La plus lourde misère inhérente à notre condition veut [q]ue jamais nous ne soyons désintéressés sans mesure — ou [s]ans tricherie — et qu'en dernier lieu, la rigueur, fût-elle âpre[m]ent voulue de nous, est encore insuffisante. L'esprit de l'hom[m]e a trop de profonds replis où même il ne servirait pas de [s]'attarder: car les vérités qui s'y découvrent n'égarent pas [m]oins que les apparences honnêtes.

Dans ces conditions difficiles, nous ne pouvons que rire [o]u craindre, mais un rire *insidieux* est plus droit qu'un trem-

blement : au moins veut-il dire que nous n'avons pas de refuge et que nous refusons gaiement d'être joués.

Ceci, j'avais à le dire d'abord. En effet, je ne puis faire que la « prétention » de la révolte ne se lie, de près ou de loin, à ce que dissimulent d'inavouable les replis d'une âme humaine, mais *je me ris* et je crois qu'avec moi l'esprit révolté se rit, fût-ce un jour dans le tremblement, de ces interminables pesanteurs : je ris comme je l'ai dit d'un rire heureux, mais que mon ardeur veut souverainement « *insidieux* ». Le propre de la révolte est de ne pas se laisser soumettre aisément. Je puis me mettre moi-même en cause, douter de ma bonne foi. Mais je ne puis laisser l'*esprit soumis* me rappeler l'autorité qui l'incline. J'assume ici bien légèrement la prétention de la révolte, qui est de ne rien reconnaître de souverain au dessus de moi (quand ma solitude mesure à perte de vue l'obscurité de l'univers), et de ne plus attendre une réponse venant d'un silence sans défaut.

Un désir d'exactitude à l'instant me guide qui ne peut s'accorder à ce soulagement qu'en des conditions de nudité, d'abandon, de non-sens, je trouverais à me prosterner devant un pouvoir rassurant. Un état de passion m'interdit de ne pas laisser monter librement le sanglot qui parfois me brise à me sentir seul, à n'avoir jamais trouvé que mon ombre autour de moi. Je sais qu'en moi l'homme est seul ici de la solitude que fait la mort, si elle frappe qui nous aimions ; et mon appel est un silence qui triche : je ne connais que cet *instant* nu, immensément gai et tremblant, que même un sanglot ne peut *retenir*.

II

J'ai voulu, tout d'abord, opposer ces êtres révoltés, que nous sommes essentiellement, à ce monde, autrefois indiscuté, qu'ordonnait la soumission. Mais nous ne sommes pas *tous* et nous ne sommes pas *également* révoltés. Et la révolte se liant

d'elle-même à la condition de l'homme, donnée dans l'histoire, je ne pourrais prêter un sens à la position de *ma* révolte — de cette heureuse, gauche et souvent incertaine révolte — sans la situer dans l'histoire *dès son principe.*

Je crois que, dans la soumission, l'*être* se dérobe, mais la fatigue, le désir de se dérober et la déchéance qui suivent se font jour aussi bien quand nous prétendons non sans lourdeur à la révolte: inversement, par la ruse ou le don sans réserve de soi, souvent, la révolte se fit jour sous l'aspect de la soumission. Nous devons donc veiller à ne pas la voir dans les rancunes qui parlent en son nom, comme à ne pas la méconnaître dans ces terribles lueurs qui ont illuminé le passé. A l'encontre de ceux qui lient à l'obéissance les états les plus éveillés, nous devons même supposer que l'être n'a de présence réelle, ou souveraine en nous que révolté; que sa pleine manifestation — qui ne peut, *comme le soleil ou la mort, se regarder fixement* — exige l'extrême abandon de la révolte. Ainsi l'éblouissement émerveillé, ou la joie furtive de l'extase, en apparence liés à une attitude d'effroi, ne sont donnés que *malgré* la soumission où l'effroi semblait conduire. De même, les caractéres neutres et tièdes, le terre à terre besogneux ou le plat lyrisme des révoltés nous trompent: ce n'est pas du côté d'une croyance humble et formelle, mais dans le sursaut d'un refus, que s'ouvre une expérience plus brûlante, qui nous laisse enfin glisser sans limite. Ce serait une duperie de lier décidément l'être en sa démarche la plus perdue à des vérités *correctes*, faites de concessions à l'esprit docile: ce saut qui nous arrache à la pesanteur a la naïveté de la révolte; il l'a, *en fait, dans l'expérience,* et s'il est vrai qu'il nous laisse sans voix, nous ne pouvons néanmoins nous taire avant de l'avoir dit.

Il est vrai qu'une ouverture illimitée — négligeant ces calculs qui nous lient à une existence articulée dans le temps — nous abandonne à des difficultés bizarres, que n'ont pas connues ceux qui suivirent (ou pensèrent suivre) les voies de

l'obéissance. Si elle nous soulève assez librement, la révolte nous condamne à nous détourner de son objet. Cette solitude dernière et espiègle de l'*instant*, que je suis, que tout aussi bien je serai, que je serai enfin d'une manière achevée dans l'échappée soudain rigoureusement jouée de ma mort *, il n'est rien dans ma révolte qui ne l'appelle, mais il n'est rien non plus qui ne m'en éloigne. L'*instant*, si je l'envisage isolé d'une pensée enchevêtrant le passé et l'avenir de choses maniables, l'instant qui se ferme en un sens, mais, en un sens bien plus aigu, s'ouvre en niant ce qui limite les êtres séparés, l'instant seul est l'être souverain. Par révolte, je refuse de laisser une part souveraine, encore qu'elle m'ait semblé irréductible en moi, cesser d'être telle étant soumise à d'autres pouvoirs, qui la traitent et l'emploient comme une chose, qui enchaînent cette chose dans les intentions de la pensée efficace. Si je donne des conséquences à ce mouvement de révolte, je dois m'efforcer et lutter pour nier le pouvoir de celui qui m'aliène, me traite en chose, et borne à une utilité ce qui voulait brûler *pour rien*: je ne sors ainsi de la prison de la servitude que pour entrer dans les enchaînements d'une révolte conséquente: ceux-ci ne diffèrent qu'*en puissance* de la prison que cette révolte voulut ouvrir.

* Je n'ai pu dans ce développement préciser qu'il est dans l'essence de l'échappée dont je parle d'être jouée, non seulement d'une manière inattendue, mais si résolue que l'être dont l'instant est en balance est lui-même joué, comme s'il s'agissait d'un escamotage. Or cet escamotage est si bien fait que le public (que l'*être* est aussi bien qu'il est escamoteur ou victime) est soulevé par un applaudissement immense, comme la mer l'est par une vague: je songe à une sorte d'applaudissement où l'exaltation est sans mesure, la beauté de l'escamotage étant si grande qu'elle laisse sur un sanglot contenu. (Il n'est pas admis, je crois, mais il est peu contestable que l'on pleure de ce qui porte une foule entière à l'acclamation). Dans l'étroite donnée de l'instant, il faut dire que la conscience du *moi*, est subtilisée, car une conscience qui ne saisit rien au delà du présent lui-même, oublieux de tout le reste, ne peut être consciente de ce *moi* qui ne pourrait se distinguer d'autres *moi* s'il ne comptait sur sa durée. L'instant, même dans la mort (et même dans l'imagination de la mort), n'est pas encore cette donnée étroite d'une manière isolée, d'une manière déjà identique à la mort; il y a tout au plus une fulguration qui se perd. Mais sachant qu'elle se perd et le voulant, elle obtient l'accord de cette acclamation démesurée qui, grandissant dans l'arrachement soudain, irrésistible mais heureux, vient du dernier abandon de l'être.

III

A me rapporter, comme j'en ai marqué l'intention, au ours historique de la révolte, je ne puis donc douter que le évolté perde beaucoup — et peut-être tout — s'il entre dans ette voie étroite des conséquences : il doit dès lors mener, ans claire limitation, un combat où il devra subordonner e présent à des fins lointaines, et sombrer dans l'obéissance. Mais je puis remonter le cours de l'histoire : dans le assé, du moins dans les temps qui précédèrent « la soumision », une voie large s'ouvrait à celui qui d'emblée refusait 'asservir la vie en sa personne. L'*être* dont il était le déositaire, il le voulait maintenir insoumis, ne le subordonant jamais à rien : il ne pouvait servilement être le moyen 'une fin qui comptât plus que lui, il devait être là, souverain, ans limite, et ne jamais cesser, pour aucun résultat à venir, e refuser ce qui asservit. Si elle engage la vie, cette attitude st sans réplique : entre l'asservissement et la mort, chacun st libre de choisir la mort.

Mais cette résolution hardie ne pouvait faire qu'un peu lus loin, la pesanteur ne gagnât et n'épaissît l'humanité : omme une marche inhabituelle engourdit les jambes, le avail imposé et malheureux marqua *les autres*. L'humanité 'est pas ce grand souffle de poésie qui m'épuise en vain : c'est ne avarice enlisée dans la boue de décembre d'une ferme, n un pays de froid, de jalousie, de maladie haineuse. Le isage même d'un être humain annonce qu'il est mieux de ivre à petit calcul et de subordonner chaque geste à l'avanige. La flétrissure liée à cette conduite ne lui est pas préjuiciable, et la limite en est l'asservissement de l'être. Tout omme est encore, en puissance, un être souverain, mais à condition d'aimer mieux mourir que d'être asservi. Je puis, ès ce moment, ne plus vouloir que mon caprice et, selon ma nance, je le ferai, ou je mourrai. C'est pour cela que je uis dire, sans mentir et sans même forcer la vérité, que out homme est souverain s'il met sa vie en jeu dans son

caprice. Et si le caprice des princes, autrefois, disposa de tout au monde, ce fut dans la mesure où ils mirent en jeu jusqu'à leur vie. Les vicissitudes des hommes sont si variables qu'à cet aspect de principe s'en opposent d'autres apparemment contradictoires; mais cette vérité première: *qu'il y eut des princes*, bien que, le plus souvent, le sens nous en échappe et que nous nous obstinions à ne pas voir *qu'elle nous domine*, ne nous rappelle pas moins clairement qu'une voie souveraine, plus accessible et plus simple que la révolte, fut d'abord ouverte à la volonté qui ne s'incline pas.

Je puis toujours, en un point du mouvement qui refuse en moi la servitude que la condition humaine impose au grand nombre, ne plus me soucier des autres hommes, limitant aux miens et à mes amis une solidarité toujours précaire. Qu'un petit nombre d'hommes se soient mis de cette manière *au dessus* de la servitude est d'autant moins digne d'étonnement qu'à la prendre dans l'ensemble et dès l'abord l'humanité tendit spontanément à se mettre un peu *au dessous*. Si un point d'histoire semble peu contestable *, c'est bien celui qui touche au travail, auquel les hommes, à l'encontre des animaux, du moins de la plupart, s'asservirent d'eux-mêmes. Le travail va de pair avec les interdits auxquels les premiers hommes semblent bien aussi s'être soumis sans y être contraints par autrui. Apparemment, ces êtres à la fois si proches et si éloignés de nous s'opposèrent aux animaux, en se pliant d'eux-mêmes à des lois comme celles qui interdirent le libre commerce sexuel et le meurtre. Et même si nous doutons, supposant quelque intervention ancienne de la contrainte, nous devons croire que l'humanité s'est d'elle-même soumise en son ensemble, à peu près dans le même temps, à la loi du travail et à celles des grands interdits. Elle s'est soumise, elle a renoncé à la souveraineté naturelle de l'animal.

Mais ce mouvement de soumission devait justement en-

* Encore que précédant l'histoire au sens étroit.

raîner, dans des conditions où la contrainte ne pesait pas, a nécessité d'une compensation. Une servitude volontaire a- ait nécessairement une fin par delà l'activité, commune aux nimaux et aux hommes, qui suffit aux subsistances. L'hu- nanité fit succéder le temps de la licence, où le long calcul les travaux n'opère plus — et où les interdits défaillent — celui de l'asservissement. Le mouvement souverain de la ête, où rien ne compte qui ne soit cet instant, qui est là, ompense le mouvement contraire, qui avait engagé à des at- itudes soumises, et dont il est, par la surdité à ce qu'il n'est as, la résolution et la fin.

Ce que sont, dans le temps, les caprices de la fête à la ubordination du travail, le souverain l'est, dans l'espace, u sujet qui travaille à son service. Non que le souverain e soit lui-même soumis à des lois: mais celles-ci règlent ses apports avec les autres, et les précautions que ceux-ci doi- ent prendre en présence de cette force irréductible, qui ne eut être subordonnée à rien; elles donnent du dehors des imites aux effets ruineux qui se répandent à partir de celui ue rien ne limite de lui-même. Mais dans le royaume de 'instant, le souverain ne place pas seulement d'autres hom- nes dans le pouvoir de mouvements dangereux et capricieux, l y demeure lui-même; il est ainsi celui qui ne peut d'aucu- e façon se mettre à l'abri, ne pouvant vivre sous le poids lu calcul *.

* Une longue dissertation manque à ce point, et il me semble qu'à upposer qu'elle ne manque pas, quelque chose d'autre manquerait, que e dois taire. Et sans doute aurais-je dû, me dira-t-on, me taire aupara- ant... Devais-je me donner le tournis à m'engager dans le labyrinthe sans ssue des récits que sans fin l'histoire reprend — et renouvelle — de ette nuit à l'autre qui la suit, ou de cette tombe à ce berceau? Mais si ous cessons de lier à ces formes objectives, que l'histoire compose et ecompose (comme sont la servitude ou la maîtrise) *les expériences inté- ieures* (les réelles et celles que l'imagination me représente aisément) ui leur répondent, nous renoncerions à ce que nous sommes en vérité, l'être en nous-mêmes donné, où chaque forme objective ne prend place ue liée au sens qu'elle a sur le plan d'un donné subjectif. C'est là faire, l est vrai, comme on dit, *table rase*, mais de quelque côté que nous yons placé le donné fondamental authentique, nous n'avons fait que

..... La cruauté n'est pas en jeu, mais la souveraineté sans l'esclavage a quelque chose d'accordé... Tandis que l'esclavage fut imposé aux vaincus de telle sorte que la mort seule aurait permis l'insoumission. L'esclave qui travaille n'est plus que l'effet d'une contrainte. Ceux qui ne s'inclinent pas d'eux-mêmes devant le souverain lui subordonnent — par la force — des hommes qui, sinon, refuseraient le travail. Ainsi l'esclave n'a pas de lui-même placé le maître au dessus de lui. A la fin, le souverain, qui avait en lui-même voulu préserver de la soumission l'*être* dont l'essence lui semblait d'être irréductible à la soumission, le lâche dès que l'*être* est celui d'un vaincu et d'un étranger. Le refus que l'homme du caprice oppose à l'asservissement est demeuré en apparence inchangé. Mais l'excuse qu'il avait dans l'accord intime disparaît si l'esclave involontaire, et non le sujet, est tenu de le servir. Ou plutôt, il acquiert le pouvoir d'employer du travail à d'autres fins que la dangereuse souveraineté de l'être: il peut dans ces conditions vouloir se retirer du jeu, demeurer à l'abri, et loin de vivre dans l'instant, se priver lui-même de la force sacrée qu'il eut d'en jouir, pour lui substituer ce désir que l'instant dure, qui a justement le don d'en souffler la flamme.

A la fin, l'échec du souverain des temps anciens, dont la voie aurait pu sembler moins aberrante que celle du moderne révolté, n'est donc pas moins entier que le discrédit

---

nous figer dans une attitude pédante, où seule notre sottise, timide ou solennelle, nous empêche d'avouer clairement qu'il n'est pas de donné si simple que nous puissions dire: je touche le sol, *isolément* de tout le reste... De toutes façons, ce *sol* où l'on a trouvé le *clairement* connu n'est pas si clair pour une conscience à laquelle il donne le sentiment opposé de la *nuit*: de ce qui est simple comme serait le monde à qui, ne voyant rien et ne discernant rien, ne saurait dire *je pense*, faute d'objets de pensée distincts susceptibles de prêter à la distinction « je » le sens précis qui ne le distingue pas seulement d'autres objets, mais de cette pensée qui se manifeste en lui...: mais en dehors de ces représentations courtes, qui ne s'articulent que pour un temps et nous lâchent au tournant même où nous avions pensé qu'enfin, *nous verrions*, qui ne sait en effet que le monde n'est à lui (ou n'est en lui) que cette nuit achevée, ce qui n'ayant pas de nom concevable, se dérobe infiniment?

néral ne le suggère. Si nous sommes soucieux de laisser en ous-mêmes intact un mouvement souverain de l'être, nous ne ouvons pas plus le réduire en autrui que laisser en nous, rovisoirement, ce mouvement se subordonner dans l'atten- de l'affranchissement final.

IV

C'est ce dilemme qu'un mouvement de soumission sans esure évitait selon l'apparence. Aux yeux de l'homme sou- is, l'état souverain ne pouvait être acessible à la *créature* ı'il était. Ou si l'on veut, à la mesure de l'homme, l'état uverain — où il n'est plus de limite admise ni de soumis- on tolérée — c'est le péché. Et le péché, nous devons, s'il peut, l'éliminer de la terre, même généralement de l'uni- ers, mais nous ne pourrions — d'ailleurs nous ne voulons ıs — porter atteinte à ce qui, au sein de l'être, est souverain, ıi nous domine et domine ce qui s'éléve humainement de us puissant. La souveraineté dans la soumission devient une faire de l'autre monde: en un sens, l'homme soumis, pieux religieux ne remet pas *à plus tard* d'être souverainement, ais à l'au-delà, qui n'est pas ultérieur si nous envisageons *r le champ* la totalité de ce qui est; qui, pour nous, n'est ıs seulement ultérieur, mais séparé de nous dans l'espace ou si l'on veut: dans l'ordre de l'espace, hors de l'espace.

Cette configuration n'est pas arbitraire. Comparée à cel- qui définissait un souverain *de ce monde*, elle ouvrit à tre un champ de possibilités renouvelées. Elle dénonça en ême temps, bien qu'avec prudence, les jeux de lumières qui usaient le plus grossièrement de l'humaine simplicité. Mais est en elle une faille dont la conséquence est *mortelle*, en qu'elle ne maintient que difficilement la distance de l'être uverain à l'homme soumis. Ce Dieu que rien de défini nc anifeste, et qui dépend en dernier lieu de ces hommes dont est — formellement — une représentation de l'esprit, tend répondre lui-même, à son tour, aux exigences de soumission

auxquelles se plient ces derniers. Il est souverain mais l'angoisse humaine, qui est la plus forte à mesurer ce que rien ne limite ni ne subordonne, tend à charger cette légèreté de son poids, à mettre à la raison l'irrationnel, et à donner des lois au caprice. Un Dieu des philosophes, un bon Dieu à l'image du Bien et de la Raison, est ce que la servilité introduisit qui change le présent en souci de l'avenir, qui annihile l'instant et fait du calcul une figure vide opposée à l'immense — comme le séparé, le figé, au refus de toute limite.

Je ne veux pas dire que la « religion », que la soumission définit, se borne à ce mouvement de la pesanteur en elle : son élan initial la porte en sens contraire, mais la « religion » est ce corps que l'engourdissement, le sommeil gagnent sans fin et qui ne vit qu'à la condition de revivre. Il n'y a rien de « religieux » qui ne demande incessamment qu'une sorte de *révolte* limitée le nie, le réforme ou le recommence : la soumission éloigne toujours, insensiblement, de la souveraineté qui en est la fin. Même un élan que rien encore n'a ralenti, qu'aucune angoisse ne détourna silencieusement de l'objet souverain que j'ai dit, s'embarrasse aussitôt dans les calculs qui sont dès l'abord essentiels à l'esprit docile.

Ces calculs, la piété devrait les oublier. Il arrive qu'elle le fasse. Parfois la peur de l'enfer (ou des incarnations renouvelées), le désir du salut perdent dans le sentiment de l'âme extasiée le sens qu'ils avaient pour l'être docile. Mais pour un saut dans la divinité, que de méthodes poussives et de méditations pesantes où l'accès à l'état souverain est prévu comme un voyage!

Ceci dit, les méthodes de méditations religieuses, qui tendent à nous donner, sinon la souveraineté, la vision de la sphère souveraine, ne peuvent être envisagées d'une manière unilatérale. Il n'y a jamais humainement de mouvement simple : il n'est pas d'état insouciant auquel le calcul n'ait quelque part; inversement, les calculs les plus indiscrets sont souvent suivis de mouvements naïfs.

Nous entrons, à la recherche du salut, dans un monde de issements, d'équivoques, d'habiles malentendus et de triche-es criantes de sincérité. Le salut paraît d'abord être l'opéra-on par excellence. A l'opposé d'une jouissance naïve et sou-raine, il n'est pas de calcul plus asservi que celui du dévot, ar esprit de soumission refusant l'attrait que l'instant lui opose, condamnant la vie immédiate, en vue du bien, infi-ment plus grand, qui lui sera donné *plus tard*. Mais *plus rd*, ce ne l'est pas exclusivement. C'est vrai pour le fidèle nté, dans le moment de la tentation. D'autres fois, l'attrait 1 souverain bien est *sensible* sans attente. Ce bien ne se opose pas toujours avec un moindre pouvoir de séduire que autres objets du désir: mais il peut nous être donné d'une anière indépendante de la réalité extérieure, sans que la iance, l'audace ou l'abus de la force nous l'aient procuré. n'en est pas de même de ces attraits auxquels nous ne pou-ns communément céder sans péché, comme ceux de l'amour 1 du meurtre. Nous ne pouvons aimer ou détruire que des res placés par le sort à notre merci, et nous devons, dans plupart des cas, le faire à leurs dépens. Tandis qu'à la gueur, il dépend de nous et de notre effort d'accéder au uverain bien.

Sans nul doute, le divin fut souvent donné à des hommes la même manière que l'objet de la sensualité ou du meur-: il leur fut révélé du dehors. Nous devons même ima-ner que le divin fut d'abord sensible objectivement, et que rites le révélèrent en des lieux qui lui furent consacrés. la n'allait pas sans la destruction qu'est le sacrifice, et le eu de l'Eglise ne nous fut lui-même donné que sur la croix. ais il fut possible à partir de là d'évoquer dans la mémoire qui avait ainsi la vertu d'extasier. C'est possible en d'au-s domaines, mais seules les manifestations du divin furent départ d'évocations que la solitude au lieu d'appauvrir richit. Ainsi la méditation de la sphère divine fut le creuset l'être humain, lentement, se détacha, puis se consuma dans

l'instant, jusqu'à parvenir, au mépris d'un monde de chair e de sang, à l'état souverain le plus insouciant.

Si des hommes, portant tout entière l'attention sur l'in tant, avaient tenté, sur le mode ordinaire de la connaissance la recherche d'un moment souverain, l'impuissance de l'a tention aurait seule joué *. Mais la méditation religieuse s donnant un but, le salut, qui recevait une valeur incompa rable, ne fit réellement qu'attarder la conscience sur un a trait déjà sensible. La méditation méthodique orchestra u thème — déjà donné — ou en développa les variations, ell le dépouilla jusqu'à le réduire à un contenu élémentaire, qu frappe la sensibilité si intensément qu'il n'est plus, au del d'intérêt concevable, et qu'à ce point l'âme, qui d'abord ava prétendu *mourir de ne pas mourir*, accueille en silence l simplicité, vide de sens, de la mort. Mais l'opération si cla rement subordonnée qui parvint à ce *résultat* ne rencontr pas ce qu'elle cherchait et elle ne cherchait pas ce qu'ell rencontra, jamais elle ne devint ce qu'elle voulut être

* En effet, comment compterions-nous sur l'attention pour saisir e nous-mêmes un présent hors duquel rien de divin, de souverain, d'inc culé ne nous est donné? Nécessairement, l'attention se donnant le prése pour objet nous leurrerait: elle devrait d'abord à cette fin le rédui à un avenir. Car l'attention est un *effort* en vue d'un résultat, elle la forme du *travail* et même elle n'est plus, simplement, qu'un mome du travail. Nous pouvons travailler sans attention, mais le travail plus inattentif fut d'abord une conséquence de l'attention prêtée l'opération difficile. C'est effort appliqué au discernement d'un aspect do né d'un objet. Mais si nous voulons discerner cet aspect, c'est en vue c changer cet objet. Nous pouvons ne rien vouloir changer à la *réalité* c l'objet ansi proposé à l'attention, mais au moins changeons-nous alors moins d'échec) la connaissance que nous en avons: nous changeons l'obj insuffisamment connu en objet mieux connu. Ainsi l'attention prêtée l'instant ne peut avoir *en vérité* pour objet l'instant lui-même, car l'obj assigné l'est dans une opération devant nous le faire mieux connaître, la connaissance, fût-elle en elle-même une fin, ne peut l'être *en vérité* da la mesure où elle n'est précisément qu'une oeuvre en vue d'un résultat, c comme telle elle cesse de compter dès quelle est acquise, sauf un jour c nous aurons l'occasion de faire connaître à d'autres ce résultat. Ce revient à dire qu'en son principe la connaissance attentive n'est jama contemplation au sens fort: elle engage dans le développement indéfi (la serviette sans fin) du discours: ainsi l'attention, si elle envisa l'instant, le change, en fait, de ce qui nous échappait inconsciemme en ce qui nous échappe le sachant, malgré l'attention que nous l prêtons.

nais le mystique ne reçut de réponse à son entreprise, si-
n celle d'un oiseau moqueur, qu'il était lui-même devenu,
i sifflait où personne n'attendait rien. Sans doute est-ce la
son pour laquelle les zénistes, étant des « maîtres » facé-
ux, voyant en ceux qui avaient formé le projet de les sui-
e les victimes désignées d'une farce *souveraine*, furent de
is les guides les plus capables, qui ne ruinèrent pas par
s discours mais dans leur conduite la notion d'entreprise et
voie. Au surplus, il est permis de croire que, si les mys-
ues, parlant de leurs états, induisent en erreur ceux qui les
outent, puisqu'ils parlent de ce dont les autres n'ont pas
connaissance, ils rencontrent la chance, non la difficulté
leur recherche prétendue. Je ne puis admettre en effet
'il y ait recherche dans la mesure où jamais nous ne trou-
ns rien qu'à la condition de ne pas le chercher. Non qu'à
vers les siècles et les civilisations variées, l'immense effort
i tendait le monde religieux n'ait rien voulu dire. Mais s'il
t un sens, c'est *malgré* le principe de la soumission et de
ntreprise du salut, dont toutefois j'ai encore cette raison
ne pas parler trop simplement: ne fut-il pas en effet en
autre sens une *révolte* de fait contre une soumission gé-
ral au monde réel, qui limitait le pouvoir de la séduction à
chance, et qui plaçait les moments souverains dans la dé-
ndance de la force?

V

Ainsi le monde de la soumission ne cessa d'être parcouru
lueurs souveraines imprévues, mais ce fut dans la mesure
il refusait la pesanteur liée à la soumission. L'exode du
nde réel — la conquête d'une sphère souveraine localisée
ns l'au-delà — eut certainement de son côté le sens d'un
us de la toute-puissance de ce monde. Mais la soumission
cette façon maintenait dans les limites de la réalité la sou-
aineté de la pesanteur et de la tricherie: souveraine af-
nation de ce qui était le gâchis de la fierté (les plus fiers

étant désormais les plus comiquement soumis). Ainsi le pri cipe de la soumission jouant à l'échelle de l'humanité n put que placer la vie dans le souverain pouvoir de la co médie.

Comment imaginer malentendu plus emmêlé? Il mit fi à la brutalité presque cynique... mais nous n'en sortons qu'e risquant — voulant aujourd'hui le résoudre, et ne pouvan le faire sinon dans la fièvre de la révolte — de l'emmêle bien davantage...

De le démêler entièrement, il ne saurait être question Il faut pour le tenter, ne pas voir qu'un monde dont les con tradictions seraient résolues n'aurait plus de fin souverain — ou qu'un monde ayant une fin souveraine part d'une con tradiction fondamentale, opposant la raison (ce qui est sens rationnel, mais n'étant que moyen ne peut être *fin*) à la *fi* qui toujours est *inutile*, et toujours est *insensée* (l'utile e tel pour une fin donnée qui, elle, par définition, n'est pa utile; de même rien ne peut avoir à proprement parler c sens sinon par rapport à quelque autre chose; ce par ra port à quoi le sens est donné ne peut indéfiniment renvoy plus loin: c'est un moment souverain perdu dans l'incons quence de l'instant). Un arrière-fond d'insensé, que compo tantôt l'imagination, tantôt le désordre, parfois la tension e trême de la vie, échappe sans nul doute à toute rationalisatio concevable; sinon nous cesserions d'être au monde *dans* *temps présent*, nous serions tout entier *au service* du tem à venir. Surtout, nous ne saurions penser d'aucune maniè à faire entrer dans la sphère souveraine quoi que ce soit c rationnel ou de prémédité. L'humanité que, dès l'origine, orien tèrent des interdits et la loi du travail, ne peut à la fois êtr humaine, au sens où elle s'oppose à l'animal, et authentiqu ment souveraine: en elle, la souveraineté ne fut jamais qu réservée, comme une part de sauvagerie (d'absurdité, d'en fantillage ou de brutalité, plus rarement d'amour extrêm de beauté révulsée, de plongée extasiée dans la nuit). Com ment nous étonner si, de nos jours, la révolte, refusant d'ali ner cette part irréductible appartenant à chacun de nou

: peut cependant l'assumer? Il lui faut d'ailleurs la limiter, . moins en ce sens que nous ne saurions sans contradiction duire la part d'autrui afin de ne pas réduire la nôtre, mais justement des droits est difficile, et la révolte s'enlise atlée à la tâche qu'elle dut se donner: elle est si bien perdue ns un travail interminable, que rien n'est maintenant plus in de la pensée des révoltés que la fin souveraine de l'être ette fin se retrouve peut-être, mais, de peur du scandale, le se donne alors pour ce qu'elle n'est pas, pour utile). Ainsi dilemme de la souveraineté ne se pose pas d'une manière oins dérisoire pour le moderne révolté que pour le roi divin le moine. S'il a le désir d'échapper aux conditions qui condamnent, il n'a comme eux de recours que dans la ance et dans l'obstination du refus. Le seul changement tervenu tient à la clarté qui se fait, à cette situation si nudée qu'aucun homme jusqu'à nous n'en put concevoir plus durement éclairée: l'humanité entière bloquée, ici ns les contradictions archaïques des religieux ou des rois, is là dans l'impasse d'une révolte en s'achevant revenant la soumission, mais plus parfaite et sans au-delà.

Combien il serait difficile de représenter, sans en avoir nsi figuré les antécédents précis, les conditions dans lesquel- un homme accède à sa fin souveraine — immédiate — ns le temps actuel! La révolte a ébranlé et ruiné ce qui ns le fond des âges avait eu le ton capricieux de l'autorité, rien ne reste de souverain, donné au dehors, qui puisse us donner le *violent désir* de nous incliner. Comment ces ix lasses auraient-elles encore un pouvoir de nous briser? peine est-il possible de rêver un refuge, un séjour rassurant ns ces ruines: elles sont majestueuses, et parfois elles aceillent ceux qui n'en peuvent plus d'affronter un monde qui ır semble en entier hostile. Rien en vérité ne demeure et n dans l'univers n'apparaît qui puisse rassurer ou guider cistence incertaine de l'homme. Nous ne pouvons que nous nner à nous-mêmes la gloire d'être à nos propres yeux

cette vision insensée, risible et angoissante: ainsi dans la nuit dernière où nous sombrons, la possibilité nous est laissée de nous savoir aveugle et de tirer du refus que nous opposons à ces bribes de savoir qui nous assottent une vertu: celle de nous éveiller sans mesure à cette nuit et de nous dresser vacillant ou riant, angoissés, égarés dans une intolérable joie.

Mais sans doute devons-nous éviter de parler étroitement d'une expériene encore à venir. Tout au plus est-il permis de dire qu'apparemment le *révolté souverain* se situe aussi bien à la suite des extases des saints qu'à celle des licences de la fête... Mais le souci de s'effacer et discrétement de s'en aller à l'obscurité, qui est son domaine, lui revient. Si l'éclat poétique lui est lié, si le discours prolonge en lui ses dernières et précises clartés, sa vie néanmoins donne sur un versant opposé où il semble que le silence et la mort se sont définitivement établis. A coup sûr, dans la pleine négation qui suit la ruine de toute autorité, nous n'avons plus de vérité que dans l'instant *. Mais l'instant, dont la vérité seule nous touche, et ne peut cependant être niée, jamais ne sera mieux l'instant qu'étant le dernier (sinon lorsqu'il sera celui du dernier homme...) Encore écarterai-je avant de me taire la possibilité d'un plat malentendu: il n'y a de place dans ce tableau pour rien de lourd ou d'orgueilleux, la réputation de la mort est surfaite, le silence dont je parle est gai. La révolte est le plaisir même, et c'est aussi — *ce qui se joue de toute pensée.*

---

* Comment peut-on imaginer que l'*autorité ruinée*, il put subsister en ce monde, hors celle de l'instant, une vérité valant pour tous qui ait plus d'intérêt que « cette table est verte », « cet homme est plus âgé que celui-ci », — qui réponde à d'autres questions que celles d'intérêt pratique? Mais l'instant est silence.

GEORGES LIMBOUR

VISITEURS ET CHANTIERS

J'ai deux logis: l'un à Paris, l'autre dans une petite ville r les côtes de la Manche. Chaque semaine, je passe trois urs dans celui de Paris, et le reste: ici.

Mon petit appartement de Paris est situé au troisième age — le dernier — d'une vieille maison délabrée du temps Henri IV. Par-dessus les toits de tuiles anciennes et des mes d'arbres qui paraissent poussés dans les pierres mêes des logis, crevant les toits, plutôt que dans les jardins visibles, j'aperçois la coupole du Panthéon. Deux de mes ois pièces (il y a encore une petite cuisine) ont chacune usieurs fenêtres qui se touchent. Lorsque j'eus la chance trouver ce logis, il y a quelques années, j'entrepris d'archer des murs les papiers défraîchis qui les recouvraient. fut un travail assez pénible (auquel je m'employais soliire pendant plusieurs jours), car lorsqu'après avoir mouillé papier, je parvenais à le décoller, un autre m'attendait r dessous. Parfois j'arrachais en même temps plusieurs coues, mais je trouvais toujours un plus ancien papier. C'était ute l'histoire de cet art ornemental que je devais remonr, et à la fin de la première journée, j'arrivais au XVIIIème ecle. Parfois j'avais l'impression de me promener à travers petits jardins successifs et superposés, comme dans une abie sentimentale, plutôt des fantômes de jardins décolorés i auraient longtemps dormi tout entiers dans une vieille

lettre d'amour et qui sentaient non la moisissure mais un long sommeil, bien qu'entre les papiers fleuris apparaissaient souvent des lambeaux de grandes décorations rayées comme les colonnes polychromées d'un vieux temple en partie détruit, ou les montants d'un théâtre pourpre et doré. Comme je m'enfonçais ainsi, vers la naissance de mes murs, j'ai conversé — seulement sur le ton de la plus charmante comédie — avec maints personnages, et quand j'y songe, voilà quels furent mes premiers visiteurs.

Chaque soir je descendais sur le trottoir de gros rouleaux (facilement décollés) dans lesquels je pressais les petits lambeaux péniblement grattés, et dès l'aube, des chiffonniers se disputaient (c'était encore la guerre) pour s'approprier ce précieux butin, et je ne sais où ces troncs d'arbres bien cylindriques, fermés par une ficelle, à l'intérieur desquels le feuillage était rentré et bien comprimé, pouvaient encore se reformer et fleurir dans un miraculeux paradis.

Je les entends encore, de ma fenêtre — car il me fallait être matinal — ces machinistes de l'aurore qui emportaient les décors de la comédie, quand je prenais sans le savoir une décision capitale: une fois les murs mis à nu, je les passais au blanc gélatineux, mais désirant le blanc le plus pur et lumineux, je me refusais à délayer dans les seaux une petite pincée de poudre d'ocre ou de vermillon comme les spécialistes le recommandent pour donner au blanc une plus chaude luminosité. Cette poudre colorée me séduisait et me tentait, et j'en avais acheté un petit sachet qui est toujours dans ma cuisine. Je l'imaginais, je la sentais entre mes doigts, avec son pouvoir de sorcellerie, pincée de poudre d'un magicien des Mille et une Nuits qui m'aurait à tout jamais sauvé de la solitude et aurait répandu dans mon logis je ne sais quel enchantement et quelle grâce. Mais comme j'avais, lui ôtant l'une après l'autre ses robes, déshabillé la lumière, le démon de la nudité et de l'absolu me poussait à poursuivre jusqu'à son coeur glacé. L'absence de cette pincée d'ocre, puis-je dire qu'elle est un secret douloureux de ma vie mais aussi la source de mon orgueil et de ma force, la beauté de mes jours et

ur grandeur? O mes visiteurs, vous êtes issus de cette pincée 'ocre refusée, qui pèse si lourd sur mon coeur.

Ainsi le ciel lui-même fut transfiguré (où j'aperçois la upole du Panthéon) et à travers les larges ouvertures, il projette brutalement tout entier sur mes murs en lumière oide et monacale, irritante au regard. Par-dessus le marché, mme j'ai omis de mettre de la colle dans la peinture, celle- facilement se détache, et au moindre frôlement blanchit les abits. Les murs s'ils ne sont pas exactement agressifs, ont pendant un aspect hostile.

Aucun tapis sur les planchers. Ce n'est pas seulement différence au luxe et au comfort. Je me serais peut-être issé tenter mais il arrive que par de violentes bourrasques, ne ou deux fois dans l'année, l'eau coule chez moi par une nte du toit ou par les fenêtres mal jointes. Aussi me suis-je ntenté, dans la pièce principale, de couvrir le vieux lino- um que j'ai trouvé à mon arrivée, d'un vernis à l'alcool our carreaux de cuisine. Il fait lie de vin ou plutôt sang boeuf, et du plus bel éclat, mais il ne résiste à aucune utalité. Je laisse de côté la grande averse annuelle: si l'on arche dessus sans précaution ou si l'on y traîne des fau- uils, il s'effrite et part en poussière: aussi *toutes les visites nt elles dangereuses.*

Il m'est arrivé (une seule fois) de réunir une vingtaine personnes, et leur pas durant la nuit exerça sur le vernis ne si criminelle action, comme si elles avaient eu sous leurs aussures non des semelles mais des limes, que le lendemain, mblable à quelque Barbe Bleue ne sachant plus très bien qui s'était passé la veille, mais revoyant une jeune femme tue de noir et qui promenait d'une pièce à l'autre une louissante épaule nue, je poussais du balai dans une pelle ut ce qui restait apparemment de cette fête: une petite vre, à peine, de poussière brune, pareille à de la poudre sang coagulé. Aussi j'évite les invitations. Mes amis sont nus me voir pendant que j'étais malade. Mais en général est dehors que je les rencontre.

Cela ne veut pas dire que je recherche la solitude et

que je la garantis par de semblables procédés techniques. Au contraire, j'aime attirer des gens chez moi. Je ne les invite pas, au vrai mot. Je leur suggère, quand je les rencontre, de me reconduire, puis de monter un moment. Ce sont plutôt des femmes — peu nombreuses — parce qu'elles sont peu occupées et offrent moins de résistance. Elles n'ôtent pas leur chapeau, regardent debout les tableaux, ne s'assoient qu'avec réticence tout au centre de la pièce, c'est-à-dire le plus loin possible des murs. Elles refusent le thé. Je ne leur offre pas de café. Leur visite n'a pas duré plus de dix minutes, à toutes heures du jour et de la nuit.

J'ai eu encore, mais un seul, un visiteur secret et privilègié.

Souvent, parfois, des colporteurs, des agents d'assurance qui amènent une lueur d'incendie ou des éclaboussures de sang, des dames qui vendent des crayons ou des savonnettes au profit d'une bonne oeuvre, en foi de quoi elles présentent un papier dactylographié et frappé d'un cachet au nom des aveugles ou des sourds-muets; cela paraît assez suspect — quoiqu'en fin de compte, malgré cette petite supercherie, ce commerce soit très honnête; des jeunes gens qui demandent une signature pour un appel politique, il en vient d'autres plusieurs fois de suite pour la même cause, ils lâchent chez moi quelques colombes de Picasso, et je signe fort gentiment tout ce qu'on me demande, puis ce sont des bonnes soeurs, puis l'Armée du Salut. Enfin, enfin l'employé du gaz et celui de l'électricité. Ce sont tous des marionnettes et je ne les considère pas comme des visiteurs. Voilà, justement! Il suffirait que je prenne sur une planche de la cuisine ce sachet, dont j'ai parlé, aussi mince qu'un très léger sachet pharmaceutique empoisonné qui contiendrait pourtant de quoi détruire toute une engeance de rats ou autres animaux épouvantables, et que j'en jette une pincée magique à leurs pieds, cette pincée d'ocre qui me les rendrait humains. Mais je les laisse sur le seuil avec leur histoire personnelle et leur tragédie universelle et je me sens presque aussi inhumain que l'amateur de cataclysmes.

Celui-ci est mon voisin, et je ne le laisse pas non plus ntroduire chez moi, parce qu'il me fait peur: il apporte trop cadavres. Son rêve n'est pas d'exterminer la société, mais assister inactif et exultant, à sa partielle extermination.

Comment a-t-il pu franchir la barrière de mon paillasn? Le voilà installé dans le fauteuil où ne s'est jamais assis ie mon plus secret Visiteur; et par moments il trépigne et atte des pieds le linoleum comme s'il écrasait une colonie fourmis.

« Il y a beaucoup trop d'hommes sur la terre, et outre hideur de leur pullulement et le saccage de la nature, mment bientôt les nourrira-t-on? ».

Une voix qui s'élève dans mes murs! Un personnage qui rle!

« Il convient d'arrêter la propagation de l'espèce; il faut 'une partie de l'humanité disparaisse. Nettoyer le globe ur retarder la fin du monde ».

Il agite son journal: rien que de petites inondations, des idémies débonnaires, des catastrophes nonchalantes. Il aura pas de quoi s'endormir ce soir.

Et je regarde anxieusement les clous de ses chaussures, les fers qu'il porte aux talons. N'a-t-il pas mis pour venir ez moi des souliers armés de crampons, faits pour marer sur les glaciers?

Il suppute les chances d'une guerre que, dans le fond son coeur, il attend avec impatience et dont il suit les éparatifs avec une vigilance extrême. Il s'endort et se réille en rêvant d'armements, de dispositifs, de stratégie. Que plus grand nombre de nations y participe, afin qu'il y ait plus de victimes. Autrement d'ailleurs la répartition des rvivants ne serait pas équilibrée et harmonieuse. Il compte s morts imaginaires, avec une joie maniaque et sans haine, mme un autre les pavés des rues.

Il partit, mais là où avaient trépigné les pieds de l'hom- sans pitié, mon lino s'était décomposé comme une momie Egypte, et je dus enlever avec le balai de l'ange qui suit Exterminateur, la poussière, tout ce qui restait et restera de

l'humanité. Et cela ne pesait pas lourd. Mais comme j'étais penché, tenant une petite pelle, sur la momie pulvérisée, je vis une chose qui tenait du prodige. Mon Tamerlan bureaucrate avait en effet corrodé le lino beaucoup plus profondément que ne l'avait jamais fait aucun visiteur, par delà ces grossiers et obscurs dessins que le vernis recouvrait, et la poudre funéraire une fois balayée, des fleurs m'apparurent du jaune et du bleu le plus frais. Cette floraison inattendue m'émut au plus fort, vivant emblème de la charité. Peut-être n'était-ce pas exactement des fleurs, mais une partie du visage d'une merveilleuse chimère — comme le début du siècle en aima — insoupçonnée, enfouie et sur laquelle je marchais depuis longtemps. Je vivais quelques jours familièrement avec elle, impatient de la montrer avec ravissement à mon hôte secret qui se trouvait alors à l'étranger, mais je sentis mon impuissance à la ressusciter davantage, et sans attendre le retour de ce cher Hôte, me décidais à ré-enfouir pour toujours ma fraîche visiteuse.

Quand il faut revernir, je descends chez le marchand de couleurs, dans une rue voisine aussi étroite que populaire et où s'accumulent en plein air — de quoi nourrir Babylone — champignons et fruits de tous climats, poissons de mer et d'eau douce, volailles dénudées sous de grands monceaux de tous plumages, gibiers écorchés sous des penderies de fourrures, et parfois coulent dans le ruisseau le sang d'un sanglier ou les larmes d'un cerf aux grands bois. Je traverse au son de l'hallali et des coups de feu des marais et des forêts. Dans la boutique, quand j'attends d'être servi, j'aperçois entre les savons, les brosses, la paille de fer, les cristaux, la cire et l'encaustique, de lilliputiens coureurs cyclistes, des automobiles dont plusieurs se garent dans une boîte d'allumettes, des dromadaires, des éléphants. Ici c'est le Bazar odoriférant des génies comprimés et la moindre pincée de toute substance rêve de se délayer, de se dilater ou d'éclater pour envahir l'infini, c'est le pays du Bleu de lessive, de l'ocre et du vermillon. Alors, leurs bouchons explosent, et quelques enfants des plus séduisants sortent des bouteilles d'eau

e Javel, des bombones de benzyne et d'acide sulfurique: je
ıets l'Asie, l'autodrome et le vélodrome dans mes poches,
vec des foules énormes, des vrombissements et des clameurs.
uelques instants plus tard ces minuscules visiteurs sont ins-
ıllés sur ma commode, tandis qu'à quatre pattes, vêtu d'un
ieux pantalon à cet usage réservé, je refais rapidement le
ernis. Adieu fleurs, et Chimère! Je peins en reculant vers
ı porte, le sang de boeuf me chasse, un sanglier furieux me
ette à la rue. En attendant que le lino soit bien sec, avec
ıon pantalon où déjà le sang des monstres aux genoux se
oagule, je vais voir Francis Ponge qui habite en face. Lui
horreur des chimères, il les assassine ou les assomme, en
eur lançant..., non, sans rien leur lancer, en regardant sim-
lement son presse-papier ou sa cigarette. Il me lit un poème
ır l'anthracite. Puis je remonte chez moi... Les visiteurs
lliputiens ne restaient jamais longtemps... Sur le mur glacè,
ne épingle d'entomologiste fixe, sans le transpercer, un petit
arçon qui rit: êtres fragiles de poudres, et qui séduisent
Eternité... les papillons.

Les heures de la naissance du monde, est-ce un tel temps
ue j'ai vécu, pendant des annèes, dans *deux pièces* de ce
ogis, lorsque venait mon Unique, mon très secret Visiteur?
l a péri, sans nul doute, en un voyage très lointain. Mais ce
'est pas lui encore que je désire evoquer. Le temps viendra,
omme s'il n'était pas toujours là, de sa résurrection; c'est
eulement cette éblouissante conflagration de la lumière qui
tait la sienne et de celle glacée de mes murailles. Pourtant,
uis-je prétendre que nous atteignîmes jamais à la plus pro-
onde intimité, et nos deux êtres se dévoilèrent-ils jamais
out à fait l'un à l'autre? De tout ce qui composait son être
xtérieur, jamais ce visiteur n'abandonna dans ce logis, soit
ar oubli, soit par souci de laisser derrière lui trace vivante
e son passage, ni un petit bijou, ni un livre, ni une fleur
u une plume de son chapeau. Il apparaissait, tout gracieux
u'il fut parfois, de si solide consistance matérielle et spiri-
uelle que rien ne se détachait de lui; pas même un bouton
u un cheveu. Il n'exigea jamais, ni ne suggéra, le change-

ment d'un tapis de table, d'un rideau, ou un accrochage différent des gravures. Lui parti, n'était ce que mon imagination faisait vivre encore de lui, (mais c'était immense et immensément plus que lui), c'était, quant à l'aspect des lieux, comme s'il ne fût jamais venu: malgré tant d'objets: le désert. Et comme ses pas très légers n'égratignaient pas le lino, bien loin que ses pieds pussent faire sortir du sol une chimère, il ne laissa même pas, après chacun de ses petits départs, ou son grand départ définitif, cette petite traînée de sang poudreux que mes plus humbles visiteurs abandonnaient. Rien qu'à ce signe, ne reconnaîtrais-je un être exceptionnel?

Il paraissait que notre intimité s'arrêtât au seuil de la *troisième* et très petite pièce, cabinet de débarras et bureau où mes papiers et objets de toutes sortes et de toute mémoire, sont entassés pêle-mêle dans une armoire et maints tiroirs. Car dans cette pièce, comme dans les coulisses les plus reculées de mon existence, il ne pénétra jamais, se contentant, lorsque la porte était ouverte, d'y jeter un coup d'oeil apparemment indifférent. Il ne montra jamais le moindre désir de poser le plus bref regard sur certains objets rangés dans cette pièce, et qui lui appartenaient, car je les lui avais donnés de longue date et, comme s'il n'y eut guère attaché d'importance, il me les avait laissés en garde. A peine, très rarement, faisait-il allusion à certains d'entre eux. Pourtant il y en avait qui me paraissaient des plus précieux. Jaunissaient là des récits que j'avais écrits à son intention, et dont il ne connut qu'une partie, et ceux qu'il connut, il les connut généralement inachevés. De ces objets, il m'avait donné quelques uns, oui, et de très intimes: il paraissait les avoir oubliés. Sur chacun de ses gestes, sur tout ce qu'il avait donné ou reçu il laissait tomber le silence. Et rien ne réapparaissait plus jamais, sous la puissance du secret.

C'est par un pressentiment de sa venue future, je le pense aujourd'hui, que méprisant l'ocre et le vermillon — qu'il devait me rendre au centuple, car une pincée de ses poudres à lui, métamorphosait l'univers entier — j'avais désiré cette pureté absolue, cette lumière glaciaire antérieure à toute

réation, comme l'espace le plus apte à le mieux recevoir et seul qui fut susceptible de s'accorder à sa lumière. Que sais-je qu'il ne laissait rien après lui? Mes murailles avaient u son être, quand s'y posait son ombre colorée. Peu à peu compris, car cela ne me fut d'abord que confusément sen-ble, qu'il était à la fois le démon et le génie de la couleur. ue disais-je encore que ses pieds ne délivraient pas de nimère? Qu'il faisait mieux! N'était-il pas lui-même chi-ère, soufflant des flammes pourpres et jaunes, et portant ır ses ailes d'autres bleus que ceux de la mer?

Quand j'aurai mieux approfondi son secret, peut-être ors pourrai-je l'expliquer: ce n'était pas seulement que la ouleur fût sur ses yeux, sur ses lèvres et sur tout son visage ui rayonnait un éclat que j'appelais, pour en traduire le ıysterieux pouvoir, *surnaturel* (mais qui ne pouvait être ue charnel), ni même que ses longues mains, fortes et nues, ıssent capables de la manier avec une science des plus rares, i même que ses paroles pussent en faire apparaître des plus nsorcelantes. Il semblait avoir pris aux dieux le pouvoir e rendre à toutes choses du monde, par sa seule présence — ıais lui connu, son absence ne pouvait plus être qu'une orme douloureuse de la présence — son éclat primitif. Et ans cette joie des révélations mon coeur ne fut plus qu'uni-erselle approbation.

Mais quittons un instant ces lieux. Ce manège durant epuis plusieurs années déjà, chaque semaine, à jour fixe, vers es neuf heures du soir, le train me dépose dans un petit ort de la Manche. C'est l'hiver. A la sortie de la gare je ıis accueilli par un grand vent d'Ouest mouillé. A pleine oitrine j'aspire cet air violent, soudain pur et salin, et qui ı'exalte. Si peu qu'il y ait de lumière au ciel, je vois les nua-es gonflés approcher et s'enfuir à vive allure, et leur fraîcheur lisse sur mon visage. La ville est déserte et mal éclairée. Je ıonte une sente assez inclinée, sous la méditation du front rayeux d'une falaise lunaire, tout barré des longues et mul-iples rides que forment les lignes parallèles de silex noir. es arbres morts errent dans le brouillard, chargés d'eau et

de lueurs et les buissons sont des animaux blottis et mouillés: prêts à s'enfuir et qui me guettent. Je vois apparaître, tout en haut, ma demeure, grand pavillon solitaire, derrière la pelouse noire et de grands pins secoués par le vent, qui m'accueillent à la manière des chiens, par un remuement de tout leur panache, des glapissements et des gémissements de branches et de feuillage. J'ai deux pièces immenses dans une aile de cette demeure, et en quelque lieu que je traîne mon fauteuil, ne peuvent m'échapper (et je ne peux davantage leur échapper) un vieux château fort sur les falaises et la partie supérieure de la mer, sur lesquels se balance une branche de pin. Plaintes du vent, présages de nuages, regards de la mer, parfois retirée dans le ciel, lui-même absent, ce sont peut-être des visiteurs, mais ce sont bien les seuls que j'aie jamais reçus ici où jamais aucun être humain ne pénétra en ma présence. Ce n'est pas, je l'ai déjà dit, que je recherche la solitude, mais telles furent les circonstances et je devrais ajouter que je n'habite pas ici depuis si longtemps, moins longtemps que dans l'autre logis. Et entre les deux, que de différences! La chambre, ici, est tapissée d'un papier fleuri! Cinq petits bouquets différents lancés par un jongleur calme et régulier dans un espace bleu de pastel, dansent interminablement une figure sans fin et sans commencement, et si mon regard un instant cherche à cueillir l'un de ces bouquets, c'est au moment où, presqu'immobile au sommet de sa gracieuse trajectoire, il se retourne sur lui-même: il est parfois la tête en bas! Curieuse jonglerie: les fleurs tournoient, mais pas de mains! Si violents que soient les vents qui soulévent la mer et font craquer les arbres, rien ne dérange leur calme et regulier mouvement qui charme ma pensée, et que je prends comme un exemple.

Un soir que je rêvais devant cette aimable voltige, je tentais les visiteurs. Vraiment, avais-je parfois des visiteurs et ce soir entre autres, allaient-ils venir? Car supposons que je pense très intensément à quelque personne et que je l'imagine vivant quelques minutes dans cette grande chambre, à mon côté, le front sur les carreaux glacés, contemplant le pay

age: je raconte l'histoire du château, j'explique pourquoi un des bras de la jetée est démoli, et si c'est la nuit nous e nous lassons pas de regarder tourner l'oeil cyclopéen du hare; puis nous retournant vers l'intérieur, nous trouvons on plus un jongleur, mais des danseuses de cordes, des ayadères, des écuyères — alors, non, cet être ne serait pas n vrai visiteur, puisque surgi au seul appel de mon imagi-ation, en dehors de sa volonté et tout à fait à son insu.

Mais si, très au loin, aussi loin que mon autre logis, un tre à qui j'aurais parlé de mes fleurs et du paysage, s'ima-inait lui-même quelques instants dans cette chambre, ou eulement s'efforçait de se la représenter, alors sachant qu'il ensait à tout cela, et peu importe que ce soit au même noment, — voilà ce que j'appelle un Visiteur.

Mais à si peu de personnes j'avais parlé de ce décor et d'autant moins à mes meilleurs amis: une chose de si eu d'importance!) que je ne sentais pas de visiteur, ou rès peu, parfois de ces visiteuses parisiennes auxquelles j'ai ait allusion: brèves, légères, très légères visites. Et comme e recevais mon courrier ailleurs, jamais personne ne s'était ntroduit ici, visiteur aveugle, un bandeau sur les yeux, sous a forme d'une lettre.

Les premiers temps que j'occupais cette demeure je trai-ais avec la plus distraite négligence une haute colonne de ois comme dissimulée dans un angle de la chambre. C'était ne stèle assez svelte, noire d'ébène, reposant sur un socle t portant une tablette, meuble démodé que vers 1900 on ppelait, je crois, une sellette, destiné à supporter quelque atue, ou dans une potiche chinoise une plante verte de ces emps, oh! le défunt aspidistra.

Au debut de l'hiver je la découvrais, la tirais de son oin et l'approchais de mon fauteuil pour y poser commodé-ment une lampe. Je remarquais la beauté de sa forme, sensi-le à cet ébène insolite dans le voisinage de mes fleurs. Len-ement, elle prenait existence, pas suffisamment encore cepen-ant pour que j'aie cru bon de la signaler à ce visiteur entre ous qui venait alors dans mon logis blanc, et qui, pour

diverses raison péremptoires, ne disposait pas du temps néce-
saire pour réellement me visiter ici. En outre, ne témoignai
il pas d'avance pour elle de la plus complète indifférence
J'en étais sûr! Alors, d'un bond, elle fut en pleine existenc
et devint le meuble le plus important de cette maison. Ell
quitta sa véritable époque et prit un aspect séculaire. So
noir antique semblait parfois sortir d'un vase grec. Elle étai
stèle de Pythie, sombre gardienne de tombeau, gardeuse d
secret. Menaçant symbole de ce que, de moi, nul ne connaî
trait jamais, elle jetait une grande ombre entre mon Visi
teur et moi, une grande ombre qu'il fallait à toute force e
de toute urgence traverser. Elle n'acceptait de rien supporte
que la lampe. Mais parfois le matin au reveil, quand j
l'apercevais, comme une errante, en quelque endroit tou
jours différent et imprévu de la chambre où je l'avais trai
née la veille, car elle gênait le passage, il me semblait ape
cevoir sur sa tablette le blanc d'une enveloppe tantôt ren
fermant des confidences difficiles, que j'eusse aimé que cer
tains lisent, tantôt au contraire de si déplaisants secrets qu
j'eusse préféré que nulle main jamais ne l'ouvrît.

Donc, de cette absurde sellette, même quand elle fû
devenue si envahissante, et à cause de ce fait... qui avait ét
provoqué pourtant par mon silence!... pas un mot à mo
Visiteur, proche alors de son terrible départ. De sorte qu
sur sa possible venue, cette sombre gardienne jeta un défini
tif interdit et je ne reçus jamais sa visite. Mais, jamais, vrai
ment dois-je le croire?

Un soir, pour tenter mon visiteur et lui lancer une di
scrète invitation qu'il ne pourrait pas refuser, et aussi pou
lui faire hommage d'un bouquet dont je pouvais penser qu'i
serait moins ephémère que tous ceux jusqu'alors offerts, aprè
avoir humecté le papier afin de le décoller plus facilement d
plâtre, je découpais avec une lame de rasoir les plus fraî
ches de mes fleurs, au-dessus de ma table, sur cette régio
du mur où mon regard le plus fréquemment se pose ou s
perd. Il vînt un petit carré de pastel humide, le dos blanch
d'une très légère incrustation de vieux plâtre que je me ga

is de gratter, car outre qu'il donnait un peu de corps au pier, cette suggestion de gravat ou de démolition avec son time parfum d'ancienneté, lui prêtait je ne sais quel charme élancolique. Je pliais les fleurs en deux et les glissais dans ie enveloppe.

Tout se déroula-t-il par la suite comme je l'avais espéré? avais la plus ferme certitude que par cette porte étroite ais seigneuriale que j'ouvrais, mon Visiteur allait apparaî-, tel qu'encore je ne l'avais jamais imaginé. Ma première nstatation lorsque l'enveloppe cachetée et l'adresse inscrite, levais les yeux sur le mur fut... l'arrêt immédiat de la nglerie. Au moment où j'en avais subtilisé un élément indi-ensable, la figure tournoyante des cinq bouquets, qui se pétait d'un bout à l'autre de la chambre comme le plus encieux mouvement d'horlogerie auquel on ne prête plus ention s'était soudain immobilisé, et ce trouble se commu-quait aux jeux les plus lointains.

Le papier, tout comme une pendule, s'était arrêté! Un tit vide absolu était ouvert dans l'espace et dans le temps. sorienté, mon regard parcourait la pièce bouleversée par drame insignifiant et cosmique. Quoi donc permit la re-ise générale du mouvement, car peu à peu l'ensemble re-uva un certain équilibre, bien que le ballet parût en-e en retard d'une mesure sur sa musique, sinon la prompte ésence d'esprit de mon invisible jongleur, qui palliant à la astrophe de la fleur éclipsée, fit surgir du carré de néant une ère boîte cubique de carton au mystérieux contenu qui tra sans effort dans le rythme, et se mit à voltiger, de figure figure, d'un bout à l'autre de la pièce.

Cet accident mécanique oublié, j'espérais qu'enfin sur écran, mon visiteur... Au lieu de lui, ce qui surgit ce ... mon mur parisien, celui du soir déjà lointain où, dé-uillé de ses tapisseries séculaires, il apparut, avant que je le blanchisse, d'un gris de falaise, rongé de taches de moi-sures et de crasseuses coulées des nids d'oiseaux sauvages. tait le temps d'avant mon visiteur qui venait me sur-endre par ce trou, non pas comme si je l'avais supprimé,

mais comme s'il n'existait même pas encore. Visiteurs cha mants ou inopportuns d'une époque depuis longtemps écou lée. Mais ils ne savaient pas qu'ils venaient, et moi-mêm ne les avais pas convoqués: ils entraient à mon insu comm au leur. Lorsqu'avec ma lame de rasoir, je grattais le plâtr dans l'espoir de trouver une surface plus propre, je me su prenais à polir, tel un sculpteur, quelque visage oublié depu dix ans. Blanchissais-je des masques mortuaires? J'y renon çais d'ailleurs, car j'aurais pu creuser jusqu'aux briques, au cune blancheur ne venait: le plâtre était de plus en plu gris, les taches s'enfonçaient jusqu'au fond de ma vie.

Pour mon visiteur, cette lucarne était plutôt une bar rière.

Il arrivait qu'elle devint gênante, désagréablement obs dante comme une photographie que l'on ne veut cependan pas faire disparaître dans un tiroir: on la cache pour quel que temps sous un petit rideau de soie. Sur ma lucarne, j'épin glais une gravure.

Cette précaution d'ailleurs s'imposait, car la servante qu venait en mon absence était susceptible de rapporter au pro priétaire la mutilation infligée à la tapisserie, et qui en pou vait nécessiter le renouvellement tout entier. En outre, je n tenais pas du tout à ce que fût connu cette trappe par laque le je pensais entrer en communication avec l'invisible, ni fournir une explication même la plus mensongère, ni... bre à jouer une petite scène de Labiche très facilement imag nable, car ce sujet prête à un développement plus aisé plus comique dans ce sens que dans celui que je lui donn

Bientôt me devint de plus en plus sensible l'attrait réc proque que ce carré et ma sellette éprouvaient l'un pour l'au tre. Ne supportant rien depuis des décades, toute ennuyé et mal à l'aise entre ces parterres qui ne lui convenaient pa elle offrait comme une mendiante, sa tablette déserte. Quel aumône mieux appropriée que cette blancheur, toute impa faite qu'elle fût (noir et blanc si aisément contractent mari ge) et qui semblait se poser sur elle comme une lettre p un long voyage défraîchie?

Je vis donc apparaître par ma lucarne, visiteurs amu-nts ou fâcheux, des fantômes, soit! c'étaient bien des for-es blanchâtres et crayeuses, de la famille de la Victoire Samothrace, des statues de tous styles, naturellement c'était s *plâtres*, qui allaient se percher sur la colonne d'ébène et induisaient en rêveries. Il était clair, maintenant, que ja-ais mon visiteur n'entrerait par là. Mais clair? cela ne veut n dire car je n'y pensais même plus quand je regardais on écran. Je pensais toujours à lui, mais pas du tout par tte fenêtre et si nous communiquions toujours ensemble, n'était par rien qui fût présent dans cette chambre.

J'allais à Paris et reçus sa visite. Mais fidèle à ce silen- qu'il laissait tomber sur tous les dons, les siens ou les iens, il ne fit aucune allusion à mon envoi, et peut-être était il pas assez sentimental pour attacher quelque impor-nce à... des fleurettes.

Pourtant, comme je l'accompagnais dans la rue, nous ncontrâmes une petite fille au corps fragile mais gracieux, mme celles qui font des tours dans les baraques foraines vendent aux portes des cimetières des fleurs déjà fanées. vis avec étonnement ses yeux vifs, noirs comme ma stèle, ter à mon compagnon un défi effronté, comme si elle se voltait contre un regard qui la pénétrait trop profondément.

« C'est votre papier », me dit mon Visiteur.

Je remarquais alors que la petite portait un chandail de ton bleu sur lequel elle avait cousu des fleurs de tissu im-imé. Ému, à peine acquiesçais-je, et nous gardâmes le si-nce.

Cette fillette irritée et blessée dans son orgueil non par- que le regard de mon compagnon l'avait trop intimement rcée, mais au contraire, parce qu'en se posant seulement sur chandail et les fleurs il avait irrévérencieusement paru dé-er toute existence à la jeune personne, me parut de bon ésage et m'apportait une grande espérance. C'est pourquoi, en à tort, je ne mentionnais pas la sellette, à laquelle je aignais toujours que mon compagnon ne restât très indif-rent, et je ne m'inquietais pas non plus, sur le moment, du

peu de paroles échangées: déjà se glissait entre nous une ombre de peu de poids.

Je revins sur ma falaise. L'écran semblait avoir perdu tout pouvoir et je n'y prêtais plus guère attention. Sans doute poursuivait-il son dialogue avec la colonne, et je les surpre-nais parfois à échanger de vieux aspidistras, ou des majestueu-ses plantes vertes à la mode, aux feuilles dures et vernissées. Je fis un voyage pour conduire dans un port du sud mon visiteur à son bateau, puis regagnais de nouveau ma falaise, heureux peut-être qu'en cette demeure, il ne m'eut jamais visité. Je n'en eus pas de nouvelles, et l'écran qui n'était plus qu'un vain témoignage de son absence, je résolus de le boucher définitivement. Derrière une commode, je découpais un carré identique à celui qui maintenant, (ne pouvais-je pas le penser), accompagnait dans un pays lointain mon compa-gnon. Mais il était trop tard: rien ne pouvait plus le recou-vrir et ce geste était en outre de mauvais présage. J'y renon-çais.

J'emportais le bouquet à Paris et le collais au plein mi-lieu du mur le plus lumineux. Il y nageait, désemparé, tel un bouquet noyé, ses tons de pastel délavés. Les murs alors paraissaient vieillis et poussieureux, humbles et gris.

Dans l'autre logis, j'avais pris la stèle en horreur. Mais je craignais de m'en séparer, et comme je la trouvais de for-me élégante, j'en fis l'acquisition et la transportais à Paris. A peine dressée, avant que je lui eus assigné une place défi-nitive, elle poussa le cri des chimères, qui est une épouvan-table déchirure du silence. Eprouvait-elle une telle rage à se retrouver en face du bouquet tant elle détestait la tapisserie? De sa gueule ouverte, elle crachait un feu blanc et glacé qui illuminait toute la la pièce et faisait resplendir les murailles. Puis elle se calma, s'apaisa, et parut d'une suprême beauté, belle comme un temple grec, mais du noir des vases, lorsque, le coeur glacé, je ne pouvais plus songer qu'à la mort de mon visiteur. Puis assez vite, elle modifia son attitude. Le papier ne l'irrita plus du tout. Elle lui témoignait au con-traire une incompréhensible tendresse et l'encourageait, tout

lé qu'il fût, à retrouver son rythme ancien; il se multipliait se propageait sur les murs, que je voyais alors tapissés mme je les avais trouvés jadis, ou comme ils l'étaient core en mon autre logis. Alors tout était calme, et je ne vais plus en quelle ville je me trouvais, ni même en quel mps. Et à partir de ce moment, bien que j'en changeasse ujours, je n'eus plus qu'un seul logis. Eprouvais-je alors horrible sentiment? Il s'évanouissait aussi vite; mon visi-ur n'était jamais venu ici, ou plutôt j'oubliais qu'il y était nu. Il avait perdu toute présence. Comme mes chantiers décomposaient, et s'en allaient par lambeaux, la grande erse annuelle se produisit, l'eau dégoulina par la fente plafond, coula par les fenêtres disjointes. Une grande fla-e baigna le pied de la colonne. En même temps le vent la bourrasque tourbillonnant dans la cheminée, la pla-e de tôle qui au plafond tenait le tuyau du radiateur à z, se détacha en mon absence, et un lourd paquet de suie nba, noircissant le mur, et éclatant de tous côtés en par-les charbonneuses. Je pensais qu'à la faveur de cette tem-te, la stèle avait craché — pour toujours — son paquet méchanceté, toute sa nuit et sa malédiction. Epongé, es-yé, frotté, le linoléum survécut, rose pâle et mat comme maillot d'acrobate trop souvent lavé, où se diluaient des înées de suie et de plâtre.

Alors, ces lieux ravagés furent traversés par une lumière gurante: naissance du jour primitif dont j'avais eu le essentiment. Toutes choses de l'univers m'apparaissaient r leurs couleurs révélées, et bien que ce fussent des appa-nces insignifiantes, je leur donnais pouvoir et signification les évoquant l'une de l'autre; je battais l'univers comme jeu de cartes, composant les plus ensorcelantes et sugge-ves figures, selon des principes que mon hôte m'avait ob-urément légués; mais qui devenaient de plus en plus clairs. r maintenant, de la troisième pièce, celle où il n'avait ja-ais pénétré, se contentant d'y jeter à l'occasion un regard différent, mon visiteur apparaissait comme si, pendant tout temps d'absence, il n'avait fait que s'y réfugier et s'aban-

donner à l'affection, aussi violente qu'inavouée, qui l'attachait à tous objets que nous avions naguère échangés. Et tel, je ne l'avais jamais vu, dans son éclat et sa lumière. Je commençais enfin à le comprendre, déjà je me sentais approcher de son secret. Je savais pourtant que lorsque je l'aurais tout à fait découvert, il resterait à tout jamais intransmissible, enfoui en moi, à ma garde comme les présents dans les tiroirs, non comme une gloire: comme un puissant orgueil, et comme une douleur. Je puisais dans cette certitude une grande ivresse, et parfois tirant du cabinet de débarras une vieille guitare, je jouais avec la plus grande joie, de vieux airs napolitains ou espagnols. Je retrouvais dans un tiroir les petits sachets d'ocre et de vermillon, dérisoires à présent. Pour m'amuser je délayais une petite pincée de chaque, que j'étendis du doigt sur le mur, qui n'avaient plus maintenant rien à craindre. C'est ce jour là, je crois, que je reçus un visiteur: un homme jeune encore, bien que ses cheveux fussent joliment argentés sur les tempes, et dont le sourire était des plus séduisants. « Je viens pour la réfection de l'appartement », dit-il. Une telle assurance me donnait à penser que l'état délabré de mon logis était connu dans le quartier! « Je refais moi-même les murs, rapidement et sans aucun ouvrier, au plus bas prix. Je vous ferai voir tout d'abord mes échantillons de papier ». Il en avait, en effet, d'épais rouleaux, beaucoup plus que je n'en avais décollés jadis, et j'étais fort curieux de voir ce qu'on faisait de nouveau dans le genre, d'autant plus qu'il prétendait posséder des spécimens de la plus moderne invention, et même des combinaisons hardies de lignes et de couleurs qui ne sauraient être appréciées que dans quelques années. Je le laissais s'installer commodément dans le fauteuil où plus personne ne s'était assis depuis l'amateur de cataclysmes, mon gracieux visiteur préférant l'autre; et tandis qu'il renouvelait ses efforts pour développer et étaler ses rouleaux qui, avec la force des ressorts, (puissants ressorts de pièges appâtés, d'énigmes colorées), cherchaient toujours à se refermer, j'observais avec la plus joyeuse humeur, es chaussures fatiguées qui ne risquaient plus, étant

donné son état, d'effriter le lino en poussiéreux résidu d'humanité. « Voici un papier que j'ai collé en 47, chez une quêteuse de l'Armée du Salut ». Il la décrivait. « Celui-ci au 115, cinquième étage, pour une tireuse de cartes ». Il l'évoquait. Il connaissait tous les vieux logis du quartier, particulièrement les mansardes. « En voilà un choisi par une vieille dame qui vit avec sa fille. Elle est très fraîche et n'a pas d'amant. Elles ont hésité, failli prendre celui-ci, tenez-le-moi ». Et caressant le rouleau de l'intérieur, afin de l'ouvrir le mieux qu'il était possible, car il résistait comme une jeune fille qui se refuse, je croyais promener mes mains, tant ses paroles étaient évocatrices et son sourire prometteur, sur un corps frais et tendre. « Vous n'avez pas besoin de vous décider tout de suite. Quand vous aurez réfléchi, venez chez Rolande, 79 rue... J'y joue le soir de l'accordéon. Je charme les heures et répands la joie autant par la musique que par les couleurs. Mais est-ce un échantillon que vous essayez là? De grâce, fichez le moi dans la poubelle! ». Il avait aperçu mon bouquet, et le tirant par un angle du carré, il l'avait déjà décollé du mur, et le contemplait avec un souverain mépris. Entre ses mains, le papier me parut désolémment fané, et je ne sais comment il disparut dans un rouleau qui se refermait. Je ne cherchais pas à le rattraper. Le jeune homme continuait à ouvrir ses rouleaux, mais ce n'était plus seulement des ornements décoratifs; il paraissait dérouler, sinon des cartes de géographie, du moins des plans coloriés, ou encore des cartes du Tendre fleuries où il me montrait les chemins conduisant à de misérables logements de ce quartier où vivaient des êtres qu'il donnait envie de connaître, et il paraissait en mesure de vous offrir ceux qui allaient avec le papier. Finalement je considérais ses échantillons comme des feuilles ornées de signes cabalistiques qui permettaient de toucher, si on les présentait où il fallait, les personnages que l'on désirait. Dois-je dire que la jeune fille, et un ou deux des individus qu'il m'avait rendus sensibles, me charmaient fort? Quand il se leva, il parcourut mon logis d'un regard peiné; oui, des plus apitoyés, et j'éprouvais une sorte de honte souriante. Comme

déja je ne pouvais plus me séparer d'un si agréable jeune homme, aux tempes cependant argentées, je descendis avec lui dans l'espérance de l'inviter à boire un verre sur un proche comptoir. A peine étions nous sur le trottoir, que deux messieurs à l'air sévère, s'approchèrent de lui, et se plaçèrent à ses côtés. Je ne crois pas qu'ils lui passèrent des menottes mais je le vois encore de dos s'en aller, pressant sous son bras ses rouleaux. Il se retourna, tranquille et souriant, et me jeta par dessus son épaule: « Au son de l'accordéon...! ».

YVES DE BAYSER

POÈMES

I

Étoiles, vous aimiez les noms de nos soeurs. Vacances ouvernaient l'eau brève de vos pièges, quand pour les secrets ouges des feuilles, nous écoutions l'orage se détruire. Au elà de la paupière des épargnés, ainsi qu'une adoration, oute l'herbe à vos pieds, ô rivales, ô dignifiées, nids et char-ons, nous ne vieillirons plus, si le sceau d'un voeu, une entre ille et les mille, tient la terre en arrêt pour des lendemains urtifs comme les rossignols d'une éclipse. Dans le coeur des isons touffues et brandies, les alliés du tonnerre patientent. l nos chevets était le ciel, vint la famine du feu. L'herbe ous fut laissée, nos pelouses aux scrupules de chien; l'herbe ous fut laissée dans un jugement d'ailes: la soif des bêtes ouvrait les bois, sa chimère ameuta les sentiers.

Ce que tes mains tiennent souffrira de la pluie. Mon en-nt contre les grilles du plein air, mon enfant! Le soleil ange ses rêves, je crois à la naissance de nos yeux. O nuage, ous la colombe des cris, à portée de canon, la plaine envahit ciel. Aimons le labyrinthe éboulé et la confiance de l'herbe ans les larmes, cet éclair après naufrage. Le monde entier uettait, menant ses prisonniers sous nos talons, fortune du ent, infortune. L'ombre insensée des premiers jours va où coeur luit, étoiles abandonnées aux loups, aux frayeurs de chanson, à la nuit.

II

Capitaine mon chien
quand l'affût dresse les campements de la lune
les arbres mangent leurs nids
les fusils applaudissent

III

Les rues cherchent l'enfant perdu, entre l'été des gendar-mes et les maisons de la pluie. Déjà l'aube s'en fut quéri l'aube au revers de nos routes, déjà, dans l'ébullition de s louange, le monde entier nous délaissa pour un festin de ro-ches et des noces peintes.

Quelquefois la mer se pose. Nous en avons causé avec le poètes. Des villes viennent choyées et mangées, les eaux li-vrant la transparence des collines qu'on entend: je suis l pierre désirant la pierre, il faut que les nuits vous quittent qu'elles m'accompagnent, qu'elles ne m'oublient jamais.

Mes soleils ne viendront plus sans leurs armes, sans leur empires. Vous les trouverez comme tous ceux qui naissent d moi. Le feu les fête; le feu comme le coeur, victime de grands arbres, de leurs histoires d'hommes.

IV

Éternelle qui convoite la blessure de l'eau, je pense qui me ressemble sans larmes. Une de tes absentes, une d tes passantes, l'épouse du bienheureux sans doute. Et qu donc, vêtu au milieu des femmes, ne lui appartient?

(encore une fois le souci des marais, dans nos livres noc-turnes et dans les bassins d'or, encore une fois science e chance, et pour les mouches de nos yeux, ô suiveur, votr captivité)

tu étais haute, tu devins fragile, puis les demeures t

éclamèrent à ceux qui décident de tes noms: la solitude s'appuyait à nous, le soleil venait à notre rencontre.

C'est pourquoi l'aurore aime la fascination de la terre. J'ai grandi, je me suis penché; ô mon amour, mon rôdeur, 'au delà du vent, c'est le lieu des feuilles. Où l'épouvantail nord le ciel, nos reposées guerroient à la surprise.

V

La mer nous fut confiée torrent
un acte fou pour libérer le sable
notre patrie, gong des forêts, sable
adoré léché genoux et mains ô pantelant
à nos esprits de bois, nous pensions à la mer
à son corps à son creux, pour nos rivières
nous rêvions de son vent, couchés dans les replis
rongés par le torrent

VI

Au défaut des fruits, vous faites cortège, menant un mort à nos conversations. Après le salut, voyageurs travailleurs, gagnez les déserts du pain, vos sentinelles songent à leurs tiges et les maisons regardent.

Or et secret couvrent les champs, couvent l'orage. Ceux qui reposent au niveau de l'eau douce vont détruire l'été. Femmes de cette saison que la route oublia, villages qui peuplez les étoiles et vous clairières, hautes cuisses et ventres piétinés, notre sommeil a mis tous les biens en commun, chaque jour attendrit les murs

héritiers des disgrâces de la pluie, de son alliance avec les ténèbres, reconnaissez les contusions de notre joie, le sacrifice de nos siestes.

VII

Espère, ma louve. Trahison par amour et gratitude de pièges abreuvent, mais la colère du foin gouverne. Le ma vendu à notre bien, un souvenir s'égare, repose à l'extrêm de nos yeux.

Ta naissance ta querelle ses vengeurs affluent. Idolâtres À bientôt ma légère profondément exténuée radieuse. No départs sont causes d'une nuit, dont le secret ferme les main des prisonniers à la recherche de leurs cris.

VIII

Connaisseurs! Nous vous joignons au gré des fêtes, survi des plénitudes et des multitudes, pour le tonnerre figé des nuages qui nous dispersèrent, afin que les montagnes arrêten l'émeute à même le ciel.

éclaboussé, mon ombre va venir. Elle s'est éprise de la terre, elle parle à l'hospitalité de la terre: foudre mon paysage, auquel des cinq ton printemps? L'enterré vif obsède le feu, l'azur n'a pas touché son centre, il ne s'est pas consumé

Que nul ne trahisse nos proies. Je suis l'étoile dit la terre La rose du jour s'ouvrira la nuit, où les chasses vont boire après la mort. O visages éveillés pour les feuilles comme les lacs consolés.

IX

Appelle-moi entends-moi. Les justiciers pillent en deçà au delà, les villes sont à la cantonnade, l'heure dissimule

montagnes et campagnes comme des rêves hostiles au sommeil; j'ai couru dans le flanc des matinées jusqu'aux pays où les forêts naissent du froid.

X

Ne te cache plus, lumière du soir. Ceux qui poursuivent ’s printemps de la nuit, leurs ombres grossissent le soleil, ’urs coeurs, comme celui des saisons, débauchent les che- ıins. A leurs lèvres, l’aube est entière, avec tant de rivales ue les astres s’échappent. De clairvoyantes demeures obser- ent les paupières. La tristesse et la joie de celui qui te prit taille brûlent dans les pierres, pour les voyageurs. Te sou- ’ens-tu de notre premier jour, tu tremblais de me suivre.

Ne te cache plus solitude. On chérira l’obstacle de tes as, les berges de ton nom. A la bouche des naufrages, le lit uissant apprivoise tes regards, pour les animaux du seigneur les otages d’un baiser. Que ceux qui s’enchantent, t’enchan- nt. Aime la terre à l’ombre des yeux, la terre surgie les eux fermés sur la graine lumineuse, courage du Grand Nord, vière du lit.

Moi, j’aime ceux qui me touchent, lumière du soir. J’aime ’s rapaces. Qu’ils emportent la mer et ses fourmis, qu’ils me ontent leurs éveils, comment l’eau du soleil est la toison des eiges. Entre les rendez-vous du feu et le schisme d’une étoi- , minuit pense aux compagnons des hommes.

XI

Tendresse l’espace! Le matin s’éclairait à ses branches, il avait, coeur des herbes méconnues, le dévouement d’un ·bre

et certes, la terre vient à hauteur de songe, la nuque des ’és puisant aux yeux de dures étoiles, où les ancêtres du leil mèneront l’incendiaire, l’amoureux de la pluie

mais pitié pour les heures. O déchiffrées, nous avons gué- bien des haltes et les passages et les repaires grandissent ı bord de nos lèvres

parmi guetteurs et chanteurs sous la conjonction de la

chance à la chance, afin que l'hiver ôte ses loups. Et l'incon courtise les seuils d'une silhouette et d'un refuge

égoïsme du feu, vitres à demi nues, une grande mélod chasse le jour

en un jour, nous avons perdu l'amitié du jour, la bonn volonté du silence, la fin du rêve

et nous avons sommeil de chemins, d'aurores, de lisière depuis que les jardins s'en vont avec l'écho

comme ces femmes qui appartiennent à leur sourire.

XII

Mon frère parle d'un oiseau: j'aimais le jour, qui m'aim le devine. Ne me dites plus qu'une fille pleurait, ne me dite plus que les oiseaux me ressemblent. J'aimais le jour afin qu l'herbe éveille ses amis. J'allais à la rencontre de mon frère avec des mots abandonnés comme le nom du jour, et nou eûmes le vent pour que la rose consente, et que nul ne soi oublié.

Or quand vint l'herbe, le ciel et ses enfants dormaien et tout près passèrent nos lointains pays. Des cris nous recon nurent. Habitants immortels, à vous l'ornière et la fragilit Sèchez la brume de nos pas et les étoiles de vos fusils. I était un oiseau, l'herbe comme la chanson, comme la frayeu mon frère en parle quelquefois.

HENRY MATHIEU

LE CORDILOQUE

JE RISQUE

Où vas-tu petite abeille? Me noyer.

Ce que sa présence m'apporte de plus contradictoire, est ı'en ramenant tout naturellement le besoin que j'avais d'elle, ı plan d'antériorité où elle me tenait, inconnue, inspirante, cet « en-avant » où je m'abîme contre l'actualité de son rps, sans la supprimer elle remplit mon attente jusque là rçue à l'état de creux.

(Toujours pour la saisir à l'extrême du possible, je devais mener le connu à l'inconnu, c'est à dire à elle. Je devais nir compte de cette surprise continuelle).

L'HÔTEL DE LA BLANCARDE

Une nuit chaude de septembre où la pluie se mit à tom-r. Un hôtel de la Blancarde, proche d'un pré immense et rt.

La nuit crépite comme un arbre givré dans les ramifica-ons de la foudre. Une persienne seule nous sépare du monde cet au-delà où le vent halète dans son angoisse de bête ıquée. Sans doute sommes-nous déjà morts. Ici, nage dans chambre ta nonchalance et cet air détaché qui ose voir

facile le cours des jours. Il n'y a plus de lendemains. Ils ne sont que préparatifs.

Dehors, à une distance inconnue de nous, les autres hommes martellent indéfiniment leur dernier sommeil. Avant j'étais comme eux, à promener dans les villes en flammes, ma tristesse sur des oreillers.

Mais ici enfin, la vitalité fondamentale, perle enchâssée aux griffes du réel, se restitue sur les dômes de ta poitrine.

Heure étendue à la gratuité des coïncidences... amours dociles! Je m'enroule autour de ta beauté comme une tresse de poussière à la hampe du vent.

Hardara, acanthe surnaturelle, maintenant matière brute c'est ta route de Canossa. Aile matérialisée. Et pendant toute la nuit je te regarde, pareille à un rêve sur ses pieds, dévotieusement te rendre à l'évidence du monde.

GRANDEUR NATURE

Les épaules nues, les hautes jambes qui me déracinent la joie est dessus, lingère du ciel.

Elle, tendant goulûment à l'espace chacune de ses facettes: sa nudité déliée, planeuse, (dessus, dessous, au dedans de moi).

Beauté transfigurée en elle-même, comme le numen *de Diane au dessus de sa divinité anthropomorphe. Laurence ainsi se construit. Soudoie mes yeux par une sorte de décomposition latente, où sa beauté jongleuse au bord d'angoisse, le temps me ressaisit. Elle penche alors sur moi son visage « Quel petit enfant tu es! » Elle sourit. Ou bien sur ma main plate pose un moment la tête.*

Rage nouvelle me prend, me sauve de tout, jusqu'au « point doré de périr » où l'angoisse et l'obscénité deviennent synonymes. Enfin anéanti, ac cadaver, *il pleut, il pleut en moi, (la mort c'est la bergère).*

MOURIR UN PEU

Elle afflue, comme le rayon du jour par la fenêtre, d'un te qui ne finit pas.

Alors glissaient des mains lasses, suivant du doigt le pli draps, et je renaissais dans la dentelure des fleurs blanes, les mêmes que j'avais vues dans l'Estérel, quand frisnaient le corps bronzé, la fraîcheur des heures encore maales. De ses mille petites mains le frêne cillait un adieu. ressentais la mort comme le signe visible de ce qui se désse, de ce qui est si difficile à incorporer.

Parfois encore elle me saccage. Rien que de penser à simplicité bouleversante, (son air de voir facile le cours jours). Il faudrait! Sans un mot elle recommencerait le pétuel enfantement de moi-même. Parlant d'elle, tout pat tellement aller de soi, couler de source! Elle était la ération de ce que sans elle je ne pouvais être. Toujours à vaucher les frontières. Intersécante.

Couché près d'elle sur le sable de la plage à minuit... us répétâmes souvent ce délire. Mes bras dans ses bras, tête perdue dans ses cheveux, sans parler, immobiles de gues heures... Dévorés par cette étreinte qu'aucune étreinplus exacte n'assouvissait, nous arrivions à supprimer le nde. Au bout de quelques secondes, la mer inlassable ne struisait plus que notre silence. La nuit de septembre, de rre lasse, s'arrêtait à nos jeux fermés. Une brise tiède enoppait notre vertige sans le percer. Nous étions partis, ibiose et planètes, dans un grand ciel qui n'était qu'à nous. sque vers deux ou trois heures du matin, enfin nous reions, (revenus à elle, à moi), encore à demi ivres pourtant, is demandions: « De quoi te souviens-tu? » chaque fois is ne savions que dire. Cela ressemblait, lui dis-je un jour, in échafaudage démesuré, construit avec des aiguilles de ce, mais privé de sol, sans rien autour.

— Oui, répondit-elle, comme un château de cartes, mais c des cartes en verre, et qui monterait, monterait...

— Cette image, cette idée tu l'as eue sur le moment m
me, pendant?

— Non, dit-elle, c'est après coup que je pense à ça.

Je vérifiais que dans ce martellement incessant de sur soi, où la réalité n'est que la répétition de notre croy ce, seule la passion se répète, travaille sur elle-même, sa jamais s'habituer.

GOTHIQUE FLAMBOYANT

D'autres fois, à l'envers sous les sables du ciel, je me rais aussi l'impuissance de ma religion. (Lorsque le coeur, cr tacé gothique, sent que du sable à lui, il n'arrivera pas peser, et s'égratigne de toutes ses flêches. Car du sable à li il y a toute l'éternité comme une balle de coton transparen

Cependant, de l'autre côté, sur la terre, s'achemine cortège obséquieux: pas d'éternité diaphane ici, mais un che immédiat, où rien jamais ne réalisera la fusion, la co munion, la phagocytose. C'est glace et feu à jamais immêl Du poisson mort pour les cathédrales.

A ces heures d'extrême abattement il lui suffisait d'ar ver: elle remplaçait ma réalité par la sienne, mon angois par une autre. J'étais heureux. Elle était le va-et-vient ent la fleur et l'étoile, dont l'une terrestre faisait le point d'app permettait l'envolée, l'autre ... c'est elle, ne se découvrait qu mesure, roucoulante fontaine, harmonie non pré-établie (ét blissante). Elle unissait tous les fruits dans la même soif, el retirait aux choses leur vérité coutumière, tueuse d'analogie elle épandait une voie lactée dans chaque nappe de brouillar

Oh, ne te fie plus aux apparences, je chantais, mais comm aujourd'hui, commande toujours! Vois, comme ma prière e très simple et que je suis un petit enfant bien frêle dans main de marchand de sable!

Tu vois, il faudrait que l'espoir persévérât davantage q le présent pour que suffise cette plénitude facile d'une vr semblance qui ne prétend pas apporter avec elle sa preu

*rtilège qui se continue à même le jour, certitude transpa-
ıte!*

*Immeuble de chair et de chevelure qui poursuit l'indi-
ɔle paysement. C'est fait. Je suis rendu. La bulle qui remon-
à la surface, heurte une goutte tombée du ciel, et l'océan
ɛst pas plus grand que cette alliance.*

*Trop souvent ce que la joie nous apporte n'est que l'in-
rse de ce que le rêve refuse. Ce n'est pas encore suffisant.
ıis dès le premier dimanche où nous sortîmes ensemble,
tteignais le miracle d'une seconde où l'expérience est à
uteur d'imagination. La Direction de l'Intendance (où
tais mobilisé) occupait un hôtel du XVIIIème siècle: Lau-
ıce vint m'y retrouver parmi les grands bureaux déserts
j'étais ce jour-là de garde. Je la revois encore dans la
ınd'salle des fêtes, sous les lustres de cristal et les lambris
écieux. J'étais Laurent-le-Magnifique, elle était princesse
légende, tous les deux seuls dans la somptuosité des mi-
irs. Elle promenait son allure princière sur le plancher lui-
ıt, près des rampes de bois sculpté.*

*« Le soir qu'Amour vous fit en la salle descendre », et
ıt le sonnet de Ronsard déroulait au fond de moi, devant
ɔi, sa mélodie aujourd'hui faite chair et chevelure, lente-
ɛnt descendue sur terre. La réalité confirmait point par
int mon hallucination, au lieu de lutter contre. Ce jour-là
monde rêvait tout haut. La joie était simple. Je n'avais
mais moins appartenu à la terre. Une onde inconnue me
ulevait, me portait vers Laurence, dans une allure lente de
ve, où je me perdais loin devant mes yeux, dans des étoiles
glace plus incolores que la transparence. « Tout ce qui ar-
ɔe est lointain » dit l'Ecclésiaste.*

LA SUITE

« Ceci est ceci » engendre la cécité.

*Une perception nette, tranchante? Mais l'alentour était
feu! L'expérience repose sur la rupture de l'évocation —
ıe expérience d'auréole décapitée.*

Seule Laurence apparut à l'état de poèsie vivante, l'ordre logique que la poèsie avait détruit verbalement (p un mensonge, dit la raison) elle le détruisait fatalement, p un crime, mensonge des actes. L'ordre n'a pas d'excès: do la plus extrême rigueur formelle, rien ne le projette dehors de lui-même. Tandis que le rayonnement de la beau est une beauté dépassée. Le monde conçu comme le désord sans limites, l'insubordination. O zététique, dont le nom se suffit à dire l'inanité! Laurence dont le nom seul...

Nous allions parfois sous les pins du Redon, perdre regard de nos têtes jumelles dans les branches tamisées d'om bres. Nous entreprenions le rusé voyage. Le voyage au per jour de la promesse, dans les longues forêts de pins tout célébrées d'aigrettes... Etoiles dispersées, flambée d'aiguille (Ma combustion dans ce que j'aime).

Laurence, elle-même mortellement contredite, proche et v sible. Le rêve réalisé, adieu le rêve! Cette banalité atteigna au tragique et la destruction commença.

LE CRI DE VINCENT

Du bleu au jaune la solitude est sans rivages. Où sera la transition? J'imagine ce cri de Vincent, inventant l'éléati me de la couleur pour détruire son univers. Il semble qu'a sommet des réussites inexplicables se tienne toujours ce pri me désespéré qui éléatise toutes choses et décortique le me veilleux. A la fin, il y a un Zénon sur la courbe d'un pa de danse. L'absurde guette chaque défaillance et nous mou rons de nous-mêmes.

Quand je fus démobilisé, je restai encore à Marseille. J dus pourtant me décider à partir, « à fuir, rectifiait-elle, ca tu as peur de moi ». Elle était triste, je l'étais davantage. J répondais: « C'est vrai que j'ai peur, tu es trop belle. Rega de », et je lui montrais les visages d'hommes retournés su son passage. Elle disait doucement: « C'était trop beau », (p

ne fois nous n'avions parlé de mariage). J'avais envie de répondre: « Partir avant la chute est la seule façon de t'aimer toujours », mais je n'osais crier qu'il fallait écourter le bonheur pour le défendre de toute atteinte. Je n'osais dire tout haut ce qu'un jour elle me dit, d'une voix moins cassée que modulée par de lentes larmes: « je le veux aussi » puis (et sa voix était calmée, très douce, murmurante) « il faut nous séparer maintenant que nous avons encore la force de nous donner l'un l'autre ».

A dessein je voulais entourer ce dernier jour de mise en scène, de romantisme grandiloquent. J'emmenai Laurence à Notre-Dame de la Garde, et nous gravîmes lentement l'adorable sentier qui ondule parmi les roches et les petits arbres. Arrivés en haut, nous restâmes longtemps accoudés à la balustrade, dominant les toits, la mer et ses îles. Nous entrâmes aussi dans la grande Nef flamboyante. Par un enfantillage cérémonial, elle voulut ajouter un cierge à cette fournaise. J'en achetai donc un, qu'elle brisa en deux, symboliquement, puis me montrant du doigt la mêche médiane qui reliait quand même les deux parties du cierge, elle me dit: « Ici, c'est le souvenir. Mets-lui le feu à lui aussi ». Une deuxième fois, Laurence, je mets le feu à ce souvenir.

Avant de redescendre, elle promena longtemps ses regards sur l'horizon. Elle me fixait un point de l'étendue, très éloigné de nous, un rocher dans la mer, une fumée au lointain, et voulait que j'y porte les yeux. C'était la dernière fois où nous regardions les mêmes choses ensemble. Notre amour, sur ce rocher de Notre-Dame aurait son tombeau. Nous redescendîmes. Elle disait: « Je n'arrive pas à le croire ». En silence puis elle répétait ces quelques mots. Elle m'avait pris le bras, elle posait sa tête sur mon épaule.

A la gare, nous pleurâmes tous les deux comme des enfants. C'était fini.

Telle qu'elle était alors, je ne devais plus la revoir. Pourtant, deux ans après, pris dans une absurde crise de désespoir, je lui écrivis chez ses parents dans l'Ardèche, avec prière de faire suivre la lettre. (Je savais qu'elle avait quitté la

clinique où elle travaillait alors). Elle me répondit. J'allai revoir dans un hôtel meublé près de la Cannebière. Elle ava laissé pousser ses cheveux très longs, elle me parut encore pl belle. Mais comme sa vie avait changé!

. . . .

Cité à comparaître, le tribunal est transparent.

JACQUES DUPIN

POÈMES

AVÈNEMENT

*Arachnéenne sollicitation qui menez de ténèbre en ténè-
e ma faux jusqu'à l'orée du cri, ce noeud qui vante la
colte, dites-moi pour qui brilleront ma sueur et mes larmes,
ute une nuit, sur cette gerbe hostile, près de la lampe re-
›idie.*

L'ARTIFICE MAJEUR

*Elle qui me connait trop, soeur précaire, comète scru-
ıleuse allant d'un ciel mental engorgé à un coeur où l'an-
isse a fait le vide, je renonce à la tuer. Cette chose nue,
trouvable et paralysante, sa mort ne m'a rien coûté. De
n bannissement, de son agonie perpétuée, je tire un bonheur
illible, des mains savantes, et la chance d'un très haut
›yage.*

LE RÉEL

*Il gouvernait la croissance ascétique des lances parmi les-
ıelles je naissais. Ses yeux en marche, immenses, portaient
lègrement leur charge de limon vers des bourgs à embau-
er, des points d'eau à reconnaître. Je me flattais d'y voir
ıns ses traces, dans ses rides, dans ses lacunes. Mais l'arro-*

gance et l'ampleur de ses excréments me reléguèrent au b
de son exploit. Là, le simulacre d'un grand feu inclina
reflets sur mon ongle. Cette absence de sens et de vues,
me suis engouffré dans son manteau de roi.

Le fruit toise la main coupée. Il fait grand jour à pr
sent, parmi nous, jusqu'au coeur.

LE PALIMPSESTE

Les crapauds sont des états d'âme, ils n'existent pas. Seu
des étangs, des mélopées... L'enfant instruit de l'amertum
des bourgeons, l'enfant dont l'ongle convoitait les bubons
sa mère, l'enfant privé du lait obscur, casse comme le verr
Une neige irréprochable s'étendit pour récolter les sanglot
les éclats d'une telle assomption lunaire. Et la machiner
hilare du printemps...

A cheval sur papa-l'enfer! L'arack est pour tes forc
l'ordure est dans son droit. Accoutré des lambeaux d'un c
me perpétré par des mains étrangères sur un corps engourd
tu progresses, tu déranges les clartés et les signes, tu trembl
dans l'éloge, tu meurs d'inanition au seuil d'une léproser
très blanche... Dedans, ta pesanteur, ton exégèse embaumen
Le bonheur gronde au déclin d'une sodomie de secousses.

La confidence du poignard éteinte, il s'oriente sur la Vie
ge. Et l'insurrection du cristal se perpétue sous les paupièr
les plus négligentes. Une larme pour royaume, et j'acquies
à ton déni. Papa-l'enfer suffoquera de rire entre mes cuisse
Et les violettes lasseront les saharas.

Il faut grandir avec douceur et démesure. Rajeunir l
gouffres, parquer les rois, s'enorgueillir. Les fenêtres sauvag
et les amours prostrées donnent sur un parfum.

PAR DES BARREAUX NOUVEAU-NÉS

Une femme en amour devant une fenêtre vide. La vi
lence de son décolleté porte ombrage à la sourde dynastie d

urs. Des yeux bleu ardent, bleu lanière. Un corps arqué sur désespoir de son nom. A son insu, la plus lente rose du ng appelle un meurtrier limpide. Fallait-il rompre, s'éblouir? ehors, le grand tumulte harassé des étoiles contre le ciel mble ne plus s'ouvrir, ne plus suspendre l'issue de leur erfection, qu'à cette véhémence brouillée de larmes puéri-s, qu'à ce gémissement, qu'à ce silence.

LA TOILE CRIBLÉE

Des halos sans astres jettent des clartés grises. On ne stingue plus que la ligne des repentirs sur la mer où mon nour imperceptiblement fait tache. Sur le pont du navire-ôpital, les chiens s'accouplent, le vent se couche. Le poids e rats fait tourner le monde. Mais au coeur de la grande uit aux pavots, sous tant d'écorces purulentes, le vent qui se nime épèle une souffrance neuve. Quelle saveur auront de-ain, sans nous, les noeuds, les noeuds qui blessent les saisons?

LA PAROLE

on voeu qui répugne à l'aisance d'une trame appauvrie
alance entre deux morts.
on ennemi n'a pas encore fiché dans son nuage l'offense
d'une épée,
: déjà le dernier refuge, le feuillage, flambe.
es marges se resserrent autour de ton lingot aride,
es marges consternées par l'imminent décri,
ma parole en perte pure,
a parole semblable à la rétraction d'une aile extrême sur
la mer.

JACQUES AUDIBERTI

STRASBOURG

Parce que j'ai
trop de fatigue, trop de finesse,
parce que j'ai mangé,
sans être jeune, ma jeunesse,
aujourd'hui,
je suis,
vide comme le puits,
chargé de fruits d'ennui.

La cathédrale
me parle encore,
elle qui monte,
qui sait vers quoi.

Mais dans sa carcasse,
moi, je veux surtout
qu'elle me retrace
la force tenace
des maçons,
la besogne dure,
la nature
de l'esprit
quand il se mesure
au minéral qu'il dompte et qu'il pétrit.

La doctrine même
ne me touche plus,
non que je blasphème
mais je les ai bus, mais ils m'ont repu,
les ordres, les thèmes
de la sainteté, de la chrétienté.
Je ne suis qu'évangile, et carême, et baptême,
dès ma naissance assermenté.

Mon seul désir tend que je me défroque,
mais il est tard, et la boucle est rouillée.
Je mourrai sans que je me change
contre un vivant plus pur, plus fort que moi.

Chrétien, biblique et virginal par mon prénom
et, par mon nom, marqué de semence germaine
et de source italienne et de substance franque,
je n'ai jamais gagné qu'avec ce qui me manque,
jamais brillé que si le jour me fuit.
Je ne suis que quand je ne suis.

Fils d'Ève mais non fils d'Adam,
j'ai lui dans les mots d'Occident.
J'ai, sans calcul, même le moindre,
sans penser, ni feindre
que je pensais,
traîné ma forme d'homme et mon coeur de brebis
dans cet univers que tu sais,
les femmes, les sergents, les procès, les pogromes
avec, pour unique cheval,
l'absolu, le parfait rappel,
à chaque instant,
de ma faiblesse et de l'enfance de ma tête.

Alors, cathédrale à Strasbourg,
Strasbourg tambour,

qu'est-ce que nous allons faire ensemble,
dis-moi?

Sur le pouf de Goethe allons-nous
faire l'amour, ah! les grands fous!
par le travers de la statue
qui, sur l'une des murailles,
présente une fille tordue.
Elle a, sur les yeux, sa ceinture
de celles qui permettent de tout voir.
Dans sa main droite elle tient, fléchi deux fois,
le bâton des piquiers qui vinrent avant moi.

Fadaises de marchand de rimes...
La cathédrale... La statue...
Ça continue...

Motocyclette!
Motocyclette intersoleils,
moto pour écraser les mots,
machine dilatée, énorme
nouveauté qu'il faudra nourrir
de tout ce qui palpite encore
de graisse humaine philosophe,
de gluante sueur lyrique,
de robe de femme et de pape
motomonstre sans la beauté,
sans l'humanité,
belle petite, mon Armide,
sur la cathédrale, sur moi,
sur nous,
sur tout ça,
fonce! Il est temps!

GUY DUMUR

SACRIFICE

Le printemps m'a poignardé dans le dos, m'a jeté à
re dans la fraîche eau de pluie, m'a frotté le visage avec
herbes neuves. C'était tes baisers tout cela. L'hiver est
u après. Je n'aurais pas dû tourner le coin de la rue.
n'aurais pas dû rôder dans ta rue, mais je ne pouvais m'en
pêcher quand j'étais seul. Je n'ai pas eu besoin de *lever*
yeux. A hauteur de mon visage, leur couple était là, bien
ble sous le reverbère. Le col de son imperméable était
evé, et je ne l'ai pas reconnu. Mais elle, rien qu'à sa façon
laisser pendre sa main, rien qu'à ses cheveux (je les
ais reconnus à leur odeur). Mon poing devenait énorme
nesure qu'il s'approchait de leur tête. Un seul coup pour
deux. Un coup de reverbère luisant comme une flaque
pluie, comme un troupeau luisant de gouttes de pluie et
phares jaunes. Il avait la couleur de la lanterne bleue du
nmissariat de police. Les arbres, pourtant maigres et sans
illes, avaient fait éclater les fenêtres et il y avait un prin-
nps de lumière dans la salle où des agents jouaient aux
tes. Il me semblait que j'avais vu tout cela avant de frap-
, avant que le troupeau de mes coups leur ait défoncé le
ne, à tous les deux. Un métro passait juste au-dessous
nous (avant que je bondisse, j'avais senti sa chaleur sous
s pieds) et c'était comme un torrent ou un troupeau de
eufs nocturnes. C'était la rue, la pluie, le trottoir et le

bruit des autos, et j'avais un goût de montagne dans la tê[te], un goût de fraîcheur désespérée. J'y avais pensé en voyan[t] l'unique fenêtre éclairée d'un immeuble, comme un somme[t] de lumière et de paix. J'avais fermé les yeux pour que r[e]vienne toute la montagne, les mélèzes et les sapins, les pre[miers] narcisses parmi les dernières taches de neige, l'odeu[r] froide de bois mort et de mousse, l'odeur du vent sur la neig[e]. Je les ai vus quand j'ai ouvert les yeux.

Je n'ai pas ouvert les yeux. Je les ai vus à travers me[s] paupières, à travers la peau et les os de mon front, à tra[vers] ma sueur et mon sang. A quoi les ai-je reconnus? E[h] bien, je ne les ai pas reconnus. Qui était-elle? Qui était-il[?] Qui étais-je, moi qui n'ai pas eu le temps de regarder com[ment] ils s'embrassaient, et qui voulais savoir pourtant, sa[voir] à en crever? J'aurais pu lui dire: « Je te croyais che[z] ta mère, ce soir » et lui faire honte. Mais la honte, je [la] traînais avec moi et ce n'est pas ma faute s'ils s'étaient mi[s] sous le reverbère et que le métro passait sous nos pieds. L[a] maison s'est approchée de moi à toute vitesse, la porte qu[e] je connaissais avec sa grille de fer forgé et le trottoir [à] l'heure. Il n'y avait pas de bruit. Seulement le métro, u[n] instant, et son roulement m'a porté jusqu'à eux. J'avais le[s] yeux fermés. A travers la sueur et les os de mon front, j'a[i] vu son visage méconnaissable, ses lèvres pâles et ses yeu[x] comme une flamme de gaz verte et bleue. C'est lui que j'a[i] frappé le premier. Et elle, peut-être ne l'aurais-je pas frap[pée], si un cri minuscule, comme un cri de souris, n'était sor[ti] de ses lèvres pâles, de ses dents. J'ai vu alors les flamme[s] jaillir de son crâne (lui n'avait pas eu le temps de brûler[)]. Etait-ce des flammes ou des éclairs? Par moment, je souffr[e] de ne plus pouvoir me souvenir de quoi était faite cette bel[le] couronne de feu au-dessus de ses cheveux mouillés. Mais j[e] me souviens de son poids dans mes bras et du parfum de se[s] cheveux, de l'humidité de ma main après les avoir touché[s] et, plus tard, les agents ne comprenaient pas pourquoi j[e] gardais ma main dans ma poche: c'était pour garder la plui[e] de ses cheveux dans ma main, pour moi seul. Ma main pr

e mourir maintenant plutôt que de renoncer à cette pluie. le a juste le parfum du vent de printemps dans la mon- ;ne, lorsque la première herbe apparaît sous le neige, tu n souviens...

Je venais de guérir et c'est pourquoi le vent du prin- nps avec son odeur de glacier et de mousse me revenait aque fois que le sol se dérobait sous mes pieds, comme and le métro passait, ou bien quand tu n'étais pas venue à rendez-vous. La première fois que je t'ai rencontrée, je 'tais seul pour la première fois. Avant, j'avais dormi pen- nt longtemps avec de grands coups dans ma tête et de nps en temps je voyais le ciel et souvent, non. Des mois ıt-être, ou des années. Et puis, il y a eu le vent de prin- nps, les narcisses dans tes cheveux et les heures sont re- ıues à leur place, avec des jours pour tout le monde sem- ıbles. Je n'ai qu'à mettre ma tête sous le robinet d'eau ide pour te voir te baigner dans le torrent et quand tu ; rhabillée, je n'ai pas tourné la tête. Ta poitrine avait couleur du pain et j'ai mis ma tête contre ton ventre. Des ıttes d'eau tombaient de tes cheveux sur mes épaules; j'ai brassé ton ventre nu. Je n'ai pas fait un geste pour que t'allonges sur la mousse. Tu tremblais de froid. Mais, cette s, je n'ai pas pu t'aimer. J'avais trop peur que l'infirmière rrive et il a fallu des jours et des jours pour que je n'aie ıs peur et pour pouvoir rester longtemps à côté de toi, nu, ncieux, avec le printemps de tes cheveux sur mon épaule.

Avant de te connaître, je pleurais. Depuis, je ne pleu- plus. J'ai failli pleurer au moment où je t'ai vue dans bras de cet homme, mais heureusement j'ai frappé. C'é- ent mes larmes qui étaient au bout de mon bras, qui m'ont ıné la force de frapper deux fois, comme un taureau et, te fois, j'ai bien senti que le printemps de l'année passée était rendu et j'ai gardé l'humidité de tes cheveux dans main. Je n'ai rien dit aux agents. C'était le printemps ıs le commissariat et quand ils m'ont giflé, ce n'était pas ıs douloureux que quand je t'ai vue pour la première fois, ıs le sentier qui montait vers la forêt, avec tes cheveux

blonds autour de ton visage pâle, tes lèvres douces et tes ye mauvais. J'ai reçu un fameux coup dans la figure, mais j pensé que je venais de te faire mal, très mal, et qu'il f lait que, moi aussi, mon sang coule et me fasse la même co ronne que celle que j'avais vue au-dessus de ta tête. Ta be couronne, c'est moi qui te l'ai donnée.

Nous avons bu au ruisseau. Nous avons ri et, après, me suis senti triste, parce que je me rappelais que je n'ava peut-être jamais ri. Aussi, quand nous avons descendu à to te allure le chemin, je ne pouvais plus m'arrêter de rire. toi aussi, tu riais. J'entends encore ton rire. Il a une coule rouge et parfois il a l'odeur de la chambre que j'avais alo je ne me souviens plus où. J'écoute ton rire. Il monte le lo de mes jambes et de mes bras: c'est comme si l'on secoua des grelots dans mon sang. Quand ça devient trop fort, je r lève dans ma chambre, je vais regarder la pluie tomber.

Au bout d'un moment, je ne la vois plus. Il y a un cor qui se débat dans la boue, mais c'est plutôt un corps d'ar mal (chien ou chat?) que je suis tenté de prende pour m même, étant donné que je suis seul et malheureux. Si je qu te la fenêtre, j'ai peur de la voir réapparaître. J'essaie penser à toutes les femmes que j'ai vues dans ma vie. Da des cafés, dans la rue, n'importe où. Je voudrais bien sor une fois pour voir des femmes dans la rue, mais j'aurais tr peur des agents ou de la rencontrer, elle, puisqu'on m'a qu'elle n'est pas morte, ce qui est difficile à imaginer puisq je la vois très nettement avec son visage pâle, ses cheve violets, la couronne rouge — et sa taille dans le creux de m bras, comme une brassée de feuilles mortes.

J'ai essayé de dessiner ou de peindre les quatre ou ci scènes principales de ma vie avec elle: la première fois nous nous sommes vus — quand elle s'est baignée dans torrent — quand nous sommes revenus ensemble à Paris quand je l'ai attendue deux heures sous la pluie — qua je l'ai surprise dans les bras d'un autre sous le reverbè Mais comment peut-on peindre l'attente, par exemple? Il a chaque fois mille choses que j'oublie et, en écrivant,

rends compte que cela ne va pas mieux. Ai-je dit que, ınd elle m'embrassait, je manquais chaque fois de m'éva- ıir?

Ici, ils veulent me forcer à oublier, et s'ils y réussissaient? ɜ je ne voie plus l'instant où leurs deux ombres me sont ıarues, le col de l'imperméable, le reverbère et les flaques ıu sur le trottor, que je ne voie plus la couronne de feu sa tête chérie, que je n'entende plus le cri de ses dents, ɜque son rire, et ses yeux de bête mauvaise (elle les fermait ınd nous nous aimions et je n'avais plus peur ni de sa trine, ni de son ventre, ni de ses jambes, ni de ses bras).

C'est curieux d'écrire: ventre, jambes ou bras. Je sais ce sont des choses qui existent, que j'ai des jambes, un tre et des bras. Je vois même ma main qui écrit, mais nd je pense à elle, c'est comme si je pensais aux bras, aux s ou aux cuisses d'une statue. Froide et blanche. Je vou- is pouvoir me rappeler comment nous nous aimions, com- ıt elle serrait ses bras et ses jambes autour de moi, com- ıt je me noyais en elle, pendant qu'elle bougeait sous moi ıme un bateau ardent. Je me souviens et je ne me souviens C'est sans espoir et c'est triste comme une attente qui ı finit pas, et à la fin, on ne sait plus ce qu'on attend. Si était là, elle me raconterait tout, et peut-être que nous s aimerions encore, quoique je ne sache plus comment e. Peut-on avoir oublié ces choses? J'ai interrogé l'infir- re tout à l'heure, mais elle a ri et m'a dit de ne pas me ɔccuper de cela. Elle est vieille et laide. J'ai peur d'elle. ı'ai jamais vu ses cheveux. J'ai peur qu'un jour elle n'en- son voile et que je ne voie son crâne, ou peut-être même cerveau, jaunâtre et mou, comme un oiseau sans ailes. tellement envie de caresser des cheveux.

Après avoir frappé de mon poing sur sa tête, elle est bée dans mes bras. Et j'ai serré ses cheveux de pluie ɜ ma main, ses doux cheveux coupants comme des lames ·asoir. J'ai gardé leur odeur brûlante et froide au fond de main, l'odeur de la pluie et du printemps, une douce ır de sang. Mon sang fait le même bruit que le torrent,

que le métro quand il est passé au-dessous de moi, au-des- de leur couple et du reverbère, de ses cheveux et de sa ta liquide. Je l'ai bercée, morte, dans mes bras. J'ai bercé ruisseau et la cascade. Quand je t'ai vue pour la premi fois, j'étais assez fort pour bercer la forêt toute entière d mes bras. Maintenant, je suis si faible que je ne peux mê pas te porter sur mon lit, et je comprends que tu ne veuil pas rester dans cette chambre triste, avec ce grand ciel g contre la fenêtre, contre mes yeux.

On a ouvert la porte. J'ai eu peur et personne n'est ent Il a fallu que je me lève pour fermer et j'ai eu un verti A ce moment là, j'ai senti que tu venais d'entrer. Mais j peur, parce que tes cheveux coulent sur ton visage en ru seaux de sang qui ne tombent pas plus bas que tes épau mais qui n'arrêtent pas de couler, les uns rouge clair les autres rouge sombre. Oh! ne saigne pas ainsi! Et où s tes yeux? Ta bouche ouverte, tes bras si maigres me f peur. J'hésite à appeler. Si j'appelle, ils te feront partir je suis sûr que tu es là, muette et pâle, et m'interdisant de toucher. Je ferme les yeux et maintenant ce sont tes ye que j'ai à la place des miens. Est-ce que le même sang co sur mes joues?

Je me suis regardé dans la glace. J'étais très pâle, m il n'y avait pas de sang. Je me suis quand même lavé à l'e froide, en pensant au vent du printemps et je vais mie Je sens bien qu'elle est encore là dans la chambre, mais ne la vois plus. Je la hais. Je voudrais prendre son vis dans mes mains et le faire éclater. Comme il est beau visage et que j'ai peur de lui! Quelle fleur est plus be que sa bouche, que sa poitrine? Ma main était-elle si gra qu'elle pouvait caresser tout ton corps d'un seul geste et peut-il que tu aies mis tes jambes autour de moi et que aies ri de mon visage, de mes baisers. Moi, je ne riais sans doute. Et lui, riait-il? Où est-il, lui? L'ai-je tué? Es lui maintenant qui s'endort nu sur ta peau, sur tes os?

n est-ce moi encore, sans que je n'en sache rien? Je passe ıt-être toutes mes nuits près de toi, pendant que je crois mir ici.

J'ai souvent pensé qu'un animal prenait ma place tous soirs à tes côtés. Un animal qui est moi et qui ressemble ın immense chien avec une peau de phoque humide et hetée de jaune. Il y a quelques jours, je t'ai vue apparaître ompagnée de ce chien et tu volais un peu au dessus d'une r de nuages. Tu avais une robe transparente qui flottait nobile et je n'ai pas tout de suite compris que le chien à ıu humide, c'était moi — ou plutôt, l'âme que tu m'avais se, ta prisonnière désormais.

Un jour, tu me forceras, sous cette forme de chien, à te arder aimer celui que j'ai voulu tuer et je le vois, sans age, avec le col de son imperméable relevé, te faire hurler plaisir (ouverte et désordonnée, comme si tu te débattais ıtre la mort). Il y a aussi ici une femme qui hurle toutes nuits, mais de douleur, et sans doute doit-elle ressembler ıne chienne, puisqu'ici nous en sommes tous, des chiens. and je l'ai frappé, lui, je n'ai pas vu son visage; il est t de suite tombé et le trottoir était comme une eau noire il s'est enfoncé sans se débattre, sans laisser voir son vie. C'est comme si j'avais frappé sur un sac de sable. Quand donne un coup de poing sur mon lit, je retrouve la même sation, avec, devant mes yeux, la lanterne bleue du comssariat de police et le coup que j'ai reçu dans la figure, nme si je me l'étais moi-même donné.

Parfois, je me demande si ce ne sont pas des couleurs des bruits qui me frappent chaque jour à coup de poing à coups de pied: la couleur de ses cheveux à elle, par mple, jaunes et violets, couronnés de sang. Son visage et n poing. Mon poing écrasé contre son front, contre une ıle de verre semblable à celles que l'on trouvait au bord de mer. Je garde la douleur, tu sais? Dans mon poing et dans n front, mille morceaux de verre éclatent à chaque minute quand je souffre trop, ce sont des morceaux de marbre de ıtes les couleurs. Ils sont dans mes paupières et dans ma

bouche, et, quand je dors, je n'arrête pas d'en vomir, ils so dans mon ventre, dans mes oreilles, aussi forts que la me avec le même bruit qui ronge mes os. Mes dents et la lang des vagues, le vent salé, le sable, tout m'entre dans les yeu la bouche, le nez et les oreilles et des boules de verre écl tent sous mes dents. Cela ne se voit pas, mais je saigne autan que toi quand je t'ai frappée. Mon sang est fait de caillou salés et ils roulent au-dedans de moi, de plus en plus vite mesure que vient le soir. Et le matin, je suis étendu sur un plage déserte, je vois très bien mon corps nu et blanc comm un os de seiche et la mer, très loin, qui m'a laissé parmi le algues. Alors, je commence à pleurer.

Tu vois: je m'aperçois très bien de ce qui se passe l jour et la nuit autour de moi et je suis très calme, puisqu je me laisse menacer et broyer par toutes ces souffrances, san m'en plaindre plus que je ne dois.

Je suis allé à la fenêtre et je l'ai ouverte, bien qu'on m l'ait interdit. La pluie s'était arrêtée et il y avait des nuage un peu rouges. Depuis le temps qu'il pleut et que je sui dans cette chambre sans couleurs, j'aime savoir qu'il y a en core du soleil, même très loin, de l'autre côté du temps, l où je n'ai plus le droit d'aller. Si on me le permettait, j n'aurais pas la force de partir. Il me semble que je serai arrêté par la première flaque d'eau de pluie que je rencon trerais, comme celle que j'ai regardée tout à l'heure de l fenêtre, au pied de l'arbre. D'abord, j'ai regardé l'arbre e j'ai commencé à avoir peur, parce que le ciel rouge derrière les branches mortes, la nuit qui venait, et dans le silence le bruit d'une auto qui passait au loin m'ont rappelé pour quoi j'étais là, derrière cette fenêtre, non pas depuis toujours comme j'aurais pu le croire, mais depuis quelques semaines Au pied de l'arbre, il y avait la même flaque d'eau et je suis vite rentré en tremblant; j'étais sûr que si j'étais resté une minute de plus, je les aurais vus apparaître tous les deux Peut-être m'aurait-il montré, lui, son visage, en se moquant

me voir enfermé et lui, libre de la tenir par le bras, par taille ou par les épaules. C'était la même flaque noire. le, je l'ai retenue dans mes bras pour ne pas que sa tête gne contre le bord du trottoir. Je voulais la tuer, enfoncer ute ma main dans son oeil, l'étrangler, n'importe quoi, mais s qu'elle se fasse mal contre le trottoir.

Je sais bien que ce n'était plus elle, ni ses douces épaules colombe, que ce n'étaient plus l'heure ni le jour où elle ait venue à moi, avec, dans sa bouche et dans ses mains, le nt du printemps, mais comment savoir? Toute la journée hier, j'ai confondu les deux choses. Ou plutôt, je n'arrivais s à savoir laquelle il fallait mettre avant l'autre. Et puis me suis rappelé que l'automne est après le printemps et ssi qu'il était impossible qu'elle ait pu m'aimer après que l'ai à moitié tuée.

Ma tête me fait si mal que je crois que tu te venges ainsi chaque heure du coup que je t'ai donné. Si tu savais com- e je souffre, tu t'arrêterais de te venger. Pendant tout le mps que nous nous sommes aimés, chaque fois que j'étais op triste, elle me consolait. Et l'autre, le consolait-elle ssi? Son imperméable était beige, avec le col relevé, il avait pas de chapeau et j'ai vu qu'il était brun. Une arai- ée noire qui cachait ton beau visage. C'était une araignée e j'écrasais. J'ai frappé, et le fil qui le retenait debout s'est isé; il est tombé à nos pieds. Si je n'avais pas frappé encore e fois, j'aurais pu l'embrasser et elle se serait laissée faire. le ne se défendait jamais. Il est vrai qu'après, je l'ai tenue ns mes bras, son visage sanglant renversé en arrière, et moi ntre elle — ce fut comme la première fois.

Il y avait eu tout un hiver de froid et la chaleur était jà là. L'herbe à la place de la neige, et des fleurs avaient actement le parfum de ton corps. Avec un gracieux mou- ment, tu as enlevé ta robe. Moi, j'étais assis par terre, et le, debout, la tête cachée par sa robe à demi ôtée, la longue gne de ses jambes et de ses reins. Auprès de moi, tu n'étais us qu'une fleur ou un petit animal, les yeux fermés, et je ne uvais me lasser de caresser ta poitrine qui était dure com-

me de la neige et fondait comme elle, une neige si parfum que je peux la respirer encore. Je sais que je n'avais pas env de toi et que j'aurais voulu que tu restes immobile des heur et des heures, que rien ne commence et que rien ne s'achèv car maintenant tu es étendue dans la forêt de sapins, lisse dorée, et en même temps, dans mes bras, le visage en san sous le reverbère, et le métro fait le même bruit que le to rent.

Souvent, je t'ai prise très fort dans mes bras, jusqu'à que ma bouche éclate contre ta bouche et chaque fois je m sentais aussi seul, abandonné et malheureux que le dernie soir où je t'ai vue, ta bouche donnée à un autre. Ensuite, j'a été si malade que j'ai tout oublié et un matin, par la fenêtr ouverte, le vent est revenu, avec l'odeur des gouttes de plui dans tes cheveux. Tu as volé dans l'espace pour venir jusqu' moi, tu t'es couchée dans la chambre. La nuit, tu m'étouffe de ton poids de morte et je ne peux ni te parler, ni te saisir Je voudrais dormir encore, mais c'est trop tard. La montagne ton rire silencieux et les yeux gris, les longs après-midi passé dans la chaleur de ton corps, toutes mes peurs, la rue, et c couple devant ta porte que j'ai espéré vingt fois ne pas re connaître, la douleur qui m'a déchiré les yeux, le goût du sang dans ma bouche, tout est revenu.

PIERRE GUERRE

ARCHIPEL MÉLANÉSIEN

Tout bien réfléchi, nous sommes restés, nous autres occi-
ıtaux, tels que les Grecs nous ont faits. En déambulant,
ès la sieste, sur la place publique d'Athènes, ce village où
t le monde se tutoyait, une poignée de philosophes discu-
rs et têtus, presque mesquins, nous a fabriqué le fil à
mb et les catégories dont nous nous servons encore. Ainsi
ıs demeurons, bouffis d'une insupportable mégalomanie de
ɔmme et de la raison, avec les bras, avec le nez qu'ils nous
faits. Nous sommes toujours comme les gens de la caverne
Platon, qui voient les ombres sur le mur alors que dehors
y a des chèvres et des oliviers.

Pourtant le monde s'est agrandi. L'homme occidental
allé en Orient, il a découvert des continents, il a navigué
ıs les mers du Sud. Mais il a obstinément promené en tous
ıx sa statue pâle aux yeux aveugles, là où les pagodes
ıaient de la musique, là où les oiseaux parlaient, là où
soleil brillait la nuit, là où la mer était renversée, et de
couleur des citrons. Dans les mains des Arabes, qui sen-
ent le cuir et le sable, il n'a vu que les manuscrits d'Aristo-
et il n'a appris que le mot *cannibale* des indigènes qui tres-
ent des plumes jaunes et vertes au bord des lagons océa-
ns.

En fait, tout occupés à sculpter des pectoraux et à trou-
que les montagnes nous ressemblent, nous avons vécu en

face de problèmes insolubles. Bien sûr, nous en avons tourmentés. On peut noter, au cours de l'histoire, les effo du monde occidental pour résoudre les antiques antinomi sujet et objet, vie et mort, rêve et veille, raison et fol Tentatives rares, vaines pour la plupart, dont le surréalism qui parait du moins empêcher que la question soit dés mais enterrée, est la dernière en date depuis le romantism allemand.

Cependant l'Océanie apporte aujourd'hui sa contributi à l'entreprise. Nous aurions dû nous douter déjà que le re versement de nos valeurs traditionnelles ne pouvait se situ que dans un monde géographiquement opposé au nôtre. l'école on nous apprend qu'il y a des hommes qui marche la tête en bas de l'autre côté de la terre. Et j'imagine, sa autre vérification, que l'antipode naturel de la Grèce se situ dans quelque île d'un archipel mélanésien dont la perspecti est fermée par le rond bleu de la mer.

Salut à l'insulaire qui troque des coquillages et qui pei sur sa peau tout un faste qui zigzague! Les vagues font u ceinture blanche en avant de son rivage. Ses hameçons c nacre brillent dans sa pirogue. Il ignore les contradiction Il ne peut même pas les concevoir. Il ne connait que des di férences, comme au hasard de sa marche il rencontre le co traste de l'ombre et de la lumière. Comme il éprouve la di tinction entre l'eau et le feu. Tout ce qui l'entoure parait e disparaît, se lie et se délie, se pénètre en définitive, en de manifestations simplement diverses, sans qu'il soit besoin d trouver une solution ni de concilier les contraires. Les signe de l'univers le plongent dans une sorte de densité faite d'é clats, de sons et de mouvements, une grande chose indistinct qui s'étire et qui coule: *la vie perpétuée.*

Comment pourrions-nous juger, avec quelles règles, c monde mélanésien qui nous est si étranger qu'il semble qu la mappemonde y pivote autrement? Et pourtant il est tro facile de le qualifier une fois pour toutes par l'étrangeté, e d'en rester là. On peut s'étonner par exemple de voir e Mélanésie l'axe du lignage inversé, et non plus vertical ma

rizontal. Une structure de la société en couches, celle des ands pères, celle des pères, celle des frères, celle des ennts, en sorte que le père et l'oncle sont pères strictement même degré. Mais on peut y toucher aussi une solidité ciale qui nous est inconnue et dont la base, à l'image même la stratification, a la force et le poids de la terre superposée.

A nous, qui voyons chaque jour s'agrandir autour de tre remuement une sorte de cratère absurde, qui nous enıçons presque sans espoir dans le trou, la Mélanésie aprte ce pouvoir et cette foi que donnent les contacts élémenres que nous avons perdus. Nous avons fait de notre unirs un monde mort et dérisoire dont les couleurs se délavent ure per heure. Mais ailleurs on peut se mettre de grandes urs rouges dans les cheveux. On ne nomme pas le soleil, le tient dans la paume de la main. L'indigène de la Noulle-Guinée est dans l'impossibilité de concevoir l'abstraction. ne place pas entre la mer et lui l'idée de la mer. Chaque s qu'il parle d'une pierre, d'un arbre, il crée la pierre, il ve un arbre qu'on touche. C'est pourquoi sa parole est lle du poète.

Nous cependant, nous n'avons su que multiplier partout, ec le même moule, les bras et les jambes des hommes. puis la plus haute antiquité, l'homme d'Occident a mis monde extérieur en face de lui comme un miroir et s'est gardé dedans. Il a prêté la forme de l'homme, les noms de omme, les aventures de l'homme aux montagnes et aux eux, au laurier, au cerf et aux fontaines. Les plus insolites s divinités de l'Egypte avaient tout juste une tête d'animal, masque en somme, mais le corps, une poitrine d'homme, les pieds de profil comme les hommes.

Or, pour le Mélanésien, la personnalité est chose assez ffuse et indistincte. Il s'applique à dissimuler son nom, afin ne pas offrir de prise aux forces inconnues qui l'environnent. Ou plus précisément, il change de nom à chacune ses occurrences avec l'univers. Il est à ce point incertain sa personne qu'il s'appelle lui-même *Il*, affirmant à la lete que *je* est *un autre*. Pour la facilité de sa conscience, il

place son existence dans un végétal, s'identifie à lui et peut alors réellement se connaître lorsqu'il le regarde. Un canaque, au témoignage d'un ethnologue, dit d'un enfant rachitique : « Il pousse jaune », comme la plante avec laquelle il est dans un strict rapport de substance et d'unité. Ainsi la personne est cachée, dispersée dans la végétation, éparse dans le paysage. Le corps n'ayant aucune réalité, il est impossible au Mélanésien de l'imposer, de le projeter autour de lui. Pas de distance donc entre les gens et les choses, entre le sujet et l'objet.

Si l'homme d'Occident promène son intégrité dans la nature, s'il écrase les insectes, scie les arbres, rectifie les cours d'eaux et entame les montagnes, la nature au contraire attaque de toutes parts et envahit le Mélanésien. Elle l'étale finalement sur la vaste tapisserie du monde. Elle mêle sa forme et ses couleurs à celle des herbes, des plumes ou des pierres.

De cette identité générale de l'homme et de la nature, de cette manière de surface égale imposée par le monde extérieur, l'indigène des Îles Salomon ou de Nouvelle-Calédonie n'a pas seulement retiré une vision à deux dimensions. Mais sur le plan mental on peut dire que sa seule vraie connaissance c'est la vie. Sans doute la leçon doit être retenue. Ce flux universel, auquel nous sommes presque indifférents, dont nous sommes souvent dédaigneux, en tout cas que nous nous sommes arrogé le droit de tracasser et de contrefaire (les expériences des biologistes, à commencer par la cybernétique, en témoignent) il en a le soin scrupuleux, il lui porte une attention continuelle. En Mélanésie, on juge un homme à sa façon de traiter un arbre ou de porter un fruit, parce que c'est la chair des hommes qu'il a entre les mains.

On ne s'étonnera pas que l'insulaire d'Océanie distingue très mal entre la vie et la mort, qu'il n'ait pas dans sa langue de terme précis pour désigner le fait de mourir. La mort est pour lui le passage de l'ombre légère d'une allée à l'ombre épaisse d'une autre allée. Elle n'anéantit rien. Elle change. C'est une existence qui devient invisible, mais c'est toujours une existence. Voilà pourquoi Cook et ses marins furent reçus

ıs surprise par ceux qui rencontraient d'autres hommes pour première fois. Ils pensaient simplement qu'ils étaient des funts qui venaient revoir leurs cases et leurs pirogues.

Pas davantage d'antinomie entre la raison et la folie. fou en Mélanésie n'est ni malade ni dangereux: c'est un lividu qui a changé de vie. Il sera comme un mort que n dévisage. Il a pris un nouvel état. Ses actes sont ceux une existence différente, qu'il n'est possible ni de juger ni mettre en contradiction avec celle des vivants.

Mais supposons un instant que nous sommes à l'antipode nos cours d'eaux et de nos chaussées. Le jour se lève, sans be, sur les rivages de cet archipel lointain. Les choses prennt leur couleur immédiate, le soleil fait partout un vaste mier d'ombre et de lumière, une intensité plane s'empare champ visuel. Il faut cependant se garder s'admettre come acquis que tout reste situé sur cette surface à deux diensions, sur le plan du contract, ou si l'on veut de la maere. Il est une troisième dimension mélanésienne, la pensée ythique, qui n'est pas loin d'être *à la fois* la profondeur et ffectivité.

Le totem et l'ancêtre devenu dieu remplissent le monde leur présence invisible. L'ancêtre, c'est le grand axe ver-cal du lignage, le complémentaire de son axe social. L'home reçoit de lui la force et la virilité. Mais le totem est la urce même de la vie comme sa substance répandue dans la ıture, manifeste dans un objet ou dans un animal. Le sauen dans la branche cassée, l'oiseau dans le tonnerre, les oissons au creux des arbres morts: tout palpite, tout est reırd et souffle retenu. Les choses sont des lézards qui font sieste. Elles n'ont que l'apparence de l'immobilité ou du tachement. Le rôle du totem comme celui de l'ancêtre-dieu est de parler à tout instant à l'individu, de lui donner la *›nnaissance* en même temps que la *tradition.*

En fait, on touche ici à un phénomène singulier créé par résolution de l'antinomie spectacle et conscience. Cet unirs où il n'y a aucune distance entre le monde et l'homme evrait frapper celui-ci de myopie, d'incapacité de compren-

dre le réel. Et pourtant sa profondeur et sa connaissance sont parfaitement assurées par la pensée mythique. Car le mythe permet à l'homme de prendre du large avec les choses. C'est un grand flot perpétuel qui baigne la société, qui divise le paysage en clans et qui donne à tout la marque solennelle du sexe. Connaissance, vérité et sexualité ne font qu'un dans la pensée de ces hommes qui sont *naturellement* des poètes. Car, comme l'espace réel *est* l'espace mythique, la pensée est l'action. C'est pourquoi il n'y a qu'un mot mélanésien pour dire indifféremment penser, parler et faire.

En pénétrant dans cette mentalité mythique, on mesure ce que nous avons perdu. Nos pierres et nos plantes n'ont pas de sens, si l'on veut bien ne pas attacher autrement de signification à la couleur ou au poids. Nous leur avons pris, nous leur avons volé les pouvoirs. Ce que nous appelons encore mythe n'est que jeu ou imagerie, en somme astre éteint. Nous ne pouvons plus en vivre.

A ce point de connaissance de l'univers mélanésien on peut affirmer que les compagnons de Cook étaient *réellement* des défunts. Car il y a longtemps que nous avons détruit le monde avec la physique et la géologie. Aujourd'hui nous sommes en face d'un site de coquilles vides. Le monde ne parle plus.

A qui ferait-on croire que des gens dont la seule certitude est la continuité de la vie et la seule expérience son universalité, ne peuvent, d'une manière ou d'une autre, nous aider à retrouver les *ressources extraordinaires* qui se révèlent chaque jour être d'un besoin pressant, sinon immédiat? Leur corbeille est pleine plus que la nôtre. L'homme d'Occident, lorsqu'il marche sur la terre mélanésienne, fait figure d'une sorte de robot, et ce ne sont ni les carabines ni les couteaux manufacturés qui le revalorisent au *regard* des végétaux, ou qui peuvent lui donner une contenance.

NOUVELLE-CALÉDONIE

COMPLAINTE

nte, dispose les cocotiers en deux rangées.
nte, toi, le cadet,
r qu'en marchant nous voyons toujours comme en souvenir,
arbres.
r que nous levions la tête et contemplions leur faîte,
nous marchions, et voyons le cocotier grandir,
urer,
ler dans ses feuilles.
ousse, il est très haut.
feuilles parlent.
palmes parlent,
prolongent le vent. *

HARANGUE DE PILOU

Je parle à la bouche de ce peuple qui danse, crie, sans uter qui que ce soit — cliquetis de casse-tête et de sagaies, gtiers, frondes — danse avec la hache en bois, dont la est gravée, et qui disperse les faisceaux de sagaies aux ntes semblables ou à cran d'arrêt...

Si les deux maîtres du Pilou se concertent et méditent, parlent sans avoir vu mon oiseau de proie qui plane, mon uin qui fond sur la proie, et mon dieu qu'on entend au e du tuteur d'ignames. Ils sont semblables à la marmite lante sur laquelle on jette de l'eau, à ceux qui veulent

---

* Complainte chantée lors d'un pilou de deuil, lorsqu'on plante les es d'une nouvelle avenue. Les cocotiers sont le symbole des morts sibles.

tirer un lourd poteau sans avoir accompli les rites nécessaires... *

CHANT SUR LA MORT D'UN CHEF

Tous deux avons froid, nous tremblons.
Agissons; chauffons-nous.
Nous avons froid. Nous sommes assis.
Agissons.

Couchons-nous auprès du foyer,
Car elle arrive la maladie.
Le soleil s'en est allé.
Elle est arrivée
Mauvaise.
Je suis trop malade
La maladie m'a saisi.
La maladie du sang.

Le pays est sombre,
Le soleil est obscur,
Le soleil s'en est allé.
Debout, Doui.
Lève-toi, Baouga,
Debout, Patuano,
Lève-toi, toi Goronémoteu,
C'est auprès de toi qu'est le simple,
Auprès de toi qu'est la médecine,
C'est toi qui connais l'herbe.
Va chercher l'herbe,
Arrache l'herbe à vertus,

---

* Discours du chef se tenant par un bras et une jambe à une perche lors de la fête du Pilou; il s'adresse à la foule qui danse et trépigne au-dessous de lui.

N'es-tu pas devin?
Tire fort l'herbe magique.

Il est malade de maladie;
Je ne me sens aucun poids,
Ce que je fais, reste sans effet.
Il n'y a pas d'esprit,
L'oiseau l'a enlevé,
L'épervier l'a enlevé,
C'est lui qui l'a fait
C'est l'épervier de Ponéou
De Moau, à Poyes
L'épervier de Nécio. *

PAROLES DE DEUIL

MESSAGE DE SYMPATHIE POUR LIER LE COEUR, C'EST-A-DIRE FORTIFIER LA FAMILLE EN DEUIL

Nous sommes venus pour envelopper, entourer, recouvrir, elopper encore largement. Le bruit en sera grand et long etentissement; tels le grondement d'un tonnerre qui bae et foule le ciel, le fracas de son éclat dans l'atmosphère, ruit du palmier tambour qui est là-bas à Koua, la rumeur l'activité conduite avec ensemble et force, lors de la dese d'un grand arbre des futaies de Koéré, la résonance ι tronc de houp *quand il dévie de la tranchée coupée pour passage et heurte.*

Nous sommes venus pour recouvrir la déchirure produite l'arrachement d'un poteau central, celui d'un tronc abattu; s sommes venus en effacer la trace. L'eau a affouillé les nes d'un grand banian, et un grand poteau central, coιe du peuple, a basculé. La terre s'est fendue et a entraîné

* Nous ne donnons que le début de ce chant en langue *pati*. Dans euxième strophe, le malade est censé parler, puis l'orateur appelle guérisseurs et dénonce l'épervier.

dans son éboulement un kaori. *Le bois planté devant la s'est tordu en agonie et est mort. L'anguille rouge n'a retrouvé sa maison sèche. Elle s'est retournée, la racin roseau* wija, *la racine d'un animateur de paroles, soutien sagaies et des massues. Et elle est tombée, les fibres arrach la pointe du cocotier. Elle est tombée la flèche de l'arauca où se posaient les vols d'éperviers et de têtes blanches! D la corbeille du faîte du poteau central, la mère gecko, qu enfanté, s'affaisse, à l'étroit là-haut, sur la litière de fougè* boeno *et* axeré.

Car il court et vraiment foule le sol là-bas à Ina, atte Poindimié, et va toujours vers Whai, vers l'aval, vers P où il heurte et plonge. Il a dit adieu là-haut à Nepiciri, e descend dans le tournoiement d'un remous là-bas à Moai à Niwinirhë. J'ai dit.

NOUVELLE-GUINÉE

PIHE

On sort les bancs, on hisse la petite voile, et la grande voi
Femme, viens. Accepte mon chant avec plaisir.

. . . .

Aia est une colline striée. Aiapa est une colline striée
Hupematu est striée. Huméa est une colline striée.
Tu as peigné tes cheveux. Le vent les défait.
Abia belle, la voile vient juste de tomber. Abia, ma belle, voile est tombée.
De la belle femme la voile est tombée. De la belle femme voile vient juste de tomber.
Fais tomber, je verrai moi-même. Fais tomber, apporte ici richesse.
De moi-même je ne fais pas tomber. Fais tomber, viens, m richesse, fais tomber.
Tu mets en émoi des villages et des villages. Tu mets en ém des terres et des terres.

lésire de l'eau limpide. Nous désirons de l'eau.
limpide, je désire ta limpidité. Nous désirons de l'eau.
s désirons de l'eau. *

TROIS POÈMES

CHANT DE DEUIL

Te voilà seul...
Où es-tu, toi qui es seul.
Tout seul?

Te voilà seul...
Qui es-tu, toi qui es seul?
Tout seul!...

CHANT D'ALLÉGRESSE

Ohé!
Le diadème au front.
Joyaux, diadèmes...
Ohé!
Le diadème au front!

Ohé!
Le diadème au front
Sur cette terre amie
Je marche en sautillant
Ohé!
Je vais d'un pas royal!

---

* District de Mékéo. Texte collecté et traduit par V. M. Egidi: *Una* *...ne di danza nella tribù d'Jnankina.* Rivista di Antropologia, Roma,

Ohé!
Faites foule avec moi! *

CHANT D'AMOUR

Femme, le seuil de ta porte
Laisse-le libre!
. . . .
. . . . .
Grenouille, le seuil de ta porte,
Laisse-le libre... **

CHANT USIYAWENU

Je chanterai le chant de la jouissance lascive
Mon esprit déborde sur mes lèvres
Ils se rangent en cercle sur la place du village
On souffle dans la conque, écoutez!
Regardez! L'éclatante guirlande de fleurs
La guirlande de ma bien-aimée.

Mon ami qui se tient sur la plage est plein de passion
Il déborde, mon ami de la rive nord de Tuma.
L'homme aux yeux rouges rêve de moi.
Il possède un panier ornemental
Son visage resplendit comme la pleine lune.

---

* Le diadème *Kogé* est une couronne de plumes rouges d'oise de paradis, et les *joyaux* sont des ornements en coquillages très précie

** La grenouille *taye* dont il est question est le nom d'une grenou type qu'on donne poétiquement aux jeunes filles.

Ces trois courts chants sont originaires de la région montagne de l'Owen Stanley Range, dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée. N en devons la communication au P. Dupeyrat, qui les a recueillis place et nous a permis de les publier.

Les nuages blancs s'amassent à l'horizon
Je pleure en silence... *

CHANSON DE LO'UWA

Oh! Oh! Paré d'un beau collier — Collier de Wawela!
Tel Sayam avec le bracelet Rapaodi.
J'ai mouillé l'ancre près de la plage de Gawa.
Un jeune homme est assis auprès d'elle — Elle se lève
Hourra! jeune femme! oh, oh!
Hourra! oh! oh! **

CHANSON KASAYSUYA

En vérité femmes de rang trop petits sont vos seins
Mais lascifs sont les yeux des hommes de rang en vérité
Support de votre accouplement monticule de terre
Vos pots à argile
Font: Kwé! Kwé! Kwé! ***

FORMULE MAGIQUE DE BEAUTÉ

pratique la magie de la beauté?
r rehausser la beauté, pour la faire apparaître.
le fait sur les portes d'Obukula?
, Tabalu, et mon époux Kwaywaya.

---

* Îles Trobriand. Chant composé, selon la tradition, par un esprit le paradis érotique de Tuma. Nous n'en donnons que trois couplets cinq.

** Îles Trobriand. Chanson entonnée par le groupe des jeunes gens village pour une expédition amoureuse auprès d'un village voisin.

*** Îles Trobriand. Cette chanson accompagne un jeu appelé Kauya. Jeunes gens et jeunes filles chantent en se tenant par la main chanson aux allusions sexuelles, tournent d'abord lentement puis de en plus rapidement jusqu'au vertige.

C'est nous qui pratiquons la magie de la beauté.
Je déride, j'embellis, je blanchis.
Ta tête je déride, j'embellis, je blanchis.
Tes joues je déride, j'embellis, je blanchis.
Ton nez je déride, j'embellis, je blanchis.
Ta gorge je déride, j'embellis, je blanchis.
Tes épaules je déride, j'embellis, je blanchis.
Ta poitrine je déride, j'embellis, je blanchis.
Peau brillante, brillante.
Peau flamboyante, flamboyante.

. . . .

Teinture rouge, teinture rouge par ici.
Teinture rouge, teinture rouge par là.
Une teinture rouge, celle de mes compagnons, est flétrie et desséchée
Une teinture rouge, la mienne, celle d'Ibo'umli est nette, brillante, flamboyante.
Ma teinture rouge.

. . . .

Qui pratique la magie de la beauté
Pour rehausser la beauté, pour la faire apparaître?
Qui la pratique sur les pentes de Kituma?
C'est moi, Ibo'umli, qui pratique la magie de beauté
Pour rehausser la beauté, pour la faire apparaître.
Je la pratique sur les pentes de Kituma.
Beau est mon peigne, flambant est mon peigne
Mon peigne est comme la pleine lune, mon peigne est comme l'étoile du matin
Car c'est mon peigne
Il m'ornera, il me rendra digne d'être aimé. *

---

* Îles Trobriand. Les femmes font la toilette des danseurs dont le corps est oint d'huile. Puis, en récitant la première partie de la formule magique, elles frottent avec une coquille de nacre les joues, les bras, la poitrine, le front des danseurs, pour lisser leur peau. Ensuite on applique les cosmétiques, on peint des ornements sur le visage et le corps, et on démêle les cheveux avec un peigne. La toilette des danseurs sera achevée en les parant de fleurs, d'herbes aromatiques, de guirlandes, de bracelets et de colliers, et de plumes qu'on attache à la tête.

ARCHIPEL D'ENTRECASTEAUX

INCANTATION MAGIQUE

Calao, qui vit à Sigasiga
Tout en haut de l'arbre Lowana
Il coupe, il coupe,
Il taille
le nez
les tempes
la gorge
la hanche
la racine de la langue
la nuque
le nombril
le bas du dos
les reins
les entrailles.
Il tranche, il tranche.
Le calao, habitant de Tokuku
Tout en haut de l'arbre Lowana
Il rampe en arquant le dos
Il rampe les bras tendus devant lui
Il rampe les mains sur les hanches
Il rampe la tête cachée dans ses bras
Il gémit et il crie
Le pouvoir du charme
Qui s'envole
Qui vole, vole, vole... *

* Île Dobu. Incantation de sorcier pour donner à son ennemi le
ıal qui dévore les chairs comme l'animal Calao.

CHANT DE DEUIL

Reste couché éveillé et parle
Reste éveillé et parle
A l'heure de minuit
Avant tout reste couché éveillé et parle
Reste éveillé et parle
Maiwortu, ton corps est noirci de charbon par
les Mwaniwara d'en bas.
L'aube perce les ténèbres de la nuit.
Reste couché éveillé et parle. *

ÎLES BANKS

PRIÈRE AUX ESPRITS DE LA MER

Qat! Marawa! abaissez vos yeux sur nous et aplanissez la mer, afin que je puisse en sûreté m'en aller sur la mer.
Abattez devant moi les crêtes des vagues.
Que la houle s'apaise et s'éloigne de moi.
Faites la mer unie, que les vagues s'enfoncent et roulent loin de moi.
Faites que j'aborde en sûreté à un port tranquille! **

---

* Île Dobu. Chant pour la dernière nuit que le veuf passe avec ses enfants, après un an de deuil. Le lendemain Maiwortu, le veuf, sera lavé de son barbouillage de charbon. Ses enfants et lui ne se parleront plus jamais.

** Les *vuis*, esprits corporels, sont I Qat, demi-héros et demi-dieu, ses onze frères et leur ami Marawa.

NOTE. — Les chants et les légendes que nous avons reproduits sont extraits de certains des ouvrages suivants, indispensables à la connaissance de la Mélanésie:

R. BENEDICT, *Patterns of culture.* Trad. française de W. Raphaël sous le titre *Échantillons de civilisation,* Gallimard, 1950.
R. H. CODRINGTON, *The Melanesians,* studies in their anthropology and folklore. London 1891.
M. LEENHARDT, *Notes d'ethnologie néo-calédonienne.* Institut d'ethnologie, 1930.
Documents néo-calédoniens. Institut d'ethnologie, 1932.
Gens de la Grande Terre. Gallimard, 1937.
Do Kamo, la personne et le mythe dans le monde mélanésien. Gallimard, 1947.
B. MALINOWSKI, *Argonauts of the Western Pacific.* London 1922.
La vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie. Payot, 1930.
Myth in Primitive Psychology (1926) *Crime and Custom in Savage Society* (1926) etc. Trad. française du Dr. Jankélévitch sous le titre *Moeurs et coutumes des Mélanésiens.* Payot, 1933.

RUDOLF KASSNER

L'AGONIE DE PLATON

> Or voici ce qu'ils diront: que le Juste, dans condition où il est, sera fouetté, soumis à la to ture, enchaîné, qu'on lui brûlera les yeux et qu finalement, après avoir enduré tous les maux po sibles, il sera crucifié.
>
> PLATON, *République*, II, 361-2

Ce n'est point le jeune Platon, c'est un vieillard à que ques jours de sa mort qu'il nous faut évoquer ici, avan que de parler du rêve qui le visita dans les derniers temp et du retentissement qu'il eut dans son esprit et dans so coeur. La tradition veut que la mort ait surpris le Sage e plein travail, le style à la main. Mais c'est qu'elle s'entête ne vouloir voir dans l'homme qu'exemple et matière à gloire c'est qu'elle grave l'épitaphe qui perpétuera la figure char nelle et temporelle de l'être glorifié, toutes choses que le lec teur ne doit pas espérer trouver dans les pages qui suivent Nous nous contenterons de savoir que l'esprit de Platon gard jusqu'au bout sa lucidité et sa puissance d'information. A quatre-vingts ans passés, qu'il se levât ou qu'il vînt à vous il se tenait si droit qu'on aurait dit un jeune homme; c'était pour une part, le fruit des exercices partagés avec ses disci ples à la palestre, ou chez lui avec l'un de ses rares escla ves, pour une autre part, d'une certaine modération qu'i avait su observer dès la jeunesse dans les joies et les jouis sances physiques, et qui convenait d'ailleurs à quelqu'un qui plus tard, dicterait à l'individu et à la communauté humain

leurs lois. Mais enfin, l'indice le plus clair des dispositions de son âme, de la tenue, et dirais-je de la retenue de sa personne, était que, pareil en cela à la plupart des grandes illustrations de cette étape de notre histoire que nous appelons l'Antiquité, il avait appris, ou simplement s'était accoutumé à considérer tous les biens, dons et privilèges dont un homme peut jouir dans sa vie comme des faveurs venues de l'une ou l'autre des innombrables divinités, et, en un sens, comme leur caution. Dès lors qu'il pense ainsi, l'homme ne se trouve-t-il pas soulagé de bien des inquiétudes et de tous les doutes qu'il entretenait sur ce qu'il essaie de comprendre sous le nom de vérité?

Toutefois, pour peu qu'ils fussent observateurs, ceux qui eurent l'occasion, en ces ultimes journées, d'approcher le Sage, durent bien être frappés par instants d'une certaine usure du regard, propre d'ailleurs aux vieillards, et aussi, dans ce regard dont l'apparence implacable suffisait à remplir d'effroi son entourage, d'une certaine fixité avec laquelle il s'attardait sur tel ou tel objet, d'autant plus frappante qu'elle succédait chez lui à d'interminables moments d'apparente absence (mais c'était l'absence de l'homme plongé tantôt dans le souvenir d'un passé depuis longtemps révolu, tantôt dans l'oubli absolu du présent). A cette attitude correspondait sans doute une tendance qu'il éprouvait de plus en plus forte avec le temps à se refuser, lorsqu'il jugeait les individus, mais aussi bien leurs affaires ou leur état, à faire une distinction tranchée entre ce qu'il y avait en eux de bon, de prometteur, et ce qu'il y avait de mauvais et de décevant.

Le dernier acte de l'écrivain, la dernière leçon du maître, c'est *Les Lois*, oeuvre dont le caractère austère, même inhumain sous certains rapports, doit être finalement attribué à l'idée qu'il ne nous reste de l'homme, en fin de compte, que ses actes, c'est-à-dire ce qui peut être saisi par la loi, et non point l'être ni les dispositions. Or, si Platon, parvenu au terme de sa vie, n'avait pas renié ces vues, il en avait du moins épuisé le sens. Rien ne serait plus contraire à l'esprit grec que d'en inférer qu'il désespérât de l'homme,

de l'Idée de l'homme ou des Idées en général. Cette inte
prétation est hors de question; mais il n'en demeure p
moins qu'alors, par une expérience singulière et profonde,
vieillard sentit qu'au delà des lois et de la Nécessité qui l
détermine, entre elles et la mort, s'étendait, immense ou ex
gu, un domaine dans lequel l'homme, sans tomber pour a
tant dans l'égoïsme, se retrouvait vraiment en possession d
soi-même comme cela ne lui était plus arrivé depuis le
jours de l'enfance, un domaine où confluaient sentiment e
pensée dans une unité si parfaite que toutes choses, dès lor
y devaient apparaître à son esprit à la fois très proches e
infiniment lointaines.

Que souvent les passions de l'homme, à l'approche de s
fin, comme s'il rebondissait contre elle, se muent en leu
contraire, qu'on puisse voir alors, par exemple, des prodigue
se mettre à compter et des grippe-sous jeter l'argent par le
fenêtres à la stupéfaction de leurs héritiers, c'est là peut-êtr
en général, l'indice de l'angoisse de l'homme, de sa gêne, d
son oppression devant la mort. Il n'est pas de circonstanc
qui découvre mieux la perversion humaine, le renversemen
du sens en non-sens, l'alliance de la volonté et de l'angoiss
Or, pour nous aider à nous libérer de cette espèce de perver
sion comme de toutes les autres, pour nous réorienter, en quel
que sorte, nous avons l'exemple des hommes dont les dernier
moments furent pareils à ces deltas des grands fleuves o
les choses proches et les lointaines, le départ et le retour on
l'air de confondre leurs eaux, où notre voix s'exténue e
appels à l'intérieur d'un espace insaisissable et sans limite

Parmi les esclaves attachés à la maison de Platon, l'u
était commis à l'entretien du jardin. Il était originaire d
Phrygie, et tout en lui trahissait une noble origine. Qu'il re
piquât des arbustes, taillât des arbres au printemps, qu'i
arrosât, au soleil couché, les plates-bandes, retournât un car
reau ou s'appliquât enfin à telle besogne que requérait l'en
tretien du jardinet environnant la maison, Platon trouvai
son plaisir à l'observer. Combien de fois le vieillard ne s'était
il pas réveillé dans la joie à la seule perspective d'aller s'in

staller, au cours de la matinée ou mieux encore au crépuscule, sous le haut platane d'où il se contenterait de regarder le Phrygien travailler, suivant des yeux, épousant du regard les gestes si sûrs, si exacts et si simples du sécateur et de la bêche, et goûtant là son plus parfait repos? Non que l'idée d'une quelconque surveillance l'eût seulement effleuré, au contraire: bien loin de souhaiter que la présence du maître incitât l'esclave à déployer plus de zèle, à expédier un travail que seules les circonstances déterminaient, il ne songeait encore une fois qu'à « épouser » l'être de l'Autre, sans pour autant s'y fondre, à suivre sa trace, mais l'âme pure de tout désir, l'esprit vide de mots et de concepts, puisque ceux-ci séparent, puisqu'en eux la sensation et l'appréhension pures s'évaporent ou s'altèrent. Dans le temps de l'action et de l'enseignement, Platon avait jugé que cet enseignement même, que le langage (c'était ce qui lui apparaissait parfois maintenant) justifiaient et nécessitaient la condamnation des apparences. Mais, comme il restait sans mot dire à contempler son jeune jardinier, ce qui avait été apparent cessait désormais de l'être pour devenir proche. L'apparence se changeait en proximité. Maintenant, tout lui était proche, de cette proximité dont naît la distance, et c'est à cela que son âme s'attachait, de toute la force de son dernier amour.

N'était-il pas dès lors inévitable que lui revînt en mémoire, tout à fait à l'improviste et comme de très loin, tandis que l'esclave phrygien, sans même lever les yeux sur lui, vaquait à son travail, ce loup qu'il avait vu jadis vivant devant lui et qu'il avait regardé longuement dans les yeux? Il y avait de cela bien des années, sur le marché d'Egine; et c'était au tour de Platon de n'être là qu'un esclave parmi d'autres. Sans doute cette situation pénible, douloureuse même en un sens, en tous cas parfaitement imprévisible, fruit des ruses et des intrigues de Denys de Syracuse, ne dura-t-elle que quelques heures, le temps qu'un ami qui se trouvait par hasard en ce marché et passa devant lui eut découvert le moyen de le racheter. Mais, quoi qu'il en soit, le Sage que toute la Grèce connaissait se trouva le voisin d'un berger des

environs, et ce berger vendait un loup adulte qu'il avait ca
turé dans la montagne.

Ce loup lui était donc revenu à l'esprit; il le voyait d
vant lui en chair et en os; et, au même instant, il se souvi
d'un passage du plus volumineux de ses livres où il ava
comparé à un loup celui que les Grecs appelaient un tyra
c'est-à-dire tout profanateur qui aura osé faire violence
une cité ou à un peuple, et où, allant plus loin, il avait affi
mé que l'âme de ce violent se réincarnerait dans celle d'u
loup. Que cette image aujourd'hui lui semblait faible, vid
loin de son objet! Comme les choses y restaient empêtré
dans les mots! Alors qu'il avait devant lui le véritable lou
tel absolument qu'il était sur la place du marché, avec so
encolure puissante, comme arquée pour le bât, et en mêm
temps, l'un semblant naître de l'autre, ses flancs fuyants. C
qui aussitôt le frappa fut que, dans son souvenir, le mariag
de cette encolure et de ces flancs lui fût beaucoup plus présen
que le jour où il les avait eus sous les yeux. Mais une chos
lui était restée en mémoire, sans jamais complètement s'e
facer, encore qu'il ne là comprît, ne la saisît parfaitemen
qu'aujourd'hui: et qu'était-ce donc, tout au fond de ces yeu
de loup?... Peut-être hésitait-il encore à lui donner un nom
à le fixer d'un mot: c'était pourtant bien la folie, la faim
qu'on n'assouvit jamais, la convoitise qui devient folie, un
fine étincelle pointant derrière le regard, celui-ci presque va
gue, fuyant, dans des yeux d'un gris blanchâtre. Oui, c'étai
la folie, mur que nous serions bien en peine de franchir pou
atteindre derrière à l'être séparé, et que nous n'avons aucu
moyen de percer. Ce à quoi nous nous heurtons là, nous l'ap
pelons le mal, mais le mot « mal » n'est qu'un prétexte, u
moyen de défense, comme le sont souvent les mots dont nou
nous servons. Et s'il y avait précisément, à la base de la sépa
ration profonde des êtres, cette même folie? A l'instan
même, un nouveau souvenir lui revint: du temps où il étai
à Syracuse l'hôte et le précepteur de Denys, il avait entrepri
un jour l'ascension de l'Etna. Le moindre détail de cett
journée lui était présent, comme si c'était hier qu'il grimpai

e long du sentier malaisé de la montagne fumante dans les races du grand Empédocle, désireux de rivaliser avec lui arce qu'il vivait, comme tous les Grecs de tout temps, dans n monde de gloire, entouré de pensées, d'actes et d'exem-les glorieux. Mais qu'était-il donc arrivé? Comme il appro-hait du sommet, de cette bouche crachant le feu, ses sanda-es à chaque pas plus brûlantes, en son esprit ces traces se rouillèrent; jusqu'à ce qu'enfin, arrivé à la cime, dans l'énor-ne désert, il vît toutes choses autour de cette bouche se taire, t se muer, sans laisser la moindre trace, en une pure et ter-ifiante proximité, pareille à celle d'une cloison, et dessous tait ce feu, insaisissable... Le souvenir de cette heure était i net, si sensible, que Platon ferma les yeux et mit ses doigts ur ses paupières, comme s'il craignait encore que les braises t la fumée ne les lui brûlent. Ainsi, maintenant encore, après n si long temps, tout lui était pure proximité.

En ce temps-là courait avec insistance le bruit qu'Empé-ocle ne s'était précipité dans le gouffre que par souci de sa loire, s'imaginant qu'il prendrait dans la mémoire des hom-ies la forme d'un demi-dieu enlevé au ciel. Mais Platon, ii, songeait combien mince est souvent la cloison qui, chez s hommes forts, ou fortement troublés, sépare le désir de loire de la folie, et comment la gloire est menacée d'y ombrer...

L'apparence ou, comme Platon aimait à dire naguère, les pparences, se trouvèrent cesser, dans les jours qui précédèrent i mort, d'être apparence ou illusion pour devenir proximité. eut-être même était-ce du pressentiment de cette proxi-ité (il pressentait en effet plutôt qu'il ne sentait, il appré-endait on ne sait quelle trace dans l'âme), peut-être était-ce e ce frisson d'un contact avec quelque chose d'infiniment roche, que lui vint l'habitude de tenir ainsi la tête baissée, s doigts sur les paupières, chaque fois qu'il était à méditer ins la solitude. Et ne peut-on interpréter cette attitude, qui t celle d'un être littéralement plongé dans ses pensées, com-e le pendant d'une autre, également grande, qu'il affection-

na toute sa vie: ces yeux grands ouverts dans l'espoir de sa ce que nul des nos sens ne put jamais saisir, comprendre, à plus forte raison, toucher?

Platon aimait le platane sous lequel il avait pris l'ha tude de s'asseoir quand il regardait travailler son esclave. l'aimait, comme il aimait maintenant toutes choses, pour ce proximité qui est en même temps distance, mais aussi pa qu'il avait observé que cet arbre, luttant contre les derniè bourrasques de l'hiver, gardait ses feuilles mortes, pareil à de petites plaques de tôle cliquetantes, peintes d'un br doré, bien plus longtemps que les autres essences à l'ento jusqu'au coeur du printemps, jusqu'à ce qu'on vît point à ses branches une verdure nouvelle. Comme si, de la sor nulle solution de continuité ne devait se produire, nul inte valle, ou du moins le plus bref possible, entre cette vieille fanée, cliquetante, caduque, et la fraîche nouveauté. L'arb ne cherchait-il pas ainsi à s'assimiler à sa façon à l'astre s laire qui le nourrit, à la terre où il enfouit ses racines, à mer dont l'évaporation l'arrose de pluies?... Toutes chos dont l'homme est incapable, et c'est pourquoi il a tiré de fissure, de la fission de son être, de la fatalité qui veut qu ses actions soient toujours ou prématurées ou périmées, c deux mots-clef: thèse et antithèse. *

C'est l'automne; sur le ciel du soir, un sombre tournoi ment d'hirondelles, nouant et dénouant ses cercles, jeunes vieilles confondues, se rassemblant pour quelque longue m gration. C'est à l'une d'elles, c'est à un oiseau que l'âme d Platon maintenant ressemble, glissant d'une image à l'autr Dans les images, l'âme émue se sent chez soi.

Thèse et antithèse: c'est d'elles que se compose tout di cours, et ceux de Socrate aussi bien, auxquels il songe mai tenant. Mais ce qui lui semble aujourd'hui plus importa chez son maître, et plus significatif, c'est la force et la gr vité cachées derrière ce qui pourrait parfois donner l'impre

---

* Traduction de l'allemand *Spruch und Widerspruch* qui n'a p d'équivalent exact en français. (N. d. T.).

on d'un simple jeu dialectique. Jusqu'alors, Platon avait ujours accepté comme un fait établi que Socrate n'avait as consigné par écrit une seule ligne de ses entretiens avec s jeunes Athéniens. Mais il devinait maintenant dans ce it quelque chose dont lui-même était privé: une sorte d'in-riant, une solidité que celui qui confie ses pensées à l'écri-re serait bien en peine d'alléguer.

Ainsi voyait-il les choses maintenant. N'est-ce pas parce ie l'âme est errante, ne se sentant chez soi nulle part qu'aux ontières, n'est-ce pas pour cela que Platon met au-dessus : la parole le nombre qui, se soustrayant au principe de ntradiction, l'écartant pour ainsi dire de sa route, peut isser à ses yeux pour le langage des dieux? Mais qu'est-ce onc qui correspondra, dans l'existence divine, à ce qu'est ntithèse pour la thèse, chez l'homme? Que les dieux ne ient pas? De même que dans le Nombre en soi le Non-être annule dans l'Être? L'âme de Platon frémit à cette pensée. es dieux peuvent-ils *ne pas* être? L'idée, à laquelle il s'était urfois complu, que la vie et la mort, dans l'existence divine, nt comparables au double sexe des créatures fabuleuses, ne ouvait le satisfaire davantage. Mais la mort d'un dieu ne evrait-elle pas apparaître en même temps comme un oubli : soi, c'est-à-dire qu'un dieu qui s'oublierait nécessairement ourrait? Ah! l'inhumaine, la glaçante pensée! Et quelle ialeur, en revanche, quelle richesse dans la moindre expres-on des simples réalités humaines! Comme il va se cram-onner, dès lors, à cette autre idée, à savoir que, dans la vie es hommes, si mort et souvenir se conditionnent et même se rovoquent, cependant, et par le fait même du souvenir, la ort n'est point un but! Ce qui lui paraît découler de la iissance d'amour de l'âme, ce dont elle témoigne même d'une çon stupéfiante et providentielle, c'est, encore une fois, que, ir le fait même du souvenir, la mort n'est point un but. on plus qu'une trappe ou une fosse où nous tomberions, reuglés. Comme sur la scène, dans les tragédies. De même, : n'est point une porte par laquelle l'âme, après s'être dé-gée du corps, pourrait s'enfuir pour se réfugier dans un

monde inférieur ou s'élancer vers le monde supérieur
astres et s'égaler à eux. De nouveau il se remémore le lo
et ces yeux tout au fond desquels il avait deviné la fo
dernière défense que l'animal pût opposer à l'intrusion
l'Autre. Est-il au pouvoir de notre âme, en tant que tel
d'agir comme agissent les hommes? Son action n'est-elle
plutôt une vaste accumulation d'images devant la mor
Et n'est-ce pas une raison de plus pour que celle-ci ne s
point un but?

Socrate qui, dans les derniers écrits de Platon, était c
venu de plus en plus impersonnel, n'était plus guère, da
Les Lois, que prétexte à une sorte d'intermède. Le particuli
a été sacrifié au général, à la loi. Mais Socrate n'en était p
oublié pour autant: autre chose, simplement, le recouvra
En effet, dans la période dont il est ici question, après ta
de pensées et de propositions consacrées à l'ordre et au sal
des générations futures à l'intérieur de la communauté, ent
les temps de ces réflexions et la mort toute proche, il semb
que Socrate revînt, et sous une forme, il faut l'avouer, qu
les événements précédents ne faisaient en rien prévoir. Voi
les faits: grâce au dialogue, en lui-même immortel, que Pl
ton a consacré au problème de l'immortalité, nous savons,
chacun sait qu'il n'assista pas aux derniers moments du Ma
tre et que, lorsqu'on lui donna la ciguë, il ne se trouvait pa
du nombre des disciples et des amis qui furent les témoin
de cette agonie à jamais exemplaire. Le texte dit qu'il étai
malade. On n'a aucune raison d'en douter. On peut y voir
pour Platon, un malencontreux hasard; mais il n'est pas in
terdit non plus de soupçonner que la relation des dernier
propos de Socrate n'eût pu être à la fois si vivante et si subli
me, si précisément l'absence du narrateur n'avait laissé à so
imagination, une certaine, et même une assez grande marge.
Ainsi donc, Platon n'était pas là; malade, il avait dû s'excu
ser. Et ses ennemis de prétendre aussitôt que son absence
loin d'être due à la maladie, ne l'était qu'à la peur. A la peu
de ces loups, les trente potentats qui avaient condamné So

te à mort. Tels furent les propos de ses ennemis qui, lors-ils les eurent suffisamment répétés, les oublièrent; ceux-ci, retemps, étaient parvenus aux oreilles de Platon, qui ne r attacha aucune importance mais, lui, ne les oublia pas; perdurèrent en lui, comme ces fleuves qui coulent sous la re, cherchant le lieu où en resurgir. Et ils resurgirent en t à ce moment précis, c'est-à-dire peu avant sa mort, en journées d'images auxquelles nous songeons ici. Avec la le différence que ces propos ne sortaient plus de la bouche ses ennemis, dont aucun peut-être n'était encore de ce nde, mais de sa bouche à lui qui monologuait dans la gêne tombe l'homme devant la mort. Ces propos s'étaient trans-més maintenant en questions qu'il se posait à lui-même, instar des tentateurs; et la première de ces questions, la stion capitale qui fut son cas de conscience alors même la notion de conscience n'était pas encore inventée, cette stion était: Sommes-nous ce que nous faisons? Telle est forme qu'elle aura, ou du moins qu'elle peut avoir prise. ! certes, le tentateur avait su y dissimuler un piège, et , dans sa gêne, pouvait être mortel! Ne sommes-nous pas tinuellement à la limite, c'est-à-dire sans propriété d'au-e espèce, privés de l'assurance qu'elles vous donnent, ou donne une vertu, courage ou autre? Privé des lois, qui s sont données pour que propriété signifie également règle rdre, mais aussi parce que, justement, nous ne sommes, devons ni ne pouvons être rigoureusement ce que nous ons, parce que nous pouvons, par exemple, agir coura-ement tel jour sans pour autant être courageux, du moins ièrement. Ainsi de cette maladie: certes, elle fut l'effet nasard! Mais si, par un autre hasard, je n'avais pas été ade, n'aurais-je vraiment éprouvé aucune crainte (devant conséquences qui pouvaient en découler pour ma vie, la-le ne devait être vouée, dans les années à venir, qu'à la deur, au sublime et à l'Idée du sublime), lorsque je serais dans la prison avec les autres, qui n'aspiraient pas tous ne moi à la grandeur? Et mon éventuelle absence de te eût-elle encore gardé quelque valeur devant le cou-

rage de mon Maître face à cette mort qui met fin à tou nos possibilités?

Est-il des degrés au courage? Le courage se gradue-t Ou ne serions-nous courageux que grâce à la lâcheté d autre, et vice-versa? Ce qui reviendrait à se demander si l peut être courageux autrement que par lâcheté cachée. T courage, par le fait de la mort qui, encore une fois, met à toutes nos possibilités, à toutes nos chances, n'est-il témérité pure et simple? Comme on en fait preuve au mil des loups ou des brigands? La témérité est-elle encore b voure, ou simple bravade de lâche? N'en sommes-nous réduits, nous autres humains, à nous montrer téméraires vant la mort pour pouvoir passer pour simplement courag aux yeux de nos semblables? Questions, questions toutes n velles, posées à la frontière de la conscience et de l'Id Oh! tourbillon de questions...

Le rêve que fit Platon au cours des journées dont n avons tenté de restituer l'atmosphère fut, plutôt qu'un vé table rêve, une sorte d'hallucination, comparable à ces visi que font les héros guerriers à l'aube de ce qui sera leur d nière bataille. Il se trouva tout à coup en face de Socra dans sa prison. Il ne sait pas comment il a pu y pénétrer, même s'il a vraiment eu l'intention de se rendre là plu qu'ailleurs. Il s'est trouvé entré sans qu'aucun gardien, à porte, ait tenté de l'en empêcher. Socrate est seul, il est as sur une planche posée à médiocre distance du sol, lequel de simple pierre, il a allongé ses jambes devant lui et, d deux mains à la fois, caresse doucement ses mollets nus, genou à la cheville, de la cheville au genou. On voit sur s grave visage que ce mouvement régulier lui procure un ce tain bien-être; pourtant, on dirait qu'une sorte de mali le divisant en deux parties égales, s'y mêle au plaisir. Tand qu'il se caresse ainsi les jambes, il murmure à part soi, d tachant les syllabes: «Je suis courageux... ». Et de nouvea « Je suis courageux... ». Et alors: « Décidément, ce *Je* et *courageux* ne peuvent s'accorder, les voilà qui se séparent

uveau... ». Comme s'il cherchait à coller ensemble, avec un u de salive, deux petits disques de bois. « Le mot *coura-ux* se refuse à rester sur moi, sur ma personne, c'est-à-dire r la première personne. Il y a là-dessous quelque chose à oi il nous fallait bien en venir un jour, Platon. Tu es urageux. Si, si! tu l'es, ne t'en défends pas! Lachès est urageux; Ménon ne l'est pas. Les Athéniens évacuant la le devant l'ennemi, emmenant femmes et enfants à Salami-, furent courageux. Et les Spartiates aussi, non seulement x Thermopyles, mais dans toute leur histoire. Si je voulais umérer tous les braves, soldats ou non, que je connais ne t-ce que par ouï-dire, je n'en finirais pas. Mais moi? Je s... Et déjà je reste court. Pourquoi? Ne sommes-nous donc enfin, ne suis-je là que pour me dépasser et ensuite... me irer? Devant le autres, devant les braves reconnus, les bra-s de la légende?

Te rappelles-tu, Platon, que nous avions parlé un jour ce grave problème de la première personne, ainsi que les ımmairiens appellent notre personne propre, le *Je*? Que us avions parlé, veux-je dire, des difficultés que soulèvent rapports du *Je* avec l'Être et avec son énonciation? Car ıt est là en effet: tout est dans l'Être et dans les difficultés 'il soulève. Tant qu'on se borne à énoncer des phrases com-: *J'aime le miel*, *J'aime le vin*, ou encore: *Je me sens bien and je me caresse les mollets*, on peut ignorer ces difficul-. D'où l'on pourrait conclure sans autre, en passant du rticulier au général, que, tels que nous voilà, nous ne som-s pas faits exclusivement de ce qui nous donne du bien-être nous pénètre de joie, et que, par conséquent, nous devons ttre notre idéal plus haut, quand bien même nous devrions ıs en trouver mal. Tu me regardes, perplexe. On dirait e c'est pour m'achopper à de tels rapports, assez simples semble-t-il, qu'il m'a fallu revenir comme Eurydice, non nt certes des Enfers, mais d'un lieu que je ne pourrais ni mmer ni décrire à l'aide des mots. Lachès, disais-je donc, courageux. Peut-être le serais-je moi aussi, ou du moins urrais-je l'énoncer à mon sujet, pour peu que je fusse à

même de me métamorphoser en Lachès. Mais ne serais-je alors transporté du même coup sur une scène, quittant l' droit où je suis et ce sol où mes pieds sont posés? Autrem dit, ne devrais-je pas, pour pouvoir affirmer que je suis c rageux, devenir une sorte d'acteur? S'il me faut une bon fois être franc sur ce point, je puis bien avouer que la se pensée qui m'ait préoccupé tout au long de mon séjour cl les vivants fut cette idée d'une scène, et d'une scène en qu que sorte découpée, prise dans le sol où tous nous posc les pieds, dans ce que nous appelons le Réel et que les ho mes s'imaginent posséder, allant même jusqu'à en faire l'enj de leurs guerres. Un tel fragment ne peut qu'être exacteme arpenté sur chacun de ses côtés, avoir des limites fixes, et me paraît impossible qu'il se perde dans l'illimité.

Or, je me suis demandé souvent ce qu'il adviendrait la limite qui sépare ce fragment, cette scène, de ce que no pouvons appeler l'Être vrai, était abolie. N'en résulterait pas alors quelque chose qui aurait et, en même temps, n'a rait pas de limites, à la manière des astres dont certains pr tendent qu'ils ressembleraient à des boules de feu, et d'autre les poètes, que les dieux y auraient leur séjour? N'est-ce pa dis-moi, en poussant plus avant dans ce sens que tu as abou aux Idées, afin de te débarrasser ainsi, à ta façon, de tout qui n'est qu'apparence, fragment, scène, pour conquérir vraie Réalité, l'Être vrai? Mais sache-le: il n'y a pas d'Idée Tu me regardes avec étonnement, aussi aujouterai-je tout suite: pour celui qui revient. Tu vas me demander, je pens ce qui en tient lieu. Comme tous les amants, Platon, comm tous ceux que l'amour rend pénétrants, tu redoutes le néan tu crains que le néant n'existe ou qu'un jour tu n'aboutiss nulle part, ce qui, pour les amants, revient au même. Aus bien est-ce sans doute sous l'effet de cette crainte, de cet angoisse, que tu me refuses le droit de parler de ma prop bravoure, puisque dans la profondeur où vous cherchez à p nétrer, vous autres amants, je serais lâche, ou me sentirais t Vous aimez à plonger dans la profondeur, à cause de cette f à laquelle vous aspirez, tout en la craignant. Mais pour no

i en émergeons, qui en revenons, la profondeur étant un ément comme l'eau pour le poisson ou l'air pour l'oiseau, le n'a ni plus ni moins de valeur que la surface. C'est alors ie parfois (et ces instants sont vraiment notre bonheur), le ot, le mot pur nous apparaît comme la floraison, l'éclosion, uverture de la chose qu'il désigne. Or cette éclosion, cette verture, cette évidence, me font non pas un devoir ou un soin, mais une nécessité de reconnaître que je ne suis cougeux que par lâcheté foncière, c'est-à-dire par défense et r effort: ceci, prends-le littéralement, à cause de l'antithè- à cause des contraires. Encore une fois, je parle le lange de ces revenants aux yeux de qui les choses se sont tes transparentes comme du verre. Ce que tu nommes Idée st que vue et reflet. Et cela par l'effet de la contradiction i est au fond ou à la fin de tout. Tu me demanderas sans ute si la différence est si grande entre votre doctrine et la tre, c'est-à-dire entre la pensée des amants, de ceux que nour rend pénétrants et profonds, et celle des revenants, i peut sembler moins difficile et moins pénible à beaucoup. is ne perds pas de vue que notre point de départ n'est nt l'amour, ni l'aspiration des amants à l'union et à l'acplement, mais la Personne, la première personne, le *Je* . est donné à l'homme selon qu'il souhaitait d'avoir son ile! Ce n'est qu'en gardant toujours ta pensée fixée sur point que tu comprendras mes propos relatifs aux contrai-, que tu comprendras que le mot est une éclosion, une verture de la chose comparable à la floraison, et mieux ene: que, quand même il doit y avoir une fin, un but, un s à la création, le monde n'a été créé qu'en vue de ce mot, cette suprême parole. Eh bien! me voilà parlant de nouu le langage de quelqu'un qu'a repris la nostalgie de la re, et non plus celui d'un revenant... Mais écoute encore que je tiens à te confier dans le bref délai qui nous est ordé: c'est la contradiction, c'est la première personne, t l'étoile qui comptent, et non point l'amour, l'accouplent ou quelque nom que vous ayez donné à la chose. Tandis j'enseignais, vivant au milieu de vous, une pensée secrè-

tement me tracassait, pareille à celle de cette scène prise d
le sol de ce que nous nommons le réel: la question, qu
serais tenté de qualifier de puérile, de l'origine des nomb
de leurs racines, et d'autres du même ordre, dont le point
départ fut peut-être cette autre, plus digne d'un fou cell
que d'un enfant: pourquoi nous ne sommes pas des nomb
et si nous sommes innombrables comme les étoiles au-des
de nous. Si je ne m'en suis pas ouvert alors, c'est, encore u
fois, que la question me semblait puérile et que j'aurais
honte d'en retirer auprès de vous une réputation de f
Aujourd'hui, je te donne ma réponse: si, au lieu d'être
personnes, parlant d'elles-mêmes à la première personne, n
étions des nombres, nos actes, au lieu d'avoir un but, u
fin et un sens, devraient se succéder par simple imitati
Ainsi que le grand Pythagore lui-même l'a vu, et le revena
que je suis le comprend mieux maintenant, l'imitation est
forme d'action du nombre. Mais il subsiste encore, je pen
dans cette imitation, quelque chose en quoi elle se disting
de l'imitation des hommes entre eux, et c'est l'étonneme
(peux-tu me suivre?), c'est l'émerveillement du nomb
L'homme, en tant que personne, n'agit, n'est actif, que dans
mesure où il ne se voit pas en même temps dans un miro
C'est pourquoi nos actes ne peuvent pas être des sujets d'ét
nement pour nous qui agissons, mais uniquement, quoi qu'
pensent le prétentieux ou l'ambitieux, pour ceux qui en so
témoins. Sache en effet que le prétentieux seul est incapal
de voir les contraires réunis en un, et cela parce qu'il s'im
gine se voir lui-même, voir sa personne, son moi, dans
miroir, et non pas simplement son corps, ou l'âme dans
mesure où le corps l'exprime: ce qui est une grande erre
Car, sache-le, si les contraires s'impliquent mutuellement
s'opposent éternellement, c'est précisément parce que chac
de nous, comme je viens de le dire, n'aperçoit dans le mir
que son corps, et dans ce corps que le reflet de son âme; m
lui-même, jamais. Si nous pouvions nous voir nous-mêm
j'entends notre Nous-même, dans le miroir, alors, Platon, n
n'aurions plus en effet qu'à nous imiter sans grimacer ou,

on passe de l'espace au temps, à nous répéter, pour agir et, travers nos actes, poursuivre tel ou tel but et réaliser tel ı tel plan. Voilà, je crois, l'essentiel de ce que j'avais à te re sur les contraires, sur la différence entre homme et nome, sur l'imitation enfin et ce que tu appelles l'Idée; car tout qu'on pourrait ajouter n'en est que la conséquence. Par emple, le fait que les mots qui nous servent à désigner les ıoses ne sont pas, comme l'enseignent vos sages, le produit de leur imitation. Pour que cette hypothèse fût soutenble, il faudrait que la thèse fût pensable sans l'antithèse. ais que serait un monde fait d'un seul contraire? Un fanme, une illusion pareille à celles que créent dans nos foires s prestidigitateurs égyptiens qui nous font prendre un pour ux, les choses pour les mots et les mots pour des nombres? ien de ce qui est, Platon, n'est le produit de l'imitation: ni s mots de l'imitation des choses, ni celles-ci de l'imitation un « quelque chose» qui serait caché derrière. Cela tient ce qu'il ne peut y avoir de thèse sans antithèse, car, sans ur contradiction, nous habiterions non plus un monde de esure et d'ordre, mais, tu l'as deviné et tu vas me le dire, ı univers de monstres effrayants, violents, démesurés, et ıjouterai: un monde de confusion et d'égarement, un labynthe en somme, tel que celui que Dédale le Crétois conçut construisit précisément pour soustraire un monstre aux gards des hommes, le Minotaure. Mes ennemis, si ce terme rde encore quelque sens aujourd'hui, mes ennemis m'ont cusé d'impiété envers les dieux et fait condamner à mort -dessus. Or, dès ma première jeunesse et jusqu'à la fin de a vie, j'ai tellement aimé les mythes, les histoires des dieux, s récits de leurs exploits, des travaux d'Héraclès et de bien autres, que je n'ai jamais pu trouver les mots dignes d'eximer cette passion. Il y avait là de ma part, je m'en aperis aujourd'hui, quelque excès. C'est en effet à cause des ythes, pour l'amour des mythes, que souvent je n'ai cru réel ıe le passé, voyant en l'avenir une simple tentation, ou plut un détour pour rejoindre le passé resté derrière nous. ais je sais aujourd'hui que cette idée, et cet excès d'amour

ne sont pas sans rapport avec les difficultés que nous av avec nous-mêmes, chacun avec soi, je veux dire avec ce q les grammairiens, encore une fois, désignent sous le nom première personne, et que tout cela, finalement, n'est pas sa rapport avec le temps en soi, le temps que nous sommes i capables d'arrêter. N'y a-t-il pas quelque folie à penser qu si la dite difficulté avec le *Je* et la première personne to bait, s'il ne restait plus, disons, que la seconde et la troisièn personne, *Tu* et *Il*, le temps ne pourrait manquer de s'arr ter? Mais ne poursuivons pas plus longtemps une idée qu je l'ai dit, a tout l'air de sortir d'un cerveau détraqué, et rev nons aux mythes et à l'amour que je leur portais. De tou ceux qui figurent l'immixtion des dieux dans le destin h main, aucun ne m'a frappé davantage que celui que je cita tout à l'heure: le labyrinthe de Dédale le Crétois, qui fa briqua cette vache de bois où la reine Pasiphaë, l'épouse d Minos, la fille du Soleil, dut se cacher dans une posture tell qu'elle pût accueillir la semence du taureau (pour lequel maudite par Poséidon offensé, elle brûlait dans sa chair), afi d'enfanter précisément le monstre qui fut nommé Minotaure Tu sais la suite, comme tout Athénien qui se respecte, et j puis me dispenser de continuer. Eh bien! le monde qui se reflète dans ce récit ne ressemble-t-il pas, malgré l'horreur qu'il peut exciter en nous, à un monde d'énormes jouets san forme, faits pour des dieux ou des titans, à un monde, veux-je dire, composé d'objets saisissables, touchés, accessibles, obscè nes, dans lequel tous, hommes, bêtes et dieux cohabitent de puis toujours, comme sertis et cernés de pur espace? Les astres dans le ciel et la semence des créatures, celle qui pro duit comme celle qui s'offre et reçoit, pour l'amour d'Hélios qui flamboie au-dessus de tout, ne semblent-ils pas être d'une *seule* essence, comme enfin le réel et son imitation, l'homme et le nombre, confondus dans l'espace qui nous entoure? Tu sais que, pour mesurer un espace, nous nous servons du temps ou, si tu préfères, que là où règne une mesure l'espace ne pourrait être amputé du temps que tout ne sombrât aussitôt. Mais ici, dans le monde de Dédale où

;alité égale imitation, le temps est comme aspiré hors de
espace, de sorte que seul demeure ce dernier, avec tou-
s sortes de failles, d'anfractuosités, de couloirs et de ri-
oles par où le temps s'est écoulé. Le labyrinthe de Dédale
'apparaît ainsi sous la forme d'un espace sans temps. Et
ourrions-nous ne pas nous perdre, comme Thésée l'aurait
it dans le dit labyrinthe sans le fil d'Ariane, si l'on nous
tait dans un espace d'où le temps se serait écoulé ainsi que
huile d'une lampe? Voilà le premier fait qui doit nous
apper, Platon, quand nous songeons à cette histoire. Le se-
nd, qui me paraît non moins significatif, est que dans un
pace de jeu où tout est cruauté et duperie, où tu n'as plus
ucun choix à faire, que dans un tel espace, la culpabilité et
nnocence, ou, ce qui revient au même, la thèse et l'anti-
èse, puisque aussi bien nous venons de recourir à ces deux
otions, doivent trouver leur conciliation non plus dans la
esure humaine, dans l'homme considéré comme mesure, ou
our employer tes propres termes, dans la Raison ou dans
dée, mais dans un monstre, le Minotaure, qu'on nous re-
ésente comme étant à la fois homme et bête. Si mainte-
nt, des quelques indications que j'ai produites pour l'in-
rprétation ou l'explication de notre fable, nous avons le
oit de tirer une conclusion, une morale profitables au seul
uci de notre existence, ne sera-ce pas nécessairement celle-
Platon, que, si l'univers était le produit de l'imitation,
ute réalité, c'est-à-dire tout Être, serait imitation ou simple
pétition de quelque chose qui serait caché derrière, que
ır conséquent le mensonge y apparaîtrait aussi valable que
vérité, et qu'au fond de tous les êtres résideraient non
ıs la mesure, la justice, un dieu juste et bon, mais un mon-
e, et fort semblable à ce Minotaure que l'on dissimula aux
gards des hommes dans le labyrinthe de Dédale... ».

Là s'interrompit, ou parut s'interrompre le discours de
ıcrate. Brusquement, comme il arrive en rêve. Mais l'esprit
Platon en fut comme enflammé, tout ainsi que l'âme d'un
mme, rêvant une nuit d'un être aimé qu'il s'imaginait avoir

oublié, s'embrase. C'est pourquoi les mots et les concepts q suivent n'expriment pas les conclusions de prémisses donné mais sont plutôt des signes allumés dans la montagne, comm les signaux de feu d'Agamemnon de cime en cime, annonça le royal retour... L'âme de Platon se fixait sur cette idée, plutôt ce mot de Socrate: l'antithèse. Et soudain, dans l' stant, comme le feu jaillit du feu, surgit en lui la vision l'homme sans antithèse. Socrate, en parlant de l'Idée médi trice des contraires, avait rappelé un élément essentiel de pensée de Platon. L'homme se substitue ici à son Idée. Ma aussitôt on s'interroge: qu'adviendra-t-il si la contradicti tombe, si, autrement dit, cet homme qui se substitue à so Idée cesse de contredire? Et que deviendra dès lors l'Idé puisqu'elle doit servir de pont entre les contraires? Non poi une orbite, comme il s'en dessine dans le ciel, mais une vo et, qui plus est, une voie de souffrance, une souffrance d choses. L'orbite et la voie se distinguent en ceci que la vo seule est souffrance, c'est-à-dire encore, vie; une vie sans d fense, comme celle de l'homme qui se détourne des entr prises communes et sombre. Mais dans quoi sombre-t-il? dan le néant? Entre la thèse et l'antithèse s'entremet l'Idée, quoi la voie vient de se substituer. Mais l'Idée des Idées e que le néant n'existe pas. C'est pourquoi l'Être est toujou lié à l'Idée ou flotte couché dedans, maintenu par elle comm les astres le sont par le ciel. Si le néant était, les astres néce sairement tomberaient du ciel, qui s'écroulerait à son tour C'est pour cette Idée, qui encore une fois, est une voie, un passage sur la voie, que l'homme sombre et s'enfonce, qu l'homme sans défense passe, cet homme qui ne trouve pa son contraire en la divinité, qui est. Qui est parce que le néant n'est pas. Et si le néant n'est pas, c'est à cause de l'Idée car dans la divinité seule coïncident l'Être et l'Idée, comme le commencement et la fin, ou plutôt composent cette unité qui n'est point nombre, mais détermination. Mais c'est à partir de cette Idée, en raison de cette Idée de la divinité en raison de cette unité dernière, que l'homme sans anti thèse et sans défense, l'homme qui sombre, est aussi le Juste

et cela indépendamment de toute notion de Justice. Ainsi seulement, indépendamment de sa propre notion, le Juste peut accomplir l'acte propre à son état, le seul à quoi il soit autorisé: s'enfonçant pour remonter, sombrant pour émerger. Pour l'unité dernière, l'unité suprême de la divinité. Le Juste (indépendamment de sa notion, car dans la notion seule, et dans toute notion, s'obstine l'indélébile antithèse), le Juste ne peut avoir d'autre attitude, d'autre mouvement, d'autre mesure, que de confondre sa plongée et sa remontée, naissance et régénération. Tel est le Juste, vivant ainsi dans la divinité et ainsi ne passant point. Ainsi, il cesse d'être la mesure des choses. Le Juste devait venir pour que l'homme cessât d'être ou de se croire la mesure des choses. Mais soudain, dans l'instant qu'il y songe, cette pensée qu'il devait *venir* parut à Platon extrêmement surprenante. Il lui semblait n'avoir jamais conçu auparavant de telles pensées. Il songea au labyrinthe dont Socrate lui avait parlé en l'interprétant comme un espace dont le temps eût été aspiré, sucé, de sorte qu'il n'en resterait plus que des rigoles et des couloirs vides débouchant sur le non-sens. Aussi faudrait-il que ce qui viendrait contienne non seulement le temps mais, à la place du non-sens, un sens; et ce sens à son tour devrait signifier éternité et plénitude, plénitude égale à l'éternité. De la sorte finit par lui revenir en mémoire ce qu'il avait écrit des années auparavant, dans une période d'extrême puissance spirituelle: ce passage où il est question du Juste sur la croix, qui devait être d'abord flagellé, torturé, enchaîné, puis avoir les yeux brûlés, pour enfin, après avoir enduré tous les maux possibles, être cloué sur la croix. Il se remémora ce passage et comprit que ce Crucifié serait en même temps le jugé et le juge, que la naissance du Juste serait en même temps unique régénération, et qu'enfin, sombrer dans la divinité équivaudrait pour Lui à en remonter, émergeant de ces profondeurs.

(*Trad. Philippe Jaccottet*).

HUGO VON HOFMANNSTHAL

RUDOLF KASSNER *

L'oeuvre philosophique de Rudolf Kassner, l'une des pl singulières et des plus fermées de la pensée contemporain se compose d'un certain nombre de petits livres, hétérogèn en apparence, dont le titre est aussi discret que la tene philosophique en est neuve et signifiante.

Ici nul système, nulle terminologie; et pas une allusio expresse à l'unité réelle de l'oeuvre: à l'humeur fière d l'auteur, s'interpréter soi-même apparaîtrait indigne. Néan moins, pour qui saisit le sens de cette oeuvre dans son temps c'est précisément cette unité organique qui apparaît donnée et c'est d'elle que l'oeuvre tire sa force.

Kassner partage peut-être avec Kierkegaard, dont l'oeu vre est aujourd'hui enfin reconnue dans toute sa puissance une dissimulation singulière: tous deux tiennent à présente les plus graves, les plus vastes problèmes d'une manière habilement détournée, comme s'il s'agissait de détails, e même insignifiants. Position hautement philosophique, peut être aux antipodes du redoutable exhibitionnisme et de l'exaltation dynamique du dernier Nietzsche.

Des travaux de cet ordre, par la densité même de leu trame spirituelle, excluent une compréhension rapide. On

---

* Cette notice inédite se situe approximativement en 1928.

nstatera plus tard (et peut-être bientôt), non sans surprise, ı'une époque aussi avide que la nôtre de nouveaux contenus de nouvelles formes aura pu négliger des formes et des ntenus si neufs. Il ne sera pas difficile alors de reconnaître nchaînement original, proprement existentiel, par lequel s fils les plus subtils de la spiritualité européenne, grâce la puissance d'un esprit absolument personnel, font de cette ilosophie de l'expression un véritable compendium de la gesse de vivre; mais d'une sagesse, à vrai dire, qui s'élève en au dessus du niveau des moralistes français, à l'exception : Pascal.

PHILIPPE JACCOTTET

LES EAUX ET LES FORÊTS

I

La clarté de ces bois en mars est irréelle,
tout est encor si frais qu'à peine insiste-t-elle.
Les oiseaux ne sont pas nombreux; tout juste si,
très loin, où l'aubépine éclaire les taillis,
le coucou chante. On voit scintiller des fumées
qui emportent ce qu'on brûla d'une journée,
la feuille morte sert les vivantes couronnes
et, suivant la leçon des plus mauvais chemins,
sous les ronces, on rejoint le nid de l'anémone,
claire et commune comme l'étoile du matin.

II

Quand même je saurais le réseau de mes nerfs
aussi précaire que la toile d'araignée,
je n'en louerais pas moins ces merveilles de vert,
ces colonnes, même choisies pour la cognée,

et ces chevaux des bûcherons... Ma confiance
devrait s'étendre un jour à la hache, à l'éclair,
si la beauté de mars n'est que l'obéissance
du merle et de la violette, par temps clair.

III

Le dimanche peuple les bois d'enfants qui geignent,
de femmes vieillissantes; un garçon sur deux saigne
au genou, et l'on rentre avec des mouchoirs gris,
laissant de vieux papiers près de l'étang... Les cris
s'éloignent avec la lumière. Sous les charmes,
une fille tire sur sa jupe à chaque alarme,
l'air harassé. Toute douceur, celle de l'air
ou de l'amour, a la cruauté pour revers,
tout beau dimanche a sa rançon, comme les fêtes
ces taches sur les tables où le jour nous inquiète.

IV

Toute autre inquiétude est encore futile,
je ne marcherai pas longtemps dans ces forêts,
et la parole n'est ni plus ni moins utile
que ces chatons de saule en terrain de marais:

peu importe qu'ils tombent en poussière s'ils brillent,
bien d'autres marcheront dans ces bois qui mourront,
peu importe que la beauté tombe pourrie,
puisqu'elle semble en la totale soumission.

JOHANNES HÜBNER

L'ÉTERNEL VOISIN

Mur à mur avec ma vie habite quelqu'un qui meurt qui froidit. Déjà il ne peut plus prétendre à aucun nom. bas est tombé son miroir, et les jours aux bagages de coule ne sont plus en route vers lui. C'est qu'il a répandu d'un n dans la rue tout son rouge rétinien: et maintenant, dans lumière de ses yeux, les gens y baignent leurs bottes. Il av pris une petite gorgée de chansons: puis sa bouche s'est faissée sur le destin banal des dernières strophes. Sans ce il se reprend à parler d'une nuit qu'il ne doit pas manqu Vous, cependant, déposez sans crainte son souvenir dans coin, il n'est plus rien qu'il puisse manquer, et nous, no devons vivre.

ACTION DE GRÂCES

Jour et nuit, un ange se tient à mes côtés. Il a des ail et un magnifique fouet à sept mèches armé de pointes de fe Il peut ainsi chasser la mort à mes talons, écarter de mo chemin les promeneurs. Ce n'est que si j'essaie de dénoue mon coeur, de desserrer mes dents entremordues, de fair taire dans ma tête, ne fût-ce que pour quelques heures, l'hor loge sans sommeil, qu'il retourne contre moi son arme.

Au premier coup me voici seul, seul comme jamais e

jours; au second coup, c'est l'angoisse qui suce à mes os r sens; au troisième, une éruption qui me scelle de sa raison corps et cerveau; puis viennent les autres coups: le id, la sécurité bien perdue, la pauvreté, de l'espèce qu'on prise, la cupidité, quand l'assouvissement est impossible, irréfutables erreurs, les casse-têtes logiques, la certitude olue d'être de trop, la pluie et les jérémiades — jusqu'à qu'enfin, après et malgré tout, je recrève encore une fois cerceau brûlant, bon fauve de cirque.

O mon dompteur, mon sanglant capitaine, mon diable tidien, ô ange gardien: merci. Ma haine bat contre toi, s poings se ferment sous ton visage rayonnant, mais mes res baisent le bas de ta robe, fût-elle d'incandescent métal. je t'en prie, ne frappe pas, voilà! je chante...

d. Philippe Jaccottet)

LOTHAR KLUNNER

DANS LE MIROIR

En ces trois cercles, prudemment par moi tracés sur pier blanc, je veux me pourchasser comme un voleur. M je n'ai pu encore le prendre sur le fait.

Souvent, je suis tranquillement à manger mon pain. le voilà debout devant moi, m'indiquant en riant le nom sa maison. Jadis j'ai bien tenté de m'en saisir, mais les c cles aussitôt se confondaient et je flottais longtemps, nau gé, mon quignon dans la main. Devenu peu à peu plus ha le, je me détournai et lui donnai congé. Peut-être espérais vraiment être mieux armé la fois suivante.

Dans le cercle de ma honte, j'ai erré jusqu'au terme bien au delà du point de départ. Bien que parfaitement év lé, je n'y croisai personne. Malgré mes précautions, il m'au vu entrer, sans doute.

Je suis chez moi dans ces trois cercles, le cercle de m sommeil, celui de mon amour et celui de ma honte. Pourtan plus j'organise, plus je classe, moins je retrouve les choses leur ancienne place; je tâtonne dans le noir. Un anarchis de naissance, voilà ce qu'il est.

C'est le Seigneur mon voleur et, quoi qu'il fasse, il a tou jours raison. Un beau jour, si je ne renonce pas à l'y épier il me brisera mon miroir, il effacera mes cercles et fera d moi un sans-patrie.

Aujourd'hui déjà, il veut me faire dire que je ne m connais plus. Car Vita nostra *signifie: Aimez le monde.*

SANTÉ DU MALHEUR

à R. C.

Quand nous nous mîmes en route, enfants des fourrés, ır nous arracher à la pourriture luisante dont les coups ıs enchantaient, nous trouvâmes devant nous, à perte de ɛ, la symétrie d'une patinoire balayée par les rafales du ıt d'Est. Seuls avec nos rêves, qui n'avaient ici plus cours, c notre amour dont le visage nous semblait étranger, nous ıs bornions à suivre l'aboiement de nos blessures. En vain rchions-nous à nous orienter sur les migrations d'oiseaux. géométrie avait rompu notre accord. Comme nous gelait poème.

Avec les années, ces nuits sans phosphore, ces jours sans ıée avaient tissé une lourde étoffe qui savait flatter nos ffrances. Et nous nous réchauffions à l'inceste.

Nous ne sommes pas plus nombreux aujourd'hui, ni les airs ne nous ont réveillés. De l'été dans le sud ne persiste un parfum doux. Mais l'amour a désappris la grimace de mort et sourit à de plus froides et futures années. Dans te mesure guéris, nous caressons, loin du soleil et en dépit tous les yeux que l'hiver brûle, la moisson qui se jette de dans nos bras, premier témoin de notre lumière.

Car nous avons vu la glace fondre sous les pas lourds n homme aux bras ouverts que des bêtes entourent à midi, homme à qui le vent confie sa charge d'astres.

is, 4 novembre 1951
d. Philippe Jaccottet)

DYLAN THOMAS

LLAREGGUB

A PIECE FOR RADIO PERHAPS

Silence

FIRST VOICE (*very softly*): To begin at the beginning. I[illegible] spring, moonless night in the small town, starless [illegible] bible black, the cobblestreets silent and the hunc[illegible] courters'-and-rabbits' wood limping invisible down to [illegible] sloeblack, slow, black, crowblack, fishingboat-bobbing [illegible] The houses are blind as moles (though moles see [illegible] tonight in the snouting, velvet dingles) or blind as C[illegible] tain Cat there in the muffled middle by the pump a[illegible] the town clock, the shops in mourning, the Welfare H[illegible] in widows' weeds. And all the people of the lulled a[illegible] dumbfound town are sleeping now.

Hush, the babies are sleeping, the farmers, the fis[illegible] ers, the tradesmen and pensioners, cobbler, schoolteache[illegible] postman and publican, the barber and the fancy woma[illegible] drunkard, dressmaker, preacher, policeman, the webfo[illegible] cocklewomen and the tidy wives. Young girls lie bedde[illegible] soft or glide in their dreams, with rings and trousseau[illegible] bridesmaided by glow-worms down aisles of the orga[illegible] playing wood. The boys are dreaming wicked or of th[illegible] bucking ranches of the night and the jolly, rodgered se[illegible] And the anthracite statues of the horses sleep in the field[illegible]

and the cows in the byres, and the dogs in the wetnosed yards; and the cats nap in the slant corners or lope sly, streaking and needling, on the one cloud of the roofs.

You can hear the dew falling, and the hushed town breathing. Only *your* eyes are unclosed, to see the black and folded town fast, and slow, asleep.

And you alone can hear the invisible starfall, the darkest-before-dawn minutely dewgrazed stir of the black, dab-filled sea where the Arethusa, the Curlew and the Skylark, Phoebe and Sally and Mary Ann, Zanzibar, Rhiannon, the Rover, the Cormorant, and the Star of Wales tilt and ride. Listen. It is night moving in the streets, the processional salt slow musical wind in Coronation Street and Cockle Row, it is the grass growing on Llareggub Hill, dewfall, starfall, the sleep of birds in Milk Wood.

Listen. It is night in the squat, locked Chapel, hymning, in bonnet and brooch and bombazine black, butterfly choker and bootlace bow, coughing like nannygoats, sucking mintoes, fortywinking hallelujah; night in the four-ale, quiet as a dominoe; in Ocky's lofts like a mouse with gloves; in Dai Bread's bakery flying like black flour.

Listen. It is to-night in Donkey Street, trotting silent, with seaweed on its hooves, along the cockled cobbles, past curtained fernpot, text and trinket, harmonium, holy dresser, watercolours done by hand, china dog and rosy tin teacaddy, it is night neddying among the snuggeries of babies.

Look. It is night, dumbly, royally winding through the Coronation cherry trees; going through the graveyard of Bethesda with winds gloved and folded, and dew-doffed; tumbling by the Sailors' Arms.

Time passes. Listen. Time passes.

Come closer now.

Only you can hear the houses sleeping in the streets in the slow deep salt and silent, black, bandaged night.

Only you can see, in the blinded bedrooms, all the combs and petticoats over the chairs, the jugs and basins, the glasses of teeth, Thou Shalt Not on the wall, and the yellowing dickybird-watching pictures of the dead. Only you can hear and see, behind the eyes of the sleepers, the movements and countries and mazes and colours and dismays and rainbows and tunes and wishes and flight and fall and despairs and big seas of their dreams. From where you are, you can hear their dreams.

Captain Cat, the retired blind seacaptain, asleep in his bunk in the seashelled, ship-in-bottled, shipshape best cabin of Schooner House dreams of

SECOND VOICE: never such seas as any that swamped the decks of his S.S. *Kidwelly* bellying over the bedclothes and jellyfish-slippery sucking him down salt deep into the Davy dark where the fish come biting out like finned and lightning bugs from behind the wet green wallpaper of the undersea and nibble him down to his wishbone and the long drowned nuzzle up to him.

FIRST DROWNED: Remember me, Captain?

CAPTAIN CAT: You're Dancing Williams!

FIRST DROWNED: I lost my step in Nantucket...

SECOND DROWNED: Do you see me, Captain? the white bone talking? I'm Tom-Fred the donkeyman... We shared the same girl once... Her name was Mrs. Probert...

WOMAN'S VOICE: Rosie Probert, thirty three Duck Lane. Come on up, boys, I'm dead.

THIRD DROWNED: Hold me, Captain, I'm Jonah Jarvis, come to a bad end, very enjoyable...

FOURTH DROWNED: Alfred Pomeroy Jones, sealawyer, born in Mumbles, sung like a linnet, crowned you with a flagon, tattoed with mermaids, thirst like a dredger, died of blisters...

FIRST DROWNED: This skull at your earhole is

FIFTH DROWNED: Curly Bevan. Tell my auntie it was me that pawned the ormolu clock...

CAPTAIN CAT: Aye, aye, Curly.

SECOND DROWNED: Tell my missus no I never

THIRD DROWNED: I never done what she said I never...

FOURTH DROWNED: Yes, they did.

FIFTH DROWNED: And who brings cocoanuts and shawls and parrots to *my* Gwen now?

FIRST DROWNED: How's it above?

SECOND DROWNED: Is there rum and lavabread?

THIRD DROWNED: Bosoms and robins?

FOURTH DROWNED: Concertinas?

FIFTH DROWNED: Ebenezer's bell?

FIRST DROWNED: Fighting and onions?

SECOND DROWNED: And sparrows and daisies?

THIRD DROWNED: Tiddlers in a jamjar?

FOURTH DROWNED: Buttermilk and whippets?

FIFTH DROWNED: Rock-a-bye-baby?

FIRST DROWNED: Washing on the line?

SECOND DROWNED: And old girls in the snug?

THIRD DROWNED: How's the tenors in Dowlais?

FOURTH DROWNED: Who milks the cows in Maesgwyn?

FIFTH DROWNED: When she smiles, is there dimples?

FIRST DROWNED: What's the smell of parsley?

CAPTAIN CAT: Oh, my dead dears!

FIRST VOICE: From where you are, you can hear, in Cockle Street, in the spring, moonless night, Miss Price, dressmaker, dream of

SECOND VOICE: her lover, tall as the town clock tower, Sampson-syrup-gold-maned, whacking thighed and piping hot, thunderbolt bass'd and barnacle breasted flailing up the cockles with his eyes like blowlamps and scooping low over her lonely loving hotwaterbottled body...

MR. EDWARDS: Myfanwy Price!

MISS PRICE: Mr. Mog Edwards!

MR. EDWARDS: I am a draper mad with love. I love you more than all the flanellette and calico, candlewick, dimity, crash and merino, shantung, tussore, cretonne, crépon, muslin, poplin, ticking and twill in the whole

Cloth Hall of the world... I have come to take you awa to my Emporium on the hill, where the change hum on wires... Throw away your little bedsocks and you Welsh wool knitted jacket twelve and eleven three, will warm the sheets like an electric toaster, I will lie b your side like the Sunday roast...

Miss Price: I will knit you a wallet of forget-me-not blu for the money to be comfy. I will warm your heart b the fire so that you can slip it under your vest whe the shop is closed...

Mr. Edwards: Myfanwy, Myfanwy, before the mice gnaw a your bottom drawer, will you say

Miss Price: Yes, Mog, yes, Mog, yes, yes, yes...

Mr. Edwards: And all the bells of the tills of the town sha ring for our wedding...

(*The noise of money-tills and bells*).

First Voice: Come now, drift up the dark, come up th drifting sea-dark street now in the dark night seesawin like the sea, to the bible black airless attic over Jac Black the cobbler's shop where alone and savagely Jac Black sleeps in a nightshirt tied to his ankles with elasti and dreams of

Second Voice: chasing the naughty couples down the gras green gooseberried double bed of the wood, flogging th tosspots in the spit-and-sawdust, driving out the bare bold girls from the sixpenny hops of his nightmares.

Jack Black: Ach y fi!
Ach y fi!

First Voice: And in the little pink-eyed cottage next to th cobbler's lie, alone, the seventeen snoring gentle ston of Mister Waldo, dentist, barber, herbalist, quack, hi fat, pink hands, palms up, over the edge of th patchwork quilt, his black boots neat and tidy in th washing basin, his bowler on a nail above the bed,

milk stout and a slice of cold bread pudding under the pillow. And, dripping in the dark, he dreams of

MOTHER: *This little piggy went to market*
This little piggy stayed at home
This little piggy had roast beef
This little piggy had none
And this little piggy went

CHILD: wee wee wee wee
MOTHER: *all the way home to*
WIFE (*screaming*): Waldo! Wal-do!
MISTER WALDO: Yes, Blodwen love?
WIFE: Oh, what'll the neighbours say, what'll the neighbours...
FIRST NEIGHBOUR: Poor Mrs. Waldo
SECOND NEIGHBOUR: What she puts up with
FIRST NEIGHBOUR: Never should of married
SECOND NEIGHBOUR: If she didn't had to
FIRST NEIGHBOUR: Same as her mother
SECOND NEIGHBOUR: There's a husband for you
FIRST NEIGHBOUR: Bad as his father
SECOND NEIGHBOUR: And you know where he ended
FIRST NEIGHBOUR: Up in the asylum
SECOND NEIGHBOUR: Crying for his ma.
FIRST NEIGHBOUR: Every Saturday
SECOND NEIGHBOUR: He hasn't got a leg
FIRST NEIGHBOUR: And carrying on
SECOND NEIGHBOUR: With that Mrs. Beattie Morris
FIRST NEIGHBOUR: Up in the quarry
SECOND NEIGHBOUR: Crying for his ma.
FIRST NEIGHBOUR: It's got his nose.
SECOND NEIGHBOUR: Oh, it makes my heart bleed
FIRST NEIGHBOUR: What he'll do for drink
SECOND NEIGHBOUR: He sold the pianola
FIRST NEIGHBOUR: And her sewing machine
SECOND NEIGHBOUR: Falling in the gutter
FIRST NEIGHBOUR: Talking to the lamp-post
SECOND NEIGHBOUR: Using language
FIRST NEIGHBOUR: Singing in the w.

SECOND NEIGHBOUR: Poor Mrs. Waldo.

WIFE: Oh, Waldo, Waldo!

MISTER WALDO: Hush, love, hush. I'm widower Waldo no

MOTHER (*screaming*): Waldo, Wal-do!

CHILD: Yes, our mum?

MOTHER: Oh, what'll the neighbours say, what'll the neig bours...

THIRD NEIGHBOUR: Black as a chimbley

FOURTH NEIGHBOUR: Ringing doorbells

THIRD NEIGHBOUR: Breaking windows

FOURTH NEIGHBOUR: Making mudpies

THIRD NEIGHBOUR: Stealing currants

FOURTH NEIGHBOUR: Chalking words

THIRD NEIGHBOUR: Saw him in the bushes

FOURTH NEIGHBOUR: Playing mwchins

THIRD NEIGHBOUR: Send him to bed without any supper

FOURTH NEIGHBOUR: Give him senna pods and lock him the dark

THIRD NEIGHBOUR: Off to the reformatory

FOURTH NEIGHBOUR: Off to the reformatory

TOGETHER: Learn him with a slipper on his b.t.m.

FIRST WOMAN (*screaming*): Waldo! Wal-do! What you doi with our Matti?

LITTLE BOY: Give us a kiss, Matti Richards.

LITTLE GIRL: Give us a penny then.

MISTER WALDO: I only got a halfpenny.

SECOND WOMAN: Lips is a penny

PREACHER: Will you take this woman Matti Richards

THIRD WOMAN: Dulcie Prothero

FOURTH WOMAN: Effie Beynon

FIFTH WOMAN: Lil the Gluepot

SIXTH WOMAN: Mrs. Flusher

WIFE: Blodwen Bowen

PREACHER: to be your awful wedded wife

CHILD (*screaming*): No! No! No!

FIRST VOICE: Now, in her iceberg-white, holily laundere organdie nightgown, under virtuous polar sheets, in he

spruced and scoured dust-defying bedroom in trig and trim Bay View, a house for paying guests, at the top of the town, Mrs. Ogmore-Pritchard, widow, twice, of Mr. Ogmore linoleum retired and Mr. Pritchard, failed bookmaker, who, maddened by besoming, swabbing and scrubbing, mopping and gimping, the voice of the vacuum cleaner and the fume of polish, swallowed disinfectant, fidgets in her rinsed sleep, wakes in a dream, and nudges in the ribs dead Mr. Ogmore, dear Mr. Pritchard, ghostly on either side...

MRS. OGMORE PRITCHARD: Mr. Ogmore!
Mr. Pritchard!
It is time to inhale your balsam.

MR. OGMORE: Oh, Mrs. Ogmore!

MR. PRITCHARD: Oh, Mrs. Pritchard!

MRS. OGMORE PRITCHARD: Soon it will be time to get up. Tell me your tasks in order.

MR. OGMORE: I must put my pyjamas in the drawer marked pyjamas

MR. PRITCHARD: I must take my cold bath which is good for me

MR. OGMORE: I must wear my flannel band to ward off sciatica

MR. PRITCHARD: I must dress behind the curtain and put on my apron

MR. OGMORE: I must blow my nose

MRS. OGMORE PRITCHARD: in the garden, if you please

MR. OGMORE: in a piece of tissue paper which I afterwards burn

MR. PRITCHARD: I must take my salts which are nature's friend

MR. OGMORE: I must boil the drinking water because of germs

MR. PRITCHARD: I must make my herb tea which is free from tannin

MR. OGMORE: And have a charcoal biscuit which is good for me

MR. PRITCHARD: I may smoke one pipe of asthma mixture

MRS. OGMORE PRITCHARD: in the woodshed, if you please

MR. PRITCHARD: and dust the parlour and spray the cana

MR. OGMORE: I must put on rubber gloves and search th pom for fleas

MR. PRITCHARD: I must dust the blinds and then I must rais them

MRS. OGMORE PRITCHARD: and before you let the sun i mind it wipes its shoes.

FIRST VOICE: Now behind the eyes and secrets of the drea mers in the streets rocked to sleep by the sea, see th

SECOND VOICE: titbits and topsyturvies, bobs and buttontop bags and bones, ash and rind and dandruff and nailpa ings, saliva and snowflakes and moulted feathers o dreams, the wrecks and sprats and shells and fishbone whalejuice and moonshine and small salt fry dished u by the hidden sea...

FIRST VOICE: The owls are hunting. Look, over Bethesd gravestones one hoots and swoops and catches a mous by Hannah Rees, Beloved Wife. And in Coronatio Street, which you alone can see it is so dark under th chapel in the skies, Mr. Eli Jenkins, poet, preache Organ Morgan, organist, butcher Beynon, Mr. Pug schoolteacher, and Mary Ann Sailors turn in their dee towards-dawn sleep and dream of

REVEREND ELI JENKINS: Eisteddfodau
ORGAN MORGAN: Oratorio
BUTCHER BEYNON: Fishing for puffins
MR. PUGH: Murder
MARY ANN SAILORS: The River of Jordan

FIRST VOICE: In Donkey Street, so furred with sleep, Da Bread, Polly Garter, Cherry Owen soak, Nogood Boyo and Lord Cut-Glass, sigh before the dawn that is about to be and dream of

DAI BREAD: Harems
POLLY GARTER: Babies
CHERRY OWEN: The Devil
NOGOOD BOYO: Nothing
LORD CUT-GLASS: Tick tock tick tock tick tock tick tock

FIRST VOICE: Time passes. Listen. Time passes.
An owl flies home past Bethesda, to a chapel in an oak.
And the dawn inches up.

(*One Distant Bell Note, Faintly Reverberating On*).

FIRST VOICE: Stand on this hill. This is Llareggub Hill, old as the hills, high, cool, and green, and from this small circle of stones, made not by druids but by Mrs. Beynon's Billy, you can see all the town below you sleeping in the first of the dawn. The hill grazes on the lower fields, and the fields go down to the hazed town, rippling like a lake, to drink.

VOICE OF A GUIDE BOOK: Less than five hundred souls inhabit the three quaint streets and the few narrow bylanes and scattered farmsteads that constitute this small, decaying wateringplace which may, indeed, be called a "backwater of life" without disrespect to its natives who possess, to this day, a salty individuality of their own. The main street, Coronation Street, consists, for the most part, of humble two-storied houses many of which attempt to achieve some measure of gaiety by prinking themselves out in crude colours and by the liberal use of pinkwash, though there are remaining a few eighteenth century houses of more pretension if, on the whole, in a sad state of disrepair. Though there is little to attract the hillclimber, the healthseeker, the sportsman, or the weekending motorist, the contemplative may, if sufficiently attracted to spare it some leisurely hours, find, in its cobbled streets and its little fishing harbour, in its several

curious customs, and in the conversation of its local "characters", some of the picturesque sense of the past so frequently lacking in towns and villages which have kept more abreast of the times. The river Dewi is said to abound in trout, but is much poached. The one place of worship, with its neglected graveyard, is of no architectural interest.

(*A Cock Crows*).

FIRST VOICE: The Principality of the sky lightens now, over our green hill, into spring morning larked and crowed and belling.

(*Slow Bell Notes*).

FIRST VOICE: Who pulls the townhall bell rope but blind Captain Cat? One by one, the sleepers are rung out of sleep this one morning as every morning. And soon you shall see the chimneys' slow upflying snow as Captain Cat, in sailor's cap and seaboots, announces to-day with his loud get-out-of-bed bell.

The Reverend Eli Jenkins, in Bethesda House, gropes out of bed into his preacher's black, combs back his bard's white hair, forgets to wash, pads barefoot downstairs, opens the front door, stands in the doorway and looking out at the day and up at the eternal hill, and hearing the sea break and the gab of birds, remembers his own verses and tells them, softly, to empty Coronation Street that is rising and raising its blinds.

REVEREND ELI JENKINS:

Dear Gwalia! I know there are
Towns lovelier than ours,
And fairer hills and loftier far,
And groves more full of flowers,

And boskier woods more blithe with spring,
And bright with birds' adorning,

And sweeter bards than I to sing
Their praise this beauteous morning.

By Cader Idris, tempest-torn,
Or Moel y Wyddfa's glory,
Carnedd Llewelyn beauty born,
Plinlimmon old in story,

By mountains where King Arthur dreams,
By Penmaen Mawr defiant,
Llareggub *Hill a mole hill seems,*
A pygmy to a giant.

By Sawdde, Senni, Dovey, Dee,
Edw, Eden, Aled, all,
Taff and Towy broad and free,
Llynfant with its waterfall,

Claerwen, Cleddau, Dulas, Daw,
Ely, Gwili, Ogwr, Ned,
Small is our River Dewi, *Lord,*
A baby on a rushy bed.

By Cerig Cennin, King of time,
Our *ruin in the spinnet*
Where owls do wink and squirrels climb
Is aged but half a minute.

By Strumble or by Dinas Head,
Our Heron Head *is only*
A bit of stone with seaweed spread
Where gulls come to be lonely.

A tiny coppice is Milk Wood
By Golden Grove 'neath Grongar,
But let me choose and oh! I should
Love all my life and longer

To stroll among our trees and stray
In Goosegog Lane, on Donkey Down,
And hear the Dewi sing all day,
And never, never leave the town.

FIRST VOICE: The Reverend Jenkins closes the front do His morning service is over.

(*Slow Bell Notes*).

FIRST VOICE: Now, woken at last by the out-of-bed-sleep head-Polly-put-the-kettle-on townhall bell, Lily Smal Mrs .Beynon's treasure, comes downstairs from a drea of Royalty who all night long went larking with h full of sauce in the Milk Wood dark, and puts the ket on the primus ring in Mrs. Beynon's kitchen, and loo at her face in Mr. Beynon's shaving-glass over the sin and sees

LILY SMALLS: *Oh, there's a face!*
Where you get that nose from, Lily?
Got it from my father, silly.
Oh, there's a conk!

Where you get that hair from?
Got it from an old tom cat.
Oh, there's a perm!

Look at your complexion!
Oh, no, you look!
Needs a bit of make-up.
Needs a veil.
Oh, there's glamour!

Where you get that smile, Lil?
Never you mind, girl.
Nobody loves you.
That's what you think.

Who is it loves you?
Shan't tell.
Come on, Lily.
Cross your heart, then?
Cross my heart...

IRST VOICE: And very softly, her lips almost touching her reflection, she breathes the name and clouds the shaving glass.

RS. BEYNON (*loudly, from above*): Lily!
LY SMALLS (*loudly*): Yes, mum...
RS. BEYNON: Where's my tea, girl?
LY SMALLS (*softly*): Where d'you think? In the cat-box? (*loudly*): Coming up, mum...

IRST VOICE: Mr. Pugh, in the School House opposite, takes up the morning tea to Mrs. Pugh, and whispers on the stairs

(*Footfalls on Creaking Stairs*).

R. PUGH: Here's your arsenic, dear.
And your weedkiller biscuit.
I've killed the budgerigar.
I've spat in the vases.
I've put cheese in the mouseholes.
Here's your...

(*Door Creaks Open*).

R. PUGH: ... nice tea, dear.
RS. PUGH: Too much sugar.
R. PUGH: You haven't tasted it yet, dear.
RS. PUGH: Too much milk, then. Has Mr. Jenkins said his poetry?
R. PUGH: Yes, dear, he's indoors now.
RS. PUGH: Then it's time to get up. Give me my glasses. No, not my *reading* glasses. I want to look *out*. I want to see

First Voice: Lily Smalls the treasure down on her red kn washing the front step.

Mrs. Pugh: She's tucked her dress in her bloomers! O the baggage!

First Voice: P. C. Atilla Evans, ox-broad, barge-booted, cu bering out in a heavy huff...

Mrs. Pugh: He's going to arrest Polly Garter, mark my word
Mr. Pugh: What for, my dear?
Mrs. Pugh: For having babies.

First Voice: ... and lumbering down towards the strand see that the sea is still there.
Mary Ann the Sailors, opening her bedroom wind above the tap-room and calling out to the heavens

Mary Ann Sailors: I'm eighty five years three months a a day!

Mrs. Pugh: I will say this for her, she never makes a mista

First Voice: Organ Morgan at his bedroom window playi chords on the sill to the morning fishwife gulls wh crying over Donkey Street, observe:

Dai Bread: Me, Dai Bread, hurrying to the bakery, pushi in my shirt-tails, buttoning my buttons, ping goes a butt why can't they sew them, no time for breakfast, nothi for breakfast, there's wives for you...

Mrs. Dai Bread One: Me, Mrs. Dai Bread One, capped a shawled and no old corset, nice to be comfy, nice to nice, clogging on the cobbles to wake up a neighbou « Oh, Mrs. Owen, can you spare a loaf now? There's bread in the house. Nice bit of sun we've got this mornin Thank you, fach ».

[M]RS. DAI BREAD TWO: Me, Mrs. Dai Bread Two, gaudied to kill in a scarlet jumper, yellow petticoat, flashing sash, high heel shoes with one heel missing, tortoiseshell comb in my bright black tousle, nothing else, lolling at the doorway, scowling at the sunshine, lighting up my pipe.

[L]ORD CUT-GLASS: Me, Lord Cut-Glass, in an old frock-coat belonged to Eli Jenkins and a pair of postman's trousers from Bethesda Jumble, running out of doors to empty slops — mind there, Rover! — and then running in again, tick tock .

[B]OYO: Me, Nogood Boyo up to no good in the wash-house.

[M]ISS PRICE: Me, Miss Price, in my pretty print housecoat, deft at the clothesline, natty as a jennywren, then pit-pat back to my egg in its cosy, my crisp toast-fingers, my homemade plum and butterpat...

[P]OLLY GARTER: Me, Polly Garter, giving the breast in the garden to my new bonny baby and listening to the voices of the blooming birds who seem to say to me

[C]HILDRENS' VOICES (*singsonging, one after the other, on different notes*):
Polly
Love
Love
Polly
I love
Polly
Polly
Loves me
Polly
Love
Love
Polly
We love Polly
And Polly love
Lovely Polly
Loves us all...

FIRST VOICE: Now frying pans spit. Kettles and cats pu in the kitchens. The town smells of seaweed and brea fast all the way down from Bay View, where Mrs. Ogmor Pritchard, in smock and turban, big-besomed to enga the dust, picks at her starchless bread and sips lemonri tea, to Bottom Cottage, where Mister Waldo, in bowl and bib, gobbles his bubble-and-squeak and kippers an swigs from the saucebottle. Mary Ann Sailors

MARY ANN SAILORS: praises the Lord who made porridge.

FIRST VOICE: Mr. Pugh

MR. PUGH: remembers ground glass as he juggles his omelett

FIRST VOICE: Mr. Pugh

MRS. PUGH: nags the saltcellar.

FIRST VOICE: Willy Nilly postman

WILLY NILLY: boils a kettle, fills a teapot, steams open th mail as he drinks.

FIRST VOICE: The Reverend Eli Jenkins

REVEREND ELI JENKINS: finds a rhyme and dips his pen i the cocoa.

FIRST VOICE: Lord Cut-Glass in his ticking kitchen

LORD CUT-GLASS: scampers from clock to clock, a bunch clock-keys in one hand, a fish-head in the other.

FIRST VOICE: Captain Cat in his galley

CAPTAIN CAT: blind and fine-fingered flavours his sea-fry.

FIRST VOICE: From Beynon Butchers in Coronation Street, th smell of fried liver sidles out with onions on its breat And listen! In the dark breakfast room behind the sho Mr. and Mrs. Beynon, waited upon by their treasur enjoy, between bites, their morning hullabaloo, and Mr Beynon slips the gristly bits under the tasselled tableclot to her fat cat.

(*The Cat Purrs*).

MRS. BEYNON: She likes liver, Ben.

MR. BEYNON: She ought to, Bess. It's her brothers.

MRS. BEYNON (*screaming*): Oh, d'you hear that, Lily?

LILY SMALLS: Yes, mum.

RS. BEYNON: We're eating puss cat.
LY SMALLS: Yes, mum.
RS. BEYNON: Oh, you cat butcher!
R. BEYNON: It was doctored, mind.

(*Mrs. Beynon Screams*).

R. BEYNON: Yesterday, we had mole.
RS. BEYNON: Oh, Lily, Lily!
R. BEYNON: Monday, otter. Tuesday, shrews.

(*Mrs. Beynon Screams*).

LY SMALLS: Go on, Mrs. Beynon. He's the biggest liar in town.
RS. BEYNON: Don't you dare say that about Mr. Beynon.
LY SMALLS: Everybody knows it, mum.
RS. BEYNON: Mr. Beynon never tells a lie. Do you, Ben?
R. BEYNON: No, Bess. And now I am going out after the corgies with my little cleaver.
RS. BEYNON: Oh, Lily, Lily!

RST VOICE: Up the street, in the Sailors' Arms, Ocky Pint, grandson of Mary Ann the Sailors, draws a pint in the sunlit bar. The ship's clock in the bar says half past eleven. Half past eleven is opening time. The hands of the clock have stayed still at half past eleven for fifty years. It is always opening time in the Sailors' Arms.
CKY PINT: Here's to me, Ocky.

RST VOICE: All over the town, babies and old men are cleaned and put into their broken prams and wheeled on to the sunlit cockled cobbles or out into the backyards under the dancing vests, and left. A baby cries.
LD MAN: I want my pipe, and he wants his bottle.

(*School Bell Rings*).

FIRST VOICE: Noses are wiped, heads picked, hair combe
paws scrubbed, ears boxed, and the children scuttled
to school.

(*Children's Voices, Fading*).

FIRST VOICE: Fishermen grumble to their nets. Nogood Bo
goes out in the dinghy Zanzibar, ships the oars, dri
slowly in the dab-filled bay, lying on his back in the u
baled water, among crabs' legs and tangled lines, loo
up at the spring sky.

BOYO (*softly, lazily*): I don't know who's up there and I don
care.

FIRST VOICE: He turns his head and looks up at Llareggu
Hill, and sees, among green lathered trees, the whi
houses of the strewn-away farms, where farmboys whist
dogs shout, cows low, but all too far away for him,
you, to hear. And in the town, the shops squeak ope
Mr. Edwards, in Sunday butterfly-collar and straw h
at the doorway of Manchester House, measures, with h
eye, the dawdlers by, for striped flannel shirts and flowe
blouses, and bellows to himself, in the darkness behin
his eye.

MR. EDWARDS (*whispering*): I love Miss Myfanwy Price.

FIRST VOICE: Syrup is sold in the post office. A car drive
to market, full of fowls and a farmer. Milk churns stan
at Coronation Corner like short, silver policemen. An
sitting at the open window of Schooner House, blin
Captain Cat hears all the morning of the town.

(*School Bell in Background*).

(*Children's Voices. The Noise of Children'
Feet on the Cobbles*).

CAPTAIN CAT (*softly, to himself*): Maggie Richards, Ricky Rhys, Tommy Powell, our Sal, little Gerwain, Billy Swansea with the dog's voice, one of Mr. Waldo's, nasty Humphrey, Jackie with the sniff... Where's Dicky's Albie? and the boys from Ty-Pant? Perhaps they got the rash again.

(*A Sudden Cry Among The Children's Voices*).

CAPTAIN CAT: Somebody's hit Maggie Richards. Two to one it's Billy Swansea. Never trust a boy who barks.

(*A Burst of Yelping Crying*).

CAPTAIN CAT: Right again! That's Billy.

(*The Children's Voices and Noises Fade*).

(*Now the Noise of Many Feet on the Cobbles, and an Indistinguishable Murmur of Voices*).

CAPTAIN CAT: Mrs. Cadwalladwr going to the butchers. Mr. Nappo and Evan Davies talking fish. Can't hear what the women are gossipping round the pump. Same as ever. Who's having a baby, who blacked whose eye, seen Mrs. Phillips' new mauve jumper, it's her old one dyed, who's dead, who's dying, the cost of soapflakes

(*Children's Voices Chanting In Background*).

CAPTAIN CAT: *One, two,*
Buckle my shoe,
Three, four,
Knock at my door,
Five, six,
Chopping up sticks,
Six, seven,
Going to heaven...

(*Chapel Organ In Distance*).

CAPTAIN CAT: Organ Morgan's at it early...

(to be continued)

FROM A LETTER: "...The enclosed manuscript is called, as you w
see, *Llareggub A Piece For Radio Perhaps*, though the title is m
provisional. And it is the first half of something I am delighting in doi
and which I shall complete *very* shortly. Only very special circumstan
— are preventing me from carrying on with it every minute of t
working day.

I told you, as you may remember, that I was working on a pl
mostly in verse. This, I have reluctantly, and, I hope, only temporari
abandoned: the language was altogether swamping the subject: t
comedy, for that was what it was originally intended to be, was lost
the complicated violence of the words: I found I was labouring at ea
line as though I was making some savage, and devious, metaphysic
lyric and not a play at all. So I set the hotchpotch aside, and am prepar
to wait.

But out of my working, however vainly, on it, came the idea
Llareggub. (Please ignore it as a final title). Out of it came the id
that I write a piece, a play, an impression for voices, an entertainme
out of the darkness, of the town I live in, and to write it simply a
warmly and comically with lots of movement and varieties of moo
so that, at many levels, through sight and speech, description a
dialogue, evocation and parody, you came to know the town as
inhabitant of it. That is an awkward and highfalutin way of speakin
I only wanted to make the town alive through a new medium: and th
again, is wrong: I seem hardly able to write today, or, at least, to wri
about Llareggub: all I want to do is to write the damned thing itse

Reading, (as I hope you will) the first half of this piece as it stan
you'll see that I have established the town up to a certain moment
the morning. And the effect you will find, probably, rather jerky a
confusing, with far too many characters and changes of pitch and temp
But the piece will develop from this, through all the activities of t
morning town, — seen from a number of eyes, heard from a numb
of voices —, through the long lazy lyrical afternoon, through t
multifariously busy little town evening of meals and drinks and lo
and quarrels and dreams and wishes, into the night and the slowing-do
lull again and the repetition of the first word: Silence. And by th
time, I hope to make you utterly familiar with the places and the peopl
the pieces of the town will fit together; the reasons for all the
behaviours (so far but hinted at) will be made apparent; and there t
town will be laid alive for you. And only you will know it.

Let me particularise, and at random. As the piece goes on, t
voices will be predominant: that of the preacher, who talks only
verse, and that of the anonymous exhibitor and chronicler called, simpl
First Voice. And the First Voice is really a kind of conscience,
guardian angel. Through him you will learn about Mr. Edwards, t
draper, and Miss Price, the sempstress, and their odd and, once it
made clear, most natural love. Every day of the week they write lo
letters to each other, he from the top, she from the bottom, of the tow
all their lives they have known of each other's existence, and of the
mutual love: they have seen each other a thousand times, and nev
spoken: easily they could have been together, married, had childre
but that is not the life for them: their passionate love, at just th
distance, is all they need. And Dai Bread the baker, who has two wive
one is loving and mothering, sacklike and jolly: the other is gyp
slatternly and, all in love, hating: all three enjoy it. And Mrs. Ogmo

itchard who, although a boardinghouse keeper, will keep no boarders ecause they cannot live up to the scrupulous and godlike tidiness of r house and because death can be the only boarder good enough for r in the end. And Mr. Pugh, the schoolmaster, who is always nagged his wife and who is always plotting her murder. This is wellknown the town, and to Mrs. Pugh. She likes nagging; he likes plotting, supposed secrecy, against her. He would always like plotting, whoever lived with; she would always like nagging, whoever she lived with. ow lucky they are to be married. And Polly Garter has many legitimate babies because she loves babies but does not want only ne man's. And Cherry Owen the soak, who likes getting drunk every ght; and his wife who likes living with two men, one sober in the ay, one drunk at night. And the cobbler who thinks the town is the ickedest place to live in in the world, but who can never leave it hile there is a hope of reforming it; and, oh, the savour his cries of omorrah add to the pleasures of the little town wicked. And the old oman who every morning shouts her age to the heavens; she believes e town is the chosen land, and the little river Dewi the River of rdan; she is not at all mad; she merely believes in heaven on earth. nd so with all of them, all the eccentrics whose eccentricities, in these rst pages, are but briefly and impressionistically noted: all, by their wn rights, are ordinary and good; and the First Voice, and the poet reacher, never judge nor condemn but explain and make strangely mple and simply strange...".

D. T.

EDWIN MUIR

THE KILLING

That was the day they killed the Son of God
On a squat hill-top by Jerusalem.
Zion was bare, her children from their maze
Sucked by the demon curiosity
Clean through the gates. The very halt and blind
Had somehow got themselves up to the hill.

After the ceremonial preparation,
The scourging, nailing, nailing against the wood,
Erection of the main-trees with their burden,
While from the hill rose an orchestral wailing,
They were there at last, high up in the soft spring day.
We watched the writhings, heard the groanings, saw
The three heads turning on their separate axles
Like broken wheels left spinning. Round his *head*
Was loosely bound a crown of plaited thorn
That hurt at random, stinging temple and brow
As the pain swung into its envious circle.
In front the wreath was gathered in a knot
That as he gazed looked like the last stump left
Of a death-wounded deer's great antlers. Some
That came to stare grew silent as they looked,
Indignant or sorry. But the hardened old
And the hard-hearted young, although at odds

rom the first morning, cursed him with one curse,
'aving prayed for a Rabbi or an armed Messiah
nd found the Son of God. What use to them
'as a God or a Son of God? Of what avail
or purposes such as theirs? Beside the cross-foot,
lone, four women stood and did not move
ll day. The sun revolved, the shadow wheeled,
he evening fell. His head sank on his breast,
ut in his breast they watched his heart move on
y itself alone, accomplishing its journey.
t that their taunts grew louder with the knowledge
hat he was walking in the park of death,
ar from their fury. Yet all grew stale at last,
pite, curiosity, envy, hate itself.
hey waited only for death and death was slow
nd came so quietly they scarce could see it.
hey were angry then with death and death's deceit.

was a stranger, could not read these people
r this outlandish deity. Did a God
ndeed in dying cross my life that day
y chance, he on his road and I on mine?

THE BETRAYER

Pity the poor betrayer in the maze
That closed around him when he set the trap
To catch his friend. Now he is there alone,
The envied and beloved quarry fled
Long since for death and freedom. And the maze
Is like an odd device to marvel at
With other eyes if other eyes could see it;
As curious as an idle prince's toy.
Yet he's still there, lost in security,
Quite, quite inside, no fissure in the walls,

Nor any sign of the door that let him in;
Only the oblivious labyrinth all around.
He did not dream of the trap within the trap
In the mad moment, nor that he would long
Sometime to have the beloved victim there
For the deep winding dialogue without end.
Pity him, for he cannot think the thought
Nor feel the pang that yet might set him free,
And Judas ransomed dangle from the tree.

THE CHOICE

The prisoner wasting in the pit,
The player bending over the strings,
The wise man tangled in his wit,
The angel grafted to his wings
Are governed by necessity,
Condemned to be whatever they are,
Nor once from that to move away.
But the brave and the wise say,
It is your prison that sets you free,
Else chaos would appropriate all.
Out of chaos you built this wall,
Raised this hovel of bone and clay
To be a refuge for liberty.

W. R. RODGERS

THE PURSUIT

(From *EUROPA AND THE BULL*)

Once, silent in water, as in a glass
He saw her pass, and darted forward; then,
Like a dare-laden dart that loses heart
And sides with air, he swerved and stood, swithering;
And still the arrow shivered where it struck.
The cheeks of air were burning where she passed:
O, there was never the like of her: a look,
And all the larks' tongues went laddering up
The spine of his sky, and the garrulous rooks
Of his gusto rose and spun on arias
Of air, and out of his plucked heart-string
The pigeon-beat sprang pizzicato. Cheat
She was to leave him; fish that flash and leave
A false and staring face of studied emptiness
Were not more cold. And weak as water he
To waver so, who should be stone. Useless
This jelly-edge of adulation. Had he
No cold to harden him? Long
He stood there, dry, withdrawn as weed,
Gazing at his dismissal.
Weed, after sea has gone, longs after it
Asks for it, is wistful). That way she drew
Out every eager tongue and feed of him.

How he leeched after her!
He longed to stop this longing, to burst
The thong, to be beholden to no one,
To wander at will, to squelch and to squander
Without regard, to fray off silently
Like children from their chiding; to be
Vapour and vagabond.
O to drone on in onlyness like the bee,
To stop and helicopter over the rose,
Or like a bird — that bit of looking-glass —
See all and take-in nothing, be mirror
And no more. But every hole said 'Have a heart!'
And every hill cried, 'Hold!' Somewhere must greed
And godhead in him meet and mate.
Animal-man, god-man, the two must have
Her for hyphen and for life.

But no remembering air remarked her presence.
Only the hawk dangled its dark tidings
Overhead, and a shadow of silence
Fell. This land was death; webs of breath
On every bush; loneliness curled in the leaf;
The leech was king.
The shot bird hung in air, the blown rose
Forgot to fall.
Now hill-hurrying, now dale dallying,
He stammered on in shining stealth among
The thieving glooms and tunnelled sidings
Of the wood. Thorns, those tear-alongs of gloom,
Extorted care from him. A backsprung branch
Of laughter lashed his face. And once
A whine of light went past. He winced. What hand
Had squeezed the whistle-bag of sloth, and shot
That shining quick at him? What fist
Had tightened? If only he could find it,
Prise it open, surprise it. If only

ch leaf here were a word, and every curse were a tree,
would cover the world with his umbrage.
ge jagged him. How he longed, quivered
cudgel these rocks to jelly, to card
ese reaches to grass. So, for miles and miles,
sentment smelled and smouldered; though sometimes
oke broke into a glow, a smile. Sometimes, too,
o his nostrils' violet caves he drew
few saved scents of her, savouring them;
e green yet sweet; the purple O but bitter.
en in eye-bright openings he passed
ifers that half in love, and half in fright
ngled and lifted all their tails for flight.
t lightly along the railing of their looks
drew his stare; and O what a hicupping belly
bullying light went before him; how
creamed his way through their gloom, leaving a wake
d wash of widening silence. Yet still
eir lowing slowed him as water sleeves
d slows. Once he stopped
wonder and to widen at the sight
willowy birds that, sail-like, wiled their way
tween the winds. (Birds show the shape of air;
these words do the birds' shape, converting
ck again to air their spirit). Like stone
stood there, his feet grown into roots
deep reluctance; quiet as the lake
iose roofless and unruffled eye took in
e sky, as truth takes in a lie. Strange
w wildness weans the sense, withdraws the sight
om set response, feathers and furthers it.
l the wide air now crowded and keyholed
rough him. Cloud and clod were both more clear,
re particular; silence too was ear-lighted;
nt was tended. He noticed the wren's nest,
luminously loved; the bee's furred foot,
e honeysuckle's hinge. A bead of blood

On a bird's beak told him the rose was sore
Today. The harsh grass was on edge last night,
The blunt wind said. Deep in their cups he saw
The acorns sleep: and the hare — that leaping pulse —
Twitched past like water. He noticed, then,
A severed ear of iris borne away
On the reticent river: had she *so feared*
Its eavesdropping? Dared she pluck it? An argus eye
Blinked beneath a stone. Had she thrown it there
From spite? Again that momentary cry!
Again she mushroomed into dumbness!
Ah, how could she expand out of his scope?
Sometimes it seemed as if a hush of hands
Blew everywhere like smoke, herding her on
And hoarding her. It was a day for hush,
Anyway. Even the loose leaves
That hung about in tatters of light talk,
Let fall their chattering latches at his shadow:
And the stuttering blackbird skittered away
Into the ditches, dropping its stitches:
And soft and seldom came the cry now, yet still
Through the bled air of her most pointed strike
He followed — like a haft and aftermath —
Europa. Through the suck and clap, pith and spit
Of sounding clay pounded the sulky bull,
Till suddenly his path flared to a fan.
Here was harder ground, great scoop and scope. At each cl
Of his chiselled hooves the stones came to heel,
And fiery spirts of grass flew from his toes.
How she *had silked and sleeked these grasses flat*
As any sickle in her passing: and still
The galleried leaves and grieving doves longed
And looked after her. Cautiously he looked
In every grove for her. O frugal love!
Cuckoo folly! For he was the light leaf,
And she the shadow under; half-lift it
And she flees delinquently

ike water every way gone wild.
'ater, the stone's child.

Iidway they met
'here daylight and delight broke through the roof.
'here in a tambourine clearing of shaking leaves,
'here nightly the ambient moth on its undulate thong
)f nothingness dances, she flashed;
he at the touch of whose name
ll his tongue's tapers would flame.
) what wonders can happen in woods
)r in words, what two may touch, what gloom
'an ignite, halves hyphenate; what dead ends
Ind hands join answering hands.
ls when the rounding sounding bee at last
llights and kisses the sill of its stillness,
ts singing skein at length wound into a ball,
o all his dreamy wanderings had come
'o one true pass; here through the gate of horn
'hey threaded to be born. Why should she shir
Ind shudder then? Scared by his lashing air
he curled back into gloom,
'he silent pleas of her eyes
umping from place to place
)f his bold unblinking stare. Cold, he thought,
'old as cut-glass
'hat holds a burning eye of candle-light
Ier body is. Its beauty's to distract
'he tender lover, its answer's to deflect
Iis anxious longing and to make it linger
n thinking ways; it fractures and delays
Iis single gaze. That hovering face,
'hat cold shoulder and the swelling hopes
Below, have no warm arm or base
'o widen or embrace one.
But stiff, as if in alarm,

She bristles into beauty. O a thousand thistles
Of glass and kisses of ice she is.
Fire in a thousand mirrors is the eye
That looks at her with warmth; and each light facet shows
Only a dancing midge, a jigging image
Of changing joy. Gently on the swell
Of her he rose and fell, reflectively.
Then as between two lifts the candle-flame
Sinks to rise stiff, tip-toe, and finger-still,
Stretching at length to its ecstatic aim
As if from slackness it had drawn its fill,
So on knees of night the bull sank
Lowly to his socket,
And so — all stitches stretched — on toes of light
The god rose slowly. How could she not,
Hooked-up to that hawkpoint of hovering love,
Feel fear? Seeing him assume
That luminous image, did she divine
The blind millenium of mind behind
The upstart moment, the deep duplicity
Of flesh and spirit, clod and cloud, the make-and-break
Of clamouring animal and calm god,
And man the amalgam?
Ah but she had neither ear nor air
For argument, who now could only stare,
Round, thoughtless, oughtless, at the travailling god,
Who slowly rose before her.
In tiers and terraces went clambering up,
Out of his huff of hooves, his blazing cape
And carapace of darkness, covering all
The clinging undertow of apathy.
And in that darkness wrestled the lone god,
Jolted in every joint like elbowing flame
That strove for overthrow. What here had grasp
Of anything? What smoke-scream called him forth
So suddenly? She saw his osier-arms
Sprout, his fisted hooves fray into finger-fronds,

'he abrupt bull-neck extenuate. A shin
nched up to knee and sunshined into thigh.
ack into lack the entrances all led,
ut all the vents evoked the forward god
Vho rose and faced Europa.

) how the blush belled in her body now,
Ind how the confused water of her wits
egan to cloud and boil.
le from her confusion took delight,
he from his joy took more confusion still,
Ind still the dizzy circle swirled them in
Ind swung them up in swings of argument
Ind roundabout agreement. Each way they swayed
Ind swirled alternately, were two and one
y turns, opposed and yet appeased:
Ind, in between, the pulsing spirit flowed
n threads of love: love, the silver thread
)f thirst in every well, the saving vein
)f soil in every soul! Knee-deep in grass
'he god knelt then and hooped his patient hands
)ver her frog-like body's fluttering vein
Is if to capture it. Ah but to have
Vas not to hold. Swallows that sleet and slight
'he airy eaves in flight were not more light
'han he at play. And yet
I blindman's praises of haze
Vere not so lacking in phrase
Is night-light fingers were that wary day,
Vanting in subtelty.
Inomaly of love that less-than-light
Ind almost-lost should most molest and tease
'he nettled flesh. O how the greedy gaps
)f rapture in her ran to feed
)n deprivation, eagerly gulping up
'ach sharp repulse, Gaps are not empty.

Those who, living in gloom, employ all lights
To plume and amplify it, best know
That blackness is not lack; more lives in it
Than meets the eye. Ice has fire-crackle in it,
Heat has frost to free it from its laxity.
Tethered to each other's throats,
Skinny saint and roguish satyr
Strangle on one string like goats.
O fructifying friction, furthering both!
Sharpness is all. Defection or devotion,
Each fears and foreskins each, and whets the edge
For issue. Look how in this one man
The animal ran on, the god drew back
From brute rapacity, reining and rearing,
Yet the tormenting rub and rob between
Was itch and ecstasy to him.
That curling wool of mist
That bore Europa first and all her chatter
Of girls, grew where two instincts kissed and kicked
In lag of ice, alacrity of water.
O rise and fall of breath, ins and outs
Of a season — all's fanned by vacillation.
He was but tumbling timber in her waves,
And in her sea's accordeon-squeeze and swell
He rose and fell now. Tides bore him back
Surprised. An undertow of hope
Returned him. Each lag increased his longing.
What passionate rhythm in the blood had hinged
This shingle-flesh, swung him between
The dying depth of birth, the deepening sea
Of death? What flux of generation bore him on
To this one woman, flung him on this shore?

Here on the sill
Of silence and assent
She waited wordless, though her body spoke.

; trundling thunders pause
ıd pitch their lightning tents upon the hush,
· as the darkling bird
owds all its longings into one last rush, so
er backward breasts like trumped-up charges rose
ıd brazened out his coming. Three times
ıree times the dust thrilled and throbbed
ıd rills of answer ran between the stones.
ıree times the rod gulped and pulsed
ke shaken rope.
ıd louder drummed the blood-light in his ears,
iffer the lift, rounder the hour at last
ıat struck for home. Love, like a lick of oil,
ıat softly clicks the lock and often,
id over her then and loosed her backward wards
› one sprung cry — « Zeus »! O the fountain-throw!
ıe twitching hitch! the quiet!
›, sun and moon! Come, musk and cinnamon,
ssume me now.
ng me the dying god, the night's denial and
ıe light cock-crow.
t all the mournful musics flow
ver his morning deeps, and mask
ıe blind bull bellowing slow, the sea-bell
olling low in funeral-gloom.
ght fails within the wood,
ıe last, the best pieces of brightness fall
to the base grasses that appropriate all.
as grass amasses grass,
ay sleep after sleep, loved over by leaves,
ıgross those two, house them and hush them
arms of amaranth.
ıd may the nodding moth of myth
every mouth take breath and wing now
ıd dance these words out in honour of that wedding.

RONALD BOTTRALL

NATURAL ORDER

Chemistry moves in a man
And the retort bubbles over.
Seed, lost by the million,
Swimming, drowning, gone,
Sought my mother's womb
And one was the lover,
The salmon that leaped the boom.

Tree with your whip-like branches
Long, green, longitudinally grooved,
Smite till my obstinate back flinches
Till I am subdued to nature and loved
Like a pistil caressed by pollen in the wind.

Here I sit at a cafeteria table
Surrounded by slippery harmonies
And couples spatchcocked between
Sundaes of loose-tongued babel
Unsentient, twittering like mice.
Beneath the television screen
Dazed, all eyes dead, glazed like fish eyes.

That palace with its walls
Straddling the slope, the library
Of the light of Italy,
Those miracles of nature and of art,
Urbino and its court,
Sing, dance in me in consort
With the ordered hills
And wizened olive trees that drew
A guiding beam to Raphael's eye
And stung Piero's fantasy
So that his line and his perspective grew
And grew until they reached infinity.

Below the hills the girls (then
As today) their skirts blown by the breeze
Disclosing the white backs of their knees
Lean to the washing trough
And thresh the clothes. The working men
Kneel down to Federigo, doff
Their caps to bless his heir
And cry, « Oh God preserve you sir! »

Bearings were not in doubt
On Urbino's hill in Guidobaldo's time.
The meet was thought.
Elegant Bembo
Feared not to try the classical sublime.
Taste was as exquisite
As a compassed arc,
Talk rounded as Giotto's O,
The simile apt, urbane and prompt. What mark
On sea or land, what light
Signals us from the further dark?

Bembo said, « beauty is bodiless,
The spoil of the soul's victory, »

Thus trying to redress
The natural bias of the innocent eye
To seek a human form
By conjuring with a Platonic paradox.
But bereft of her bodily frame
Beauty is fair game
For any hooligan to harm.
Beauty's circle is a charm
But if the invisible centre rocks
In time with the seismic shifts of God
And here is truth,
Then this trembling point is hard
And scant a foothold for the swarms of youth.

The couple on my left sit hand in hand
(Before them a banana split)
And listen to the eight-piece band
Chortle a stale Broadway hit.

Tree, tree, lost to us now
To us caught in the snare
Of the knowledge of good and the know-how
Of evil. Tree, now you are bare
Can we dare hope again
For your white unisexual flower?
We too had scents when young, at the hour
Of sleep when broken thoughts
(The day's added noughts)
Could ravel into one skein.
We dreamed and lived in images
Of unheard lips, like Argonauts
Roaming in holy rages
The secretive Mediterranean.

We locked our desires in golden cages.
Poor alchemists! The dross prevailed.

The precious metal
Died and the casuarina's petal
Lay skeletal on dusty hedges.
Desires had failed.

On Urbino's hill the wind
Blew intellectual beauty into the mind.
The tree of man was rooted
In its own strength. Man had refuted
Babel and talked with the stars.
Order walked between the jars
Of local wars, a Vitruvian order
Balanced like a butterfly in a border
And enduring as a cedar.

In Islington I'm kept awake by trams
Abetted by a thousand radiograms.
And now the clattering of trays
Startles me back to urbanality and tea.
On the marble-topped table lies
An adequate tip for spavined fillies
Lamed by suburban tumorous disease.

No sane man alive
Or dead would wish to deprive
John Keats of his coloured words
Or of his nightingale tongue,
On which the young
Delightedly have hung —
Gay lures for fledgling birds.
But I have seen the words
Grow dim and the anthem fade
Down a lost visionary glade.

Take heart, take horse!
Yeats' old nag could course

A hare and at the end
So gamely full of tricks
Could take a leap over the Styx.
The leaf, though turned
And withered on the stones,
Has kept the pattern in its bones.

Tree, your chemistry is ours.
You breathe and drink with us
And in us igniting like a fuse
The sap rises. When the wind bores
Through the order of the wood
We feel the shiver in our blood.

SYDNEY GOODSIR SMITH

LUVE IN FETTERS

I

To grein for her, and then,
The haein dune, to fear
E'en i the airms o her
The glorie that maun end,
To see the twynin ere
The passion's spent —
Och, there,
Is luve in fetters lain.

II

It is I that cry, here
In thir leanan streets,
My prison, whar the wind beats
Wi the like lash I bear
Reid on the nakit breist —
To hae you here when I hae nocht
And, when I hae, no fear
The endin o't.

LEANDER STORMBOUND

The auld mune on her back
In a black lift o rags
That the wind pell-mell
Rives wi a banshee yell
And a blaff o hail —

Out throu her eldritch rags
The auld mune-hag
Looks on the bylan seas
Whar sleek as backs o seals
Curls ilka sweel,

And looks on the tuim promenad,
The folk aa abed
On this daft nicht but me
That looks on the stairvan sea
Wantan ye.

And awa ayont the faem
And the black storm, at hame
Ye're sleepan peacefullie —
Or maybe hear the thunderan sea
— Wantan me.

PRAYER IN THE SMALL HOURS

Mither o the winds, come here to sleep!
Lowan the cavaburd outby, and syne
Breathe saft as fedders round this heid
Whar ower monie voices speak.

Och, gin I could skail them out o mynd
And sleep till the clamor in me dees...!
But wha can dumb his secret sel
Or ever flee the Eumenides?

WUID-REIK

The wuid reik mells wi the winter haar
And aa the birds are gane,
Theyre burnan the leaves, the treen are bare
— December rules a dour domain.

The wuid reik draws a memorie
Frae some far neuk i the brain
When I was a loun and hadna lo'ed
And never kent the world's bane.

Och, burn the leaf and burn the branch
And burn the holly treen!
Och, winter, burn the hert I want
And syne burn mine again.

THE ELDRITCH SANG

The tuim and simmer nicht was still
And throu the gerss the nicht-breeze ran
As frae the sleepan wuid I heard
An ourie eldrich sang.

Whance it cam or what its leid
I ken I'se never ken
— But aa the dreams that I hae dreamed
Ran throu my memorie then.

O, when, when, my luve? I cried
— The globe rocked in the nicht —
A spate ran throu the skudderan hert
As the sang deed in munelicht.

THE MOMENT

The gaslicht flichtered on the stair,
The streaman cobbles black wi rain,
I held the auld world's glamorie there
— And aa the grienan years were lain.

In our braith did past and future mell
And aa was as it aye had been,
I' the nicht o space the globe was still
— Was't birth or daith we breathed yestreen?

Fowr years fleered up like paper then
And in the bleeze the future burned,
Your black een wild i the staucheran flame
As the wings o Fate abune us turned.

Glossary

grein: long *haein*: having *airms*: arms *twynin*: parti
thir: these *lift*: sky *blaff*: sudden squall *bylan*: boili
ilka: each *sweel*: roller *tuim*: deserted *aa*: all *stairva*
starving *wantan*: without *faem*: foam *lowan*: calm *ca*
burd outby: blizzard outside *ower monie*: too many *gin*:
skail: scatter *sel*: self *wuid-reik*: wood-smoke *mell*
mingles *haar*: seamist *gane*: gone *treen*: trees *neu*
nook *loun*: youth *syne*: then *tuim*: empty *simme*
summer *gerss*: grass *ourie eldrich sang*: eerie, uncanny so
leid: message *skudderan*: shuddering *deed*: died *glamori*
magic *lain*: longing *braith*: breath *mell*: mingle *fleere*
flared *een*: eyes *staucheran*: staggering.

ALEXANDER TROCCHI

From THE OTHER WIND *

. . . .

Ah, lift thine eyes
give over weeping!
Love when day dies
comes a-creeping
Over night skies
out of sleeping
with the moon...

Ah, lift thine eyes
for love is calling!
Unveil thy thighs
unto his longing
As the day dies
thy thighs enjoying
Death comes soon...

. . . .

* Extracts from an unpublished poem by Alexander Trocchi.

. . . .

. . . .

I have been walking the streets all night
looking up at lighted windows
"Ay, amor
que se fue y no vino"
resuscitating old smells of girls in overalls
"Ay, amor
que se fue por el aire"
theirs was a delicate fear
(against railings in the park, spine-giving
when there was no way to flee)
"Ay, amor
que se fue y no vino"
I have been walking the streets all night
am not without contention...

Go, my song, into cities that take only raisins of the ea
(a jewish firm, administered by a Scotsman
in Istanbul)
baking teacakes for consumption in suburban cafeterias
2d. attached by a pin
to the small towns
where the ladies of fashion are polite
in their immaculate delight
and when the evening is growing late
talk in thin accents about poetry
or the Rev. who (it is whispered) hears confessions
was seen, only yesterday, in conversation
with Father Hogarty of Our Lady of the Flowers
Do not be alarmed
The bishop has been informed...

an odour of destruction
ngst the mahogany condescension of board meetings
urgative to the fat bottoms of town councillors
them see their tailors
vear a toga in public places
them keep their wives in bed
send their teetering daughters to a whoremaster)
TEAR UP THE AGENDA!
us have more of Heracleitus, Anaximander...

Beati mortui, saith the Lord
for they (at last)
shall be inherited by earth
them cease to wear the garment of inheritor...

into cities that take only raisins of the east
(and an occasional fig
red for chocolate to the army of occupation)
talk of the backward countries
Move west with the sun
Let the vapours of coarse tents
lie darkly
on the women in the cities

, in the morning the moujiks
came down from high ground
bringing with them white horses and brown horses
thongs of leather
came with white horses and brown horses
in heavy weather
through low clouds into green land

with them were no women
only memories
of brown tree, brown land, brown water

In Odessa the women of the jews have dark hair
In Odessa the women of the jews are everywhere...

Go then, my song, into long territories of the past
(there, at the throat of the poet, is thy Authority)
even as thou goest to the womb of the dark woman
who baked bread for me
made bed for me
lay nightly in my arms "luxurieuse
de corps et de consentiment"
and be to her an endless moniment
— for short time an endless moniment...

Paris, 1951

SHAUN FITZSIMON

TRUMPET ON THE MOON

umpet on the moon, or walk up to a star
th dimpled Ariel hand in hand, May-eyed,
y-lipped and limbed, and seem to find
manner of things that dazzle as in dells
ere drinks him deep the bee from the pollen's gold
the flowery cups; or get kisses
Danae's ferny bed from Helen's lips;
by power of the dogrose, bog-myrtle
belladonna, or any pleasant plant
it in the Maydays thrusts up good and stately
of the earth — with any such find favour
cast on ashen face an ageless spell, give
uth to the blue lip and light to lightless eyes;
g bells for nothing, pull people by the sleeve
d smile in their faces sweetly, shake them up
th a laughter full of heavenment and life,
th words tumbling out, no matter the meaning,
long as they be singing, tinged with the fire
the Mayhour broadly breaking on the green.

ough barbarous because so good and full,
tingling quick, be nowhere a tinge of shame

or any blush that's not the heart's true bloom,
or timely reminder of life still at large.

Have silver-tongued the merry bells of Faery
tinkle with the celeste, and muted violins
call forth with the oboe's voice the deepy bass
of the world of the oxen, stag and stallion,
all tonlimbed things that breathe the beast-worlds sweat
and mightily go, heavy-legged or light-hoofed,
according to their needs, their sex and brain.

No matter if it be the stink of afric swamps,
if life it has there let it be, and bless it.
This day even Lucifer we shall have,
him forgive, stood there in morny meadow,
oakily to tower, his terrible torso
braced against the quantum of his sewing.
Him Christ too, we'll have, handsome in his good
standing there in the meadow, but something apart
in his open-neck shirt and poet's eyes,
and neither appearing to be, by sign or wrote,
the protagonists that they are, just two
who tolerably grin, very curious
about their effects, now that the May is here.

Have all be of the hour, the good fruit, half
in the bud and half in the cheery blossom.
Gather from strangest places the laurel leaf
for the laurel crown, and go it forth
in a gay apparel of hyacinth,
jasmine or bluebell, anything fresh and wild,
removed from the dumb decay of winter's whims,
all sorrow-begotten. Act as if the May King,
Chaucer the Child, looked from the eyes of the lamb
and told of things never before bespoke.

rily suggestive, hear the summer
tinted feet pour past, sprite for elf,
iry lordling and the Fein, a scented rush
all the prize presences of earth,
lf mist, half thing, as best loved things do be,
d there in the meadow to foregather
ound those Two, who, in the Maysheer Maylight
e neither good nor bad but simply gods
virtue of their auras, looks and silence.

rusalem or Paris, powers a-tower
ve fixed it so that everything be friendly
r this Walpurgisday, and all to be
ll of the light forgiveness blows its own.

umpet on the moon, or walk up to a star
th words tumbling out, no matter the which or why,
long as they be ringing, tinged with the Truth
the Mayhour broadly breaking on the Lie.

I HAVE OUTWITTED THE WOLF

I have outwitted the wolf
and taken the fox off gaurd.

I have friended the tiger
and robbed the bull of its horns.

I have kissed the snake's neat head
and looked in the lion's face.

I have bowed to the leper
and tasted death with the worm.

I have sat with the sparrow
and soared on the eagle's wings.

I have scotched time with the rose
and killed the weed at a word.

I have let the lamb lead me
and heard the goat at my heels.

With battalions of shadows
I have quietly stormed Athos.

THIS MORNING OVER MANY WATERS THE SUN

This morning over many waters the sun
belled open the rose, in disinterested day
dressed up my eyes, then set me on the edge
of earth and air, from thence to dive to know
why my shadow through the grassworld crept no more.

L. P. HARTLEY

UP THE GARDEN PATH

I was surprised to get a letter from Christopher Fenton
:h a Rome post-mark, for I did not know that he had gone
road. I was surprised to get a letter from him at all, for
had not been on letter-writing terms for some time.

« My dear Ernest », he began, and the opening, conven-
nal as it was, gave me a slight twinge, « How are you getting
? I've never had to ask you this before — I've always known!
t it's my fault, I've let myself drop out of things, and it's
good deal thanks to all this gardening. Gardening was to
ve been the solace of my middle age, but it's become a
ant, and holds me in a kind of spell while you have been
ging ahead. Well, now I am punished because I've had
go abroad just as the rhododendrons and azaleas were
ning out. They should have been nearly over, if they had
eyed the calendar, and I timed my departure accordingly,
t as you may have noticed, spring this year is three weeks
e, and they have let me down. I promised R.M. I would
him this visit and can't possibly get out of it. All un-
tingly I have made myself the angel with the flaming
ord! In a world bursting with sin and sorrow I oughtn't to
ke a grievance of such a small matter, but I can't bear
think of all my flowers (very good ones, some of them)
oming without me. And this is where you come in, or
ere I hope you will! I know you're not much interested

in gardens, you have more important fish to fry, but
used to quite enjoy them in the old days, so perhaps
would do me a kindness now. It is this. Will you spen
week-end — the week-end after next would be the best fr
the flowers' point of view — at Crossways? My couple
in charge. You were always one of their favourite visit
and I know they will do their best to make you comforta
Please get what you like out of the cellar. I still have
a few bottles of the Mouton Rothschild 1929 that you u
to like. Make yourself thoroughly at home, — but I kn
you will. I always think that a host's first duty is to abs
himself as much as possible; I shall be with you in spi
though not in the flesh. There's just one thing — I wo
call it a condition or a stipulation, because in these days
burden of hospitality (if one can call it that) falls more hea
on the guests than on the host, — what with tips, train-fa
the discomforts of travelling, etc., and, in your case, loss
valuable time. It is really for the host to write a Collins.
I will only say that if you consent to do this, it will incre
my sense of obligation. I know how tiresome other peopl
hobbies can be, — lucky you, you never needed any, yo
career has always been your hobby. I don't suppose you w
really want to look at the flowers very much — they toil n
neither do they spin! — and a glance from the dining-ro
or the drawing-room window may be all you will want
give my Eden. But all the same, I do want the flowers
be seen, even more urgently, perhaps, than I want you to s
them. Somehow I feel that if no one sees them except t
gardeners (who don't care much for flowers, anyhow, a
just take them for granted) they might as well not exist. P
haps, if Ronald Knox's limerick is true, they *don't* exist! A
that glorious colour lost, and the scent of the azaleas ju
fading into the sky! It is the only beauty I have ever creat
and I should like to think it was preserved in someon
mind. I really ought to have had the garden « thrown open
(ridiculous expression) to the public, but it needed more o
ganising than I now feel equal to. So would you, my de

nest, at four o'clock on the Sunday afternoon stroll down
iat I magniloquently call the Long Walk, from the fountain
one end to what you once called the Temple d'Amour
the other? (The fountain is new, you haven't seen it). And
you go, give the flowers a good look and don't hesitate
tread on the beds to read the names of anything that
ecially takes your fancy (but I don't suppose anything
ll). And try to keep me in mind all the time, as though
u were looking through my eyes as well as yours.

Will you do this for the sake of our old friendship?
ill you even promise to do it? I know how busy you are,
t perhaps you would send me a line to say yes or no.

Yours ever. Christopher ».

Christopher was right. I was busy and though I didn't
ppen to have any engagement for the week-end he suggested,
lidn't want to travel all the way down to the New Forest
spend a lonely Sunday. And I didn't want to get again
awn into what I felt to be the unreality of Christopher's
e, of which this proposal was such an excellent example.
had never outgrown his adolescence or improved his
olescent gift for painting. He had allowed himself to be-
me a back number. A private income had enabled him to
lulge a certain contempt for the world where men strove,
t he was jealous of it really, hence the digs and scratches
his letter. I had got on at the Bar, whereas he had not
en even a successful dilettante. I imagine he did not know
e way that people talked about him, but perhaps he guessed.
Oxford he had been a leading figure in a group of which
vas an inconspicuous member; we looked up to him then,
d foretold a future for him, but I doubt if he would have
iieved it, even without the handicap of his silver spoon.
cept in what pertained to hospitality he was out of touch,
côté de la vie. He was good at pouring out drinks, and his
ends, myself among them, appreciated this talent long after
was clear to most of us that his other talents would come
nothing. And though a drink is a drink, the satisfaction
gives varies with whom one takes it with. At one time

Christopher could afford drinks when we couldn't. Later, could buy our own drinks and consume them in circumstan and in company which he couldn't aspire to. There is a fr masonry of the successful which we shared and he did n This he must have realized, for mine was not the only defecti from his circle. I didn't dislike him — one couldn't disli him — but equally one couldn't take him quite seriously a human being.

So my first impulse was to say no, for I hate prolongi any relationship that the meaning has gone out of. But th I remembered Constantia and I thought again. I hadn't f gotten her, but I had pushed her out of my mind while rea ing Christopher's letter.

Christopher hadn't mentioned Constantia in his letter b she was there all the same, in the wistful tone of it and t scarcely concealed bitterness. Yet he had no right to fe bitter; she told me that at one time she would have marri him gladly if he had asked her. She was thirty-two and want to get married. But he didn't ask her. She hadn't told n but I am sure that their relationship was never more th an *amitié amoureuse*. It was a sentimental attachment wi the same unreality about it that there was in everything did, and I felt no qualms about taking her from him. It true that I met her through him — at Crossways, as a matt of fact, at a week-end party; to that extent I owed her him. But that is an unreal way of looking at things and I d not think I was betraying his hospitality, or anything of th sort, when I persuaded her that I could give her more th he could. He had no right to keep her indefinitely paddli in the shallows in which his own life was passing. But thou we were lovers, she hadn't said that she would marry r and I guessed it was some scruple about Christopher th stopped her.

I suppose some of her tenderness for him must have ent ed into me, for when I read the letter again I felt I oug to humour him, as much for her sake as for his. After a she was the last, the only person who cared for him in t

y he wanted to be cared for — whatever that was. I should : through the week-end somehow. I wrote to Christopher d I wrote to the Hancocks, Christopher's married couple, ling them the train that I should come by.

What surprised me, when I got there, was the familiarity it all. I had forgotten what a frequent visitor I used to . « Why, Mr. Gretton », Hancock said, « you've deserted us, u're quite a stranger! » But I didn't feel one: I could have und my way about the house blindfold. « It's over a year ce you came to us », he reminded me. « We often used ask Mr. Fenton what had become of you ». « And what l he say? » I asked. « Oh, he said you were too busy, but I said, you couldn't be too busy to get away at the week-d ». « Oh, but I expect you have plenty of visitors without : », I said. « No, sir, we don't, not like we used to have. course it's a nuisance, food being what it is, but Mr. Fenton es having them, and it's always a real treat to see you, . The new faces aren't the same by any means, not the ne class of people, either ».

I took up the Visitors' Book and saw several names that re strange to me. Christopher had been trying out some w friends. But there weren't many names at all; to turn ck a page was to turn back a year, and I soon found my n. « It does seem too bad that you should be here when . Fenton isn't », Hancock prattled on. « He always looks ward particularly to your coming, sir. Though now of urse he's a good deal taken up with his garden. He's got be terrible fond of flowers. Often he works in it quite e. Those rhododendrons he's so set on, sir, of course they ks after themselves, as you might say. But gardeners are alike, sir, you can't get them to weed the flower beds. w this herbaceous border, sir, you can see it from the ndow... ». His glance invited me to go to the window, but some reason I didn't want to. « Often of an evening I go the window and see him stooping and call out to him t dinner's ready. Would you like to see the garden, sir?

He was ever so anxious you should see it ». — « Well, not j now », I said. « Of course I shall go and see it tomorr Now I think I shall have a bath. Dinner's at eight, I suppose — « Yes, sir, that's Mr. Fenton's hour, though there's ma in these times has put it earlier. The wife, she sometim has a moan about it, but of course we have to respect M Fenton's wishes ». A question that, absurdly, had been naggi me all day now demanded utterance. « I've brought my dinn jacket, Hancock », I said, « because I know Mr. Fenton lik one to change for dinner. But as I'm going to be alone, you suppose he would mind? » « Well, sir, it's just as y like of course, but you won't be alone because there's a la coming ».

« A lady? »

« Yes, sir, didn't you know? But perhaps Mr. Fent forgot to tell you. He's been very forgetful lately, we've be remarked on it. Yes, sir, Miss Constantia Corwen, you kn her, don't you, you've stayed with her here several tim A tall lady ».

« Yes », I said, « I know her quite well. I wonder if M Fenton told her I was going to be here ».

« Oh yes, sir, I expect so. He wouldn't forget the sa thing twice ».

It was six o'clock. I went to my room, meaning to st there till dinner-time, but when I heard the crunch of whe curiosity overcame me and I tiptoed out on to the landi above the hall and listened. « Yes, Miss », I heard Hanco say, « The master was dreadfully cut up about missing t flowers and all on account of spring being so late ».

I could understand Constantia making sympathetic nois but there were tears in her voice as she said:

« Yes, it was terribly bad luck. I am so sorry. Is the time to go and see the garden now? »

« Well, Miss, it's just as you like, but dinner's at eig and there's a soufflé ».

« I shall only be a moment and I think I won't change dinner, as I shall be alone ».

There was quite a long pause and then Hancock said, a puzzled, diffident voice:

« You won't be altogether alone, Miss, because you see Mr. etton's here ».

« Mr. Gretton? »

« Yes, Miss. Didn't Mr. Fenton tell you? »

« No, he must have forgotten. I think I'll go up to my om now ».

« Yes, Miss, it's the usual one. I'll bring your things ».

We were sitting together in the drawing-room after dinner, l a little in the shadow of our first embarrassed greeting. ien we met in public we often didn't smile; but never til now had we not smiled when we met in private.

« Should we take a turn in the garden? » Constantia ced.

I demurred. « It's too late, don't you think? Probably the flowers are shut up for the night ».

« I don't think rhododendrons shut up », Constantia said.

« Well, there isn't enough light to see them by ».

« Let's make sure », said Contsantia, and unwillingly I lowed her to the bay window.

It was a house of vaguely Regency date and the drawing-om was on the first floor. The Long Walk ran at right gles to it, nearly a hundred yards away. It made the southern undary of the garden. We could see the tops of the rhodo-ndrons, they were like a line of foam crowning a long rk billow; and in front of and below them the azaleas, a aggling line, hardly a line at all, gave an effect of sparse-ss and delicacy and fragility. But the colours hardly showed all.

« You see », I said, « you can't see ».

She smiled. « Perhaps you're right. But we'll go first thing the morning ».

I laughed. « First thing with you isn't very early ».

We went back into the room and sat one on each s
of the fireplace, trying to look and feel at home; but
constraint had not left us and the house resisted us. It wo
not play the host. I felt an intruder, almost a trespasser, a
caught myself listening for Christopher's footsteps on the sta

« Christopher's absence is more potent than his presenc
I said as lightly as I could.

« Ah, poor Christopher », sighed Constantia, « I wish
could feel we were doing what he wanted us to do ».

« What did he want us to do ». I asked, « besides lo
at the flowers? »

« I wish I knew », Constantia answered.

I was glad to find myself growing annoyed. Christoph
had somehow turned the table on us; he had got us in
his world of make-believe, his emotional climate of s
stultifying sentimentalism. He had becalmed us with his sp
of inaction, which made the ordinary pursuits of life se
not worth-while. He had put us into an equivocal positi
even in the conventional sense of the term it was equivoc
Well, I must get us out.

« Are you sure you wouldn't like me to go? » I sa
« The Tyrrell Arms is only a mile away ».

« No, no », she answered. « He wouldn't want you to, n
do I ».

« Listen », I said. « If it was a practical joke, it was
damn bad one. You don't really think he forgot to wa
us both that the other would be there? »

« Warn us? »

« Well, would you have come if you'd known I was co
ing? »

« Would you? » she parried.

« Certainly », I said, with more decision than I felt.
would go anywhere where you were, Constantia, It wou
be a plain issue to me. All the issues are plain where y
are concerned. I don't have to dress them up in flowers

« Ah, the flowers », she said, and turned again to t
window.

« If he meant to make us doubt our feelings for each
er », I argued, « he will be disappointed, as far as I'm
cerned. He has thrown us together by a trick. He has
anged for us to be alone together in his house. He has
: us into the position of an illicit couple. Why don't we
e up the challenge? »

Constantia frowned.

« He wanted us to see the flowers », she said, and she was
l saying it, in effect, if not in words, when the time came
week-end visitors to separate for the night.

I am usually a good sleeper but I could not sleep and
s the more annoyed because I felt that Christopher's in-
ence was growing — it had spread from the emotional
o the physical sphere. First he had surprised and kept me
essing; now he was keeping me awake. I had a shrewd idea
t Constantia too was wakeful; and the irony and futility
our lying sleepless in separate rooms all because of some
undless scruple that Christopher had insinuated into our
nds enraged me and made me more than ever wakeful, as
ger will. About two o'clock I rose, and, turning on the
ht, I stole along the passage towards Constantia's room.
reach it I had to pass the head of the staircase where
disappeared into the thick darkness of the hall below.
centuated by the stillness of the night, the blackness seemed
come up at me, as though it was being brewed in a vat
l given off like vapour: and though I wasn't frightened
elt that Christopher was trying to frighten me and this
de me still more angry. I listened at Constantia's door
l if I had heard a movement I should have gone in, but
re was none, and I would not risk waking her; my love for
was intensified by my irritation against Christopher, and
ould not bear to do her a disservice. So I turned away
l deliberately bent my steps towards Christopher's room
I knew that he left his letters lying about and I thought
night find something that would let me into the secret of
intentions — if intentions he had; but more and more

I felt that the conception of this visit was an idle whim, w hardly enough purpose behind it to be mischievous.

I like a bedroom to be a bedroom, a place for sleep in, not an extra sitting-room arranged for the display modish and chichi objects.

Christopher's bedroom was even less austere than I membered it; there were additions in the shape of fashiona Regency furniture, which I never care for. The bed looke if it never had been and never could be slept in. And contrast to this luxury were vases full of withered flow lilac and iris; the soup-green water they stood in sm decidedly unpleasant. The Hancocks were not such per servants as Christopher liked to make out. Nothing looks dead as a dead flower, and the bright light gave these a ga look as though their corpses had been painted. But there nothing to my purpose; no letters, sketches, no books ev only a tall pile of flower-catalogues topped by a Governm pamphlet on Pest Control.

Pest Control! It was the pamphlet, no less than shrivelled flowers, which gave me the idea that burst i full bloom as soon as I was back in bed. The flowers, I f represented that part of Christopher with which I was l in sympathy; his instinct to substitute for life something t was apart from life something that would prettify it, aro tize it, falsify it, enervate and finally destroy it.

The flowers were pests and must, in modern parla be controlled and neutralized. Thinking how to do it, I s fell asleep.

I was sitting at Christopher's writing-table drafting opinion when, at the hour at which well-to-do women usu make their first appearance, that is to say about half-p eleven, Constantia came in. She was dressed in grey cour clothes the severity of which was relieved by a few frivol touches here and there. She was wearing a hat, or the diments of a hat. I kissed her and asked how she had sl

« Not very well », she said.

« Oh? » I said. « Why not? »

« I was thinking about Christopher's flowers », she said. couldn't get them out of my head. I nearly went down them in the watches of the night. But I'm going now. Will come with me, Ernest, or are you too busy? »

« I am rather busy », I said, « and to tell you the truth, nstantia, I think this flower-business is rather a bore ».

Constantia opened her grey eyes wide.

« Oh, why? » she said.

I pulled a chair towards the writing-table as if she was lient come to interview me, and sat down in Christopher's ce.

« Because they distract me from you », I replied. « That's thing. And another is, I have reasons for thinking they not very good flowers ».

« Not? » queried Constantia, puzzled. « But Christopher spent no end of time and money on them ».

« I know », I said. « But I also know that Christopher er gets anything he does quite right. You must have noticed t yourself ».

Constantia smiled. « Poor Christopher, I suppose he esn't quite, but still — Ernest, let's go and look at them ».

« I hate the second-rate », I said. « My motto is, don't ch it ».

Constantia shifted in her chair and gave her dress a le pat.

« Oh well, if you don't want to, I'll — » she began.

« But I don't want you to, either », I said, pointing my at her. « You'll only regret it if you do ».

« Regret it? » she repeated. « Ernest, darling, I quite un-rstand if you don't want to go into the garden now, but ase don't try to stop me ».

She began to get up, but I motioned her to be seated.

« Yes, regret it », I said, firmly. « Do you know why ristopher played this trick on us? »

« But was it a trick? » Constantia asked doubtfully.

« Of course it was! He was leading us, if I may say so,

up the garden path. I think he had two ideas in his mi
an upper and a lower one, and both were meant to separ
us ».

She looked at me reproachfully and without speakin

« The first was, frankly, to compromise us ».

« Oh, my dear Ernest! » Constantia protested.

« Yes, it was. He may not have put it to himself as crud
as that. He may not have meant to publish it abroad; t
would have been the natural thing to do and he doesn't l
the natural. No; the satisfaction he would get — will get
is from knowing that we know that he knows. It will ena
him to practise a kind of gentle blackmail on us. We sh
never be quite alone together any more; he will always
there, watching our thoughts. He will be like an agent
Cupid's agent — taking a ten per cent commission on
love. He will expect us to feel guilty and grateful at the sa
time and it will act like a poison — it will come betw
us ».

Constantia made a grimace of distaste. « Really, Ern
I don't think he meant anything of the sort ».

But I saw I had impressed her.

« He did, he did », I said. « You have no idea w
fancies people get when they live alone and play at life »

Constantia sighed but she did not meet my eye.

« What was his other idea? » she asked.

« I'll tell you », I said. « But first I must ask you a quest
which I think our relationship entitles me to ask. He
never your lover, was he? »

After a pause Constantia said,

« What do you want me to say? »

« No need for you to say anything », I said. « By shield
him you have answered my question. He was not. He k
you for years — where? In his enchanted garden, among
loves of the plants, despising this trivial act of union, infect
you with his unreality; now he means us to meet in his Ed
(he called it Eden in his letter) exposed to this same bea
of flowers, like Adam and Eve before the Fall, with this

ence », here I tapped the table with my pen and it gave t a sharp, dry sound, « that we shall have been warned. e shan't dare to eat of the tree of knowledge; we shall trapped for life, in a labyrinth of false values, captives a memory too gracious and delicate to be contaminated such an ugly fact as man and wife. Yes », I went on, for aw that against herself she was being convinced, « if you nt out into that garden now you might well find a snake, d what would it be? An incarnation of our old friend ristopher, luring us back to his eunuch's paradise! »

With frightened eyes Constantia looked about her; but noticed that her glance avoided the window, through which ould see the rhododendrons stirring in the gentle summer eeze.

« Very well », she said. « I think you are more fanciful in poor Christopher ever was, but if you like I will go and ite some letters until lunch-time ».

« And you promise not to go into the garden? »

« Yes, since you're so childish ».

« And you won't even speak of going? »

« No, not until four o'clock ».

« All right », I said. I knew that Constantia would be good as her word.

After luncheon we decided that our morning's hard work titled us to a siesta. Constantia had kept her promise, she d not even mentioned the garden; but she stipulated that ncock should rouse us at a quarter to four, in case either us overslept. I did not sleep, however. The watch ticking my wrist was not more careful of the minutes than I was. ter half an hour of this I got up (it was just on three) d decided to take a walk. Where? I knew the walks round ossways, of course, quite well. Two of them, the best two, re reached by the garden gate that opened on the lane. nat of it? The flowers were dangerous to Constantia, but t to me. Anyhow, I needn't look. But as I started out my ps came slower; I stopped and looked back at the house.

« Confound it! » I though, « confound Christopher and his works! » I found myself walking back to the house a my rage against him redoubled. Then I had an idea. I h brought a pair of dark glasses with me, sun-glasses, so stro they turned day into night. I put them on and started with firmer tread. Such colours as I saw were wholly falsifi by an admixture of dark sepia tints; I was not looking Christopher's flowers. But indeed I kept my eyes fixed the broad path — I did not have to look about me and h was the gate, the door rather, that led into the lane; a according to Christopher's custom the key had been left it, for the convenience of guests bent on exercise. The k out of Eden! I unlocked the door, locked it on the otl side, put the key into my pocket and drew a deep breath

I had been walking for some time when my first pl occurred to me, and I wondered why I had not thought it before. I would not go back; I would leave Constantia keep her tryst with Christopher's spirit, for she would ke it: I had shaken her mind, but not her resolution. She wou go through the silly ritual by herself and it would mean her — well, whatever it did mean. It could not fail to something of an anti-climax. She would wait, toeing the li like a runner, and looking round for me; she would give a minute or two's grace and then she would start off. And as went through that afternoon blaze of flowers, very slow drinking it in and thinking of Christopher, as no doubt had enjoined her to — what would her reactions be? Wh would any woman's reactions be? Would she think less kin of Christopher and more kindly of me? No: she would member the many times she had walked there with hi wishing no doubt, that he was other than he was, but ind gent to his faults, as women are, perhaps half liking him them; not minding his ineffectualness. And the flowers wou plead for him. She would not care if they were poor spe mens (I had invented that), it would only make her feel so for him, and protective.

No, it would not do to let her go down the Long Wa

ne. Neither would I escort her, for that would be the ulti-
te surrender to all that I meant to save her from.

It was time to turn back and I still had formed no plan. topped, and as I put my hands in my pockets the key of garden door jingled and seemed to speak to me. At once peace of decision, unknown to men of Christopher's type, scended on me. I felt that the problem of the garden was eady solved. I had plenty of time to get back by a quarter four, so I did not hurry, indeed I loitered. Suddenly I ndered why the familiar landscape looked so odd, and I nembered I was still wearing my dark glasses. I took them and immediately felt interested in the wayside flowers, dog-roses and honeysuckle of the hedgerows. In spite of at Christopher said I am really quite fond of flowers, and gave me an intimate sense of power and freedom to examine se which he had not asked me to examine. What plainer oof could I have that I was free of him and that my will s uncontaminated by his?

But when I reached the lane that bordered his garden ll I stopped botanizing and put on my sun-glasses again, I still judged it better not to take risks. And I had thought all my actions during the next twenty minutes so care- ly, that it came as a great surprise when I found that nething had happened outside my calculations. The garden or was open.

There could be only one explanation and it disturbed : Constantia must have opened the door, and to do so st have passed through the garden. She must have asked ncock for one of the duplicate keys that Christopher had l made (the key of the garden door was always getting t), and gone for a walk as I had. I did not want to disturb rest of my plan so I left the door as it was and went vards the house. I did not return by the Long Walk; I nt another way, invisible from the house, for I did not nt to be seen by anyone just then.

But Constantia had not gone out; she was sitting by the wing-room window. She jumped up. « Oh! » she said,

« thank goodness, here you are. I was afraid you were go
to be late. But I have a bone to pick with you. You stold
march on me ».

« How? » I challenged her.

« You have been to see the flowers already ».

« What makes you think so? »

« I saw you in the Long Walk — don't tell me it was
you! »

« When? »

« About ten minutes ago ».

« What was I doing? »

« Oh Ernest, don't be so mysterious! Looking at the flo
ers, of course ».

I joined her at the window.

« You couldn't see from here », I said.

« Of course I could! And you were ashamed — you did
want to be seen, you dodged in and out of the bushes, a
pretended to be a rhododendron. But I knew you by yo
hat ».

Nothing she said made any sense to me; I hadn't go
out in a hat, but I said quickly:

« I think you're imagining things, but afterwards
explain ».

It was like being back on the main road after a tra
diversion.

« Now what is our plan of campaign? At the stroke
four we are to walk from the fountain to the temple? »

Constantia hurriedly searched in her bag and broug
out a letter.

« No, no, Ernest », she said in agitation. « He says fro
the temple to the fountain ».

« Are you sure? »

« Quite sure ».

« Did you promise him to do it? »

« Yes, did you? »

« Well, I suppose I did. But my instructions were t
other way round. He means us to meet in the middle, then

« Yes. What time is it, Ernest? We mustn't be late ».

« Three minutes to four. Just let me get my stick ».

« Stick — you won't want a stick. What do you want a ck for? »

« To beat you with », I said.

She smiled.

« Be quick, then ».

I hurried out, shutting the door behind me and turning e key in the lock. Suddenly feeling tired I sat down on a air on the landing.

In the hall below me the grandfather clock struck four.

Oh, the ecstasy of that moment! It seemed to me that my hole life was being fulfilled in it. I heard Constantia's voice lling « Ernest! Ernest! » but I could not move, I could not en think, for the waves of delight that were surging through e. I heard the rattle of the door-handle; I could see it ealthily turning, backwards and forwards, backwards and rwards. Soon she began to beat upon the door. « Her little ts will soon get tired of that », I thought. « And she can't t out through the window; there's a drop of twenty feet to the garden ». As distinctly as if there had been no door etween us I saw her face clenched in misery and fury. Ah! ut this was real! This was no sentimental saunter down a rden-path!

Presently the hammering ceased and another sound egan. Constantia was crying: she did not do it prettily. ne did not know she had a listener: she coughed her tears ut. That, too, ministered to my ecstasy: I was the king of ain. I sat on, savouring it till all sound ceased, except the cking of the clock below.

How long my drowse lasted I cannot tell, but it was oken by the crack of a shot. It seemed to be inside me, hurt me so much, and I jumped up as if it was I who had een hit. I pressed the key too hard against the lock. It rned unwillingly, but at last I was in the room.

She was sitting bent forward with her face in her hands, ood was trickling from her broken knuckles, and for a

moment, I believed that she was dead. But she raised her f. and looked at me unrecognisingly. « Ernest? » she said, if it was a question. « Ernest? » « I'm sorry, Constantia I said. « Something delayed me. Shall we go into the gard now? »

She rose without a word and followed me downstairs, a we went out through the French window in Christophe room.

« Here we divide », I said. « You go to the temple a I'll go to the fountain, and we'll meet in the midd Constantia ».

She obeyed me like a child.

I looked at the flowers as Christopher had wished me I did not look at anything else, though when I raised m eyes I could see Constantia, very small and far away, comi towards me. The afternoon sunshine lay thick on all the thousands of blooms. Not a single one seemed to be shadow: all were displayed for us to look at, as Christoph had wished them to be. Constantia and I were representi the public, the great public, in fact the world, to who Christopher had felt this strange obligation to make know the beauty he had helped to create.

And now I was not only willing but eager to fall in wi his plan. Methodically I zig-zagged from one side of the gra path to the other, from the rhododendrons to the azale from the Boucher-like luxuriance of the one to the Chine delicacy and tenuousness of the others. I went on the flowe beds; I lifted the brown labels, trying to decipher rai smudged names; I stooped to the earth, yes, from time to tim I knelt, to read the inscriptions on the leaden marke Nothing that he would have wished me to see escaped m the smallest effect was as clear to me as the largest; I foun no faults — no dissonance, even, between the prevailing pin of the rhododendrons and the prevailing orange of the azalea which had hitherto always offended my eye when these flowe were juxtaposed. Yes, I thought, he has brought it of

has established a harmony; the flowers all sing together anthem to his glory.

I was approaching the middle of the Long Walk and my ırney's end when I heard Constantia's scream. Instantly garden was in ruins, its spell broken.

I did not see her at first. Like me, she had been going to d fro among the flower-beds, and it was there, under the ıdow of a towering rhododendron, that I found her, bending er Christopher. Something or somebody — perhaps Chrisher himself, perhaps Constantia in the shock of her covery — had shaken the bush, for the body was covered th rose-pink petals, and his forehead, his damaged forehead, s adrift with them. Even the revolver in his hand had tals on it, softening the steely gleam. But for that, and something in his attitude that suggested he was defying ture, not obeying her, one might have supposed that he d fallen asleep under his own flowers.

In his pocket we afterwards found a letter. It was adessed to both of us and dated Sunday 4.30.

« I had meant to join you at the garden-party », it said, ut now I feel it's best I shouldn't. Only half an hour, but ıg enough to be convinced that I have messed things up. ıd yet I can't quite understand it, for I felt so differently four o'clock. Was it too much to ask, that you should ep your promise to me, or too little? All my life I have en asking myself this question, in one form or another, d perhaps this is the only answer. Bless you, my children, happy. Christopher ».

« But don't you *see* », I said to Constantia, « it all proves ıat I said? He couldn't come to terms with life, he didn't ow how to live, and so he had to die ».

« You may be right », she answered listlessly. « But I shall ver forgive myself for failing him — or you ».

I argued with her — I even got angry with her — but would not see reason, and after the inquest we never t again.

VERNON WATKINS

THE DEAD SHAG

Shag: a mummified bird.
The sea-flash never is still.
I have watched long, long,
The craning neck that stirred
To the fisherman's lightest sound.
Jet-winged skimmer of sea
Sped from the leaning hill;
Under my net I found
A blackened piece of a tree,
Touched through the brilliant curd
Of spray, a cold black thing;
Then at once I caught the thrill
Of a wing in the fire-wake charred.
Shag: a mummified bird.
The sea-flash never is still.

I did not expect that knot
Of black in the hollow pool.
I have watched long, long,
This glancing fisher-bird, shot
With every silk of the rock,
Rising in foam, then sheer
Dive through the spindrift spool
Under the herring-gulls' flock,

Always to reappear
In an unpredictable spot.
The light in the eye had set;
As I touched the rigid flesh,
Under my net it stayed
Sunken, the eye of jade
Seen through a narrow mesh.

Taut, hard to forget,
This under-water bird
Glistening, glistening low,
Would vanish under the net
Of waves, where vision would rest
On beams, till at last a speck
Emerged, a questioning head
Buoyed up between crest and crest.
I have watched the straining neck
Streaming on wind to set
Its wonder back in a wedge,
Then, its orbit ended, stop
On a ledge that overhung
Plumb chaos, where seabirds swung
But only their shades would drop.

Near to that meeting-place,
A guano-whitened rock,
Listening, listening low,
Hidden flat on my face
In grass, I have heard the wail
Of bird by eel-dark bird
Surveying the pitch and knock
Of the breakers' punishing flail,
Where the lightest trespassing word
Would prompt an exodus race,
A movement start like a shot
Each anchorite from its mark

To safety out in the bay.
I have lost the light of day
If once I have lost that dark.

EPITHALAMION

For Michael Hamburger

There are no waters that shall tell their tale
Though white and falling like a bridal veil,
So secret is the pulse of man
That beat before time's river ran
And shall, when it has stopped, in light prevail.

To-night is glory, when Saint Valentine
Shall tread out thoughts and crush his grapes to wine.
Delicate instruments must wake
For the dumb heart's impulsive sake
The attentive harmony of pure design.

Unfold the tapestry where images
Move on the fabric base and are at peace.
Let wine and torches then revive
Their deathborn mystery made alive,
Escorted from the sacred rites of Greece.

For now the branches of two ancestries
Are broken down, and become grafted trees.
Now calculated shades must move
Towards the new centre of their love
And printless sundials learn the unknown degrees.

What myth-embroidered darkness black as pitch
Now makes the unfolded tapestry so rich,
Or why should those assenting shades
Rebuke that phoenix which upbraids
Time's patient needle and laborious stitch?

Far back, the sacred pattern still is found,
Two lovers walking on the verdant ground
Through avenues of suffering,
Controlling the deceit of Spring
With their dropped voices' distance-mastering sound.

But ask what mystery isolates a man
From time, or how that separation can
Bring closer to the living heart
That contemplation which, apart,
Had seemed eccentric to its cause and plan.

Where lay his work if nature was the norm?
Perfection was the soul resisting form.
He watched its utmost passion grow,
Controlled by Michelangelo:
The Sistine wonder shook him like a storm.

Then, in the labyrinths of solitude
Seeking a place where no man might intrude,
His mind was checked by its own shade
Where intellect and music made
A book by mutual intercourse renewed.

When night had buried all that he had learned
In sleep, with looms and libraries inurned
And fossil carvings from the silt,
Over the starry waters' quilt
At dawn the unpredictable returned.

And so it fell; before his lover's eye
Moved she the firstborn is remembered by.
Dawn broke the shivered glass and, steep,
Woke Adam from his second sleep,
And all creation hung upon a cry.

The swallow now is home. The singing sea
Beats to a whirlpool wild virginity.
Andromeda has lost her chains
And where the astounded rock remains
A myth is born of myth's captivity.

Her lover, poised above the timeless pole,
Sped by the hour when lightning struck his soul,
Now plunges his heroic spear
Through the subdued, devouring year,
And time the dragon falls to his control.

From truth how is it possible to hide?
What clouds conspire the lightning will decide.
Though desolation gave him wings
Their brightest hour is that which brings
Darkness to rock and radiance to his bride.

CHARLES MADGE

THE BALLAD IN FRAGMENTS

I assemble the pieces with pain
The days that were bright or sombre
And put them together again:
The brightness will sail to the end
Of the world.

It would hurt but the piece had its place
And I sail now, never can founder
Under the water
Sky by sky

The days that I waited for rain
To fall in the drought of the desert
Bad, tall, all blazing days
And meditation and repose
Float by

They are falling into profounder
Abysses of distant feeling
A shape here and a shape there,
Daughter shape

Falling away phenomena
As I put my foot down
On the top of the sea
That is made of the multiplying
Of me

Recovering something, a part
Of the long song that I unsing
Of the soothing puzzle of remembering.

THE FEMININE BALLAD

She lies, like landscape between towns
Fallow and rolling in the sun
And in the enclosures of the wood
Is quiet or a starting bird

The smoke and acid are remote
From her long valleys and the lanes
Wind without traffic except for
A travelling man with footstep slow

Everything is written in gold
On the great slope of her wide land,
Is included secretly
In a small hut of the brushwood trees

Superb and final receptacle
Of my horrors and of my dreams
Fantastic hate and swelling pride,
I have walked lonely and with her.

THE VANISHING BALLAD

Damsel of smoke and of dancing carbon
Creature of atoms and juggling air,
Blown in the wind, do I see, do I see you
And were you ever and are you there?

Is that you in the gathering time-stream
Eddying over the ripples astern,
Is yours the voiceless, the blue appearance,
Wreathing and twisting, of things that burn?

Round how many corners I came upon you
And how many beds I laid you upon
But you rose like a wraith, no chamber could hold you,
I ran to the door and looked out, you were gone.

Sometimes palpable and like human
Souls you were dressed in the clothes they wear
And I believed in the incarnation
But I smelt the smoke and the flame in your hair.

THE BALLAD OF THE TRIPOD

The pan is coming to the boil
  With faint baying of hounds.
The heroes are turning
  In their burial mounds.

So let the spoon be stirring
  The gobbets of black meat
In that simmering stillness hear
  The small falling of feet.

The sun streams in the curtained cave.
Heroes perished in the wave
Are coming and will soon be here.
    Rising hackles, crowing cock
    Narrowing eye-slits, and arched back
Show that they are near.

Come in, come in, partake the meal:
    Why should the lintel frown?
We wish no barrier at all
    So let the threshold down:

The dishes of their licking tongues
    About the table set,
Eater and eaten are at one
    Around the table met.

CARSON McCULLERS

THE DUAL ANGEL

A MEDITATION ON ORIGIN AND CHOICE

INCANTATION TO LUCIFER

gel disarmed, lay down your cunning, finally tell:
: currents, stops and altitudes between Heaven and Hell.
were the scalding stars too loud for your celestial velleities,
: everlasting zones of emptiness uncanny to your imperious
hand?
you admit the shocks and shuttles of the circumstance,
l were the eons ever sinister
were they just vulgar as a marathon dance?
you keep camping all through chaos
nparing colors of infinity to neon lights?

ever were you inconsolable during the downward flight
rning the comfort of affinity and rose, the rest of sunset,
clarity.
iding rainbows in that desperate clash against the stars?
ır tearless wizardry soon caught the rhyme
universe, the planetary chimes, atomic quandary.
ook you only a zone or two to riddle
: top-secret density relating Space to Time.

Did once your hurtling senses turn
To paradise that you had robbed and spurned?
Did you once wonder, one time weep?
As earth nears, turn again defaulting eyes to paradise,
Defaulting eyes, turn once again
With the presentiment of further bliss
Before you shudder with the first and final kiss.

HYMEN, O HYMEN

It was the time when the newest star was inchoate
And there were only revolving seas and land still malleab
There was no garden at that time — but there was God.
For when the sun burst God chose the minority side of
mament
And settled on earth to study an experiment.

We know nothing of that meeting, nothing at all
Only the protean firelight fearful on the wall.
Since we only know it happened it's anybody's guess
How abdicated angel asked for and found God's rest.

Ecce, the emperor of velocity and glare
The splendor from his awful oddessy, his starlit hair
Landed on a rim of ocean, striding to shore
The radiant grace and arrogance before
The blue-veined instep faltered and slowly dimmed the pir
eyes.
Ecce, the quailing emperor against a violet sea and the
meval skies.
Behold this homage to a majesty almost impossible to expl
For after the heavenly hold-up God was left rather plain.
Deliberate and unadorned, but after all what need

scepter had the hand that hewed the Universe?
d ruler of infinity has little use for speed.
s visage black with wind and sun, almighty hand vibrant
with strife
eling in blank mysterious seas the secret miracle of life.
agine the encounter when the polarities chance
hen stars of love and sorrow met Satan's jewelled glance.

e are told nothing of conception, really nothing at all.
ly the firelit symbols of an antique nurse scary and chang-
ing on the wall.
e are told nothing:
the vibrato of desire remorseless
til the solar-plexal swinging
chestrates to all flesh singing.
st coitum, omnia tristia sunt.
dness, then sleep, the blaze of noon, love's gladness.
ere was no witness of this bridal night
ly azoic seascape and interlocking angels might.
now we speculate with filial wonder,
bricate that night of love and ponder
the quietitude of Satan in our Father's arms:
locity stilled, the restful shade,
tan we can understand — but what was God's will
at cosmic night before we were made?

e next day he completed his experiment
und in the seas that atom he willed alive
rsed in his awesome hand, taught to survive
e shock of creation, watched with his love and care
tride in ocean and unknowing that Satan's ocean-skipping
eye was there
visaging end in the beginning, wrestling with God's life,
e eye of guile had sliced the atom with Satanic knife.

LOVE AND THE RIND OF TIME

What is Time that man should be so mindful?
The earth is aged 500 thousand millions of years,
Allowing some hundred thousand millions of margin for erro
And man evolving a mere half million years of consciousnes
twilight and terror
Only a flicker of eternity divides us from unknowing bea
And how far are we from the fern, the rose, essential yeast
Indeed in these light eons how far
From animal to evening star?

Skip time for now and fix the eye upon eternity
Eye gazing backward or forward it is the same
Whether Mozart or short-order cook with an infirmity
Except the illuminations alter their shafts
Except we would rather be Mozart, we want to last as lor
as possible, to radiate, to sing
Although in eternity it may be the same thing.
In God's cosmos according to report
Nothing lapses, no gene is lost
After centuries may bustle in the sport
Which will in time command the line.

Those who find it a little harder to live
And therefore live a little harder,
As struggling gene in oceanic plant
Predestine voluntary cells that give
The evolutionary turn to fish, then beast
With multiplying brain that dominates earth's feasts.
From weed to dinosaur through the peripheries of stars
From furtherest star imperilled on the rind of time,
How long to core of love in human mind?

THE DUAL ANGEL

e world dazed by Satanic glares
e country children spangled-eyed at county fairs
ing no terror in trapeze, kinetic thrill of zones above
listening,
d the unheeded shrill of the world lost, rocketing in space,
pairs of those who are struck down upon Hell's floor and
die — or crawl a while a little more.
e screams are heard by blasted ears within the radiation
zone
d hanging eyes upon a cheek must see the charred and
irridescent craze —
th orphaned by atom, each man alone.
e furious intellect relating furtherest space to beyondest
time,
lting abstractions, vaulting the 1 2 3,
aulting from the simplest kinship, disjoining man from
man,
ing across oceans, and stumbling on a grain of sand.
Almighty God!
er the half a million years this is the century of decision
ween obscenest suicide and Man's transfigured vision.
re are the flowering plant, beast and the dual angel,
e living who struggles with the weight of dead and,
cognizing victory, surmises radiance in lead.

FATHER, UPON THY IMAGE WE ARE SPANNED

y are we split upon our double nature, how are we
planned?
her, upon what image are we spanned?
rning helpless in the garden of right and wrong
cked by the reversibles of good and evil

Heir of the exile, Lucifer, and brother of Thy universal
Who said it is finished *when Thy synthesis was just beg*
We suffer the sorrow of separation and division
With a heart that blazes with Christ's vision:
That though we be deviously natured, dual-planned
Father, upon Thy image we are spanned.

Ave.

1951

E. E. CUMMINGS

SEVEN POEMS

LILY HAS A ROSE

lily has a rose
(i have none)
« don't cry dear violet
you may take mine »

« o how how how
could i ever wear it now
when the boy who gave it to
you is the tallest of the boys »

« he'll give me another
if i let him kiss me twice
but my lover has a brother
who is good and kind to all »

« o no no no
let the roses come and go
for kindness and goodness do
not make a fellow tall »

lily has a rose
no rose i've

and losing's less than winning (but
love is more than love)

ALBUTNOTQUITEMOST

albutnotquitemost

lost(in this br
am
bliest tangle of hi
llside)a

few dim tombstones

try to re(still u
ntumbled but slant
ing drun
kenly)mind

me of noone i ever &

someone(the others have
long ago laid
them)i never(selves
any than

every more silent

ly)heard(& how
look at it blue is the
high is
the deep is the far o my

darling)of(down

OFF A PANE) THE

off a pane)the
(dropp
ingspinson
his

back mad)fly(ly
who
all at)stops
(once

AS JOE GOULD SAYS IN

as joe gould says in

his terrifyingly hu
man man
ner the only reason every wo
man

should

go to college is so
that she never can(kno
wledge is po
wer)say o

if i

'd
OH
n
lygawntueco

llege

HOME MEANS THAT

home means that
when the certainly
roof leaks it
's our(home

means if any moon
or possibly
sun shines they are
our also my

darling)but should some im
probably
unworld crash
to 1

nonillion(& so)nothings
each(let's
kiss)means
home

SO SHY SHY SHY (AND WITH A

So shy shy shy(and with a
look the very boldest man
can scarcely dare to meet no matter

how he'll try to try)

So wrong(wrong wrong) and with a
smile at which the rightest man
remembers there is such a thing

as spring and wonders why

So gay gay gay and with a
wisdom not the wisest man
will partly understand(although

the wisest man am i)

So young young young and with a
something makes the oldest man
(whoever he may be)the only

man who'll never die

W WHAT WERE MOTIONLESS MOVE (EXISTS NO

now what were motionless move(exists no

miracle mightier than this:to feel)
poor worlds must merely do, which then are done;
and whose last doing shall not quite undo
such first amazement as a leaf — here's one

more than each creature new(except your fear
to whom i give this little parasol,
so she may above people walk in the air
with almost breathing me) — look up: and we'll

(for what were less than dead)dance, i and you;
high(are become more than alive)above
anybody and fate and even Our
whisper it Selves but don't look down and to

-morrow and yesterday and everything except love

JAMES AGEE

A MOTHER'S TALE

The calf ran up the little hill as fast as he could a
stopped sharp. « Mama! » he cried, all out of breath. « W
is it! What are they *doing*! Where are they going! » In
pleasure of his excitement he all but jumped up and do

Other spring calves came galloping too.

They all were looking up at her and awaiting her ex
nation, but she looked out over their excited eyes. As
watched the mysterious and majestic thing they had ne
seen before, her own eyes became even more than ordina
still, and during the considerable moment before she a
wered, she scarcely heard their urgent questioning.

Far out along the autumn plain, beneath the slop
light, an immense drove of cattle moved eastward. They w
at a walk, not very fast, but faster than they could imagina
enjoy. Those in front were compelled by those behind; th
at the rear, with few exceptions, did their best to keep u
those who were locked within the herd could no more h
moving than the particles inside a falling rock. Men on ho
rode ahead, and alongside, and behind, or spurred th
horses intensely back and forth, keeping the pace stea
and the herd in shape; and from man to man a dog s
back and forth incessantly as a shuttle, barking, incessan
in an hysterical voice. Now and then one of the men shou
fiercely, and this like the shrieking of the dog was ti

ible above a low and awesome sound which seemed to e not from the multitude of hooves but from the center he world, and above the sporadic bawlings and bellow- of the herd, some as if in enquiry, some deploring, e mere statements of something not quite understandable 1 to the utterer. From the hillside this tumult was so ant that it only made more delicate the prodigious silence which the earth and sky were held; and, from the hill, sight was as modest as its sound. The herd was virtually den in the dust it raised, and could be known, in general, by the horns which pricked this flat sunlit dust like e briars. In one place a twist of the air revealed the nbling fabric of many backs; but it was only along the r edge of the mass that individual animals were discern-, small in a driven frieze, walking fast, stumbling and overing, tossing their armed heads, or opening their skulls venward in one of those cries which reached the hillside g after the jaws were shut, and which could never be ntified with its source.

From where she watched, the mother could not be sure, n of those she could see individually, whether there were she recognized. She knew that among them, there must a son of hers; she had not seen him since some previous ing, and she would not be seeing him again. For a mo- nt she did not hear the sounds of the driven or their vers; then the cries of the young ones impinged on her nusement. « Where are they going? »

She looked into their ignorant eyes.

« Away », she said.

« Where? » they cried. « Where? Where? » her own son ed again.

She wondered what to say.

« On a long journey ».

« But where to? » they shouted. « Yes where *to*! » her exclaimed, and she could see that he was losing his ience with her, as he always did when he felt she was

evasive. You're a lot too smart for your own good, she wan
to say, but she contained herself.

« I'm not sure », she said.

Their silence was so cold that she was unable to av
their eyes for long.

« Well », she said, « not *really* sure ».

They kept their silence; they knew she would talk n

« Because, you see », she said in her most reasona
tone, « I've never seen it with my own eyes, and that's
only way to *be* sure; *isn't* it.»

They just kept looking at her. She could see no way o

« But I've *heard* about it », she said with shallow che
fulness, « from those who *have* seen it, and I don't supp
there's any good reason to doubt them ».

She looked away over them again, and for all their int
est in what she was about to tell them, her eyes so chan
that they turned and looked too.

The herd, which had been moving broadside to the
was being turned away, so slowly that like the turning
stars it could not quite be seen from one moment to
next; yet soon it was moving directly away from them, a
even during the little while she spoke and they all watch
after it, it steadily and very noticeably diminished, and
sounds of it as well.

« It happens always about this time of year », she s
quietly while they watched. « Nearly all the men and hor
leave, and go into the North and the West ».

« Out on the range », her son said, and by his vo
she knew what enchantment the idea already held for hi

« Yes », she said, « out on the range ». And tryi
impossibly, to imagine the range, they were touched by
breath of grandeur.

« And then before long », she continued, « everyone
been found, and brought into one place; and then... wh
you see, happens. All of them ».

Remembering made her silent.

« Sometimes when the wind is right », she said more tly, « you can hear them coming long before you can see n. It isn't even like a sound at first. It's more as if someg were moving far under the ground. It makes you un-. You wonder, 'why, what in the world can *that* be!' n you remember what it is and then you can really hear And then finally, there they all are ».

She could see this did not interest them at all.

« But where are they *going?* » one asked, a little im-ently.

« I'm coming to that », she said; and she let them wait. n she spoke slowly but casually.

« They are on their way to a railroad ».

There, she thought; that's for that look you all gave when I said I wasn't sure. She waited for them to ask; waited for her to explain.

« A railroad », she told them, « is great hard bars of l lying side by side, or so they tell me, and they go nd on over the ground as far as the eye can see. And t wagons run on the metal bars on wheels, like wagon els but smaller, and these wheels are made of solid metal The wagons are much bigger than any wagon you've seen, as big as, big as sheds, they say, and they are ed along on the iron bars by a terrible huge dark mae, with a loud scream ».

« Big as *sheds?* » one of the calves asked skeptically. others were trying to conceive of the machine and its e.

« Big *enough*, anyway », the mother said. « I told you never seen it myself. But those wagons are so big that al of us can get inside at once. And that's exactly what ens ».

Suddenly she became very quiet; for she felt that some- she could not imagine just how, she had said altogether nuch.

« Well *what* happens », her son wanted to know. « What ou mean, *happens* ».

She always tried hard to be a reasonably modern moth It was probably better, she felt, to go on, than to leave th all full of imaginings and mystification. Besides, there really nothing at all awful about what happened — if o one could know *why*.

« Well », she said, « it's nothing much, really. They j — why, when they all finally *get* there, why there are the great cars waiting in a long line, and the big dark mach is up ahead — smoke comes out of it, they say — and well, then, they just, put us into the wagons, just as ma as will fit in each wagon, and when everybody is in, why. she hesitated, for again, though she couldn't be sure w she was uneasy.

« Why then », her son said, « the train takes them away

Hearing that word, she felt a flinching of the he Where had he picked it up, she wondered, and she gave h a shy and curious glance.

« Does the machine scream? » another asked.

« So I am told », she replied, « but I'm sure not lou enough to frighten anyone ».

« If it did scare them, they'd just get out of the wag and come home », said another.

« *O no* they wouldn't », the oldest of the calves s contemptuously.

« Why? Why not? »

« Because they slide the doors shut, that's why », oldest calf said.

« How do *you* know », another challenged, « were y there? »

« Children », said the mother.

« I guess I don't have to be there to know », the an calf retorted. « I guess if I hear the big ones say 'and th they slide the doors shut', why that's what they're *talk* about, isn't it? *Isn't* it! » he hotly appealed to the moth

« *Do* they? » cried another. « Do they do that? »

O dear, the mother thought. I should never have e

un to explain. « Yes », she said, « when everybody is ly in, they slide the doors shut ».

« Why? » a couple of them wanted to know.

« So nobody will fall out and be hurt, I suppose », she l. « Because you see the — train — goes very fast, you ».

« Huh! » The oldest calf could not contain his scorn. ıfely in! » he cruelly mimicked her. « So nobody can *get*, *you* mean! »

She looked at him reproachfully. Really, she wanted say to him, you ought to be *ashamed*, with the little ones around.

« Perhaps », she heard herself saying in a queer voice.

They were all silent for a little while. Then one of them l thoughtfully, « Then they're taking them somewhere y don't want to go ».

« Oh I don't think so », the mother said. « I imagine very nice ».

« *I* want to go », she heard her son say with ardor.

« There », she said thankfully, « you see? *He* wants go ».

« I want to go right now », he cried. « Can I, Mama? ı I? *Please*? » And looking into his eyes, she was overelmed by sadness.

« Silly thing », she said, « there'll be time enough for t when you're grown up ».

« But I want to! »

« So do I! » cried a couple of the others.

« Me too », another joined in.

« You won't, my dear », she told this one, « or you », she turned to another, « because when you grow up y'll want you here, to be mothers, and give milk ».

« Not me », said the oldest calf, with arrogance.

« No; not you », she replied, « or either of you », she l, and her heart softened as she looked at the youngest littlest of the calves. « Or you either », she told her son h a show of casualness. « But what I very much hope »,

she went on, and in this she addressed her son in particul « is that instead of being chosen to go out on the ran and to make the long journey, you will grow up to be ve strong and bright so they will decide that you may stay he at home with Mother. And you too », she added, speaki to the other little males; but she could not honestly wi this for any but her own, least of all for the eldest, strong and most proud, for she knew how few are chosen.

She could see that what she said was not received wi enthusiasm.

« *I'm* not going to stay », said one.

« I'm not going to be a mother ».

« But I want to go », her son said.

« Why? » she asked. « I don't think any of you real that it's a great *honor* to be chosen to stay. A great privile Why, it's just the most ordinary ones are taken out onto t range. But only the very pick are chosen to stay here home. If you want to go out on the range », she said hurried and happy inspiration, « all you have to do is ordinary and careless and silly. If you want to have even change to be chosen to stay, you have to try to be strong and bigger and braver and brighter than anyone else, a that takes *hard work. Every day.* Do you see? » And s looked happily and hopefully from one to another. « B sides », she added, aware that they were not won over, « I told it's a very rough life out there, and the men are u kind ».

« Don't you see », she said again; and she pretended speak to all of them, but it was only to her son.

But he only looked at her. « Why do you want me stay home? » he asked flatly; in their silence she kn the others were asking the same question.

« Because it's safe here », she said before she kn better; and realized she had put it in the most unfortuna way possible. « Not safe, not just that », she fumbled. mean — because here we *know* what happens, and wha going to happen, and there's never any doubt about it, ne

y reason to wonder, to worry. Don't you see? It's just *me* », and she put a smile on the word, « where we all ow each other and are happy and well. *You* see ». And e gave her warm, hopeful little smile again, looking one one to each of them.

They were so merely quiet, looking back at her, that e felt they were neither won over nor alienated. Then she ew of her son that he, anyhow, was most certainly not rsuaded, for he asked the question she most dreaded: Where do they go on the train? » And hearing him, she ew that she would stop at nothing, to bring that curiosity d eagerness, and that tendency towards skepticism, within e bounds.

« Nobody knows », she said, and she added, in just the ne she knew would most sharply engage them: « Not for re, anyway ».

« What do you mean, *not for sure* », her son cried. And e oldest, biggest calf repeated the question, his voice crack-g.

The mother deliberately kept silence as she gazed out er the plain, and while she was silent they all heard the t they would ever hear of all those who were going away: e last great cry, as faint almost as a breath; the infini-imal jabbing vituperation of the dog; the solemn muttering the earth.

« Well », she said, after even this sound was entirely st: « There was one who came back ». Their instant, trust-l eyes were too much for her. She added: « Or so they y ».

They gathered a little more closely around her, for now e spoke very quietly.

« It was my great-grandmother who told me », she said. She was told it by *her* great-grandmother, who claimed she w it with her own eyes, though of course I can't vouch for at. Because of course I wasn't even dreamed of then; and eat-grandmother was so very, very old, you see, that you uldn't always be sure she knew quite *what* she was saying ».

Now that she began to remember it more clearly, sh
was sorry she had committed herself to telling it.

« Yes », she said, « the story is, there was one, *just* on
who ever came back, and he told what happened on the trai
and where the train went, and what happened after. He tol
it all in a rush, they say, the last things first and every-whic
ways, but as it was finally sorted out and gotten into ord
by those who heard it and those they told it to, this is mor
or less what happened.

« He said that after the men had gotten just as man
of us as they could into the car he was in, so that their sid
pressed tightly together and nobody could lie down, the
slid the door shut with a startling rattle and a bang, an
then there was a sudden jerk, so strong they might have falle
except that they were packed so closely together, and the ca
began to move. But after it had moved only a little way,
stopped as suddenly as it had started, so that they all nearl
fell down again. You see, they were just moving up th
next car that was joined on behind, to put more of us int
it. He could see it all between the boards of the car, becaus
the boards were built a little apart from each other, to l
in air ».

Car, her son said again to himself. Now he would neve
forget the word.

« He said that then, for the first time in his life, h
became very badly frightened, he didn't know why. But h
was sure, at that moment, that there was something drea
fully to be afraid of. The others felt this same great fea
They called out loudly to those who were being put into th
car behind, and the others called back, but it was no use
those who were getting aboard were between narrow whit
fences and then were walking up a narrow slope and th
men kept jabbing them as they do when they are in a
unkind humor, and there was no way to go but on into th
car. There was no way to get out of the car, either: he tried
with all his might, and he was the one nearest the door.

« After the next car behind was full, and the door wa

t, the train jerked forward again, and stopped again, and y put more of us into still another car, and so on, and until all the starting and stopping no longer frightened body, it was just something uncomfortable that was never ıg to stop, and they began instead to realize how hungry thirsty they were. But there was no food and no water, they just had to put up with this, and about the time y became resigned to going without their suppers (for now it was almost dark) they heard a sudden and terrible am which frightened them even more deeply than anyıg had frightened them before, and the train began to re again, and they braced their legs once more for the when it would stop, but this time, instead of stopping, began to go fast, and then even faster, so fast that the und nearby slid past like a flooded creek and the whole ntry, he claimed, began to move too, turning slowly around ır mountain as if it were one great wheel. And then there a strange kind of disturbance inside the car, he said, even inside his very bones. He felt as if everything in was *falling,* as if he had been filled full of a heavy liquid t all wanted to flow one way, and all the others were ning as he was leaning, away from this queer heaviness t was trying to pull them over, and then just as suddenly leaning heaviness was gone and they nearly fell again ore they could stop leaning against it. He could never lerstand what this was, but it too happened so many times t they all got used to it, just as they got used to seeing country turn like a slow wheel, and just as they got d to the long cruel screams of the engine, and the steady noise beneath them which made the cold darkness so some, and the hunger and the thirst and the continual ding up, and the moving on and on as if they would er stop ».

« *Didn't* they ever stop? » one asked.

« Once in a great while », she replied. « Each time they », she said, « he thought 'O now *at last! At last* we can out and stretch our tired legs and lie down! *At last*

we'll be given food and water!' But they never let him ou
And they never gave them food or water. They never ev
cleaned up under them. They had to stand in their manu
and in the water they made ».

« Why did the train stop? » her son asked; and wi
somber gratification she saw that he was taking all this ve
much to heart.

« He could never understand why », she said. « Som
times men would walk up and down alongside the cars, an
the more nervous and the more trustful of us would call ou
but they were only looking around, they never seemed to
anything. Sometimes he could see many houses and bigg
buildings together where people lived. Sometimes it was f
out in the country and after they had stood still for a lo
time they would hear a little noise which quickly becam
louder, and then became suddenly a noise so loud it stopp
their breathing, and during this noise something black wou
go by, very close, and so fast it couldn't be seen. And then
was gone as suddenly as it had appeared, and the noise b
came small, and then in the silence their train would sta
up again. Once, he tells us, something very strange happen
They were standing still, and cars of a very different kir
began to move slowly past. These cars were not red, b
black, with many glass windows like those in a house; ar
he says they were as full of human beings as the car he w
in was full of our kind. And one of these people looke
into his eyes and smiled, as if he liked him, or as if
knew only too well how hard the journey was.

« So by his account it happens to them, too », she sai
with a certain pleased vindictiveness. « Only they were sittin
down at their ease, not standing. And the one who smile
was eating ».

She was still, trying to think of something; she couldn
quite grasp the thought.

« But didn't they *ever* let them out? » her son aske

The oldest calf jeered. « Of *course* they did. He cam

ck, didn't he? How would he ever come back if he didn't t out? »

« They didn't let them out », she said, « for a long, long ne ».

« How long? »

« So long, and he was so tired, he could never quite be re. But he says that it turned from night to day and from y to night and back again several times over, with the in moving nearly all of this time, and that when it finally opped, early one morning, they were all so tired and so scouraged that they hardly even noticed any longer, let alone t any hope that anything would change for them, ever ain; and then all of a sudden men came up and put up wide walk and unbarred the door and slid it open, and was the most wonderful and happy moment of his life nen he saw the door open, and walked into the open air th all his joints trembling, and drank the water and ate e delicious food they had ready for him; it was worth the hole terrible journey, and better than worth it ».

Now that these scenes came clear before her, there was faraway shining in her eyes, and her voice, too, had someing in it of the faraway.

« When they had eaten and drunk all they could hold ey lifted up their heads and looked around, and everying they saw made them happy. Even the trains made them eerful now, for now they were no longer afraid of them. nd though these trains were forever breaking to pieces and ining again with other broken pieces, with shufflings and ashings and rude cries, they hardly paid them attention any ore, they were so pleased to be in their new home, and surprised and delighted to find they were among thousands on thousands of strangers of their own kind, all lifting their voices in peacefulness and thanksgiving, and they ere so wonderstruck by all they could see, it was so beauti- l and so grand. For he has told us that now they lived nong fences as white as bone, so many, and so spiderishly mplicated, and shining so pure, that there's no use trying

even to hint at the beauty and the splendor of it to anyone who knows only the pitiful little outfittings of a ranch. Beyond those mazy fences, through the dark and bright smoke which continually turned along the sunlight, dark buildings stood shoulder to shoulder in a wall as huge and proud as mountains. All through the air, all the time, there was an iron humming like the humming of the iron bar after it has been struck to tell the men it is time to eat, and in all the air, all the time, there was that same strange kind of iron strength which makes the silence before lightning so different from any other silence. Once for a little while the wind shifted and blew over them straight from the great buildings, and it brought a strange and very powerful smell which confused and disturbed them. He could never quite describe this smell, but he has told us it was unlike anything he had ever known before. It smelled like old fire, he says, and old blood, and fear, and darkness, and sorrow, and most terrible and brutal force, and something else, something in it that made him want to run away. This sudden uneasiness and this wish to run away swept through every one of them, he tells us, so that they were all moved at once as restlessly as so many leaves in a wind, and there was great worry in their voices. But soon the leaders among them concluded that it was simply the way men must smell when there are a great many of them living together. Those dark buildings must be crowded very full of men, they decided, probably as many thousands of them, indoors, as there were of us, outdoors; so it was no wonder their smell was so strong and, to our kind, so unpleasant. Besides, is was so clear now in every other way that men were not as he had always supposed, but were doing everything they knew how, to make us comfortable and happy, that we ought to just put up with their smell, which after all they couldn't help, any more than we could help our own. Very likely men didn't like the way we smelled, any more than we liked theirs. They passed along these ideas to the others, and soon everyone felt more calm, and then the wind changed again, and the fierce smell no longer came

them, and the smell of their own kind was back again, y strong of course, in such a crowd, but ever so homey d comforting, and everyone felt easy again.

« They were fed and watered so generously, and treated well, and the majesty and the loveliness of this place where ey had all come to rest was so far beyond anything they d ever known or dreamed of, that many of the simple d ignorant, whose memories were short, began to wonder hether that whole difficult journey, or even their whole lives to now, had ever really been. Hadn't it all been just adows, they murmured, just a bad dream? Even the sharp es, who knew very well it had all really happened, began figure that everything up to now had been made so full pain only so that all they had come to now might seem the sweeter and the more glorious. Some of the oldest d deepest were even of a mind that all the puzzle and bulation of the journey had been set us as a kind of harsh ying or proving of our worthiness; and that it was entirely ting and proper that we could earn our way through to ch rewards as these, only through suffering, and through ing patient under pain which was beyond our understand-gs; and that now at the last, to those who had borne all ings well, all things were made known: for the mystery of ffering stood revealed in joy. And now as they looked back er all that was past, all their sorrows and bewilderments emed so little and so fleeting that, from the simplest among em even to the most wise, they could feel only the kind amused pity we feel towards the very young when, with e first thing that hurts them or they are forbidden, they e sure there is nothing kind or fair in all creation, and rry on accordingly, raving and grieving as if their hearts ould break ».

She glanced among them with an indulgent smile, hoping e little lesson would sink home. They seemed interested ut somewhat dazed. I'm talking way over their heads, she alized. But by now she herself was too deeply absorbed in

her story to modify it much. *Let* it be, she thought, a litt
impatient; it's over *my* head, for that matter.

« They had hardly before this even wondered that th
were alive », she went on, « and now all of a sudden th
felt they understood *why* they were. This made them ve
happy, but they were still only beginning to enjoy this ne
wisdom when quite a new and different kind of restivene
ran among them. Before they quite knew it they were a
moving once again, and now they realized that they we
being moved, once more, by men, towards still some oth
place and purpose they could not know. But during the
last hours they had been so well, that now they felt no uneas
ness, but all moved forward calm and sure towards bett
things still to come; he has told us that he no longer felt
if he were being driven, even as it became clear that the
were going towards the shade of those great buildings; b
guided.

« He was guided between fences which stood ever mo
and more narrowly near each other, among companions wh
were pressed ever more and more closely against one another
and now as he felt their warmth against him it was not un
comfortable, and his pleasure in it was not through any nee
to be close among others through anxiousness, but was a ne
kind of strong and gentle delight, at being so very close, s
deeply of his own kind, that it seemed as if the very breat
and heart beat of each one were being exchanged throug
all that multitude, and each was another, and others wer
each, and each was a multitude, and the multitude was on
And quieted and made mild within this melting, they no
entered the cold shadow cast by the buildings, and now wit
every step the smell of the buildings grew stronger, and i
the darkening air the glittering of the fences was ever mor
queer.

« And now as they were pressed ever more intimatel
together he could see ahead of him a narrow gate, and he wa
strongly pressed upon from either side and from behind, an
went in eagerly, and now he was between two fences so na

ly set that he brushed either fence with either flank, and ked alone, seeing just one other ahead of him, and know- of just one other behind him, and for a moment the nge thought came to him, that the one ahead was his ier, and that the one behind was the son he had never be- ten. And now the light was so changed that he knew he st have come inside one of the gloomy and enormous ldings, and the smell was so much stronger that it seemed ost to burn his nostrils, and the smell and the somber light blended together and became some other thing in, beyond his describing to us except to say that the whole beat with it like one immense heart and it was as if beating of this heart were pure violence infinitely mani- led upon violence: so that the uneasy feeling stirred in again that it would be wise to turn around and run out this place just as fast and as far as ever he could go. s he heard, as if he were telling it to himself at the top his voice, but it came from somewhere so deep and so k inside him that he could only hear the shouting of it less than a whisper, as just a hot and chilling breath, and scarcely paid it attention, there was so much else to attend For as he walked along in this sudden and complete loneli- s, he tells us, this wonderful knowledge of being one with this race meant less and less to him, and in its place ie something still more wonderful: he knew what it was be himself alone, a creature separate and different from other, who had never been before, and would never be in. He could feel this in his whole weight as he walked, l in each foot as he put it down and gave his weight to and moved above it, and in every muscle as he moved, l it was a pride which lifted him up and made him feel ge, and a pleasure which pierced him through. And as he an with such wondering delight to be aware of his own ct singleness in this world, he also began to understand so he thought) just why these fences were set so very row, and just why he was walking all by himself. It stole r him, he tells us, like the feeling of a slow cool wind:

that he was being guided towards some still more wonder
reward or revealing, up ahead, which he could not of cou
imagine, but he was sure it was being held in store for h
alone.

« Just then the one ahead of him fell down with a gre
sigh, and was so quickly taken out of the way that he d
not even have to shift the order of his hooves as he walk
on. The sudden fall and the sound of that sigh dismayed hi
though, and something within him told him that it wou
be wise to look up: and there he saw Him.

« A little bridge ran crosswise above the fences. He sto
on this bridge with His feet as wide apart as He could
them. He wore spattered trousers but from the belt up
was naked and as wet as rain. Both arms were raised hi
above His head and in both hands He held an enormo
hammer. With a grunt which was hardly like the voice
a human being, and with all His strength, He brought th
hammer down into the forehead of our friend, who, in
blinding blazing, heard from his own mouth the beginning
a gasping sigh; then there was only darkness ».

O this is *enough*! it's *enough*! she cried out within he
self, seeing their terrible young eyes. How *could* she ha
been so foolish as to tell so much!

« What happened then? » she heard, in the voice of t
oldest calf, and she was horrified. This shining in their eye
was it only excitement? no pity? no fear?

« What happened? » two others asked.

Very well, she said to herself. I've gone so far; now I
go the rest of the way. She decided not to soften it, eith
She'd teach them a lesson they wouldn't forget in a hurry.

« Very well », she was surprised to hear herself say alou

« How long he lay in this darkness he couldn't know, b
when he began to come out of it, all he knew was the mo
unspeakably dreadful pain. He was upside down and ve
slowly swinging and turning, for he was hanging by the te
dons of his hels from great frightful hooks, and he has to
us that the feeling was as if his hide were being torn fro

ı inch by inch, in one piece. And then as he became more
arly aware he found that this was exactly what was happen-
. Knives would sliver and slice along both flanks, between
hide and the living flesh; then there was a moment of
most precious relief; then red hands seized his hide and
re was a jerking of the hide and a tearing of tissue which
; almost as terrible to hear as to feel, turning his whole
ly and the poor head at the bottom of it; and then the
ves again. It was so far beyond anything he had ever
wn unnatural and amazing that he hung there through
eral more such slicings and jerkings and tearings before
was fully able to take it all in: then, with a scream, and
upreme straining of all his strength, he tore himself from
hooks and collapsed sprawling to the floor and, scrambling
ht to his feet, charged the men with the knives. For just
ıoment they were so astonished and so terrified they could
move. Then they moved faster than he had ever known
n could — and so did all the other men who chanced
be in his way. He ran down a glowing floor of blood and
vn endless corridors which were hung with the bleeding
casses of our kind and with bleeding fragments of carcasses,
ong blood-clothed men who carried bleeding weapons, and
of that vast room into the open, and over and through
fence after another, shoving aside many an astounded
ınger and shouting out warnings as he ran, and away up
railroads towards the West.

« How he ever managed to get away, and how he ever
nd his way home, we can only try to guess. It's told that
scarcely knew, himself, by the time he came to this part
the story. He was impatient with those who interrupted
ı to ask about that, he had so much more important things
tell them, and by then he was so exhausted and so far
ıe that he could say nothing very clear about the little
did know. But we can realize that he must have had really
mendous strength; otherwise he couldn't have outlived the
nmer; and that strength such as his — which we simply
ı't see these days, it's of the olden time — is capable of

things our own strongest and bravest would sicken to dre of. But there was something even stronger than his streng There was his righteous fury, which nothing could stand against, which brought him out of that fearful place. A there was his high and burning and heroic purpose, to ke him safe along the way, and to guide him home, and to ke the breath of life in him until he could warn us. He manage to tell us that he just followed the railroad, but h he chose one among the many which branched out from th place, he couldn't say. He told us too that from time to ti he recognized shapes of mountains and other landmarks, fr his journey by train, all reappearing backward and with changed look and hard to see, too (for he was shrewd enou to travel mostly at night), but still recognizable. But th isn't enough to account for it. For he has told us, too, th he simply *knew* the way; that he didn't hesitate one mom in choosing the right line of railroad, or even think of as choosing; and that the landmarks didn't really guide hi but just made him the more sure of what he was already su of; and that whenever he *did* encounter human beings — a during the later stages of his journey, when he began to do he would live to tell us, he traveled day and night — th never so much as moved to make him trouble, but stopp dead in their tracks and looked at him, and their jaws f open.

« And surely we can't wonder that their jaws fell op I'm sure yours would, if you had seen him as he arriv and I'm very glad I wasn't there to see it, either, even thou it is said to be the greatest and most momentous day of the days that ever were or shall be. For we have the testimo of eyewitnesses, how he looked, and it is only too vivid, ev to hear of. He came up out of the East as much staggeri as galloping (for by now he was so worn out by pain a exertion and loss of blood that he could hardly stay uprig and his heels were so piteously torn by the hooks that hooves doubled under more often than not, and in his brok forehead the mark of the hammer was like the socket

ıird eye. He came to the meadow where the great trees
ke shade over the water. 'Bring them all together!' he
d out, as soon as he could find breath. 'All!' Then he
ık; and then he began to speak to those who were already
e: for as soon as he saw himself in the water it was as
r to him as it was to those who watched him, that there
no time left to send for the others. His hide was all gone
ı his head and his neck and his forelegs and his chest
most of one side and a part of the other side. It was
g backward from his naked muscles by the wind of his
ıing and now it lay around him in the dust like a ragged
nent. They say there is no imagining how terrible and
ome way how grand the eyeball is when the skin has
ı taken entirely from around it: his eyes, which were
in this way, also burned with pain, and with the final
gies of his life, and with his desperate concern to warn
vhile he could; and he rolled his eyes wildly while he
ed, or looked piercingly from one to another of the lis-
rs, interrupting himself to cry out 'Believe me! O, *believe*
For it had evidently never occurred to him that he
ıt not be believed, and must make this last great effort,
ddition to all he had gone through for us, to *make* him-
believed; so that he groaned with sorrow and with rage
railed at them without tact or mercy for their slowness
elieve. He had scarcely what you could call a voice left,
with this relic of a voice he shouted, and bellowed, and
ied us and insulted us, in the agony of his concern. While
alked he bled from the mouth, and the mingled blood
saliva hung from his chin like the beard of a goat. Some
that with his naked face, and his savage eyes, and that
d, and the hide lying off his bare shoulders like shabby
ning, he looked almost human. But others feel this is an
erence even to think; and others, that it is a poor com-
ent to pay the one who told us, at such cost to himself,
true ultimate purpose of Man. Some did not believe he
ever come from our ranch in the first place, and of course
vas so different from us in appearance and even in his

voice, and so changed from what he might ever have loo
or sounded like before, that nobody could recognize him
sure, though some were sure they did. Others suspected t
he had ben sent among us with his story for some mischiev
and cruel purpose, and the fact that they could not imag
what this purpose might be, made them, naturally, all
more suspicious. Some believed he was actually a man, try
— and none too successfully, they said — to disguise him
as one of us; and again the fact that they could not imag
why a man would do this, made them all the more une
There were quite a few who doubted that anyone who co
get into such bad condition as he was in, was fit even to
reliable information, let alone advice, to those in good hea
And some whispered, even while he spoke, that he had tur
lunatic; and many came to believe this. It wasn't only
his story was so fantastic; there was good reason to won
many felt, whether anybody in his right mind would g
such trouble for others. But even those who did not bel
him listened intently, out of curiosity to hear so wild a
and out of the respect it is only proper to show any crea
who is in the last agony.

« What he told, was what I have just told you. But
purpose was a way beyond just the telling. When they as
questions, no matter how curious or suspicious or idle
foolish, he learned, towards the last, to answer them
all the patience he could and in all the detail he could
member. He even invited them to examine his wounded h
and the pulsing wound in his head, as closely as they plea
He even begged them to. For he knew that before everyth
else, he must be believed. For unless we could believe
where ever could we find any reason, or enough courage
do the hard and dreadful things he told us we must do?

« It was only these things, he cared about. Only for th
he came back ».

Now clearly remembering what these things were,
felt her whole being quail. She looked at the young
quickly and as quickly looked away.

« While he talked », she went on, « and our ancestors ened, men came quietly among us; one of them shot him. ether he was shot in kindness or to silence him is an lessly disputed question which will probably never be led. Whether, even, he died of the shot, or through his great pain and weariness (for his eyes, they say, were ing for some time before the men came), we will never sure. Some suppose even that he may have died of his ow and his concern for us. Others feel that he had quite ugh to die of, without that. All these things are tangled lost in the disputes of those who love to theorize and rgue. There is no arguing about his dying words, though; y are very clearly remembered:

« *Tell them! Believe!* »

After a while her son asked: « What did he tell them do? »

She avoided his eyes. « There's a great deal of disagree-nt about that, too », she said after a moment. « You see, was so very tired ».

They were silent.

« So tired », she said, « some think that towards the end, really *must* have been out of his mind ».

« Why? » asked her son.

« Because he was so tired-out and so badly hurt ».

They looked at her mistrustfully.

« And because of what he told us to do ».

« What did he tell us to do? » her son asked again.

Her throat felt dry. « Just — things you can hardly bear even think of. That's all ».

They waited. « Well, *what* », her son asked in a cold, using voice.

« '*Each one is himself*' », she said shyly. « '*Not one of herd. Himself alone*'. That's one ».

« What else? »

« '*Obey nobody. Depend on none*' ».

« What else? »

She found that she was moved. « *'Break down the fe* *ces'* », she said, less shyly. « *'Tell everybody, everywhere'* »

« Where? »

« Everywhere. You see, he thought there must be ev so many more of us than we had ever known ».

They were silent. « What else? » her son asked.

« *'For if even a few do not hear me, or disbelieve m* *we are all betrayed'* ».

« Betrayed? »

« He meant, doing as men want us to. Not for ourselv or the good of each other ».

They were puzzled.

« Because, you see, he felt there was no other way Again her voice altered. « *'All who are put on the range a put onto trains. All who are put onto trains meet the M With The Hammer. All who stay home are kept there to bre others to go onto the range, and so betray themselves an their kind and their children forever.*

« *'We are brought into this life only to be victims: an there is no other way for us unless we save ourselves'* ».

« Do you understand? »

Still they were puzzled, she saw; and no wonder, po things. But now the ancient lines rang in her memory, terril and brave. They made her somehow proud. She began actual to want to say them.

« *'Never be taken'* », she said, « *'Never be driven. L those who can, kill men. Let those who cannot, avoid him'*

She looked around at them.

« What else? » her son asked, and in his voice the was a rising valor.

She looked straight into his eyes. « *'Kill the yearlings'* she said very gently. « *'Kill the calves'* ».

She saw the valor leave his eyes.

« Kill us? »

She nodded. « *'So long as Man holds dominion over us'* she said. And in dread and amazement she heard herself ad « *'Bear no young'* ».

With this they all looked at her at once in such a way t she loved her child, and all these others, as never before: l there dilated within her such a sorrowful and marvelling ndeur that for a moment she saw nothing, and heard noth- excet her own inward whisper: . Why, *I* am one alone. l of the herd too. Both at once. All one ».

Her son's voice brought her back: « Did they do what told them to? »

The oldest one scoffed: « Would we be there, if they ? »

« They say some did », the mother replied. « Some tried. all ».

« What did the men do to them? » another asked.

« I don't know », she said. « It was such a very long time ».

« Do you believe it? » asked the oldest calf.

« There are some who believe it », she said.

« Do *you?* »

« I'm told that far back in the wildest corners of the ge there are some of us, mostly very, very old ones, who e never been taken. It's said that they meet, every so n, to talk and just to think together about the heroism the terror of two sublime Beings, The One Who Came k, and The Man With The Hammer. Even here at home, e of the old ones, and some of us who are just old- ioned, believe it, or parts of it anyway. I know there are e who say that a hollow at the center of the forehead — rt of shadow of the Hammer's blow — is a sign of very cial ability. And I remember how Great-grandmother used sing an old, pious song, let's see now, yes: '*Be not like nb-driven cattle, be a hero in the strife*'. But there aren't y. Not any more ».

« Do *you* believe it? » the oldest calf insisted; and now was touched to realize that every one of them, from the est to the youngest, needed very badly to be sure about t.

« Of course not, silly », she said; and all at once she was

overcome by a most curious shyness, for it occurred to h
that in the course of time, this young thing might be br
to her. « It's just an old, old legend », she went on, and s
could see the relief in their eyes. With a tender little lau
she added, lightly, « We use it to frighten children with ».

By now the light was long on the plain and the he
was only a fume of gold near the horizon. Behind it, du
steamed, and dust sank gently to the shattered ground. S
looked far away for a moment, wondering. Something;
was like a forgotten word on the tip of the tongue. She f
the sudden chill of the late afternoon and she wondered wh
she had been wondering about. « Come children », she sa
briskly, « it's high time for supper ». And she turned awa
they followed.

The trouble was, her son was thinking, you could nev
trust her. If she said a thing was so, she was probably ju
trying to get her way with you. If she said a thing was
so, it probably was so. But you never could be sure. N
without seeing for yourself. I'm going to go, he told himsel
I don't care *what* she wants. And if it isn't so, why then I
live on the range and make the great journey and find o
what *is* so. And if what she told was true, why then I
know ahead of time and the one *I* will charge is The M
With The Hammer. I'll put Him and His Hammer out
the way forever, and that will make me an even better he
than The One Who Came Back.

So, when his mother glanced at him in concern, not qui
daring to ask her question, he gave her his most docile smi
and snuggled his head against her, and she was comforted.

The littlest and youngest of them was doing double ski
in his effort to keep up with her. Now that he wouldn't
interrupting her, and none of the big ones would hear a
make fun of him, he shyly whispered his question, so war
ly, moistly ticklish that she felt as if he were licking her e

« What is it darling? » she asked, bending down.

« What's a train? »

RICHARD WILBUR

BEASTS

sts in their major freedom
mber in peace tonight. The gull on his ledge
eams in the guts of himself the moon-plucked waves
below,
d the sunfish leans on a stone, slept
the lyric water;

which the spotless feet
deer make dulcet splashes, and to which
e ripped mouse, safe in the owl's talon, cries
ncordance. Here there is no such harm
d no such darkness

the selfsame moon observes
ere, warped in window-glass, it sponsors now
e werewolf's painful change. Turning his head away
the sweaty bolster, he tries to remember
e mood of manhood,

t lies at last, as always,
tting it happen,the fierce fur soft to his face,
aring with sharper ears the wind's exciting minors,
e leaves' panic, and the degradation
the heavy streams.

Meantime, at high windows
Far from thicket and pad-fall, suitors of excellence
Sigh and turn from their work to construe again the painf
Beauty of heaven, the lucid moon
And the risen hunter;

Making such dreams for men
As told will break their hearts as always, bringing
Monsters into the city, crows on the public statues,
Navies fed to the fish in the dark
Unbridled waters.

ROY MARZ

SPRING

y pitiless Pluto who cannot weep.
at can he do when his green girl glows
' going home, and says flowers in her sleep?

es he kick his dog, slam his iron doors,
ash his fist on the iron points of his crown?
: sighs, and slips between the lonely fires,

d over the ragged land we see her bonny
rsed figure billowing for home.
: tosses the beggar places her yellow pennies,

d what we waste, out of our springs for loss,
uld serve him well, Persephone, dry in the dark.
not go back to your lord empty of purse.

t the hard bread the strong cannot swallow,
l him how we make out, shock to shock,
e him a night's rest on a damp pillow,

: do not tell him what we pay to be glad,
at when the violets kindled in your eyes
spent in a moment what is his timeless need,

Nor that the moment stays in the folded rose,
Nor how it comes that your innocent belly swells
With curled summer that will not have his eyes.

THE RETURN

You whom I caught aslant of summer, show
Something of summer awry on your lapel.
How else shall I know you on the quai,
Autumn different, perhaps level and cool
And you or I at wonder: well, was it well,
The gamble on season? How shall we seem in snow?
Or do we part before the first fall.

If love has time the tick-dumb heart cannot tell,
Border and shore but not in the heart at roam,
If love be its own and no errand-running fool
(If it be otherwise, whose while is it worth?)
We meet as if sent by a friend who could not come,
We say he was not himself when we saw him last,
As friends of a friend we secretly question his taste.

Loved image aslant in the August shimmer,
It is the heart that comes to the clear quai.
How could my love, with no way out of summer? —
And you of this weather, meeting me friend of a friend
Lost to an image hung in a fabulous south,
It is false but very wise to assume his death:
I begin to see you better. Give me your hand.

FOUR UNFINISHED PRISONERS BY MICHELANGEL

Our half-birth was a long and difficult one.
He cursed us when he threw the mallet down —
Well slept on the comfort of his oath?

e do not sleep, but quasi-born we bend
der our borne beginning, and random faith
aught — does he know? — from the last run of his hand)
at purpose hammered like blood in the guilty mind
eing its public bastards of life and stone.

rded to stone, we suck our half-litre from death:
ne mother, vague, thin-milked, insensate,
e carry your dead weight with locked teeth.
e see our half-selves as forms to sustain it,
tragic sepultures for a giddy planet
at erred into green meaning as it spun,

t know our meaning cannot concern him much:
hat can the compass care for a pensive south?
is we have chipped out of our block of speech
t know that we know more than our chipped truth.
as it so with him, quitting us in his wrath?
hat did he dream when he threw the mallet down?
hat inviolable world in a virgin stone?

MY DEAD PROFESSOR

should have paused when he tipped his ancient beaver.
fter so long a time smiling was brusque.
e seemed lost in our periwinkle dusk,
he blue-eyed glasses moist, the chin a-quaver.

e offered his hand, then fingered his English coat.
e weighed our rose sky as a weighty matter.
e briskly stepped from the curb, and thought better.
e tapped his teeth, had trouble with his throat.

think he was gone the minute my smile was gone.
think he had shuffled back to our violet haze
oping to find the key, in a random phrase,
r the glib, mysterious jargon of the dawn.

JAMES MERRILL

THISTLEDOWN

First clan of autumn, thistleball on a stem
Between forefinger and thumb,
Known for the seeds
That make a wish come true when the light last of them,
Into air blown, subsides,

Feathery sphere of seeds, frail brain
On prickly spine,
I feared their dissipation, seeds of that crown aspin,
Words from a high-flown talker, pale brown
Thistledown;

Yet when, bewildered what to want
Past the extravagant
Notion of wanting, I puffed
And the soft cluster broke and spinning went
More channels than I knew, aloft

In the wide air to lift its lineage,
Ha! how the Scotch flower's spendthrift
Stars drifted down
Many to tarn or turf, but ever a canny one
On the stem left

remind me of what I had wished:
ıt none should have clung, lest summer, thistle-bewitched,
' up, be done
And the whole of desire not yet into watched
at a breath blown!

OLIVE GROVE

ɜ blue wave's slumber and the rocky brow
ıost submerged where while her father slept
ɜp of the blue wave from his forehead leapt
ɜ goddess, dropped her gift, this silvery bough,

him who among olives drowses now
ıong these drowsing boughs their trunks express,
'e paint from tubes so twisted, emptiness
ʒht sooner have put forth the slumbering green

ın these whose gnarled millenium bestows
oon his slumber tentatively marine
· whom endurance, lacking theirs, had been
ɔ bare an ikon of the mind's repose)

lream, not of his dreaming that would wean
ots from deep earth, rather of how each delves
taste infusions by whose craft ourselves,
ce dreams in the mind of earth, like olive-trees,

uses, the sleeper and his smile, the quais
d tall sail bent on the blue wave, have grown
t of the scalding center that alone
wakeful for its melting images.

PAUL GOODMAN

DAVY

For candor and sweet musk the magnolia makes
known roundabout, and the May tan pine

smokes, the puff of the invisible
fire of a foreign spectrum. By

wilful grace Davy uses his whereabouts
in slow quirks of lightning, but the pause

of his soul is else, where the summer storm is brewed.
I have by longing to love and by forcing

my foolish heart and withholding my hand and arresting
rage
magnified the Paradise and named

my darlings with names I didn't know I knew.
Thanks be to the Unmaker of

the self, who opens to the colors wide my eyes
and my heart in Davy to be pleased,

the Way! open to magnanimity,
the Giver of all names of loud praise.

POEMS

I

My beloved is far and going further forever
and our love was never finished for either,
sprang deeper after every stopping, and
this stop is like the rest but has no end.

I have no anxious hope any more,
my heart that was distracted by that fear
now adds its strength to lost love
that heart and soul together have.

I passed thru a synoptic day
whose every scene was full of joy
and imperfect, and my life stopped short.
Now therefore I can wait to start,

to start anew, can wait to start anew —
the while I watch my true love go,
can add the strength of olden hope
to lost love, the while I stop.

II

What sparks and wiry cries shall I
strike first upon the iron strings?
for I have got a pick of flint
and I have learnt a skirl of glee.

I'll say the love I had a little
and the longing like a block of ice,
for never never never again
shall we two meet. My blood stood still,

my sparkling hair rose up in fright
as wide between us grew the space
new fixed. Oh! brilliant more than fire
is the song of the heart undivided by hope

or fear: the string that sounds again
is twangled with a furious joy.
So. —
Next this drizzling war I'll keen
that no one wills and all desire.

'O LOVELY DANDELION OF THE WOODS'

O lovely dandelion of the woods
softer-colored than the thick meadowflower
you solitary in the open woods
pure fire burning softly hour by hour,
O lovely dandelion of the woods.

Easily this wins to it the heart,
the pure fire burning softly hour by hour
solitary in the open woods —
how easily this wins the heart to it!

PEARL KAZIN

THE JESTER

It is odd that I think of Kuney so much in link with the sons. When his memory absorbs me now, I turn with strange nality to the extremes of the earth's turning. The summer his death, New York was a blazing, sputtering beast. The t, beginning late in May, had swelled without break in a ttonous rage for sacrifice. It wasted no minutes, and each rning I would wake out of a sweating, steaming sleep, my ams dissolved in my own dampness, my eyes twitching h fear of the sun. It was a summer that made me loathe light, and I deplored in a dulled lamentation the length ch summer gives to the sun's light. I walked stupidly ough the deadening glare of each day, feeling nothing heat and my fear of the burning, stifling brightness, ticking the hours till darkness. But night brought little relief to llen city which gasped for breath so violently, the sick thm could be felt and heard as a monstrous spasm. Every- who could, took flight. Everyone suddenly remembered usually scorned, dull friends who had taken cottages in thampton and Fire Island and even the mosquito-ridden es of New Jersey, and fled to the cooling water. Each day newspapers ran the familiar photographs of a million ocks sprawling in slovenly, thick discomfort on the ches, and the headlines grimly counted the thousands who

churned up the water that islands the parts of New Yor Terrible quarrels broke out constantly among strangers the subways, and the slightest touch between steaming neig bors in the rush hours became sufficient cause for murder.

Yet it was Kuney among us all, who died of the cit excess that summer. He, who adored New York and hail its every season with brazen hallelujahs, was destroyed by For he loved to think of himself as the supremely man factured urban man. All cities can become mechanical tyran plaguing their inhabitants without mercy, but Kuney accept the perversities of New York with a lusty pleasure in unfeeling wantonness. He never took refuge in country wee ends, and he loved to boast, eyebrows raised in seeming wond at his listener's disbelief, that he had never been in Gra Central Station. He regarded exits as something of a disgra Even on the hottest days of any summer he never abando his beloved cement, and no one could remember ever havi seen him on a beach.

Kuney was a fat man, the kind who takes refuge in laug ing at his own grossness, but the slight edge of desperati that always cut into his jokes about his size often lessen the protection of his mockery. For his devotion to the ci no matter how its seasons might oppress others, kept hi from needing to expose his absurd and impossible nakedne He often boasted that on days when New York had be drained of its noisy, clicking millions, and the great geomet jungles of Wall Street and Union Square and Seventh Aven stood hollow and bereft in the hot weekend sun, he fou *his* pleasure in walking happily through the streets, taki on the burden of those who had left these wonders to silen shocked at all the arrested energy of silent elevators, ty writers, adding machines and telephones, humming his solita hosanna to the inhuman and silent desert of brick and ste and glass which, in its mad permanence on such a day, e closed nothing but himself and was created, as it seemed, o for him, who worshipped it. There it stood, this marvel a great city, ruinous to some perhaps, in its oppressive m

place and stucture, with only *his* dedicated presence to give tribute. At such moments Kuney could be happiest — he ıld truly think himself king and father of all he saw.

Summer was the time of Kuney's death, but I think too the other seasons when he had made his unique, exultant rifices to the city. An escapade of his in the year before he ed became one of his favorite boasts, and he told the story en, with the same giggling half-pride in his heroism. He ne, he claimed, had roamed unflinching through the ppled city in a great blizzard that assaulted New York ortly before Christmas. For more than twelve hours, he said and I knew he spoke the truth, for such wildly useless ventures were actually sober rituals to him, in his praise of ing urban — the city took on a new perspective, became very own to rediscover and possess. Each clogged and solate street corner, every choked crossing, every curb and drant softened by the snow, became a hurdle *he* happily dged around and across in his black Arctics and vast black ercoat. Somehow, as he told it, it seemed that he had made s dangerous with his presence the damage that was falling th the snow. And the purposeless bravado of his adventure k its toll.

In his illness, afterwards, he held sniffling and bellowing ırt from his bed, surrounded by pots of tea and half-skinned anges and boxes of Kleenex, and he turned his chills and er into a holiday of martyrdom that he wanted his friends come and share. What wonderfully wicked weather, and dn't *he* saved New York, he roared out, in sometime ridicule the pose he struck, hadn't *he* been the only one willing take his chances while the rest of us, cowards all, crouched ide our locked, safe windows and watched the drifts mount d move outside? I applauded and howled with the others o had come to pay him mocking homage for his senseless ari through the snow, taking our own giddy vengeance on th the city and my friend by coming to hear out and praise d laugh at his absurd extravagance.

I was there. So too were ten more of his friends. I never

could remember afterwards exactly how many had appear in the course of a « Kuney party ». Whether he was sick healthy, idle or claiming work, someone was always at Kune side to keep him unalone — someone who had always ju dropped in, was merely passing by, could stay for only minute. But someone was always there, drawn by undeciphe able temptations, to protect Kuney from his solitude. H was alone when he died: that was the one time. If he fear that a chance route or an idle walk might lead no one his home, he would, in a steady series of phone calls, badg the lonely ones, the idle ones, the bored, endless ranks search of distraction who are always ready to go anywhe in New York, to be saved from themselves. He could alwa rout out the many who, with desperate excuses to themselve obeyed Kuney's taunting command. And I, on that wint afternoon, was one of the chosen, reluctantly obedient, rea to help him fend off the goblins of the unsurrounded self.

« Come, in, come in! »

He cried out to each newcomer: « How wonderful! Ho lovely to see you », flapping his hands in sham surprise encountering each visitor, as though it were all quite ac dental that they should be there, with him, all the « rig ones » together. « Sit down, you have to sit down immediate and hear all about my divine day. Now don't dawdle! » H fingers played frantically with his beard, a flamboyant jo of two years back which he had kept, and he loved to te how he had acquired a beard when he had been taking « ju millions and millions of folders full of notes » for a boo about Lucrezia Borgia, and which he had then abandon when, as he explained, « it turned into a novel, right in m hands, as though I were some awful Pygmalion. And wh could I do then? A novel — my God! — it would just ha to be Proust, pure Proust... and all that gossip. Oh, you kno it would just have drowned me. Not that I didn't have enoug material... ».

Smothering his visitors in a blanket of loud and extr vagant hellos, he shrieked his salutes and commands and que

ıs in wild disconnection, sent each of us with mocking hority to the different chairs he wanted us to take, arrang- us all in a muddled frieze that solaced him with its keshift variety as he lay there. And the stream of gossip, warning, affectionate reproach ran ceaselessly from him. th me, he had a special by-play, embraces and taunts for favored, and I was snared in a nervous tangle of arms l face and beard and distracted chatter, caught in the asure of company.

For I knew this then, and better now: in the wild in-cretion through which he exposed himself to an easy, ghing scorn, he helped me disguise and forget myself for ew hours. I am tempted, when I think of this, to call ney a poor lamb, to moan at the way he wasted himself, ew himself away so lavishly and incessantly as he kicked r all the fences of privacy. Always available, he made his st intimate friends share him with thousands of strangers o ebbed and receded through his life with the indiscriminate ularity of the tides. If he let himself be shared with less n the world, as he perhaps knew, he might have nothing all to give, to anything or anyone. His telephone was, ıs, always busy, perched at his side or held in his pudgy gers like a pampered black cat.

But now, trying to see him with the tranquil steady gaze ever had for him before his death, I must not sneer at v prodigally he spent himself, for surely the generosity s meant. And though I might pretend to innocence, I re-mber with pain how little anyone treasured what he gave l gave — and gave away. With the same destructive steadi-s that Kuney devoted to throwing himself about, those o took what he offered discarded too much of what they eived. It seemed, truly, that he wanted them to do so. ce there was always so little to posses, it was all too in-quate for love. The mind can balk, as the heart must do, such paltry offerings.

I came to his « sniffle-party », as he called it, at his nmons; in the morning he had called to tell me every-

thing he insisted I come to hear again that afternoon. Tw days, perhaps three, had passed since the assault of the stor had twisted and maimed the city, and by then some of t snow had been cleared away. Cars, busses, people, all h begun to slide back into place. Yet the very air was st charged with metropolitan surprise at the unexpected storm Everyone seemed to be reeling, still, with strange prid for they had discovered the unsuspected stamina which alwa accompanies havoc in a gigantic city.

Dense snow, terrible heat, prolonged rain, subway acc dents, telephone strikes — these public calamities rain dov on New York with the force of an epidemic's blows, seemi to render it helplessly, poignantly collective. One feels it mo deeply and guiltily in time of war, yet there is exaltation all this. For such vast disorder suddenly deprives strangers their accustomed indifference, of the habit of potential enm ty, and expels one's privacy into a tougher and sweeter wor of heady communion through the common affliction. The u known neighbor who suffers from a pain he knows is not h alone, can take no refuge in the unseen drama of his solitud When discomfort is widely shared, each of us is robbed his anonymous agony, and we all feast together on the ho day familiarity that suddenly joins us to the surroundi strangers.

This intimacy blasts apart the common denominator, an when it is broken, the units become for a moment unequ dislocated, distracted, perhaps lost — but they find, too, heightened exhilaration. Curiosity and discomfort stalk th beasts of loneliness, and there is a fevered delight in the cha that is felt by everyone, a giddy intoxication with everythi involved in the general calamity. Each day I explored th newspapers with unusual greed and thoroughness, avid f new accounts of stalled cars, mangled telephone wires, fre footnotes to the duller statistics — an organist had found hi self snowbound in an uptown cathedral, recording Bach white, unrattled silence which no piety, no mechanical soun proofing could have rendered so perfect. All the hospitals we

crowded with the many who had cracked arms and legs in slippery stumbles. I had to know every last detail of the monstrously gratifying scandal, and Kuney, who fed on scandal and gorged disaster with the glee of a mad reformer, asked for no richer season.

Huge banks of the catastrophic snow had been shored along the sides of every street, and already their whiteness was streaked and dulled by the soot that had returned to its dominance of the urban air. Orange and banana skins, the absurd harvest of garbage that always pushes through snowbanks in New York, gave strange, dilapidated spots of color to the congested streets. It was Saturday; I did not have to work, and I could have avoided the perilous and nasty excursion through Manhattan which I chose to make. But I relished the holiday giddiness that had come loose with the discomforts of the blizzard, and early in the winter afternoon I struggled into the elephant dress of a bitter winter, boots and heavy coat and scarf, all tied and buttoned and zipped. I clumped down the stairs of my house at the lower end of Manhattan to make my awkward way through the seventy blocks that divided me from Kuney's brownstone apartment uptown. I had to take a roundabout way — some of the busses were still not running — and it seemed to take forever. At each screeching stop of the subway between stations, each halting, moaning chug of the bus, I damned myself and Kuney, too, with the unreasonable fury of the guilty, but I did not turn back.

I arrived in a scattered state, flung half-in, half-outside myself by the tug-of-war trip through the maimed city. My clothes felt heavy, my hands were numb, my hair disordered, my nose running, and this strong disarray only made me the more angry and puzzled, as I puffed up the four steep flights to Kuney's apartment, at his mastery of my time at such moments. As I came up the stairs, I could hear the bellow of his laugh, loud and high above any of the syncopated disharmony made by the afternoon visitors. With Kuney there were none of the usual hesitations and pauses, the conversation

at the start that stutters and stops. One swam, as I did th straight into his laughter, was sucked without ceremony i the river of words that ran ceaselessly from him. And the that afternoon, as I had felt so many times in a hund for him and scorned and adored him, I laughed at him a despised him but, however ruinously and covetously, I kiss him.

He held on to my shoulder: « Come here, come rig over here. Wicked girl! She's really an angel », he went lowering his voice to a conspirator's hum, speaking as thou I were not really there, « but sometimes I could spank her For me, his voice become thick with the pasted gloom of Puritan lament, his forehead crimped into a minstrel-sh scowl of avuncular rage, and Kuney clasped his fingers gether on his vast front, glared at me with heavy, imp buffoonery, ordered me to put my coat in the other roo allowed me the special favor (« Because I must have wo with you later! ») of sitting on his bed, of pouring him cu of tea. At once he ordered me to notice a new face he h added to the thumb-tacked gallery on his walls, the glo images of the famous, the infamous, the mediocre, the hange on, everyone from avant-garde novelists to faded vaudevi stars, all of whom he knew very, very well and could c at a moment's notice to prove his intimacy if it were ev questioned. How he wore himself out in his desperate se nades under so many balconies of fame!

But before I could begin to speak with him, he had turn to a newer arrival, leaving me dizzy and enriched in th company by his unexplored intimations. His questions we part of the game. I was deprived of no real secrets, for it w the zest he gave to throwing about his balloons of secre that really mattered. I knew that he cared more for the havi than the using, that his possession of special secrets was t great coup. But there was no Iago in him. He grew fat the mere smell of intrigue, and the truth is that I relish feeding him the stuff of such titillation. Secrecy, the liberate furtiveness that some admire, the complex saraban

withdrawal and disguise — these have never attracted me r their seeming comfort. I find no safety in the slam of door, in the closed mouth, in the private and insulated oms of the heart. To go unnoticed — that is the great fear - and the risk of exposure is far less, to me, than the deaths obscurity. In the glitter of Kuney's attention I could be lorned with the glamorous intimations of mystery which s poking questions and grandiose disapproval seemed about bring to light. How I relished his chattering invasions! I lt suddenly warmed and important, like the bored office orker who, in her uneasy concentration, takes a secret, guilty elight in the telephone's clang, the gossip's visit, the noise the street. The accidental boon of interruption saves her om the worst enemy, herself.

And Kuney knew this, as he played out his part against ine, he knew it with all the discrediting insight which he onstantly shortchanged. The truth which he somehow salaged from the noise he made, was my need for him, though was expressed in my sham disapproval of the tongue he emed to deploy against my will. I see now what it was *he* w. For in his teeming and cluttered world, some center was ways there, the guide with which he picked his giddy way nd responded always to the cues of a subtle necessity. Perhaps it was his kindness which saw to that. He could be aliciously indiscreet, but never malignant, and I remember e many times when I found myself telling him what I had, ll the moment it spilled over in my talk, claimed I would ant *him*, loose-tongued, silly babbler, lapping up all the ossip there was and much that only wanted to be, least to now. I am afflicted by the sense of betrayal as I say this, ut surely he betrayed himself worst of all, more than I, ho undid him in so many judgments, in the conversations had about him, in all the varieties of scorn and indifference heaped on the life he led.

Yet when I speak of my treachery, of his own and the orld's distortions, I speak too of the joy I found in confessing him, for I knew I took no risks, that he would demand

no ransom. And I think of the scorn one feels for a confes
in choosing him. We make him less to himself and to us
sharing the worst of what we are in the mucky barter. Fr
it the confider withdraws, free of the ugly story; the confid
alone is left with the burden of this knowledge. And I betra
Kuney most deeply, perhaps, by my very pretense that
forced my confessions.

Words in any and every form were his food and w
and tobacco and narcotics and his sex as well. Surely he
one of the most sexless people I have ever known — not o
because his grossness would seem to negate it for him,
one never thought of Kuney as needing sex, or having pl
for its necessary patience in his noisy life. His talk and t
were always packed and cluttered with new books, unfinis
manuscripts he alone had been allowed to see, unpublis
novels and half-finished paintings and the first movement
new concertos. He would point portentously to his fat briefc
and say: « You would never guess what I have in the
Blanche Knopf herself lent me her private lavender-scen
galleys, and I tell you, it's nothing short of amazing ». A
no amount of disinterest could keep him from telling, quick
as though forced into revelation, exactly whose book he h
Somehow he seemed always to have read a book before
author had quite developed its plot, and he decorated e
of these private spheres of work with an ornate garland
anecdote and inside information which he collected and pi
hazardously high on to anything that caught his shift
attention. He read with the frenetic zeal of a biblioma
strewing the bones and crumbs of other mens' brains wh
ever he went. With voracious and indiscriminate greed,
made everything in print become part of his kingdom: in
merable magazines, pamphlets, papers, books, other peop
letters as well as those he had received. He behaved as thou
the words would not exist if he did not give them the char
and labor of his attention.

In one sense, of course, this greed for all the words th
were and might be, was of some reasonable necessity to h

s infrequent and uncertain checks for the hack writing did, depended on exactly such mock-scholarly erudition. t his was a brazen ferocity that went far beyond exact tives. He could intoxicate himself completely, with an oholic's doggedness, on words alone. Curiously, in the world frenetic drinking that Kuney moved through, his dancing endance on all the parties and dinners and « teas » that ured and lurched themselves daily to blurred and remorse- ends, he rarely took a drink, and had given up smoking ıg before I met him. There were better things to occupy n. He made his hazardous livelihood by turning out pot- urri articles about everything from poetry to vanishing ams for dozens of magazines, but one never thought of n as a writer, one could hardly think of him being any- ng but Kuney. He *was*, however distraught and garbled and zzying, the life he led — and however lacking in vocation d center it seemed, he managed to turn on this unique is with a whirling control and indefinable power of im- rtance for everyone who knew him. Dedicated to his amuse- ents, to his sacred irregularity, to the city he celebrated and ored, Kuney's life seemed in some ways a delicious contra- ction to all the chains of routine, work, income, boredom, edule which bound the rest of us, and perhaps some of s fascination came from the freedom he alone seemed to ve won. Discipline, to him, was a threat, the dirtiest word all.

Above all, there was the solace of possession. His apart- ent was not large, but every shelf, table-top, corner and oset was stuffed with his vast, mad property. Dominating all were the books, new and old, good and bad, some read d others never opened. The very air was thick with novels, etry, dictionaries, memoirs, histories of art, studies of the nce, great writing sidling against garbage. He gloried in the les of print competing for space in all this congestion. Had read it all? He did not claim it, any more than he claimed iginality for the ideas that sprouted in his talk from the ots of other minds. Yet all of it was there as the stamp

and seal of his fantastic triumph, in the having and hold
alone, the feat of giving the look of permanence to such clut

There was much more than the books — all was inc
testably there, it was his, testimony to all the people he kn
the places he had visited, the things he had seen and d
and remembered. How well I remember the towers of
theatre-programs, the weird and worthless glass statues, Con
Island souvenirs, and there was no moving through the f
narrow, bulging rooms of his flat without bumping into
manner of odd trinkets he might once have been given
whimsical Christmas jokes, into the mounds of seashells th
mixed the ugly and beautiful and broken as freely as t
sea that spewed them up. For him, a bare patch of sp
was painful, it effaced his groaning tables, and shelves.
for Kuney, whom I dare not call impostor, the variety
his plenty was the token of its worth, and it took on, howe
discordant the elements, a strange force of beauty.

Truly his pedantry had its own wild sanity. No one e
thought of him as eccentric, for what he looped and link
and piled onto himself and his home became, for all w
saw it, part of his curious, giddy and contagious curiosi
In his larder of discards, everything had its necessity, formi
the world he had created in order to exist in it, the fantas
crockery and lamps and chairs, the stage-gold candelab
Victorian gargoyles, mirrors that refracted a side-show g
mace, the oversized cologne bottles, ornate Edwardian s
tuery, ten-year-old movie magazines full of out-dated roman
and pouting, marcelled starlets. Amid all this abundance
sat like the owner of a warehouse who has fallen so insan
and irrevocably in love with each object fished up on t
hook of his promiscuity, he must sit starving in the mi
of his suicidal harvest, for lack of the will to sell.

It was all such a weird pantomine of solidity, and t
force of it moved about with him wherever he went. Alw
he would arrive anywhere, usually late and hilariously a
logetic, panting and clanking with the new, the shocking, t
till-now unknown, crying his peddler's wares of gossip t

had stuffed into his pockets at the last party, scattering centric abundance with the abandon of a wild maharajah erproud of his vast pleasure dome, from which any bauble, wel or gadget could be pulled for glittering display at a oment's notice. If Kuney's true richness could be counted ly as time to be wasted, intelligence and information and ords to be thrown about carelessly, frenzied plans for new itions of this or that, anthologies and literary revivals, blown dicrously beyond their capacity to convince or dismay or lighten — it had to be remembered that he had no other ld to give *or* to sell.

What he made of all this grotesque plenty was a genuine tertainment. All the absurd variety vibrated with the fun derived from himself. And he admitted his avarice with ch a confounding joy and mockery, that any solemn scorn ed quickly in the face of his laughter. When I remember e way he lived, how freely he sported a sybarite's manner d covetousness, I am haunted, too, by the actual meagre-ss of his resources. Living always from wit to mouth, he ade his talk and habits trail a fraudulent glitter behind. onstantly in debt, overdrawn at his bank, haggling for a w dollars more from this magazine or that publisher, his r of opulence was a joke that lacked the charity of truth. espite all his casual familiarity with the best restaurants New York, his easy delight in « seeing everything worth eing » from the best seats and boxes, his minute knowledge the homes of the very rich, and the haunts where they raped up their pleasures, this seeming baron was often nniless. He could make no actual claim to any of the gran-eur New York offers in such fatty abundance. Yet he knew all well enough, and his familiarity gave him the poise of e denizen.

Where had this connoisseur's grace been acquired? Not his childhood, certainly. He grew up in one of a dreary, nteel row of « two-family » houses, in one of the lifeless bway streets of Queens, one of five children haggling for om in an ordinary middle-class world as far removed from

the highest high-life as a Russian serf from the czar. Y
Kuney could go, as he did so often, from cocktail parties
the lush penthouse of a gilded patroness, to dinner with l
family, and never show any disturbance at making such
bizarre plunge. Kuney had no claim, born to or begotten
luck or work or tricks of temperament, to that easy ind
ference about money which can sometimes make, among t
few of the very rich whose guilt does not equal their plen
for a seeming ignorance of its necessity. Kuney was his ow
panhandler, but he spoke of money rarely, and when
did, it seemed incidental to his vaster interests. For he ha
after all, entered all the inner worlds of luxury through t
nod of a friend's head, through endless « connections » an
« contacts », through the specious generosity of an exper
account. Though he tippled favors, passes, gifts, left-ove
continually, he never betrayed any of the impudent warine
of the intruder as he moved through the pampered rooms, an
showed none of the obsequious gratitude which his patro
might have liked to demand.

Even on this difficult winter day, when moving from ho
meant a strenuous energy, he had managed to lure to his si
a typical tribe. I bumped and josted in the small rooms again
a celebrated pianist, a moderately successful and immoderate
acid young novelist, an elaborately sad lady who had on
been a well-known soprano and was now remembered on
by pedantic collectors of rasping old phonograph records.
one corner I noticed a furtive professor from Columbia who
genteel diffidence always seemed embarrassingly out of plas
in such worldly company, and he was speaking to a nas
chewing painter who had not been near a canvas for yea
but drank his way through the dear dead days of Paris wi
increasingly unsteady melancholy. There were also the an
nymous ones whose names and faces had, like my own, nev
come out of a private darkness into the public light. And
who so often despised myself for coveting this spurious i
timacy with fame which Kuney seemed to provide, I w
there too, though I could remember all the times before wh

had felt childish in coveting this disenchanting peek at the
arers of fame. But I wanted it and somehow, though Kuney
impeted his mountebank vanities at such a brazen pitch,
succeeded in drawing us all to his side.

« Mme. Grushaninov », Kuney was saying in the hectic
ast of introductions that rarely left any of the names clear,
Mme. Grushaninov, I've been dying to have you meet this
l ». He clutched my hand with the secret ferocity of an
nbitious mother. « Anna, this is a great, great moment for
u. *This* is Ilyenka Grushaninov, someone you're very lucky
meet. What an artist! See how nice I am to you? » I nodded
d smiled with perfunctory grace, as I knew he expected me
do. But I was dismayed at the need to force so simple a
sture. Who *was* she? I could not remember having heard
e name before.

Kuney, making me accomplice, spinning his web of dis-
acting flattery, went on: « You're both such Dostoevskian
omen; you should have loads to talk about. Oh... all *sorts*
dark female Russian secrets. Just two little Anna Kare-
nas! » So that was to be my role for the afternoon; but this
ne I was reluctant to play. I shook her hand, and a moment
er she was clutching again at the heap of beads, lace and
lvet that ruffed her throat, obsessed by her banal melancholy,
ring her unpleasantly regular teeth in a smile that stuttered
e a silent movie. Her waxen, pampered hands — she had
en, it was clear, inordinately proud of them once — fidgeted
thout cease. How many women like this one Kuney knew!
ey were part of the debris he treasured, left-overs from
day of taste that no longer enclosed them, cast now among
e lampshades and the seashells and the red glass jars that
ly Kuney could find valuable. Perhaps, once, she had been
gnificent, the artist he called her, but to me she was now
ly lugubrious, sunk under the betraying years, dismayed
at the light of the world had turned away from her. Among
ney's relics, this woman was like a gilt chair that had
ce decorated a gaudy, crowded ballroom, but now, chipped
d ancient, could support no weight at all. Her eyes were

embalmed in a face which had once devoured attention w an unthinking vanity, yet Kuney could speak with loud repetitive devotion of her dead splendor, enumerate the gr moments and anecdotes of her career, concerts she had giv before he was born — and make it seem that somehow had witnessed and shared all her thriumphs. And it was such a makeshift, haphazard nostalgia that this woman ca to him so often, out of the cave of her memories, to live a few of her hollow hours in the tattered patchwork shro of the past he threw upon her shoulders.

I was repelled by her hostile eyes, which coveted my you and despised me for it, and Kuney, seeing this, grabbed at book I had been carrying, and saved me for the moment fr Mme. Grushaninov by swinging into one of his wild ver journeys: « How do you come to be reading this... of things? Haven't you heard an extraordinary number of peo mention his name recently, just everywhere? You know and his face turned sage and reflective for a moment, « y know, I really ought to do a piece for *Woman's World* ab him. After all it would be so perfect, don't you think? thing elaborate. But the way they'd dress it up, it would just heaven. Divine photographs, nothing cheap. You kno the houses he lived in (Cecil could do them wonderfully, j wonderfully) and the women who sat for his portraits. I co do it in diary form. They always love that, it's so fantastic intimate ».

This, then, would become the week's focus, the new exc (« I'm doing such an incredibly difficult thing for *Wom World*, and they're clamoring for it, it just means work work and work! ») for leaving one party to go on to the ne full of the moment's high seriousness. Often when Kuney h talked to me of such projects, I might easily have told h no, I didn't think there was going to be a revival of Mered or Thackeray or Turgenev, or whatever he had fastened through some quixotic chance. I might have told him, fo was surely what I felt true, that the idea was trivial and form he chose to give it merely a way of underwriting

viality. But this I never dared do — or rather, I never
thered. Meanwhile, though to speak of my skepticism might
ve sanctioned another kind of talk, I agreed with him too
sily and smiled my way out of judgment. Here, now, he
is leafing through my book, scrawling illegible notes on the
ck of an envelope with the impatience of someone who has
scovered a gigantic idea for saving mankind from war and
stilence forever, and cannot hurl himself rapidly enough
to his obsessive concentration. For Kuney, this would last
r but a few minutes now, but he would return to it in a
indred noisy places, lamenting the little time he could find
r such work in his teeming life.

Stuffed with information, bristl'ng with allusive rejoinders,
: seemed at times to have appropriated all the world of
t and ideas for his private abattoir and seemed to give it
l the stamp of his flippant, frenzied energy. All his judgments
orted a tipsy garland of extravagant superlatives which can-
lled themselves out too often. A master of the small and
udy vocabulary babbled through all the shining corridors
New York, he knew the doggerel well, the words cooked
to an indigestible sauce, intoned through all the theatres,
irs, museums, apartments and offices which make up that
iowing world. What Kuney liked was never less than wonder-
l, divine, fantastic, incredible, marvelous, or enchanting —
id often it was all these things and more. His was one of
e master hands at flinging out such rubber checks for sin-
rity, but he never quite bartered away all judgment for
e slighter stuff of mannerism. Though Kuney had cried
divine » much more than once too often, someone was al-
ays caught in his churning whirlpool of enthusiasm. For it
l had more than a moment's useful excess, as *he* lived it.

Of course — of course: there was reason to the scorn
ith which so many spoke of him, and when the words
ould be said, to someone who would be sure to repeat it
Kuney, he seemed to take the greatest delight in their
alice, agree too readily to the point well-made. He relished
that absolutely wonderful, wicked tongue », and I would see

him face such second-hand contempt by roaring with gl
slapping his thighs and flapping his hands and forcing eve
one to laugh with him. Indignation would be impossib
hurt feelings too quiet, and Kuney was always ready to
sacrificed to the small moment rather than expose hims
to pity — or change.

I think, now, as I look straight into his sun without
distorting camouflage of his shadow-play, that I consented
his destruction too easily, and the guilt sits like an unbud
able stone in my breast. For something, I know, alw
escaped the jester's maw, something marred the perfect im
of the dancing clown. When he laughed at me I was ne
hurt by him, for the specious malignance of his taunts
always part of the joke. No, the ridicule he so willingly t
on was not, after all, what he deserved, and though at ti
I would pledge myself to small moralities, to the effort
protest and defense, I forgot them always in a lazy indi
rence.

By seven o'clock that winter evening, even Kuney's w
of talk seemed about to go dry. No one, least of all our inva
host (if he chose to conduct his concert from bed, that
but another divertissement) had been much aware of
illness. His parties always came to a vicarious end, wh
there were suddenly no more cigarettes and no more wi
and someone remembered the prodding of a duller life,
pedestrian needs which had to outlaw Kuney's fun. Farew
were always prolonged, for he loathed to see people dep
and made desperate campaigns to keep them, with his ma
small devices. The party's giddy pitch would rise up again
the intense and delicious hypocrisies of leave-taking. T
afternoon the coda was less elaborate than usual, and m
of his guests left almost at once. Perhaps because of the di
cult journey we all faced now, returning to our separate liv
or because Kuney's illness had made him less ebullient th
usual; perhaps out of the cold urgency that in winter sh
down too abruptly with the early doors of darkness, none
us tried to stay on. I was alone, suddenly, with Mme. Grus

nov and Kuney, not quite sure why I hadn't gone along ith the others, unable now to leave without an awkward eak.

To keep me, as I thought, Kuney turned once again into e stern father, his special game with me, and he said with knowing scowl: « My dear, you've been remarkably quiet is afternoon. What's got into you, what's holding your ngue, you babbler? What's going on in your young life? h? Tell me — as though I don't know *all* about it anyway! ut such silence from you, Anna! I've never heard the likes it ». I assumed a suffering face, pretended great sadness at me unspeakable tragedy, and kneeled for a moment on his d in a vaudeville supplication. Mme. Grushaninov, amused t of her self-impassioned boredom, looked up at our pantoine, her melancholy attention hardly alive in her ashy spair at seeing the afternoon vanish, and with it, all the ssamer life that Kuney gave to her snuffed-out fame. I ew that from here she would make her way back to a dingy om in a boarding-house somewhere in the West Seventies, sappear into the heavy corridors of a grim red-rust brownone, bereft of the transient glory she had found in Kuney's ch celebrations, return to a slow counting of her survival the maudlin hours and days. There she would have only rself and the treasured scrapbooks on which she breathed e puzzled sighs of the forgotten celebrity, arrogant over lics which aroused no memories in others.

I felt a moment's pity now for the route she had to travel, r the cheap small tea-room she would find that reeked with damp fog of failure and creamed cabbage and rancid gentily. But it served — it could welcome her into its anonymity. ith a great straining and gathering of her faded furs, she ushed imaginary crumbs from her skirt and opened her tique beaded purse with a vast slow sighing concentration, ok out the tiny initialled box from which she carried more alk-white powder to her over-coated face. She too was ssed in turn, threatened and chided and advised by our arded, fatherly host, and stayed for a moment longer to

gulp down the last of Kuney's lavish adoration. I looked slowly for my coat and boots, holding back my departure the distaste I anticipated at being alone with her if we together, at finding excuses for not remaining with her, not sitting in a puddle of pity while she hacked out the ransom of my youth.

But there was more to detain me that afternoon, Kuney clutched my hand with a strange insistence. I w bewildered by the gesture, and tired by my sudden cham of heart as I stared, listless and distracted and limp after t pointless frivolity that had grown like weeds in the afternoo at the cigarette butts and the cheap wineglasses. I listen to the last of Mme. Grushaninov's rustle and clump in h heavy trappings as though I too were about to descend in a dark, sad well, down the steep flights to the cold stre below. Kuney, suddenly wholly quiet, showed for the fi time that he was ill. The face ambushed in his comic bea was mottled, half-flushed, half-green in a drained and sick pallor. He blew into a handkerchief with a loud wet ro and gasped for breath. The muscles of his face, which h been bunched and taut for the party, had suddenly giv way, loose in the relief of fatigue. His court was gone a the jester could now relax.

I asked him if there was anything he wanted of me b fore I left. But there was something else in his face whi made me want to flee him, now, just as I had escaped t dreaded intimacy with Mme. Grushaninov. The moment cri out for pity, but that was not, after all, what I came to hi to give or to find. My pathos was touched elsewhere oft enough.

Pity, against *his* comic screen, in full view of Kuney need? It would be a cheat, upset the lovely applecart an turn loose the worms that crawled underneath. It might ev be forced into the seriousness of love, here, of all place where I came to escape from tenderness, from all that ma me vulnerable. Pity would commit me, trap me into a dange ous quicksand of feeling, throw down the circus tents

uney's merry no-man's-land and leave me with no place to ide. And I, who could not, I thought, afford such expense spirit, would not help him ruin the game.

To hold his hand remain with him, to expose my unacnowledged need for him in giving way to his need for me, should have to reject the delicious inconsequence of the ternoon, and abandon hope of finding escape in his banter rer again. How could I give up the solacing, easy gossip he d me, tear down the fluttering ribbons of bright talk and e the dull walls as they were, consign to the attic's dust l the baubles and rings and toys and clattering bells of his ee and giddy carnival? I came to Kuney for respite from lemnities, to have the music of his superficiality drown out, r a time, my endless quarrel with myself. I came to him r the evasion I could find in the party that was always there, nd not to grant him the supreme gift of feeling. How could give all, all of that easy gaiety away for the sour and steady mmitment of pity?

The silence of the room, heavy and depressing now with e sudden end of voices, dragged me down with the demandg weight of its quiet, with the threatening tick-tick-tick my ordinary life. All the forced sad rhythms of penance at are heard so steadily in New York were sounding more udly with each moment. Here, in this room that lived for ise, I now found only crouching silence, quiet as a dead eart, and I knew that if I stayed, all the unkempt and vkward underground of myself would begin to erupt with e pity, even the love, I might discover in myself, for Kuney. et he knew how reluctant I was to turn and meet the ocking openness I saw in him at that moment, and because knew this, knew that I had deliberately chosen not to ve him what he wanted, now, he could not plead. For one oment longer he looked at me, his face loose and loveless its flaccid immobility, and he seemed in this moment, hich he quickly drowned out with a giggling sneeze, to ant to beg me for the rare mercy of concern. And I refused m everything but my guilt, which I would keep to myself.

Only a void was there now, and he filled it quickly with t agitated joviality of his familiar self.

« All right, all right, I know you're sneaking off to so sordid assignation, you Village assignator you, and you do want me to guess where you're going. Heavens, what a l you lead! » He howled and hooted his mocking farewell I strapped on my boots and put on my coat. I comfort myself by remembering that he would begin dialing a numb even before I had gone through the door, berating, pryin stretching the last morsels of the afternoon with his goss that within an hour ten of the friends who had not come him that afternoon would have ten differing accounts of t party, of the painter's drinking and Mme. Grushaninov's d poignance and the professor's timidities, of my silence (« *V* odd, I just know something wild is going on in that gir life. Who do you suppose she's getting involved with now It couldn't be that awful boy again. I've *told* her and to her it will do her no good »).

And thus I left, vainglorious through my easy eminen in his talk, knowing that this was my reward for coming, the number of times my name would soon be crossing all t miraculous wires. As I hit the cold air of the winter's nigh depressed as always by the too-early fall of the sun, I fe stung back into myself and deflated, as I always did wh I left Kuney and became again an ordinary person maki her way through icy and dirty streets to the subway, carryi a book under a frayed sleeve, going back to huddle, in badly-heated apartment, over a supper of eggs and toast an cocoa. I could not let myself think that I took away wi me something which I might, perhaps, have needed to giv and I struggled to blow my nose, tie my scarf, pull off m glove, wrestle with my purse, find the right coin and l rushed through all the underground tunnels, back into th skin of my sameness. Perhaps I had not, after all, bee remiss.

Kuney's illness had not been serious. His cold was soo

ver, and he moved back into all the familiar lines of com-
otion that kept him occupied. His vitality and his humor,
always, saved him from the worst perils of his melodrama,
id his by now famous walk through the blizzard soon took
s place in the clutter of his talk, adding to the tangled
aghetti-strands of remarks, comments, quips and puns which
e could neither discard nor treasure but which was, like
e rest, part of his variety. All through the remaining months
f winter, through the dead-end bleakness of February that
nds everyone weary and older and tired of living on the
on rim of the uncertain weather, I saw him often, and
new I could find him in all the places where my own rest-
ssness, and fear of empty time, would drive me — and
at he was often to be found in many other parts of the
ty which I could not reach or know. I could not count
many as my friends; I could scarcely have wished it. But
uney's tireless lust for acquisition, of people and books and
lk and words, grew more ravenous through its constant
tisfaction, like a stomach that enlarges in a more gluttonous
unger with every banquet.

For me those months were a disheartening, restless suc-
ssion of shoddy disenchantments, but Kuney never disap-
ointed me by becoming unpredictable. His consistency, his
ockery, his astoundingly even temper took on greater and
eater importance for me as the rest of my world seemed
ways to be ebbing and breaking and wavering. His presence
mained the bright steadiness among all the shoddy phantoms
expectation and change which shadowed the rest of my
fe. The others were never like him: they were bored with
e, or they bored me, they demanded attention for the dirty,
xious privacy of themselves too often, they made scenes,
ere difficult, left me and came back to me always at the
rong moments, demanded my love and my time and my
mpathy and even my uncertainty too selfishly — or denied
e their bounty when I most coveted it. The rest of my
orld? — how few there were who didn't compete with me
d insult me, pry and poke at me, blow hot and cold in

the intricate breathing that makes one life exist wit another.

But Kuney, the tireless entertainer, the clown who co always repeat his performance on demand, if he could find another audience he gave me no such troubles. No mat how many times I would grow impatient and even an with him because I had to dial his number so often bef reaching him, I knew that he was there to be had, to disturbed, bothered and badgered — to be always himself at the other end of the telephone. He was always worth effort of persistence. For how could his time not be ripe invasion? In his erratic periods of work, his habits were disordered and contrivedly disarranged as his possessions his enthusiasms. Kuney had to take the risk, always, of knowing what he had in hand: it was much safer than find out how little capital he possessed, and how much he depleting it. With ghoulish delight, he gloried in the ste mortality decreed by the bored and fickle arbiters of N York journalism.

He always could announce pontifically which magaz had « done » Mondrian first, which had fired the origi explosive in the overmined Melville mountain. He kn without a doubt the precise moment when the James « rev al » went into decline, that Stendhal was old hat, Coctea bore, and Gênet the newest, freshest genius of them all. A he knew, too, that Theda Barra was « still amazingly, w derfully goodlooking at *her* age », and that secret, if su it was, had not escaped him. Never less than fully inform he was always more than certain when what would happ and where next. Since his crystal ball seemed to contain much more than any clairvoyant could wish to see, his writi was always corrupted by the frivolous extravagance of prophecies and pronouncements. In his erratic, anxious des to be heard, he always gave the game away.

Early in April Kuney's talk was in characteristic disarr — with articles he was writing, ideas for elaborate globs magazine culture he hoped to sell in five or six skyscrape

ld hack jobs he had to fulfill within the next twenty-four ours. He was writing an article about Brooklyn antique shops, nd another about primitive painters in Haiti, he was peddling ans for three elaborate Christmas anthologies which he said ould make his and the publisher's fortune. Mostly, he was riting reviews of third-rate novels for a Sunday book supple- ent. His talk spilled over with the souvenir gossip he carted way from three-hour lunches at the Colony and the Plaza nd the Pavillon, when the bills were discreetly signed away the stylish editors of rival magazine who always said of m, « We *love* Kuney, we couldn't adore him more, he's ch heaven, such a sweetie, such a divinely amusing lamb ». hey courted him and fed him, paid for him like a pampered ear, as they nibbled at his savory malice about each other. hat spring he was in touch with me often, for he claimed ever to have gone underground to Brooklyn, where I had een born, and I became his makeshift library for the article out antique shops.

Most mornings, just as I had settled down to my desk, e telephone would interrupt whatever I might be doing, nd there would be Kuney's voice, bellowing « Brooklyn! My ear, it's the one thing I can't, simply don't, understand about ou. I wouldn't dream of setting foot in that dreary place, nd you're remarkably human to have come from there. Just o awful to think about, but I must, this silly piece they're rcing me to do, and you must tell me exactly what you now about all those horrible divine shops ». But the minutes ould talk themselves into half-hours before I could tell him ything. How I loved his bombast, his flattery! I would mpt him to pile absurdity on absurdity, which happily kept e from my duller work and gave me sweet knowledge of esh secrets and disasters, which he had learned the night efore. In the sacred dishevelment he practiced, he would elay writing until the last minute, interrupting himself nstantly to call on friends, to plead and moan, knowing at we would all hear him out and giggle away his spurious ony about the impossible task.

Always, he would settle down to the drudgery of ordeal at two o'clock in the morning, after the holy ro of parties and tête-à-tête was done, the last confidences tuc away, when even he had stayed a bit too long at the las the last parties. Only at such an hour, when all the aven of evasion were finally shut, when the telephone could be used so freely, could he face the grim struggle with type-writer. His manuscripts were a mosaic, formed out the very disorder by which he lived, words, and senten and ideas scrambled together from notes written on a do scraps of paper stuffed in odd pockets and books, from gazines and dictionaries he pulled out to distract and am himself, to lessen the stubborn blank of the writing pa After he had tortured himself thus, through the lonely ni he would hurl the mass of paper from him and, with n ning, his fingers inched greedily to the telephone, freed by the start of the normal day, and he could join his frie in lament for his sweat and his sleeplessness.

« What I've been through! You'd never, never gue And I would pretend then to urge him for the story — this was the true reward of his labors. Whatever tears terrors might have happened in the merciless solitude of night, were scattered by the morning's familiar fun. became, in his hyperbole, a vigil, a walk through hell monumental labor, and finally still another joke on hims which he was the first to point up and laugh at. His trave of work had such a wild implausibility, it became a sooth antidote to my own over-solemnized failures, and gave that heightened moment of superiority — surely anything serious compared to his mockery? — when I most needed I knew that by the end of his wanderings that day, his ord forgotten in playing out so many new charades, he would home and demand nothing more. Yet such vigils were p of what I made him, for myself. I could never think Kuney asleep like others. How could he, so dependent up a constant agitation, succumb to the immobility of sleep,

ve in to its stillness? The independent heresies of a dream
re not for him.

Through the months of the spring, on into the relentless
at of the summer, I thought often, with a grudging care,
the many such nights he lashed himself through still
other article, another book-review, another mound of notes. I
gan to feel that perhaps he was paying too exorbitant a price
his frivolous spending of himself. I had heard, but not from
n, that his health was bad. Someone had said something
someone else about his heart, but this seemed, as the rule
ade it seem in everything about Kuney, no cause for more
an an ordinary kind of alarm. It seemed more serious
at I was being told his stock was falling at some of the
gazines which had been favoring him for so long. And
must have known, though he could never admit such
xiety, that the impulsive and arbitrary tastes and favors of
ose editors were even more impermanent than his own
ort-lived dedications — that he was, indeed, a taste rather
an a person to these powers who could not exist without
quent change.

Kuney's spongey availability to shifts of taste and favor,
facility at a one-hour mastery of sophisticated clichés
any subject, his terror that intellectual sobriety might
mp him dull, his brash inside knowledge about every pen
d brush and piano in New York — these were the goods
editors bought from him, a mobile store among many in
vast marketplace. If his larder seemed to be growing thin
d stale, they could always go elsewhere. True, the editors
re adept at taking the cheap unsorted plenty of his gossipy
dition, and turning it into the glistening, transient wonders
ried in their ... s But theirs was, after all, a more
nscious cunning than anything he could use in counter-
ack. They me... ly granted him the license of his useful
odigality.

He could ne... threaten them with one thing he most
eeded and wan... ...d missed — an indispensable perma-
nce of presence ... e mirrors that tinkled on his person

caught and reflected a hundred images at once, but th were, after all, so much glass. It was his own doing, t specious value he had placed on the slaggy abundance his tongue and brain, as though it were one way of keepi anyone from going beneath the multitudinous, dizzying s face. But the jester who excels in his derision of real must, finally, find his own inevitable place in it, and becon the pawn of his own game. Measure for measure, the wo that found use for Kuney, and I was part of it, had fina to repay him in brutal kind with the very frivolity acclaimed and lived as principle.

Yet luckily, he escaped such final, ruinous humiliati with the most macabre jest of all — his death. Though t very nature of epithet tempts me to put aside his dazzl devaluation of himself, I know that when he was alive could never see him in any light but the glare he turned himself. Kuney's heart, so stuffed with the strange goods his huge abundance, gave out on the hottest day of his fortie year, in a swampy August when not even a cat crawled alo the scorched pavements, and he alone, it seemed, had n fled his beloved city. This sweating behemoth was still t only possible arena for Kuney, for his last needs — and l defiance of needs any longer. However oblique I insist l image of himself really was, he must have known that could not last through such days, that the taxing and stagg ing climb to his apartment, the senseless pursuit of peo he kept up, even in such weather, would take the very l out of him.

I, with the others, had taken his energy so much f granted, I could not think he would ever come to a halt any more than I can, even now, imagine that any of t wheels of New York will stop their grinding while I witne it. If I ever allowed myself to question their self-generati immortality, if I fluttered with fear that the subway would come, the elevator not start, the bus stall for good, the ma not be delivered, the telephone unable to ring, the garba left uncarted, traffic lights fail, department stores not op

if I could allow myself the heresy of thinking that all the ise of those necessary mechanical birds could go dead, I ı certain that madness would smother me, corruption would er and taunt at me out of a million faces. In New York, l the beasts of implausibility wait to devour you, and only e most carefully preserved credulity can keep them at bay.

And when, in crisis, that seemed to be giving out, as it d that summer, I could suspend madness by leaving, or ıowing that I *could* leave. I could pack my life into suitcases ıd carry it to a world of less oppressive rhythms. But ıney's devotion was more total, and necessarily more ızardous. Stuck and soldered to the city's wild and devour- g variety, Kuney was the bird that *must* lose all brigthness it dare abandon the native air. All the fraudulent, conflict- g colors that composed Kuney's desperate harlequin ele- nce depended too much upon the accidents of reflection. et together they were so much of a piece, the least rent or ange would make a fatal wound, the slightest scratch open e gates to deadly hemorrhage, and his nakedness would e exposed mercilessly to the howling mob. His luck, finally, me in the ease of his lonely death, where exposure could longer threaten him. And I, now that I give him my ty and perhaps a form of love, here, with the words and onder that I scatter after him now, remember how close to e surface his ruin always lay. I wonder if he could have ken, in life, what I grant him so guiltily and in such equal oundance now. I had seen him for the last time at a party, at treacherous element in which he was always most at ome, and I remember it well. I had gone there out of brash eed, for I had once thought myself in love with the host, ıd knowing that Kuney would be there, I felt his presence ould help me in my brazen nostalgia.

In the sweltering room on Madison Avenue, overcrowded, eaming in the heat with too many clever, embarrassed, lgeting people whose shifty eyes called the thin bluff of eir poised remarks, he was as always the tittering, tireless aster of a purposeless celebration, and even the host was

shadowed by Kuney's lusty eminence. I came in and foun
Kuney talking to a gaunt man whose face was vaguely kno
to me from similar parties, and I heard his « Now, now, y
know perfectly well she won't ever finish that novel. Y
know it perfectly well. I saw the first five chapters, hot
that short-circuiting typewriter of hers, and I tell you..
And somehow, as always, the telling of the one story w
yoked to still another man who had wandered into Kune
large and attentive circle, to bask in his banter, feast on
seductive legend, his noisy verbal variety, now trumpet
most loudly when there were many to hear such crescen
« Oh, how lovely to see you, of course, of *course* I rememb
you! I heard the nicest things yesterday about your pai
ings, you know, from the Modern Museum people, and
wouldn't be at all surprised if... » Kuney's voice and fa
fell into his familiar, conspiratorial hum of warning a
prophecy, that melody of trouble he delighted to soun
« But as for that dealer you've been talking to, I'd be ve
very careful, and don't ask me how I happen to know you'
been seeing him but you can't hide that kind of... » Bright
and louder the rings of talk sped and scattered and loop
through the room, whirling over and around all the live
people, scooped up in his busy hands, made to listen an
to laugh.

In an hour I had gone straight into the stream of disgra
that always drowns such cocktail parties, finally, and I mov
about the room slowly, with the unsteady precision and stilt
coherence of the wary drunk, free for the moment, forgetti
how bitter the stale remorse and regret, the dusty reca
tulation would taste the next day. Time became a shambl
and dragged me into its dust as my voice joined the chor
of drunken, shrill confessors. But Kuney, as he could
often do, kept straight to his sober and giddy center, ke
me standing on my feet with his reproachful attentivene
and observing of everyone in the room, and perhaps he alo
preserved me fom the more treacherous and dingy traps
could set for myself, as he had done so many times befor

do not deny my flagrant indifference to the point of light
; held burning, burning through his peculiar artifice. But
remember how he gave me his hand, in the times I would
umble near him, and hold me steady for the moment.

I remember, if only in this oblique echo of what might
ive been done, that in those splintery moments of over-sharp
id false clarity which drunkenness grants sometimes in the
ry midst of its most tawdry, deranging muddles, I saw his
ce seem ill and tired to me, and I began, at one moment
hen still another haphazard conversation had been bloated
bursting with the rising gallons of intensity, to ask him
hy. But the question was lost somewhere, dissolved in the
'th drink too many, in a proud, idiot's retreat from the
shevelment of someone near me, greater than my own and
mehow sobering for the moment, and finally there was only
ie need to escape quickly before all my dignity had collapsed.

« All you terrible people! » I heard him howling, like
comic Savonarola, as I made my wild flight from the whirl-
g room. « Where *is* that girl going off to? Anna, Anna,
here are you going, come right back *here*! Anna... » I heard
m calling my name as I waited for the elevator, but I could
ot return to that room again, not with the fragile enchant-
ents of my drunkenness clattering and falling all around
e. Could he have wanted me then, as I had used him, as I
ad come to *him* so often? Perhaps he needed my disorder,
ien, as the precarious proof of his wholeness? Could he
ave wished, then, that my drunkenness might pry pity loose
om me, that the hand I had taken away and held forever
ack on the winter day, when all frivolity had been eclipsed
that brief, unresolved moment of his need, would now,
nally, go out to him, coerced by a shabby violence? But I
id not know, I had not been told, and he could ask for
othing even then. My capricious morality gave me no
surance. My name was the last word I heard sound out
om that familiar babbling voice.

In the street, as I signalled for a taxi with an impatient
and, the desolate weight of my undisplayed self took over,

and later, scattering my clothes from door to bed as I lurch towards the ignominious forgiveness of sleep, I wondered a resentful, prodding moment, why he had called out to as he did. I was asleep before I could begin my carin Kuney was dead a week later, when the heat had driven to the country. But now my pity is not my own. I did n after all, manage to avoid him to the last.

WILLIAM JAY SMITH

THE DESCENT OF ORPHEUS *

A cockatoo with nervous, quick cockade
Consumes the cones upon a tree of fire
Whose branches cast a giant, trembling shade
Upon the earth, and on the gilded lyre
Of Orpheus, who wanders underground,
And is consumed, and is consumed by fire.

Hear him, O wild singer, as he moves
Below the helmèd hills:
« We cannot live like this, we must empty
Ourselves of living: we must go down
Through Death's blue acres to the roots of things,
Life's darker surfaces, where huge hot springs
Break from stone.
We must seek Love
At the center of fire ».

And through a tangled wood,
Past triple-branching flame, he goes.

---

* Phi Beta Kappa Poem, *Columbia, 1951.*

Knowledge which is powerful will take
Man down those worn rock ways
Below the ground, into the dark god's
Kingdom, fire-dominion:
He must learn,
Like Orpheus, he cannot turn
But turning find
His sweet love vanished, and descend
Where days are nothing, and dreams end,
And broad and burning rivers flow;
And yet must turn,
And turning, ask,
« What shall I do without her?
Che farò? »

And wanders on
Beyond all light,
From total darkness into night,
Bearing his flaming shield, his lyre.

Here at the cave's gray mouth,
The grave's green edge,
We watch the cockatoo, and cry: Return,
Return to us among the living.

O so much
Is lost with every day: the black vanes
Turn in an angry wind, the roses burn
To ashes on a skeleton of wire;
Sun is mirror to the fire,
And earth, reflected, crumbles at our touch.

MAY SARTON

OF PRAYER

Straining the dark
For some answer,
Calling the strange dancer
With our formal prayers,
Hope for a private sign,
A secret world of grace,
We never meet your face,
Prince of the Imagination:
Not to our prayers have you been merciful.
Always the human faces
Open their eyes behind our lids
And all our questions become human questions,
So when we seek we do not find you
And you offer no suggestions.

But in that hour least expected
When we are most ourselves and not deflected
Even by remembrance of your name,
We stream down the paths of grace —
Hour of the poem or that hour
When two people war to the bone
And meet each other's skeleton.

Here desire is a tremendous flower;
Petals have steel in their growing,
Balance in power as the pillar
That supports arched leaves of stone.

It is a mistake, perhaps, to believe
That religion concerns you at all;
That is our own invention,
Longing for formal acceptance
To a formal invitation,
But yours to be the anarchist,
The thrust of growth,
And to be present only in the
Prayer that is creation,
In the life that is lived,
Love planted deeper than emotion,
Pure Idea that cannot break apart,
Creator of children or the work of art.

THE FULLNESS OF TIME

Only moments have fire
Never hours now, never days.
In the space of a breath
The chancy blaze tires,
The spring falls, fails,
I am so full of death.

Only the moments live,
And some still so intense
In the span of a breath
I discover all of love
Yet cannot dance that dance,
Being so full of death.

Once there was fire enough
To carry me through the dance
Not for an hour, for years.
Now the trembling balance
Topples at touch or glance;
Dreams break down to fears.

For I cannot sustain
Flowing complex design,
Bring a whole year to burn,
Poem or love make plain,
Lacking the strength to come
Where moments fuse, return

In the fullness of time.

THE DREAM

I feared to reach the end of the journey;
Known birds frightened me with their cries;
The dogs barked as if a ghost went past.
Was I the ghost? Was this the end of me?
I stumbled on a stone and everything changed size.
It was an enormous silence. I was lost.

Then the earth floated gently off in space.
Oh, was this dying, to be stripped of my face,
Without any past, a particle of vision?
I was terribly light, a new configuration
So unattached and far, I could see earth skim
Along like a small balloon and then grow dim.
I shrieked but myself was an empty room,
A silence in air. No sound would come.

What happened then I do not know. The wings
Of time beat me down, beat me back to things.

I took on substance like a sandbag, stood
In feet, felt arms again, and the sharp good
Of blood flowing back into my head.
The envelope of air hugged flesh and bone
And I who had been air became a person.

For a long time I lay among the dust,
Hand on that stumbling stone long ago lost.
And then I saw the actual blade of grass
Made visible as in a burning glass.
And this glass was the air, the earth, the world
From which I had been violently hurled.
That heaviness I wore as if it were a care,
That dying all the time into a thin dead air
Seemed a warm way of living after the cold skies.
The sun fell bright and thick upon my eyes
And I rose, richly heavy on my weighted feet
And walked with other people down the street.

LEAVES BEFORE THE WIND

We have walked, looking at the actual trees:
The chestnut leaves wide-open like a hand,
The beech-leaves bronzing under every breeze,
We have felt flowing through our knees
As if we were the wind.

We have sat silent when two horses came,
Jangling their harness, to mow the long grass.
We have sat long and never found a name
For this suspension in the heart of flame
That does not pass.

We have said nothing; we have parted often,
Not looking back, as if departure took

An absolute of will — once not again,
(But this is each day's feat, as when
The heart first shook).

Where fervor opens every instant so,
There is no instant that is not a curve
And we are always coming as we go;
We lean toward the meeting that will show
Love's very nerve.

And so exposed (O leaves before the wind!)
We bear this flowing fire, forever free,
And learn through devious paths to find
The whole, the center, and perhaps unbind
The mystery

Where there are no roots, only fervent leaves,
Nourished on meditations and the air,
Where all that comes is also all that leaves
And every hope compassionately lives
Close to despair.

HILDEGARDE FLANNER

MUSIC IN DROUGHT

Old and allegro and wise is that prattle of bells,
The sift and mince of music the crickets are making
In arroyo's pallid bed,
Where summer's fateful clarity now rises
And winter's murmur of green is dead.

O seco seco seco, *so they cry*
In midst of might of drought and rock's glimmer,
And all the hot stones echo dry! dry
Earth, dry heaven, dry summer,
While ever the chimelings in the white grass hush not,
And the heat swells bright and high
And the last beloved water faints in the earth.
    On and on go the trembling gongs
    And the antique mirth.

You little ebonies, tell us, you and your kind
    Of ancient knowers,
How is it you always find
Sweet refuge and a place for music-makers?
    How creep
— Even on the breast of the blaze of the sand —
Under the shadow of contentment's cool
    Dark hand?

JAMES BROUGHTON

THE BALLAD OF MAD JENNY

fore I lie me down in my last martyrdom bed
give a final tug to the threadbare knots
the weaving it takes round to stitch up a life,
try to pull together with the right hook and eye
ich tuck of the tangle makes the dress for me
l where I'm to bury my poor tired hatchet.
r I've been at the spinning some mighty busy years
l I want to make sure my wig is on straight.

w I know of no comfy waterproof closet
hanging up the drenches and drying out the dregs.
ough I always kept my thumb up to pull in a plum,
ugh I still keep my wheelchair on a ten foot pole,
ave no cosy forecasts for a pat new world.

ough hifalutin notions get picnicked in a sieve
pouring out the soups of thick and thin,
I never ever hoped to cook a snug ducky banquet
nplete with a hatrack for each mind of a man.
r chart I now myself any smooth-floating passage.
the potluck sort, who clears her own decks!
erever a warm boon may yet be blowing,
atever sinky vessel comes due to depart me,
ll I know the captain sailing my misshapen sea?

And yet I have seen a lot I have seen,
which maybe adds some total of the how things go,
for they seldom caught me napping anywhere along.
So all of you hereabouts, in the same boat or other,
if you want my scanty wisdom after all the heats are run
and if you can listen, you may catch my old news.

It won't feature any cushion at a doll-baby nuptial,
no sofa on a racecourse, or a hummingbird throne,
but a bit what it's like to run agog headlong
head-up and head-on around the ring rosy,
around the ring rosy, around the stone treadmill,
to roll with God's circus and know how it's done.
If nonsense you're needing, I'm your wise girl!

Well sir, if I'm to state you no equivocal sense,
I'd need to begin with a riddle or so
pertaining to our feelings and the troubles thereof,
for that is the how it has always been a stickler
from the time I began and first howled for the moon.
Ah we've only to prattle and something falls down!
I'll begin as I'll end with the big riddle of all,
and maybe even yet a small frolic to solve it
will fool the wiseacres of our doubt-planting globe
with a rebirth of Venus, and Adonis to boot,
partaking of their myth bang-up in our midst
and showing us the trick of beating them to it.

But don't bet your hopes up too miracle high,
the best unexpected comes in not to expect
since there's some kind of limit to the neatest surprise.
I right from the start of my whirligig girleyhood
was quite never lacking recipes for doubt
nor knew how I'd know if ever I'd find
what I still try to know my heart will yet hold.
How that wishing unkeels me like a staggering lark!

ıd despite how I totter by the bed of my grave
ıy deny the sassy bird still tweaks in my breast?
e been chirping, I thought me, for a long ago time
d still chirper am I when the time is unripe.
s a hard row of pulling to sink an old dreadnaught!

vant, shall I say, what I always did want,
t a wanting to suit some ready-cut cloth.
be more concise and take off my gloves,
ı saying that the brightest big skirt I could spin
s to catch me that maintackle marksman at last
ɔo would wizard my ship as the mate of all time
th a walking stick welcome to all outdoors
d a sea full of energy to seed my surprise.

may be outrageous, perhaps, to your books
ıt the likes of a crone should be still on the skip
bewitch even yet her real magnet of man,
t this is my deep irregardless desire
d if I can meet me a shipmate like this
vill make him the rosiest berth I possess,
vill shine his regattas, delight in his heydays.
r tell me what more really matters a whit
ın to hatch our long aching to bloom to the full?
ue love is the riddle that all of us quiz.

t how do you find it or how do you seek?
ıere rides the prize of this wanting we wait?
ell, I've tried a few answers, I've kicked a few traces,
d I think that the odds are as even as not.
ough I can't rightly tell you the shape to describe him
· what tune he will know his duet is for you,
ll surely not trot forth full-hilt like a Zeus boy.
u'd wiser cock your eye for a cavalier aspirant.

When I was a girl and trapezes were lower
I had my share of dizzys and thuds.
Instead of acrobatics on a jump for joy
my somersaults caught me some neatly burned fingers.
As often as you I've had nettles in my nighttime
where breezy bold winds have stubbed a toe,
for the freer zeal runs the further it trips.
O the saving grace goes slippery through the touch!
Still I kept roping high for my true livewire.

When I was a girl there were men who rode handsome,
and just as many who rode away.
No Cleopatrish world beater ever was I,
a run of the mill girl for all my looks.
Yet, as saucy I ripened while the boys trotted by,
don't think I missed my share of riding beside them.
There was one I recall for his alchemy smile,
one a jet falcon, one a bear of disorder,
and that singular sunburst who first melted my moons.
La I remember them all, God love them like I!

O I've made my mistake, but they're my monkey business
My talents have always run brightest when wild.
I'm not much a confector of sugarplum cure-alls
to gum a lad's works and pickle his ginger.
Nor I never was nifty at uplifting rubble,
nor at lifting Narcissus up to his mirror.
Yet I'll try every time to hew a man out
from the stuffing he is to the stuff he might be,
for the fellows are few in our world of cold feet
who come with their derring-do all ready-made.
A great slice of your riddling must be cut on what bias
you shall choose which Adonis to tend and to pace.

My own rapscallion darling didn't come to me dashing
from Lancelot's trade school or Lochinvar's tutor.

sides are you sure you can match to his mettle?
u are much a warm mystery as he is to you.
e real quirk that will chain you to your unchainable hero
a seed of some splendor and its need of your own.
here the wedding takes root is a spring of your rebirth
d the warrior to be wombed is the man in your arms.
oo! I know a true thing, I'm not all a false nose!

en weary me not with your goodbyes of blame
r the taste of forgiveness that's worse than your gag,
e a pearlier keepsake to bequeath to my clan.
fie to the mockers who can only make wagwag!
r their kind of prattle all could fall down.
t I'm too far from port to fireproof my dreams
en I've sunk as many scandals as I've managed to launch
d nary found a mask any help to a shameface.
.! remorse was ever a hand-to-mouth maiden
d her noble shush shush puts the pinch on glee.
u don't cut to the core with a crutch for a knife,
u don't relish the egg with a shell on your tongue.

what can I tell you I still would desire
what tell myself will ever sail dearer
in a hurdle chase welcome to all outdoors?
ll handsome they ride, though the odds get remodeled,
d still floodtide am I to curtsey my heart,
ile look at me now, with the squeaks in my knees.
some quaky Diana, but I've not lost my quiver!
ll take the handicaps, the detours, the tumbles,
say it was worth it to keep the race running,
peace is a death, of a kind of a kind.

you hear what I tell you will be as has been?
e you anywhere near catching up with my drift?
not to be fickle, no, but it's not to lose faith
the juiciest apple that can roll in your eye,

nor to balk at the orchard or the state of the sauce.
The nearest true lover is the farthest to find
and the wider you taste him the taller he grows.
How else will you match me to fill your own arms?

If you quarrel me quibbles to water my tonic,
since you're sure he won't come as I'm sure how he w
it's plain as your fate that you'll never dare run
the risk of a rapture that could dazzle your wish.
Look sharper, old muddlehead, you may see what I me
For remedial frolics shall often be solved
when the magic can root where the moment strikes hom
Look fondly, young whisker, you may find what you see!
O the travel is lengthy, the journey short-lived,
but the magic will often, does often strike home.

Well, thus goes my riddle, and it's all of my news.
The threads bite off fine when the knots are in hand.
My rig may look wrinkled but it's worn me out well
all around the ring rosy, round and through the mill wh
And though here waits that last pillow to put my head do
though here winds up my weaving, this old topknot still sp

ALFRED CHESTER

SILENCE IN HEAVEN

For Nadia and Philip

Sunday. A drizzle slants upon the low green hill, then ls midway down to meet our small and awkward *pavillon.* If close my eyes I could be ten years old with rainy Sunday orning chill, with fear that comes on Sunday morning. I uld be ten years old; I could be in New York.

Alone, the house is dreadful. Dust and grey shadows ook in every corner; the walls are wet and cold; only the m of rain and the cock next door relieve the oppressive iet. I am sitting now beside the window, my face as blank a spinster in Montmartre or a widow in Brighton Beach. yond the tangle of faded mint, the raging insanity of ooping dandelion, the unburdened cherry trees, through cold steel lattice of our fence, I see the cobbled road that nes with rain. No one passes, and I imagine the road is pty from the sand bluff where it begins to its abrupt end low the queer little house whose garden of ugly lavender ichoke blossoms is overseen by a chipped sexless Apollo.

There were two weeks in April when this road, in fact, of Sucy, was beautiful. The town, like a Cézanne, sloped wn the hills — a stretch of red-tiled roofs — into the valley ere roses flamed and bloody-dripping dahlias rushed like

time around each corner. Even the people were nice, som how less complex in the warmth. But now this wint August they are as cold as the nights, as dreary and unin ing as the dawns. We are too close to Paris for the nati to be genuinely of the earth, to be brown as land or ha the each-day freshness of growing things: they are mo haughty than noble, more curious than concerned. And we are too far from the city for them to care really abo anything but the price of bread and how full the privy They are not used to foreigners and their original contem has grown almost to hostility. We have invaded their val and their hills; we have sucked their air and drunk th raw milk; we have brought strange laughter to unaccustom ears.

A. has gone to Paris for the morning and will not back until noon. I am always unnerved when left to my in the presence of Sunday morning rain, and so I put my jacket, lift the collar to my ears, and leave the hou Down the road, to my surprise, there is not silence bu gentle stir. Madame *Kiki — Pas Trop*, gluey white hair sw ming round her head, stands at the corner shrieking mou fully, her knobby fleshless little fists trembling before h Madame *K — P T* is our neighbor; she lives alone in the ba ment of her own deserted *villa* with a ratty-looking dog, inexhaustible supply of cognac, and a few ancient memori She cleans house for thirty francs an hour — but not ou she will not intrude upon the intruders — and often I ha seen her, wrapped in a blue winding-sheet of an apron, ma a quick spit-and-curse as she leaves the home of an employ She is drunk half the time and sick the rest with a mys rious malady that doubles her up in pain when anyone com into sight. (Her name, of course, is not the one her pare or her husband, but we, have given her. It is formed fr her dog's name, Kiki, with her inevitable response to q question, « And your health, Madame? ») Plainly she eighty years old although A. feels she must be at least o

ndred seventy-two to judge from certain half-mumbled niniscences which seem to pre-date the Revolution.

As she stands at the corner wailing, several other neigh-s keep a respectful distance and talk among themselves. ere has been a catastrophe. I approach her and ask the uble, as always fascinated by her small vacant mouth and sewn-up look of her lips.

« Oh, la! » she sobs, doubling over even further than ıal so that her body is almost C-shaped. « My little Kiki! , don't you understand? He has run away, left me this rning. *Il a déserté sa mère* ».

« I'm so sorry », I say genuinely, although everyone seems doubt my sincerity. « Is there anything I can do? »

« No, no, no. It is being done. The sheriff, you under-nd. Oh, yes, the whole town is alerted. Everyone is out king for him ». And then, turning from me, half to her-f and half to the other neighbors, she says, « I don't know y he left. I don't know why... » And her disconsolate wail gins again, almost a howl, as if she were baying to Kiki.

Heads are wagging unhappily now; no such excitement s touched Sucy in a long time. People are speculating on motive for Kiki's ingratitude; they cannot understand y he has gone. Apparently I am the only one to whom the le dog's action is comprehensible: the life impulse cannot pect old ladies or strong leashes. Kiki has tired of secu-y, regular meals, and a warm bed. He wants adventure l love — if only for today. I think of him fondly and wish n an endless vista of trees to sniff and of bones to grind l of bitches to chase.

Perhaps my wish is obvious for as I cross the street I surrounded by suspicious dough-pale faces, and I hurry ng the road wondering if I am guilty of contributing to ki's delinquency.

Down the hill toward the bus-stop, the rain becomes heav-and at the crossroad I run under the shelter of an enor-us willow whose flaccid feathery arms spread now and

again in the breeze and open the view to me. From hi
through the sheet of rain, between the willow-arms, I
see over the valley of Sucy, and faraway, into the dale
which Paris lies indicated by the silhouetted Olympus t
is *Sacré-Coeur*, higher than any skyscraper for it seems
end only in heaven. And like a fine intricate needle
Eiffel Tower fades in and out of my vision. And alone
lonely in the grey frozen drizzle I hate Sucy; I hate the c
and greenness of it that is disturbed by nothing more sig
can than Kiki's wanderings. I hate the middling peo
neither Touchstone nor Corin. Petulant, I lean against
tree, impassive to the stares of cyclists peddling by, des
the rain, in sweaters and shorts as if playing a charade
summer. I am a give-away, of course: the army pinks
even mine, but a hand-me-down from my brother), the
duroy jacket, the shoes, the shell-rimmed glasses. I coul
well wear a label: *Made in the U.S.A.*

At last the rain thins, does not end but becomes to
able, and I make my way along *Avenue Général Lecl*
that leads down to the valley. At night this road is un
desolate, anonymous; it exists not on earth but as a p
among clouds, miles from everywhere; an infinity separ
it from the sleepers who snore in the small indistinguisha
houses on either of its sides.

I have often said to A., « I hate walking here alone
night. It's the perfect spot for a murder ».

« No, it isn't. I bet nothing has happened here in a h
dred years ».

But, now, during the day, it is simply uninteresting,
does not excite even my anxious imagination.

Half-way down the road I stop at the corner of *rue L*
Boon to look at the marble tablet nailed to the outside
someone's garden-wall. I have seen the tablet a thous
times, and carelessly read it often; it is like so many ot
all over France. But today two flags are crossed below
stabbed into a stack of rain-ruined flowers, the memo
vandalized by mud:

Ici fut tué
par les Allemands
le 25 Août 1944
Antoine Baron
F.F.I.

And melancholy, I brood over the words. There is no nslation for them; they mean that a boy was killed once the Germans, but they cannot be translated. They mean t A. was wrong, that seven years ago yesterday there was rder on *Avenue Général Leclerc* before a yellow garden-l, that there was more noise than thunder, and hot tears over the faces that now are wet with cold rain. And all s you could see from next door or across the street.

I remain a while feeling deeply, or at least trying to feel ply. You see, I know there was a war: I gave my sister's ks to the U.S.O. and I wrote letters to my brother in Loui-na. Every Friday morning I recited the week's news to my tory class: a mute actor performing for a deaf audience. th academic anticipation we put the present into its prop-historical perspective: the murder of so-many thousand s was paralleled with the exile to Babylon, and the con-st of Norway or France might have been one more mph for Alexander. From the warmth and safety of a oklyn public-school we saw geography and history; but never saw the human heart.

And when I was seventeen the war ended.

My recollection of the holocaust, if you want to know, he loss of a first edition of *The American Tragedy*, the th of Harry Slater (who lived around the corner but om I never knew) in the Pacific, and my cousin George ed on a bivouac in Virginia by an imperfect handgrenade. , yes — and my brother was in the army two years: harged with a gall bladder condition.

When I came to Paris I looked at the people curiously see if they bore the conqueror's marks. But they looked anyone else I'd ever seen: their eyes were neither hollow haunted, their bellies were neither bloated with starva-

tion nor taut with hunger. I pretended that I underst what the occupation had been like, the horror of seeing pale quiet family downstairs calming grandma's shrieks they vanished into the never-returning truck, their apartm ravaged of furniture, of clothes, of life, of everything, in f but a few yellow paper arm-bands bearing the star of Da I pretended that I knew the sorrow that lay concealed some subterranean cavity of the Frenchman's heart, that removed at night, exposed in the secrecy of dreams. Bu never saw it.

I found drama not in people but in symbols: in one-fr pieces from 1942 on which *Famille, Travail, Patrie* had b substituted for *Liberté, Égalité, Fraternité*. But that was only symbol I could be certain of, for bullet holes in chu walls might have been no more than the blast of time, the profusion of walking-sticks might have been caused fashion or the mad Parisian taxis. Finally, I gave up w dering and pretence and went to the *Comédie Française* looked at the statues in the Tuileries. And I came to sp the summer in Sucy.

As I stand distracted before Antoine Baron's memor I become aware of a roll of drums and a blare of trum — and my heart leaps. I am too frightened to turn arou I am shivering in the drizzle and half-convinced that t has swung me back to a France I do not know. But I have some good American common-sense and so I look hind me: nothing has altered, the road is the same, it is fore noon on Sunday, no element of the fantastic has ente my life, and so, rather relieved, I start down the avenue ag toward the drumbeats and the trumpets.

Where this road ends is the center of the valley and I approach it the music draws closer and I see people pearing from nowhere, beginning to run. A pinch-featu man on a bone-thin bicycle has paused at the side of street.

« Excuse me », I ask him. « Can you tell me what's go on? »

« Yes », he says, pointing up the *rue de Paris.* « Look! »
id following his finger I see, coming across the small bridge at arches over the railroad tracks, the beginnings of a rade.

« It's the celebration of the seventh anniversary of the eration of Sucy », the pinch-featured man explains.

« Today? »

« Yes ».

We wait, our faces turned toward the misty bridge. At t the entire procession has crossed and come into sight: ree dozen men and women led by a limping young man in brown suit. A couple of drummers pound their sticks mo-tonously and the trumpets wage sad brassy war with each ier. Everyone walks slowly, face down, and there is a ry, spiritless disorder as if they were following an invisi- funeral coach. I, the outsider, had I not been told, would ver suspect they were celebrating a joyous event. No one the procession looks up; they seem slightly embarrassed e people displaying a private misery to a horde of unsym-thetic observers. And over them the grey dismal drizzle itinues to fall with natural indifference.

The parade turns up *Avenue Général Leclerc* and I be- to follow it back up the hill, walking close to the edge the road, keeping my distance. A few of the other passers- follow also, but they hug nearer to the marchers and in-ase the disorder. I look into many faces and my nerve ds seem to have gone wild: they are ragged and jittery, v and alive. A thousand pictures pass through my mind, nontage of news-photographs, a few personal images. But it is not what upsets me. The hurt is not this time from nbols, but from people, from the empty faces in the pa-le and the dead eyes that have pictures more vivid than ne. It is so hard to say what hurts; it is perhaps knowing it they have seen it all, that even Madame *Kiki — Pas Trop,* whom now nothing is more important than her lost dog,

has seen it all. And I think I am ashamed of mys
Ashamed to have been thirteen or fifteen when the w
burned down; ashamed not to have died; and, more th
anything else, ashamed to have intruded into these peopl
sorrow.

From behind me a motor roars fiercely. A.'s bus h
arrived and grinds slowly in back of the parade, followi
like an enormous shepherd. The marchers pay no attenti
to this, but continue up the road to the corner of *rue Lo
Boon,* to the yellow garden-wall, to the tablet of Antoi
Baron, where everything stops suddenly, still and silent. Ev
the drums and trumpets have paused. And the driver sh
the motor of his bus.

Nothing is said. There is total quiet, except for the ra
which refuses to suspend its hum, and I read the mar
tablet again and the realization of the date is stronger th
before. *Antoine,* I think, *you died a day too soon; there mi
have been peace and good times if you'd waited a day,
you'd stood behind the garden-wall instead of in front of*
A small woman is crying and so am I; everyone else is d
eyed and wet with rain. From the crowd a man turns rou
and looks at me, taking me in with a rapid bitter glanc
I am being comprehended, sneered-at, labeled. I am sobbi
for what is none of my business.

I have missed the signal, but the small band has start
up with *la Marseillaise,* and if they are out-of-tune or blari
I am not aware of it. This is only the second time I ha
heard the hymn since coming to France; its impact
strengthened by the rarity of its performance. When it
finished there is another instant of silence, time to embarra
and humiliate me, to make me feel apologetic to Sucy,
this little town I hate and that hates me. But I am humb
in the face of its past, in the unvoiced demonstration of
grief that is loud enough for « unaccustomed ears ».

« *C'est tout* », the brown-suited young man says in
hushed certain whisper and the crowd quickly begins to d
perse, the motor of the bus growling into action at on

sing up the road between the people. At a window in the
ar I see A.'s face, half-smiling to me through the misted
ss. I make a slight wave and then, like all the others, turn
m the abandoned memorial and start to hurry along, up
e shiny road.

cy-en-Brie, 26 August 1951.

JAMES LORD

A PRETEXT FOR MOURNING

Karlo Stojanac was killed during the invasion of Norm dy, and in an action of such bravery, trying to save the li of the men in his squad, that he was posthumously award the Medal of Honor. There was a good deal of publicity the time. It was even suggested that Mr. and Mrs. Stojan go to Washington to receive the medal in person from President. But they declined. Mr. Stojanac was the janitor an apartment building in Granville and he said he could leave it. Some people thought he should have gone anyw they said it was unpatriotic not to make such a gesture, a lacking in civic spirit too. There was even a little paragra on the editorial page of the *Clarion-Press* saying what a sha it was the Stojanacs shouldn't go to Washington. But th didn't — to tell the truth, they felt they couldn't afford t trip — and the medal was sent on by registered mail a presented by the mayor.

There the matter rested for a while, until the end of t war. But as soon as it became possible to bring back t corpses of dead soldiers for « proper burial », as people sa then there was more talk of Sgt. Stojanac. He was Granvill only war hero, and the city determined to do right by hi Mayor Wast formed a committee of prominent citizens to ta charge of the whole business. The committee found the Sto nacs apathetic. They even talked of leaving their son to

ıere the Almighty had willed him to fall. A caustic appeal to ric pride saved the day, however, and the two old people ned the necessary papers. And that was more or less where e parents' active role in the affair ceased. Until the very d, that is.

The committee went to work with a will, and managed one way or another to communicate that will to the Graves gistration offices overseas. It was not by chance that Sgt. ojanac's remains were hurriedly sought out and put on board e first ship carrying back war dead. But it was perhaps chance that, in the first shipment, his was the only body a publicized and decorated war hero. So naturally, prompt- a little by the committee perhaps, the newspapers and ıgazines spoke of him: his individual body and sacrifice re made to stand for all. Karlo Stojanac became a symbol, e ideal of the dead soldier travelling home to receive at t the homage of a people he'd given his life to save. The giac articles were all beatifully written, quite moving, in- ısely patriotic in spirit. And there were stark photographs: the coffin being unloaded from the ship, of the coffin being rried, flag-draped, aboard a train for its final journey, of e train slowly crossing the country, dramatically posed ainst a sunset. And so forth.

Of course the living Stojanacs were included in this at- ıtion also, they were interviewed and photographed, they came individuals of note in Granville, which they certainly dn't been before. People they didn't know, who'd never oken to them now stopped them on the street and said how oud they must be and what an honor it was for everyone, Granville: a hero like Karlo, and all that. But there was nething about them. They wouldn't reply when people oke to them, they'd only half smile and nod, then walk when the people had finished talking. Of course everyone derstood: it was the grief inevitably aroused and recalled such a woeful homecoming. And the citizens of Granville l say to each other how deeply they felt for the Stojanacs.

Everything was prepared to do the hero fitting honor.

The Brookside Cemetery Board agreed to offer a choice p in the cemetery and the Granville Monument and Headst Works, at the urging of the committee, donated an appropria monument: an obelisk of white marble carved with flags a eagles and an inspiring inscription. Every detail was goi to be in keeping with the gravity of the occasion. The co mittee had planned it all carefully. After the body arriv it would lie in state in the city hall for two days, watch over by an honor guard of National Guardsmen sent do specially from the state capitol. Then would come the corte to the cemetery and there the formal interment ceremony, which the governor had been invited. The American Legi post and the Chamber of Commerce, encouraged by the natic wide attention, were arranging to have all the downto buildings draped with flags. And of course on the day the ceremony all the flags on staffs would be at half ma Really Granville had never before been so earnestly awa of anything taking place in its midst. Only two other bo from the city had been killed in the war, but destiny h singled out Granville to be a symbol of bereavement and t eyes of the whole nation were turned toward her in respe ful condolence. Indeed the moment in prospect seemed to a solemn one. Everybody thought Mayor Wast had done commendable job in preparing to honor a hero who so honc ed his city.

Jan and Marya Stojanac lived in a two and a half roo basement apartment in the building he tended. It was ve gloomy; the electric lights had to be on all day. They h regretted this when Karlo was little, this and the fact had no decent place to play. But he himself didn't seem mind, he was a happy bright boy, their only child. M Stojanac always used to say how Karlo made that gray bas ment seem like the whole outdoors. He was just twenty wh he went off into the army, and three years and eight mont later he was killed. He'd been a good-looking boy, the w only a Pole can be when he's really goodlooking. It didn surprise them to learn he died like a hero. But the med

dn't meant much — it wasn't Karlo, or even at all like m — and they stuck it away in a drawer somewhere. Now ey were old, they sat waiting for their son's body to be ought back, he stoked the furnaces, she strained her eyes wing for a woman in one of the apartments upstairs. They'd en married in Poland and before a year passed came to e United States as immigrants. They'd had to wait a long ne for a child — God alone knew why — and then at st when he came it was too late to have more than one. ow they were almost seventy, and Karlo's corpse was coming ck to them. In a way it was as if his death, his actual ysical dying were coming to impose itself upon them, as they would have to see him die now, when the coffin went low ground, and experience again all the original horror their loss, and experience it in public. Not that they had er tried to pretend to themselves he wasn't dead. The medal d confirmed that. But this visitation of the mortal remains on them, this presence, it seemed, would obliterate every her Karlo but the dead one and make the fact of his death e only fact about him they would ultimately know. So ten the mayor and his committee had come to see them ey'd said at first they wanted Karlo's body to stay where was. But those men made its being brought back seem important. Jan and Marya had hesitated. They were simple ople, they both felt that America had been good to them d they should be willing to repay its goodness. The country d taken their son's life, and so they decided that if it eded his body also that still wasn't asking too much. There re they were waiting now, as it were, for Karlo to come me to die.

It was a placid autumn evening the evening before Karlo's dy was scheduled to arrive in Granville. A warm breeze rred the smoke of leaf fires smoldering here and there street corners. Everything seemed caught in an exquisite owsiness. The two Stojanacs sat outside near the basement or of the apartment building. Both of them had things they uld have been doing inside, but they remained sitting to-

gether out there instead. They weren't talking. Through t half bare branches of the trees on the far side of the parki lot across the street they could see a very faint glow in t sky where the sun had gone down. Jan held both of l wife's hands in one of his resting in her lap. From time time one of them would glance at the other. They both f numb with melancholy, a physical sensation, but to each t presence of the other was infinitely consoling.

The telegraph messenger boy found them sitting the he handed Jan the yellow envelope and went wheeling aw again on his bicycle. They both knew at once the telegra had something to do with Karlo, like the only other telegra they had ever received, the one announcing his death. J stood up and went into the light of the basement doorw He opened the envelope slowly, took out the message a read it.

« What is it, Jan? » exclaimed his wife anxiously.

« It's from Paris », he said. « There's been some sort mistake. The body they're sending is not Karlo's ».

She jumped up and went to read the message herself ov his shoulder. Both of them sighed, and she put her a round his shoulders. An intolerable weight seemed sudden to have fallen from them. They took the chairs they'd be sitting on and carried them inside.

All at once the glow in the sky had gone, it was dar there were stars, and an autumnal chill was in the air.

The following morning, after he had banked the furnac and gotten the ash cans outside and done various other jo around the building, Jan took the telegram and went dow town. Already workmen were busy draping some of the buil ings with flags. He thought it was too bad they were goi to all that trouble for nothing, since now there could be ceremony, and he was tempted to tell them they might well stop at once. But it wasn't his nature to give orders a he didn't say anything.

At the city hall the activity was most intense. The e terior of the building, all the window ledges and cornices h

ead been festooned with flags. And inside in the main hall the foot of the staircase the last touches were being given a bier to support the coffin. Several of the National Guards- n lounged nearby looking on. People came and went with air of great seriousness and spoke to each other earnestly low tones. There was still a chance the governor might ne for the ceremony. Anyway there were going to be news- l cameramen, and a rumor had started that *Life* was send- a photographer. It was an historic moment for Granville.

When Jan asked to see the mayor he was told he'd have wait: the mayor was very busy. He waited, he had to wait ty minutes, but he didn't mind. Then he was shown into mayor's office.

Mayor Wast was a stubby firecracker of a man. « Well, s city is certainly doing your boy proud », he exclaimed en Jan came in. « Sparing no expense, mind you ».

« Yes », Jan said slowly, shaking his head a little. « It's bad ».

The mayor jumped up behind his desk. « Now look here, janac », he began. But Jan handed him the telegram. He d it, then sat down and read it again, aloud. « Unavoidable or identification. Body forwarded to you not Sgt. K. Sto- ac, 12183139. Explanatory letter following. Carlson, Major, aves Registration, Paris ». The mayor shook his head, he k a cigarette from the box on his desk and tapped it inst his thumb nail but didn't light it. He said, « Such ors don't happen. When did you get this? »

« Last night ».

« Have you told anyone? »

« My wife ».

« You should have brought it to me right away. Maybe could have done something then ».

« Last night or this morning it's the same », said Jan.

« Perhaps. But don't you understand, man? We can't stop v, we can't just say there's been a mistake and call the ole thing off. Don't you see? »

« Why not? »

The mayor sighed, motioned to Jan to sit down. « Stojanac, I realize this may be difficult for you to und stand. But this ceremony we've planned has become imp tant and it's not something that can be called off. The wh country is conscious of Granville, this city has never had much attention. What is important is how the people f and they're depending on this ceremony, it means someth to them and they can't be disappointed ».

« It isn't really Karlo anyone cares about », said J

« It is, yes, but your son has become a symbol too, y see ».

« Of course you didn't know him ».

« And if it isn't your son's body, well, it's some ot brave soldier's. The ideal of this thing and what it me to everybody has become more important than individ feelings. The whole is more important than any of its pa as they say. Do you understand me? » He looked at the man as if just the intentness of his look could make h understand.

« You want to go ahead with everything and we prete it's Karlo's body when it really isn't ».

« Yes, if you want to put it that way. Yes. You'd doing your city and your country a real service, just way your son did ».

« All right, if you want to. I guess it doesn't matter

« But no one must know it's not really your son. Y and your wife will have to come to the ceremony and just the way you would have acted before ».

« I don't know that we should do that ».

« You'll have to. It's your duty. I've tried to explain you how important this ceremony is. I'm sure your son wo want it this way. It's your duty ». As he spoke the may held his hands in front of him and moved them up and do in gestures of patient determination.

« All right then, we'll do it », Jan said. He stood up take his leave and made a little formal bow, a habit he s had from the days before he came to the New World.

« Remember », cautioned the mayor, « no one must
w ». Mr. Stojanac nodded and went out. Then the mayor
his cigarette. Apparently everything was going to be all
it. Yet he felt uneasy. Not about the ceremony itself; he
confidence in his ability to make that a success. No, it
something else, a feeling of inconclusiveness about the
rview just ended, something about Stojanac himself, an
alpable something which seemed in some way to pose a
stion that remained unanswered. It was strange and rather
tating: the man cast a shadow of doubt, one couldn't be
of him. The mayor thought that perhaps it was because
wasn't really an American. Yes, that must be it. But still
irritating feeling of uncertainty persisted.

On his way Jan paused to watch the workmen putting
flags on the buildings. He felt sorry for them. An hour
ier their work had seemed merely futile, but now it seemed
ful too, and they went at it with such vigor. There was
ething absurd about it also. Now he saw clearly what
ore he'd only felt: the untruth of this impeding ceremony,
impetuous exaltation of something artificial, which chance
made artificial completely. He was sorry. But it was all
art of this country, the hasty and exaggerated sentiments,
country to which he felt he owed so much, and therefore
unworthy of honor.

When he reached home he explained to Marya what had
pened. She had difficulty understanding why the ceremony
still so important now that Karlo's body was not to arrive.
l she couldn't see why, even if the ceremony were to be
d, anyone should want to pretend it was Karlo's body
wing perfectly well that it wasn't. She was a simple soul.
said she wasn't sure they should take part in this decep-
. No good could possibly come of it, she said. But Jan
lained to her, as the mayor had explained to him, that
city and the country expected them to do it. The mayor
said it was their duty. So she agreed.

And at least Karlo now remained undisturbed, which
all they really cared about in their hearts. From then

nothing whatever to do with their son, though his name · used. But it wasn't the name that meant Karlo to either them. He was beyond all this, safe in his French grave a in their memory, and nothing that happened in Granv could touch him.

In the afternoon the coffin arrived at the station. T mayor and his committee and the Stojanacs were all on ha to receive it, and there was a little crowd of people w had happened to be passing and stopped respectfully to wa as the flag-draped coffin was loaded into a hearse. The m removed their hats and the women's faces became pityi Then the hearse set out, followed by two limousines carry the mayor, the committee of prominent citizens and the Sto nacs. They went at a solemn pace. The Stojanacs were good at simulating emotions they didn't feel, they had ne done it before, or even imagined it might be desirable to so. They sat quietly on the small folding seats of the f limousine, but they didn't look in the least griefstricken. Th realized that the body in the hearse ahead of them was t of a soldier who had died for his country, and they respec his sacrifice, they would show him respect. But respect all they could feel. Their son had died too. The mayor, wat ing them, when he thought no one was watching him, g them several earnest nods of encouragement, rather lik football coach who wants to encourage his quarterback. Stojanacs nodded in return and smiled.

At the city hall there was even more of a crowd. coffin was carried inside and placed on the bier, which been surrounded with wreaths and other floral tributes. T of the National Guardsmen smartly took up their places parade rest at either side. The mayor made a few impromp remarks: Granville's honor the nation's pride, grief temper with glory, heroism its own reward, and so forth. Then th was nothing for the people to do but gaze reverently at coffin a few minutes and go about their business. The cro dispersed. The Stojanacs walked home.

During the two days that followed many people stopp

as far as they were concerned, all that happened had the city hall, between errands, to stand solemnly in front the bier for a moment. Somehow this tangible reminder the trial their country had lately endured was very moving the citizens of Granville, it made them more deeply conous of the grandeur of their national heritage, as the *Clarionss* put it in a long editorial. Karlo Stojanac was cited illustrate all that is finest in young manhood, and as an mple of how America's generosity and hospitality to forners may be repaid with valor.

Among those who came to pay tribute to the gallantry ich the *Clarion-Press* so eloquently described Mr. and Mrs. janac were not seen. People understood their seclusion and l to each other how sad they must be, this having been ir only son and all, what a shame it was and how they for them. Several reporters went to interview them. When ed how they felt, they said fine. People were very impressed their fortitude.

The formal ceremony of interment was to take place at ven o'clock in the morning. A holiday had been proclaimed he schools, and even the stores had closed for the morning. atmosphere of excited solemnity spread outward through nville with the city hall as its center. The morning was , neither so cold as to discourage spectators nor so warm to make them think of more agreable outdoor pastimes. brisk wind swept the pavement clean of dead leaves and ıld ruffle the flags perfectly.

It was when they had just finished dressing in their only d clothes that the Stojanacs' bell rang. Jan went to see at it was. Probably more reporters. He was gone quite a g time. When he came back, he walked toward his wife wly with his head twisted down and to one side and a ious expression on his face, neither a smile nor a frown a peculiar combination of the two.

« What is it? » she asked.

« A prostitute », he said.

She started, her lips separated abruptly. « What are y talking about? »

He held forward the letter he'd been carrying. « In t coffin », he said. « A prostitute. It's not a soldier at all Then he raised his head and his eyebrows at once a laughed. « They certainly made a mistake. It's all here in th letter that just came. Special delivery. A prostitute ». laughed again. « Think of it. All this ceremony. Granvill honor ». And he shook his head.

Marya took the letter from his hand and read it. It w very explicit. For some reason, instead of simply confirmi that an error had been made, it gave all the details wi senseless military precision.

Sgt. Stojanac had not died in the field. He'd lived lo enough to be transported to a hospital which had been est lished in a large town near the front. Because the local doct had been pressed into service it happened that there was the hospital at the same time a young woman named M eleine Allender, who was suffering from the after-effects a clumsy abortion, perhaps performed by herself. The peo of the town said she had come there early in the war, th she had no means of support, spent her time hanging arou the cafés and received men in her room at any time of d or night. For a while she actually lived in the recogniz town brothel, since closed. Some informants claimed that s frequented the soldiers of the occupation garrison, but t charge could not be substantiated. In any case, both she a Sgt. Stojanac died at the hospital during the same night a owing to the confusion of the moment, the two shroud bodies must have been mistaken the one for the other so how. The girl was inhumed at the military cemetery and t soldier in the local one. The error might never have be discovered if the girl's remains hadn't been sent for fina by her family and the coffin opened by the undertaker Paris. Everyone admitted that such a mistake could only explained by the inevitable disorganization of most facilit under battle conditions and the necessity for getting thi

ne in a hurry. As a matter of fact, other errors had occurred, ough not such extreme ones as this. Apologies were profer-d. Of course it would be necessary to return the girl's body. the meantime Sgt. Stojanac's body had been returned and aced in the military grave originally intended for it and ould remain there pending further instructions. If the family shed, it would be sent to America by the very next boat, t a new set of papers would have to be signed and forward-, because the others were no longer valid as a result of is most regrettable error.

Folding the letter and putting it back carefully into its velope, Marya handed it to her husband. « Well, if we're ing, it's time to go », she said.

They went, but instead of taking the bus they walked, joying the fine morning. For a while neither spoke, then n said, « Mr. Poucher is going to be in the parade ».

His wife laughed. He'd known that would make her laugh. e laughed himself. Mr. Poucher owned the apartment build-g they lived in, he weighed about three hundred pounds d looked like a jack-in-the-box but was very pompous, an dent American Legionnaire and marched laboriously in all rades.

« It's ridiculous, the whole thing », said Jan.

« Mr. Poucher, Mr. Poucher », Marya murmured, shaking r head, laughing. « What would he say? A prostitute. And m always saying, 'I won't have immorality on my premises'. hat lady in 4-B he put out because she had so many boy iends. Is't a good joke on Mr. Poucher ».

« On them all, for that matter », Jan said. « But I promis-l the mayor we'd act right at the ceremony ».

« We will, we will. In Szubin I remember there were ways the prostitutes in the café. My mother said not to ok at them, they came from Warsaw, but I did look. They ere always laughing and having a good time ».

« I remember », said Jan thoughtfully.

« Do you, do you remember. You rogue! » exclaimed

Marya, and she jabbed him in the ribs. They both start
to laugh uproariously.

They were approaching the city hall then, and a numb
of the people who stood waiting for the cortege to beg
turned and stared at them, startled at such a show of u
seemly hilarity on this occasion, and startled the more
see it coming from the bereaved couple. Jan and Marya
once composed themselves as best they could. They hurri
toward the city hall, where even then the coffin was bei
carried out and placed on an artillery caisson behind
white horses. « You're late », the mayor whispered to the
irritably. « Everything has to go off on schedule ». The Sto
nacs nodded and took their places right behind the caiss

And things got under way. The governor hadn't be
able to come, but he'd sent a representative. The photog
phers weren't from *Life* but from *Look*, which wasn't the sam
thing but better than nothing. And there were some new
reel cameramen with their camera set up on its tripod
top of a car. And newspaper reporters had come down fro
the state capitol. Truly Granville had never known such
momentous occasion.

The cortege formed. After the Stojanacs came the may
and his committee and the governor's representative, the fam
lies of the two other Granville men killed in the war, membe
of the Chamber of Commerce, the Police Department, Fi
Department, American Legionnaires, Boy Scouts, Girl Scou
Nurses' Auxiliary Corps, etc. It was a long procession. No o
had wanted to miss the chance to pay tribute to Granvill
hero. The municipal band, which in the summer gave conce
on Friday nights in Depot Park, wore its best uniforms a
played Beethoven's *Funeral March*. The mayor himself h
decided that Beethoven was more dignified than Chopin. S
they all set out toward the cemetery, three miles away, a
went at that shuffling almost imperceptible pace so in keepi
with the solemnity of the moment.

Along the route followed by the cortege stood crowd
Some were weeping, and they made no effort to conceal the

ars; in fact they seemed almost proud of them, as if such
nifest sorrow related them in some special and privileged
y to the ceremony. Those who were impassive locked at
ose who wept sympathetically, and as if with regret, perhaps
shing that they too were capable of a show of mourning
appropriate to the occasion. As it was they could only
nd grave-faced and watch while the procession passed. And
ere it went, along the streets between two-family frame
uses in need of repair, an imposing spectacle: the sunlight
nting on polished buttons and trumpets, the wind ruffling
e flags, mourners all in black or in colored uniforms, and
e funereal music blaring in the chilly air. Who could help
ing moved? It all certainly did do Granville honor, people
ought.

The Stojanacs stared at the rear of the flag-draped casket
lling along on the caisson in front of them. They were
th conscious of everyone's attention turned on them like
archlights, everyone watching to see how they would act.
ey didn't look at each other, they didn't have to. A sort
common instinct united them. Often in unfamiliar situations
seemed to them that they alone quite understood whatever
s happening, which thus became kind of a secret between
em, and they would smile pointedly and nod at each other.
is frequently irritated others, who thought it a sign of
nceit.

But this time they did have a secret. The attention of
e crowd made them very ill at ease. They'd never been
a position like this before, and they felt intimidated: by
e attention and by the secret rolling along in front of them.
seemed as if all those eyes fixed on the coffin would surely
e through it sooner or later and see the truth inside. They
ere like children trying to conceal something, self-conscious,
nbarrassed; they felt like laughing. And too the secret was
ally so funny, the whole business was so ridiculous. All this
mp, the band, the flags, the prominent citizens marching
gustly along, the onlookers contentedly wiping their eyes:
honor of a prostitute. They kept looking at the coffin and

tried to think of nothing but how serious they had promi
to be. And they didn't dare to glance at one another.

So the cortege reached the cemetery, the coffin was
moved from the caisson and set on a frame above the gra
The various contingents took their prearranged places. T
spick-and-span new monument had already been set up a
there were great mounds of flowers. A microphone and lo
speaker system had been installed to convey the mayor's
neral oration to the crowd. Everyone pressed toward t
grave in hushed anticipation, eager to miss nothing. Childr
climbed trees to see over the heads in front of them a
some even got up on tombstones until they were ordered do
by their shocked elders.

The mayor cleared his throat in a small explosion in
the microphone, squared his shoulders, and began: « Frien
fellow citizens, we are gathered here today in humble tribu
to one who must stand as an ideal and an inspiration
all of our youth ». And he went on to extol in ringing phra
the valor, the faith and the devotion to duty of the decease

It was too much for the Stojanacs. They glanced at ea
other, at the mayor, at the solemn crowd. And they laughe
they couldn't help laughing. So many eyes staring at ther
they were unnerved, embarrassed. It all seemed so incredil
and so incredibly funny. But their laughter was really mo
than a reaction to the present experience. It was what r
mained in them still of the Old World, the memory of baw
peasant fairs at Szubin and of a life so rude that it h
to look for humor even in the accidents of death. It was t
expression of their simplicity, of their characters essential
unchanged by time or place, kindred with the earth an
touched by its nobility. There was nothing coarse or unfeeli
in this laughter: it was quite innocent; in fact it was of t
very nature of innocence.

They tried to choke it back, swallow it like bad tastin
food. But they couldn't, the more they tried not to laugh t
more they laughed. It was an irresistible current that ha
caught them, and they shook in all their limbs. They cover

eir faces with their hands, Marya tried stuffing a hand-rchief in her mouth, but it was no use.

The mayor's oration rumbled on. « And I say to you, let search our hearts, let us humbly strive to follow the exam-e of one who so nobly made the supreme sacrifice for the eals we all live by ».

The Stojanacs gasped with laughter. Across from them on e other side of the grave, half hidden by a heap of floral butes, they could see Mr. Poucher's globe head goggling them. They thought of the secret in the coffin, the late ostitute, once of the world's oldest profession, and, after all, t undeserving of respect. And whenever Mayor Wast said: t. Stojanac, they heard: Madeleine Allender. And, every-ing considered, how could they help laughing?

The people at some distance from them thought they ere weeping, seeing them cover their contorted faces with eir hands. But those nearby could tell that they were laugh-g, and frowned at first, but then realized that this must the hysteria of grief and breathed deeply with feelings sympathy. The mayor glared at them between phrases and ances at his copious notes. So the ceremony went on.

At length the oration fell to its close: « And so, my iends, let us devoutly commend this spirit to Heaven as we our imperfection strive to be worthy of the ideal which as been set for us. Amen ». An awed and respectful silence wrapped the crowd, and the strident humming of the loud-eakers was audible.

With the end of the mayor's oration the Stojanacs' parox-ms of mirth ended also. To tell the truth, they were ex-usted. They wiped away the tears that had streamed down eir faces. The people standing near them noticed this and ook their heads pitingly.

Then the holy offices were performed above the coffin. he Stojanacs were moved now. They were not impious, and ey thought it touching that the remains of an unhappy rl should receive the benefits of religious blessing, even ough unwittingly. The flag was removed from the coffin

and it was slowly let down into the grave while a bug played *Taps*. It was then that most people wept. The sl bugle notes provoked an astonishing flow of tears, just as thaw brings freshets in the spring. When the coffin was restit at the bottom of the hole, the National Guardsmen fir several volleys in the air. Then it was all over. That was t end, and the people slowly wandered from the cemetery, fe ing a little at a loss now that there was nothing more happen.

Jan tried to speak to the mayor, who replied curtly th he was busy and could be seen the next day in his offi if there was anything important to be said.

The Stojanacs walked home together slowly. Along t way quite a few people spoke to them commiseratively. Th replied politely. They didn't have many friends in Granvil and no intimate ones, having always found their own compa the most abidingly agreeable. When they had almost reach home, Mr. Poucher passed in his car, still in uniform, a asked if they would like a lift, an unprecedented civili But, considering the short distance still ahead, they thank him and declined.

Back in the basement apartment Jan said, « I wond what the people are going to think when they find out?

« Why, they're going to think it's a funny trick of fa and they'll laugh, just the way we did », replied his wi

In the morning Jan went down to the city hall. T workmen who had put up the flags were busy taking the down. Jan shrugged his shoulders; he didn't feel sorry f them now. The bier had already been removed. He didn have to wait so long this time to see the mayor, and l handed over the letter without any comment. After all, spoke for itself. The mayor was dumbfounded, he swore an dismissed Mr. Stojanac summarily, saying he would summo him again when necessary. He kept the letter.

There was going to be hell to pay. How could the secr be kept now that this other body had to be returned? Th mayor hurriedly summoned his committeemen and let the

read the letter for themselves. Since there was no mention it of the telegram, he simply didn't bother to mention ıt detail of the affair. The members of the committee re indignant, shocked, appalled; and it occurred to them once to wonder whether the Stojanacs had known of the or before the ceremony. A quick telephone call to the st office sufficed to establish that they had. Then the com-ttteemen became even more indignant, recalling the hilarity iich had seemed to be hysterical grief the day before. Still eryone thought that, even under these circumstances, con-ering all the conditions, it was a good thing the ceremony d taken place. But no one said he thought so.

That same afternoon the mayor called Mr. and Mrs. ojanac to his office. He raged, he said this business was an trage, a scandal, an insult to Granville, an affront to the cency of all right-thinking and right-feeling citizens, an olerable affront. He paced up and down his office, he urished his cigar. It seemed to the Stojanacs he was blam-g them for what had happened, but they couldn't believe at, so they just nodded and smiled. Finally the mayor an-unced that the only thing to do was have Karlo's body ought over as quickly as possible to replace the « other ». n and Marya looked at each other briefly; they had no ed to confer. Jan said they would never allow their son's dy to be moved now: it must remain where God and fate d so plainly willed it to be. Nothing could alter their cision.

Mayor Wast stared. Then he began to rage in earnest. said they had no patriotism, no civic spirit, no gratitude everything Granville had done for them, everything the untry had done for them; he said they ought to be glad any opportunity to show their gratitude. But they were termined; they stood politely, patiently and listened to the ayor. He stamped, he denounced them, said they were a ame to the country and really had no right to be citizens, t the likes of them, who had no respect and laughed during olemn funeral ceremony, he even used the epithet *polack*!

The two old people endured all this passively, but they s steadfastly refused to permit their son's body to be touch At last the mayor furiously ordered them out of his offi They went submissively, regretting all the unpleasantness a rather confused by this turn things had taken. But th thought: what else could they do?

It didn't take long for the story to get out. By the begin ing of the next week all Granville knew. And the peop didn't think it funny at all, as Marya had predicted th would. On the contrary. They were angry. They felt that fraud had consciously been practised on them, which happe ed to be the fact. And their benign sentiments of the we before were abruptly changed to spite. To have been trick into showing such honor to a prostitute: what could be mo degrading? The mere idea of a prostitute, needless to sa filled the citizens of Granville with a loathing they co hardly account for. The memory of their tears and since feelings of pity now made them furious, and those who h wept the most were the most furious. Never had such extreme and collective humiliation been brought upon t city, and the people naturally united at once to denoun those responsible. Of course the mayor and his promine committeemen couldn't really be held accountable. Who cou question that they had the best interests of the city at hear And besides, they had been duped as much as anyone el perhaps even more. Much sympathy went to the mayor, w heartily appreciated it. And all attention again turned to t Stojanacs.

But the commiseration, the kind words and pitying glanc of the week before were replaced now with contemp malign stares and spiteful remarks. Everybody knew that t crucial letter had arrived before the ceremony, that it hadn been delivered to the mayor till the next day, that the Sto nacs had laughed while the mayor orated. Everybody kn all the details and repeated them and repeated that t Stojanacs were the disgrace of Granville. And their resolu refusal now to have Karlo's body back seemed to imply

plicity in the original error, as if they had in some way naged the substitution to prevent Granville from having share in their son's glory and to bring ridicule and niliation upon the city. This idea grew. Otherwise, people l, why should they have laughed during the ceremony and ited until afterwards to deliver the letter? Resentment inst them increased and increased.

Good taste prevented all this regrettable aftermath from eiving any wide attention in the newspapers and magazines ich had previously publicized the return of the body and interment. Only one or two cheap papers in the East even ntioned it. And of course Granville's own *Clarion-Press,* ich printed a scathing two-column editorial denouncing whole affair and in particular the two — they remained meless — who, though honored and esteemed, had wilnly brought shame upon their fellow citizens and been guilty a wanton sacrilege. It was a regular diatribe, and the izens of Granville nodded in righteous approval as they ad it.

The Stojanacs were stunned by all this. In their innocence ey simply couldn't understand. Everything had become too mplicated. They looked at each other in consternation and ped that eventually the incident would be forgotten, that e would right itself and be all right again.

But it didn't. For everyone else also the divergence from normal state of equilibrium had been too extreme.

It was the day after the editorial appeared in the *Clarion-ess* that Mr. Poucher came to call on the two old people. declined to sit down. « Well, Stojanac », he said, « you've en working for me twenty-seven years, and I will say I've ver had any complaints to make. This is too bad, really too d ». He shook his head, raised his eyebrows, opened and osed his mouth pensively. « Too bad. You understand, of urse, I can no longer keep you in my employ ».

But Jan didn't understand, not at all, and he said so. He ked why.

Mr. Poucher swelled up slowly to an extraordinary size,

like one of those bizarre tropical fish, becoming very red i the face. « Now let's not have any unpleasantness », he exclai ed. « I don't care to argue the matter. I'm obliged to dischar you, that's all. And of course you'll have to vacate t premises. I hope you'll be able to leave soon, because I' already engaged someone else. I'm sorry it has to be like th But it does. Good-bye ». And he ponderously made his d parture.

They stood there still in the cheerless room looking each other, and the room was filled with clanking and gushi sounds from the pipes that ran across the ceiling. In one m ment they both seemed to perceive something they had nev before even imagined, something not yet quite plain that w touching them and surrounding them in this city. Mr. Po cher had brought it with him into the room, and they we appalled by it. What they felt seemed most akin to a sickne though not of the body. Everything in the world they always been sure of had suddenly disappeared, just disa peared. Nothingness closed around them like a shroud. was the end of a dream from which there can be no waki up.

They left Granville, with regret: because it had bee their scene, they had belonged to it and had never expecte to leave. But now how could they stay? Suddenly everythi about the place made them ill at ease, and also there w the hostility of the people. They put their few possessions i storage as if they were throwing them into the sea. The they went, looking back like condemned men straining t catch a last glimpse of the free countryside after it has alread disappeared.

And they were condemned. They couldn't really unde stand what had happened. Their innocence was like a blin ing light, through which they could distinguish now onl a few terrible shapes. But somehow all this brought Karlo death, and just death itself nearer to them than ever befor They thought of their son constantly, his image obsesse them, and the idea of his death made them sick with grie

They travelled a long way from Granville, from city to y. They didn't have to worry for money. They had saved ne, and there was the income from Karlo's insurance. Their eds were slight. It was the soulless existence of creatures o drift from place to place without direction, leaving no rk and receiving no imprint. At length they reached Chi-o. They settled in a room in a drab cheap boarding house ur the La Salle Street Station.

It happened to be spring. But they didn't know it. They nost never went out and nothing growing in the earth was ible from their window. What change could the changes season bring to them now? They knew they had come to eir end of the world, or it had come to them. And they in their room and let it take them. They didn't talk much. casionally one or the other would bring out Karlo's picture d they would look at it and then an awful silence and a llness would seem to consume them.

An appreciable period of time passed: in the world, that Not in their hearts.

Marya died first, and Jan some time later. No newspapers nted accounts of their death. No mourners followed their fins to the cemetery.

IGNAZIO SILONE

UNA SERA DI LUGLIO A SANT'ANDREA

I

I mutamenti accaduti con la guerra portarono anche quella remota valle sorprese e illusioni; ma, per finire, piov e nevicò come gli altri anni, e i poveri rimasero poveri.

Il giorno che arrivò la notizia del colpo di stato sem brava, da principio, un giorno come gli altri, verso la fin di luglio. Aveva fatto un gran caldo, con un'afa pesante ch sembrava annunziare un temporale; ma nel pomeriggio er rinfrescato e si era solo udita qualche eco di tuoni lontan Le case sovrapposte a cataste facevano fumo come se un fuoc sotterraneo bruciasse la montagna. Le famiglie erano raccol alle porte delle loro nere casupole, e i vicoli somigliavan a corridoi irregolari e scoscesi d'un vasto casamento. Anch se le porte erano sprangate, dai vicoli s'udivano distintamen le voci i mormorii i pianti della gente, si udiva russare, mun gere le capre, e il resto. Davanti alle case, sulla soglia dell porte, stavano sedute le vecchie e i vecchi con i bimbi sull ginocchia. Sul tardi la minestra veniva mangiata dallo stess piatto posato sulle ginocchia della nonna o della madr Come negli altri anni, sulle aie di montagna la trebbiatur non era ancora terminata. I proprietari si lamentavano pe la mancanza di braccia. Le donne e i vecchi non riuscivan a rimpiazzare gli uomini in guerra. La notizia arrivò sul v

ro. La povera gente di Sant'Andrea non seppe subito come olarsi. L'annunzio che aveva improvvisamente gettato in ıbuglio la città, era salito fin lassú con un giorno di ritdo. Per alcune ore esso non fu conosciuto che dai carabiri, dal parroco e dai tre impiegati del comune; da essi voce passò ai bottegai, agli osti, agli artigiani e da questi i altri, ai contadini, ai cafoni, ai pecorari, alle donne. Ma . pur sempre una notizia di giornale. Se ne dicono tante. povera gente non sapeva se fosse credibile.

Era appena suonata l'avemaria, il sole era già scomparso tro la montagna, ma le cicale strepitavano ancora sugli al:i. Sulla piazzetta davanti alla chiesa e al municipio, sotto acacie, cominciarono a formarsi gruppi di uomini, altri ne ivarono dalla campagna, confabulavano in piccoli crocchi, scambiavano sottovoce, a mezze parole, la notizia, se la ri:evano, poi tacevano, rimanevano in attesa. Erano in magranza uomini anziani e ragazzi. I visi, i cauti gesti esprivano incertezza diffidenza timore di nuovi inganni. Un ıppo a parte, sulla scalinata della chiesa, formavano i pe·ai e garzoni della famiglia Tarocchi. Appariva assai strano i carabinieri non intervenissero, come al solito, per condare di sciogliersi, di tornare a casa. Due carabinieri con ıoschetti sulle spalle, se ne stavano impalati davanti alla rta del municipio, tenevano d'occhio la folla con evidente prensione, ma senza ostilità. Il municipio aveva la porta e finestre chiuse. Il fatto era strano. Ma, a parte ciò, nessun ro indizio d'allarme. Invano qualche sguardo aveva cercato la facciata della casa comunale un segno di mutamento. di sopra della porta del municipio, tra i due balconi del mo piano, era stato murato qualche anno prima della guerun altorilievo in terracotta. Esso raffigurava in dimensioni grandi del naturale un energico profilo d'uomo dai tratti spiritato. Il fatto non era passato inosservato. Nella conda di Sant'Andrea non si concepiva che le opere d'arte vissero ad altro che a raffigurazioni sacre. Sí che vari cai erano corsi subito a informarsi dal curato sul nome del ovo santo e sulla specie di miracoli riservati alla sua in-

tercessione. A essi fu spiegato e ripetuto che non era u
santo, né un beato, o altr'uomo di religione, e che tutta
anche lui operava prodigi.

« È di buon cuore? È cattivo? » essi domandarono. « E
sogna accendergli le candele? »

« Non bisogna provocarne la collera », rispose don C
stantino il curato. « Nient'altro ».

« Niente candele? Niente incenso? »

« Niente ».

In quel modo i cafoni e i pecorai di Sant'Andrea cap
rono che l'immagine era d'uno stregone. Nella valle non ma
cavano, un tempo, i fattucchieri che, senza essere uomini
religione, operavano incanti e sortilegi per i casi difficili del
vita. Ma la loro specie era in seguito quasi sparita per
persecuzioni dei carabinieri, dei parroci e dei maestri di scu
la. I prodigi, si disse e predicò, devono essere riservati un
camente a Dio che li dispensa per intercessione dei san
Perciò, dopo che sulla facciata della casa comunale fu m
rata l'effige dello stregone, qualcuno andò a chiedere al pa
roco:

« È permesso a un uomo che non è di chiesa compie
meraviglie? »

« Fareste meglio a tacere », rispose severamente don C
stantino, « se non volete che il destino di Lazzaro ».

La storia rimase confusa, ma divenne plausibile apper
si capí che quello era lo stregone dei ricchi. I pecorai i ga
zoni i servi della famiglia Tarocchi lo salutavano e river
vano in un modo speciale. Era dunque ben comprensibi
che quella sera ogni tanto qualche sguardo timoroso s'alzas
furtivamente dalla folla fino a lui. Esso era ancora al su
posto. L'accensione della luce elettrica portò il turbamen
anche nei piú sicuri. Le lampade sospese al di sopra del
acacie crearono sui gruppi d'uomini un'illusione di pergol
mentre una lampada assai piú potente, fissata sulla facciat
del municipio al di sopra dell'immagine scolpita, dava ai su
tratti un'espressione adirata e minacciosa. La notizia era du
que un inganno. Come spiegare il comportamento del segret

comunale? La sua trasformazione era sorprendente. Di
po egli s'era invecchiato, impicciolito, portava calzoni ab-
ndanti e una giacca logora. Egli diffondeva sorrisi, saluti
gerati, chiamava i presenti per nome, si spostava da un
cchio all'altro, come un ragno sui fili d'una tela, da una
sca all'altra. Nessuno ricordava d'averlo mai visto cosí cor-
e. Al suo avvicinarsi ogni mormorio taceva, pochi rispon-
vano ai suoi saluti, l'inganno pareva evidente. A un certo
mento, poiché si era fatto tardi, dalle case cominciarono
arrivare i richiami delle donne. La notizia era arrivata
i vicoli. Erano grida sinistre, spaventate, che chiamavano
nariti i figli, a casa, prima che succedesse qualche irrepa-
bile sventura. Ma nessun uomo osava allontanarsi da solo.
sono calamità che colpiscono di preferenza chi se ne sta
o, in famiglia. Anche se tutto dovesse finire in una risata,
meglio saperlo subito. Qualcuno suggerí: « Forse biso-
erebbe chiedere al curato. Egli dovrebbe saperlo ». Benché
erdote di Cristo, don Costantino era sempre stato dalla
rte dello stregone. Egli era rimasto famoso per un suo ciclo
prediche su 'L'uomo della provvidenza e la Guerra Santa
ntro il Negus', all'epoca dell'ultima guerra d'Africa. Furono
ediche di cui s'occuparono perfino i giornali. Egli aveva
eso la legittimità, anzi santità, dell'uso dei gas asfissianti,
essi potevano servire a conquistare il mondo, a eliminare
bolscevismo e a costringere gli infedeli a riconoscere la
premazia della vera Chiesa. L'abitazione del parroco dava
la piazza. La porta e le persiane delle finestre erano chiuse.
ıtilmente fu bussato alla porta. Qualcuno entrò in chiesa,
mandò in sacrestia. Don Costantino era sparito. Anche quel-
poteva essere un segno.

L'impressione che l'incertezza non potesse durare a lungo
incoraggiata dall'arrivo in piazza d'un giovanotto in bici-
tta che portava una scala a piuoli su una spalla. La folla
fece largo. Era il figlio di Massimiliano, un vecchio peco-
o di Sant'Andrea, fratello di Giuditta, moglie di Zaccaria.
a un ragazzo sveglio serio stimato. Per alcuni anni egli
eva lavorato al Casale con la zia, in seguito aveva impa-

rato i lavori piú facili per un impianto d'illuminazione e trica ed era stato assunto dal municipio di Sant'Andrea co sorvegliante dell'illuminazione comunale. A causa di quel lavoro, in cui non c'era nessuno a Sant'Andrea che pote sostituirlo, egli era stato esonerato dall'andare in gue Quando Massimiliano lo vide arrivare, lo chiamò e gli an incontro, ma il figlio non gli fece caso. Tutti gli sguard concentrarono su di lui. Egli andò diritto verso il munici senza guardare né a destra né a sinistra, accostò la biciclet contro la porta chiusa, alle spalle dei carabinieri, e alzò scala contro la facciata, appoggiandola tra i due balconi primo piano, giusto al di sopra dell'ingresso. Poteva essere scioglimento dei dubbi. Nella piazza si fece un gran silen carico di una crescente ansietà. Anche i carabinieri seguiv con lo sguardo ogni suo minimo gesto. Il giovane elettric si tirò su i calzoni e strinse il cinturino, come chi si prep a una lotta serrata e salí sveltamente i piuoli della sc Arrivato in cima, egli si trovò faccia a faccia con l'immag scolpita. Sotto il forte riverbero della lampada, il confro immediato tra il viso vivo e sensibile dell'uomo e il masc rone dell'idolo creò una situazione penosa. Il segretario munale s'allontanò di corsa dalla piazza. Il vecchio not Tarocchi, che assisteva alla scena dal suo balcone, scoppiò lacrime ed esclamò ad alta voce: « Sventurato paese ». marciapiede davanti al Caffè Addis Abeba furono rient in fretta le sedie e i tavolini, mentre il farmacista abbass la saracinesca della sua bottega. L'uomo che stava in ci alla scala dimostrò per vari segni di condividere il tur mento degli spettatori. Egli cercò di guadagnar tempo, si to la giacca, la piegò accuratamente, l'appese alla ringhiera balcone che gli stava alla sinistra. Cosí rimase in maglie bianca senza maniche: da una tasca deretana dei calz sporgeva un piccolo martello. Egli lo tirò fuori, l'avvicin l'allontanò un paio di volte dal viso dello stregone. Forse tava, forse voleva prendere la mira, non mancare il pri colpo, il colpo decisivo. Tra la folla vi furono allora se d'aperta paura. I crocchi si restrinsero. Alcuni si fecero

no della croce. Altri si coprirono la faccia con le mani. che i carabinieri, sbigottiti, cessarono dal seguire con lo ardo i gesti dell'uomo in cima alla scala e abbassarono occhi per terra. Attorno ai loro piedi cominciavano a pio- e cocci di terracotta, pezzetti di naso, d'orecchi, di mento. olpi del martello erano irregolari secchi violenti. Ma l'in- to era rotto, l'esorcismo compiuto. Fu un sollievo generale.

Quando l'uomo ebbe interamente pestato la terracotta, asciugò il sudore dalla fronte, si volse verso gli spettatori orrise. Il sacrificio era compiuto. Egli ripose il martello la tasca dei pantaloni e rivestí la giacca, come un qual- si operaio al termine della sua opera. Poi allungò il braccio pense la lampada. Non ce n'era piú bisogno. Un sipario mbra calò sulla scena. La cerimonia era terminata. Anche arabinieri si mossero. « Ora potete andare a casa », essi sigliarono agli uomini rimasti in piazza. La loro voce e i o gesti non erano affatto imperiosi. Ricordavano quelli del te alla fine della messa. Cosí, con un giorno di ritardo resto del paese, il mutamento del regime fu consumato Sant'Andrea. Restò facile ricordarsi della data perché era giorno di Sant'Anna e gli uomini partiti per la guerra era- lontani da tre anni.

II

Alcuni uomini finirono piú tardi nella cantina di Mas- niliano, ch'era accanto alla sua stalla di pecore, fuori del ese, al di là del profondo crepaccio che divideva l'abitato lla montagna. Massimiliano li chiamò.

« Avreste la sfacciataggine di dormire? » disse.

Erano la sua vecchia cricca, gli amici d'un tempo. Emi- fece il giro per avvertire le mogli. L'uno dietro l'altro essi sero il vicolo a scalini dietro la chiesa, sparirono nella ge- a oscurità del burrone, oltrepassarono un ponticello di nchi d'alberi, vicino alla cascata dell'acqua, e risalirono ll'altra parte. Dopo la giornata afosa, la notte era chiara

e fresca. Massimiliano andava avanti, alto magro forte; gli altri lo seguivano, uomini anziani, qualcuno già curvo, c passo incerto. Risalendo il sentiero Giacinto si fermò e rupp il silenzio:

« Ci vedranno », disse. « Ci sospetteranno ».

Primo capitolo della seconda parte di un romanzo inedito di pr sima pubblicazione presso Mondadori, a Milano, e Harper and Brothe a New York. (*N. d. R.*).

GIORGIO VIGOLO

VIA DI PONENTE

Ecco la via di ponente,
la strada mia amata,
dove a filo di brune
scogliere di palazzi il cielo è fiume
d'angeli e nelle sere
d'inverno alto delira alle segrete
vene dei venti.

Lievi nell'alto limpido
vanno i venti di luce.
Povertà nostra! ignori
modi d'altre esistenze
piú lievi.

(1936)

GIUDECCA

Conosco rive sconsolate
di case a ponente
sul mare:
giudecche al calante
sole allungate

con vetri
di fiamma su tristi
botteghe di cibi:
infinito
meriggio, dolore
della luce sul mare.

Da mille anni le sogno
uguali accese
a quel sole
che mai non va giú:
e chiese orride stanno
sui moli
bruciate vive.

Dentro, bianche tenebre
e silenzio.

(1934)

IL SILENZIO

Le colonne, le cupole, le torri
fanno nell'aria un rumore di luce,
spostano grandi masse contro il cielo:
marmi e mattoni nel sole
rimestano il turchino:
anche se tutto nel meriggio si tace
odi il silenzio lievitare.

Le statue sui culmini
stanno lí da secoli nell'aria
e non le ha piú toccate mano umana,
ma solo i raggi e i fili
della pioggia, il vento e i radenti voli.

(1942)

HYMEN O HYMENAEE

Mi sposai a sedici anni:
ed agonici amplessi,
furenti nozze ancora consumo
da quando ella mi scelse,
da quando io scelsi lei
per un abbandono dell'occhio
in cui la vita fu giuocata
ai dadi dello sguardo bianco e nero.
Da allora ci siamo amati
fra i rovi e i lampi dell'odio.
Ella corre con mille gambe
al porto ov'io voglio far vela;
alle stazioni arriva
quando il treno sta per partire,
gira all'indietro le ruote del treno;
mi lega ai moli con le sue mille braccia
finché la nave sfuma
nel nuvolato d'oro.

(1951)

IL DOLORE

Il dolore piú non si risolve
in alcuna operazione celeste,
non si trasporta questa
pena in chiave di gaudio.
Essa è male e soltanto male,
distruzione senza rimedio
della poca vita che avanza:
è acido che brucia le radici.

Il dolore ha intaccato la sostanza,
ha reciso l'estremo legamento
che mi teneva alla riva:
un vento m'ha sbalzato sul buio mare.
Fosse almeno l'ora di riposare;
ma no, che anche nei pressi della morte,
dí e notte il mio cervello lavora
e le visioni che cosí fitte addensa
fanno moscaio sulla luce del giorno.

(1947)

GRIDO ALLA MADRE

O madre, mia madre,
dove sei nel lontano?
dove ti sei sperduta dopo la morte,
che piú non mi mandi la tua immagine,
e deserti e neri sono i miei sogni,
ma meno della mia vita?
Io sto quaggiú lo vedi in quale abbandono;
io sono il tuo infante ormai vecchio,
distrutto dalle angosce;
strani mostri mi fanno le cacce,
girano intorno alla poca rupe
dove mi sono ridotto.

Madre, se esisti ancora
in qualche luogo dell'universo,
o sei tornata alla bontà indivisa
da cui ti staccasti nel nascere,
oh, fammi sentire
diminuita la mia solitudine,

placa l'abbaio, il morso dei cani;
schiariscimi gli occhi,
che io giunga a rivederti
nell'alto del tuo sereno

e smetta di scorgere
al tuo posto i fantasmi
che ti nascondono al figlio.

(1951)

LA COLLINA

Uscire ai campi ancora mi consola
e solo andare in compagnia degli alberi
a toccare il cielo sulla collina.
Una capra legata
brucava in un pendio:
io mi fermai a parlare con la capra,
l'aiutai a districare la zampa:
essa mi ringraziò con voce umana.
Nulla è piú bello al mondo
che quando si comunica,
e coi ciottoli, gli uccelli, i fili d'erba
si trova una comune lingua.
Ma è piú facile parlare a una capra
che comunicare con l'uomo.
Perciò mi piace salire sulla collina
e vedere la città di lontano
coi suoi alveari di vespe stizzite.
Io ho litigato con loro.

(1945)

LA NOTTE

Io sono stanco, vissuto
da lunga epoca
in questa città di rimorsi,
di colossei bruciati dal sole,
di nere chiese vendicative.

Da troppo tempo il mio sonno accoglie
una fuga di secoli la notte
come dormissi nel letto d'un fiume
e alta sulla mia testa
andasse l'onda dei morti.

Tralucono dentro al mio sonno
gl'incendi dei grandi templi
e i cavalli corrono
sui ponti notturni a Castello
dove la scure è levata.

— Ferma, ferma la mano del boja,
grida la voce afona dei sogni:
ma già la mia testa è caduta.

(1942)

BALLATA

Lasciato a scure paci
di case vecchie, tra povere
mogli cadute in disgrazia e cantine
— per lui solo grandi appartamenti —
il vecchio cesare ha suo trono laggiú
fra nere botti, e corona
di ragnateli.

Di cavalli piú non gl'importa
né delle sue foreste di cacciatori
dove la fiera spariva e il fiume selvaggio,
non gl'importa dei piani ondosi di pecore,
dei laghi ove pescare a reti piene,
non fa caso dei traditi eserciti,
caduti, carri ed armi, nella palude:
egli ha ancora le sue carte, i suoi dadi,
con quelli è meglio giuocare.

Giuoca poste che non si vedono
ora che nulla ha piú da spartire con gli uomini;
troppo con loro era facile vincere
né il perder dava bastante dolore:
ora le sue partite
giuoca con altro avversario
che lui solo vede dinnanzi a sé.

Ma per sua felicità piú rapita
gli resta ancora l'orologio piccino
che dall'infanzia geloso serba,
col suo castello di ruote e rubini,
e gl'ingranaggi e la brunita molla.
Quei minimi deliziosi congegni
fanno un empireo d'armonie pure
dove ogni sfera ha il piú soave giro.
Scomporre e ricomporre quel minuscolo regno
al lume d'una verde acqua d'ampolla,
lo tiene in gran batticuore,
in ansia di notti vegliate.
Una vite, un rubino che gli cada
nel fanghiccio della cantina
vale l'angoscia delle perdute guerre.

(1935)

IL BORGO

Mira il borgo lavato
dall'onda dei diluvi
come sui puri effluvi
del bosco sorge di tra i fumi e il gelo
del brinato mattino, e sul crinale
del monte i tetti alla nascente indora
luce del giorno.
Abbrividite scocca
le sue vermiglie torri
al turchino la rocca
e in sospesi miraggi
le nevi alte d'intorno
vibrano come arpe al brio dei raggi.
La luce si ricorda
della prima parola
che con vergine suono fondò il giorno.

(1936)

PICCOLA VIA

Ora solamente
sul declino di tua vita,
in questa sera dolce
di febbraio,
vedi la finestra
nella piccola via
dove avresti potuto
vivere felice;
la finestra in cui brilla
questa sera ai vetri
un raggio di ponente
e la stella Venere.

Ma la tua vita è passata
senza che tu la vedessi mai
la finestra
della casa affatata
e forse morirai
senza mai esservi entrato.

(1943)

FAUSTO PIRANDELLO

DAL DIARIO

OCCUPATO

Supponete per un momento d'essere un pittore (eh vi per un momento, non c'è nulla di male) e di trovarvi campagna in compagnia di pittori ed altri intellettuali, e passare davanti a un campo di girasoli, come ce n'è, a siep schierati fitti dietro fili spinati; e a puro titolo d'inavve tenza vi siate lasciato sfuggire, immagine d'un vostro pio, m mentaneo desiderio, voglia d'averne un fascio per contenu d'un quadro; belli come sono.

*Perché proprio, passando di là, eravate in uno stato smemorata euforia, dopo tanto chiuso di città, e, sbadato ch siete, avevate preso per chi sa che il passo solenne di cor memorazione col quale i vostri compagni passavano in riv sta quel fitto di girasoli. Passavano invece, cosí commem rando, un largo stralcio della loro cultura: Van Gogh che d pinge girasoli, Gauguin che dipinge Van Gogh che diping girasoli, le lettere al fratello Theo che parlano dei girasol la casa di Arles che n'è piena. Girasoli con o senza fogli nudi o vestiti come le Naje di Goya, a mazzi di nove, di d dici, di quattordici e via. Il vostro accenno d'intrometter nell'*hortus clausus *con il vostro pennelluccio, sa proprio d sciocca profanazione, di bestemmia sprecata. Vi guardano, vostri compagni intellettuali, con lo sconcerto e l'irrisione ch si hanno dinnanzi ai minorati, sprovveduti nel loro tentare*

sate: i girasoli. E Van Gogh che ci si era « fondu » *come to non può fare un uomo qualunque; e lo dice.*

Eh sí, ora anche voi, vedrete accanto ad ognuna di que- madornali margheritone che sembran fatte a posta per r sfogliate dagli innamorati di Brobdingnac, quei grossi, ete; vedrete aleggiare un piccolo fantasma, un giusto spi- tutelare.

Oh sí, oh certo: messe cosí le cose, lo credo: non vor- e neppur essere una gallina per bezzicarvi in santa pace, za tanti terrori riverenziali, i bei girasoli dei prati.

PANICO

« Si va? Non si va? » domanda inutile perché già so che, voglio, dovrò andar solo. « Usi e costumi » dico tra me rse mancano i costumi » perché il mare è proprio a due si; ed è una di quelle giornate largite ai mortali come ne godono da per tutto, ma qui, sul mare africano, con intensità che mette le vertigini.

Scendo la costa marnosa dopo la strada ferrata a roto- i perché non vedo via e infilo il costume da bagno sulla ga spiaggia arenosa. Va questa spiaggia fino a Port'Em- locle lontana, e dalla parte opposta a perdita d'occhio a fondersi nella caligine dell'aria.

Un silenzio. Il mare immobile, il sole a picco. Pian pia- sono in acqua che ad ogni mio moto mi segna intorno cerchio che s'allarga come in uno stagno, ma vivido di — come lampeggii — aleggiato di piombo pulito e d'oro. chiaría è tanta che ogni poco s'infosca come d'espanse cchie di tenebra che subito vorticano come riassorbite ed e. Il salso mi dà nausea. La mia piccola ombra imbotti- ta tra le gambe soffoca prigioniera di uno strato di vetro sso. Ho l'acqua fino al ginocchio e già mi occupa uno rrimento, quasi un'arcana paura: è un vellicamento e inquietudine di questa palpitante pressura.

Mi volgo dietro sospettoso: nessuno. Peggio, niente. Den-

tro la grande rifrazione ogni cosa s'è come smisuratame allontanata o allargata o rarefatta: le creste delle crete mare, il mare dalla riva, il cielo dal mare. Sono come un vuoto d'aria rutilante e or si or no ottenebrato.

Ma qualcosa mi galoppa dietro di strano come un gra de sospetto che cosa nuova mi si riveli, inaudita. È il pani Mi caccio a corsa impedito dall'acqua come nei sogni dal t pore, afferro a volo i miei panni a riva, e a corsa a corsa ricaccio tra i vivi che ora mi guardano smarriti come u strano animale imbizzarrito.

Se ne fecero risate sulla mia tanta paura di niente!

VOCI

Nel silenzio della campagna anche gli uccelli taccion causa dell'ora stanca. Lontano, strane vociferazioni di due a mali miei simili, due pastori. Forse cantano, forse sfottor forse anche predicano ai greggi loro o intendono attest una loro presenza. È uno spreco insulso di frasi, apostrofa sguaiolato e quasi canino, tra mordente e feroce e sgan nato, un po' lercio e un po' triviale, proprio come progr sione di verso, ché non s'intendono le parole.

Sono le possibilità vocali dell'uomo sfrenate ed effus certo non destinate che al silenzio nel quale si pèrdono.

Ma c'è qualcosa di macabro a riflettersele come ven da organismi complessi per bisogni espressivi, proprio qu voci modulate e foggiate a qualche plausibile scopo di munione.

Il bove muggente, il cane stesso nei suoi vari versi, ne loro voci assegnate appaiono allora dignitose superiorità qu si arcane; chiusi nei loro istinti e nei loro appetiti misur senza di piú velleitari ed eccessi vellicatori, ma sostanzi e reali, come fatti di natura, ad immagine della natura ziente.

VERDE GIALLO NERO

*Esiste il colore? Parlo del colore specifico: il verde il
so il blu ecc.? C'è l'iride che parla e risponde. Il colore
tivo? Voglio dire se il colore, in natura, resiste agli acci-
ti. Un verde al sole, il medesimo verde in ombra, quel
de attraverso lo schermo rosso di una nuvola o negli stra-
ati rapporti dovuti al tempo minaccioso e alla instabilità
le luci?*

*Che cosa c'é al fondo di quel verde come sua verità costi-
ionale? Nessun verde o tutti i verdi; ché qualunque va-
nte è un'accezione plausibile che può legittimarsi e identi-
rsi con la sua verità intrinseca; purché ne abbia. Quella
muta valore per la sua frequenza a rappresentarcisi, ché
rebbe essere accidente unico e coincidere ciò non pertanto
che un altro frequentissimo, con una verità eventuale;
quale invece coincide con se stessa nel nostro concetto ad
i assunzione che ne facciamo. Quel verde cioè è cosí verde
ne vi si attualizza, e dico questo al difuori di ogni nostro
gettivismo — in quanto lui verde — purché sia valido
ne verde, di qualunque colore sia.*

*In natura, seppure mi fosse possibile portare un verde
ri degli accidenti — che è materialmente impossibile, ed
a stupidi creare un tale accidente — quel verde non sa-
be che la verità accidentale di quella data contingenza
, per il caso da noi stessi creato, si potrarrebbe indefinita-
nte e sarebbe insomma un infinito accidentale.*

*Il bianco poi che piú che un colore può definirsi l'assen-
del colore, è quello che per la sua stessa inconsistenza è
soggetto ad esser ritenuto non esistibile, ma in gradazione
nore o maggiore, varietà di ogni altro colore. Ciò è piú
ertito essendo quello in cima alla scala dei colori da noi
ertibili; ma il medesimo avviene d'ogni altro colore; il
le non è altro che un più o meno comparativamente a
simile; non esistendo precisamente allo stato puro nessun
ore. Di un giallo ad es. che sia il giallo, che è un concetto*

cieco come una talpa. L'ocra gialla o il giallo cromo n
hanno di comune che il concetto d'essere relativamente s
scettibili d'apparire non indegni d'esser giallo.

Qualità relative che s'appalesano ad es. con l'incontro d
complementari esatti, e sono estensibili oltre che nell'inte
sità, nella durata: voglio dire che il meno giallo vi appari
piú giallo dell'altro quanto piú s'avvicina al suo contrari
l'azzurro, in questo caso; che sarebbe la sua negazione app
na cessa di essere la sua esaltazione. Potrebbe dirsi che ta
colori, come certi amici, si fanno buon viso e cattivo giuoc
O una perfetta simbiosi porti alla loro scomparsa, ché i co
trari se ne vanno in luce.

E cosí per ogni qualità pertinente al colore.

Questo esistere unicamente come ente relativo, fa la s
metafisica, che il pittore insegue nella forma che non esis
piú del colore. Ma poiché neanche il pittore, in quanto ta
esiste piú della forma e del colore, è divertente vedere co
si appalesino e si aggreghino in un quadro tre cose che so
e non sono.

Sicché il quadro sembra essere la sola cosa abbastan
indiscutibile; e vi dirò che molto gli conferisce il suo esse
un soggettivo. E infine, Dio mio, tutto esiste in questo infin
accidentale, e sopratutto la benefica illusione che ci fa an
ritener piacevoli i mutamenti, fermi noi restando al cre
verso l'obbiettività delle cose. Una tal quale bonomia uma
che ci vieta di prendere in mala parte gli scherzi e i ri
piattini della verità, amata, sí, ma con ogni salutare appr
simazione e cautela. Si sa d'altra parte che con la verità so
non si potrebbe fare pittura.

Tanto piú che, quando abbiamo saputo questa storiel
non sappiamo perché la storia degli accidenti di un colo
coincida con la storia del nostro successivo vederlo. Vogl
dire che la verità consisterebbe nella nostra memoria e n
nostro immaginare la storia.

Se noi fossimo nel nostro presente, come siamo, non
sarebbe ad es. che un verde e di tutti i verdi: verde sm
raldo, verde bottiglia, verde veronese, di vescica, di zinc

terra, di bile, che fanno un bel vedere. Se ognuno di questi n sta fermo, che farci? Consideriamoli inquieti come i mbini; ma non diamoci in braccio ai concetti.

Il concetto sta al filosofo: nimium ne crede colori; *buon r lui, e ben gli stia. Quel che ha (cioè di restar senza verde, a con la sua verità) se l'è meritato.*

RESIDUATI

I

Arrivo alle Piane trafelato e leggiero dopo una marcia nga sui monti. Sono assalito a una svolta da grossi cani, grido: « Pastore, oh pastore! » Risponde un fischio non so dove, un sibilo stridente che li acquieta, non tanto che n ringhino ancora. Le pecore, ben protette, mi guardano rnione, che: non c'è niente da fare! poi tornano a quel loro ucamento sensibile nel silenzio e a quel loro sbruffare pel aso e tossicchiar costipato.

La civiltà contadina ha relegato la pastorizia all'addiaco fuor dell'umano consorzio. Tutto il selvatico della natura accanisce vigoroso e pregnante di sentori, irto di spini, aggrovigliato e ingombrante, sugli scoscesi sentieri. Lassú il nto passa da versante a versante depurandosi nell'alta quo. Se fumano le carbonare entro le macchie a tramontana l monte, non vuol dire che si scorga anima viva. Si vedono paesi, per questo, lontani; ma sono come spurghi di terra, lvizie pesticciate.

Mi domando che sono venuto a fare quassú tra queste iinte di rocce bigie, in questo mondo immobile pregnante rarefatto, cosí spalancato sotto il cielo che quasi mi dà le rtigini.

Eccolo dov'è il pastore. Anziano; sta immobile in attesa, agato; come un ospite s'intrattiene a tavola per dar tempo un convitato ritardatario di finire il suo pasto. Poiché prima ha fischiato ai cani, su me ha un certo diritto. Mi doman-

da di dove sono, quasi qui fosse la fiera degli incontri. T
conosce, mi conosce: gli sapeva bene! crede perfino d'esse
compare di miei parenti.

Restiamo a guardarci un pezzo, annuendo come somar

« Che solitudine, eh » gli noto; ché quasi mi sembr
di parlare a un serafino.

Lui guarda me come un piovuto dal cielo. Si sente, lui
nella vita di tutti, nella vita di tutti i giorni. Gli hanno am
mazzato perfino durante la guerra con una bomba nove capr
e un cane: bello, alto cosí; per poco non ci ha rimesso una
gamba, lui di persona.

« Una bomba quassú! » dico, e mi sento d'un tratto rie
trato nella comunità, come se queste coste sperdute abbian
a un punto preso figura umana e cultura.

II

Il « paese » di Tutú è eccelso, aereo, ventilato. Sul cigl
del dirupo uno schieramento di girasoli flessuosi fa raggier
e confine. Nessuno saprebbe dire con precisione cosa si facc
al di là di quella raggiera, ma tutti sanno che Tutú ci
sempre presente. Dominando le posizioni circostanti, s'ing
risce negli affari dei « paesi » altrui con scrupolo e minuzi

Come vi scorge da lungi al modo delle aquile, lo senti
schiamazzare, e, dopo molto adocchiar controsole, lo scorg
rete agitato come uno spaventapasseri al vento, che vi fa gra
di cenni di richiamo.

Tutto questo è ospitale; ma voi eravate infrattato in un
di quelle posizioni appartate che non vogliono storia, venut
alla campagna a smaltire il fiele nel silenzio dei monti, tr
forre e valloncelli. E chi pensa a Tutú che da presso not
casi e accidenti e oscure vicende? Si resta sempre in dubbi
di aver lasciato a Tutú preziose testimonianze.

Dal suo eccelso « paese » Tutú intanto reclama un cerin
per dar fuoco alla pipa. Alla malora. Come una scimmia, d
balza in balza, vi è già sopra in un rovinío di sassi e macerie

è proprio come una scimmia rosso e nerboruto, sbracciato polpacciuto, con la dentatura di fuori e il fiato corto, con mobile faccia incavata e pelacchiuta; lentigginoso, gesticote.

Al cerino non pensa piú, perché non ha neppure la pipa. un dubbio, invece, per la sorte dei quattro guastatori iacciati — dice — come pidocchi sotto un carro armato i Marocchini. Lo guardo trasecolato. Ma sí: il guastatore astato è per Tutú come l'occhio per l'occhio, e Tutú come Marocchino non guarda per il sottile.

Gli dico che forse la differenza sta nel guastare un'opera ana piuttosto che un'opera divina, qual è dopo tutto un mo. Ride, Tutú, se pensa di potersi sentire divino; è una mplicazione che sorpassa i suoi desideri. Zufola contrariato aggrinza orizzontalmente la fronte come una lamiera ondua: forse cosí pensa. Anche Tutú difatti, ha da propormi sua distinzione: mi dice che l'opera umana era un bene mune era anzi la centrale elettrica per la luce di tutti i esi, — e fa col braccio peloso un giro d'orizzonte — e pera di Dio apparteneva, a chi ce l'avesse, per tenerla a spetto dell'opera umana. « E il dovere? » gli chiedo. Il dore, mi risponde, è dovere; e non distingue piú, mi pare, ando è bene e quando è male. Sanziona cosí, Tutú, di por finire come un guastatore guastato se fosse stato suo dore guastare.

Lo guardo quasi con rispetto: ma mi pare — o proprio i sbaglio — che Tutú mi stia canzonando con un occhio solo, ssiccio, chiaro e lucido, tra le tante pupille delle sue grandi ntiggini, il piú acuto.

Ma allora, che vuole.

III

La banda è disciolta. Nessuno vedrà piú uscire da quel rtoncino, ai dí di festa, tra gli spari dei mortaretti e i suoni stesi delle campane i forbiti musicanti allineati con la testa

fiorita dal rosso cappello squillante come un papavero e sgar-giante come una cresta di gallo, a due a due, fino all'ultimo della grancassa che sguscia di sguincio a malapena, impettito dal peso.

Tutto qui soffre risicatezza: poca terra. Poca aria; perché le case, allungandosi e allampanandosi nelle mute facce inespressive da scatole calcinose, spontaneo cubismo ai rudimenti, si sopravvanzano a piú non posso, finché s'acquietano sotto la cresta di poche tegole rossicce, a scivolo. Finestreli fanno forno: occhi ciechi, bocche aperte.

Dalla finestrella lassú, estrema e spericolata propaggine che par rarefarsi negli ultimi sprazzi di sole e sciogliersi nell'aria quieta, scaturisce una voce d'oboe in emollienti espansioni. Un oboe qui che spaesa protraendo una frase in volute che sospende a pause d'incertezza; e poi riacchiappa a volo mediante una nota sfrecciata, con la quale a via di buone maniere rimena quella ad una conclusione svagata.

Man mano acquista il consenso di un'altra voce: precauzionale. Se ne sorregge: ne è quasi vezzeggiata. Un trombone che strozza le sue ospitali cerimonie di saliva e di bave.

Riprende l'oboe, il suo canto disteso. Spazia fino in fondo alla valle e ritorna in ampi giri al davanzale di quell'ultima finestrella come un colombo pettoruto che s'intesti, ora a far la ruota e stranezze, pestando gli unghioli rosa, per u… infittirsi e impettegolarsi di note. Uno studio caparbio scioglilingua e scioglidita che manda a rotoli quel bell'acchit… di poetica fraternità che s'era stabilito in quella buca.

EX VOTO

Dipingo dalla mia finestra al primo piano l'angolo dell… casa del farmacista di contro, d'un piano solo, con la targ… azzurra di Rue Labrouste, lo scorcio della piazza Falguière ch'è poco piú grande d'un cortile, la tenda bianca della bottega sangue-di-bue del salumaio, la ciminiera a mattoni ch… la sovrasta e che scorgo di tra le prime foglie verdissime d…

nde albero nero appostato sull'angolo della piazza. C'è
el cielo poco-male né bianco né azzurro né grigio che sa
fuligine ma anche di primavera.

La strada è per solito deserta se non ci passa l'intermi-
bile fila di camion traballanti coi capi bovini sballottati ai
celli di Vaugirard e che poi tornano coi capi abbattuti e
capitati e squartati come una processione di giustiziandi e
i di giustiziati.

Perciò mi sporgo udendo il tramestío di molte persone
cianti aggruppate costernate ansimanti che portano a brac-
un infortunato ferito. Un rivolo di sangue calpicciato se-
a la strada percorsa. S'accalcano sull'uscio della farmacia
cendo battere le imposte a vetri che vibrano e traballano.
chiede una sedia; ci si adagia il ferito, il farmacista è sol-
citato a provvedere d'urgenza. Vedo questi di tra i vetri
e spalanca le braccia, che non è cosa per lui, né affar suo,
e lí all'angolo della piazza c'è il pronto soccorso.

Gli si contesta e qualcuno deplora; ma la piccola frotta
rimette poi in moto. Ora l'infortunato è sollevato alto sulla
ggiola e mi passa davanti livido con la testa ciondoloni
clinata spettrale: pare guardi nel cielo né bianco né az-
rro né grigio. Forse è già morto, certo non ha piú cono-
enza. Ma cosí alto su quella seggiola, ridotto ormai poco piú
una cosa importante, sembra un'immagine macabra in pro-
ssione.

E ancora quella scia di sangue per dove adesso è passato,
e qui davanti, dove ha fatto stazione, è chiazza.

Il farmacista rimasto solo versa segatura su quel sangue
lo ramazza oltre il ciglio del marciapiede. Batte su questo
iú volte la scopa con suono secco di saggina.

CONTABILE

In una traversa intima di rue Vaugirard trovo l'aria del
olitario campare in un'oasi di periferia. Lí un tipo dall'aspet-
o operaio lascia andare due manrovesci sulle gote non troppo

*floride di una donna con la quale non si accalora. L'at
sembra una meccanica. Quella si porta le mani ai capelli an
ziché alle guance colpite, perché due o tre forcinelle son
cadute distanti sul marciapiedi. Con premura l'uomo glie
ricerca e infine gliele porge. Nel prenderle ella dice:* « me
ci »; *e la sua voce non ha risentimenti né sottintese lusinghe
è puro e semplice ringraziamento. Alza i gomiti a ravviarsi
capelli col solito gesto femineo, e in quella riceve due alt
schiaffi sonati.*

*Nel moto repentino di ritrarre la testa, o ai colpi, le c
dono altre forcine.*

Ora sono di nuovo tutti e due chini a ricercare in terr

*Sono certo che, se sarà lui a trovargliele, ne avrà un nu
vo ringraziamento. Le botte sono certamente tutto un altr
conto a pareggio.*

MARIO TOBINO

I BIASSOLI

Con un senso di pena parlo di cimiteri e di loculi, ma l resto noi siamo uomini a ciò destinati, né se ne sorte.

Mia madre, Maria Biassoli, morí il 4 ottobre 1947, l'au-nno era ancora limpido, la campagna sembrava soddisfatta aver dato il prodotto e si abbandonasse alla dorata bel-zza.

Il giorno dopo dovemmo pensare al posto al cimitero. er questo andai al cimitero del paese che è su un dorso lla collina, tra gli ulivi.

In casa si era sempre sentito parlare di Alfeo, un fra-llo di mia madre, morto all'età di ventisette anni, si era ntito descrivere, ripetere le sue vicende con sempre nuova nozione, quasi sembrava l'avessimo conosciuto, che non fos-morto, rimasto giovane, personaggio della nostra adole-enza e poi, coll'aumentare degli anni, si fosse arricchito elle nostre esperienze. Avevamo piú volte vista la sua tomba, na lastra di marmo che portava il suo nome, gli anni e la tografia. Ora che si era anziani si indovinavano anche i greti della sua gioventú.

Il becchino mi disse che tutti i posti in muratura del mitero erano occupati, al di fuori di uno lassú, che non ardai neppure perché troppo in alto.

Ma proprio la mattina avevo sentito dire che da diverso

tempo al paese erano soliti, quando uno moriva, metter nello stesso loculo dove era già suo padre o sua madre o un stretto parente; facevano così: rompevano il marmo che po tava il nome, buttavano giú i mattoni che sono dietro il mai mo, raccoglievano le vecchie ossa, le mettevano in un cestel di zinco, lo chiudevano e quando arrivava il recente mor ponevano il cestello ai piedi della nuova cassa.

Poiché dunque tutto il cimitero, al di fuori di un post era pieno, pensai anch'io di togliere Alfeo che, come dice il becchino, era ormai poche ossa, raccoglierlo in un bicchi re di zinco e mettere nel loculo di Alfeo mia madre, e, sop la cassa, sul fondo, mettere le ossa di Alfeo. Mi ricordo ch non osavo, poiché gli affetti mi tumultuavano, pronuncia dentro di me la frase: « mettere le ossa di Alfeo sulla cas di mia madre ».

Poiché non c'era altra via non posi tempo in mezz chiamai il muratore e volli si aprisse la tomba di Alfeo. M lusingava la constatazione che il posto dove dormiva Alf era uguale a un piccolo salotto: infatti era un corridoio fo mato da due alte pareti di loculi, di tiretti, uno sull'altr e la zia Anna con le figlie era proprio davanti ad Alfe la zia Virginia da un lato, suo padre Ippolito sopra, un p verso destra; e là in fondo, ma vicino, da sentirne, se pa lassero, comodamente la voce, la dolcissima zia Lisetta. St pidamente immaginai che anche mia madre, tutti insieme tr vatisi, potessero comodamente nei lunghi dopopranzi e nel lunghe notti parlarsi, stupidamente con la commozione pe sai così.

Volli che mia madre fosse con le ossa di Alfeo.

Il muratore era un uomo robusto, quasi ancora un gi vanotto, roseo di pelle, leggermente paffuto. Era ricoperto d un paio di calzonacci e da un pullover che nei movimen presto si accorciò sulla schiena. Cominciò a scalpellare. Sca pellava, sudando, in fretta e in silenzio. Il cemento che co tornava la lastra di Alfeo era col tempo divenuto una piet

mpatta. Il muratore a un certo punto, fermandosi, disse: a lastra si rompe » e mi indicò una quasi impercettibile a disegnatasi nel marmo.

Gli dissi che rompesse la lastra, ma aprisse.

Dopo che la lastra cadde apparve il muro di mattoni, r quarto, densi uno nell'altro.

Intanto si era di nuovo avvicinato il becchino che era uomo basso, rosso in viso, la testa pelata, tondo di mu- li e di grasso; aveva una corta giacchettina color oliva. bito parlò saputo: « Non ci troverete che la "zucchetta". » Zucchetta" nel dialetto vuol dire: il cranio.)

Il muratore per il lavoro si era di piú imporporato. Il bec- ino continuò a parlare, derideva i morti, diceva che i pa- nti si illudono di trattarli come vivi, i morti sono un grup- di capelli, "la zucchetta" e gli stinchi, e non sentono né ldo né freddo. Il muratore ruppe il muro che mi separava Alfeo. Il becchino, tra un leggero affanno che aveva, ag- unse, come a sorridere della foga del muratore: « da qua- nt'anni? non ci troverete nulla. »

S'intravedeva che l'esperienza dettava al becchino imma- ni quali: poche scaglie di legno marcio, ossa, il teschio, e tto da spazzatura.

Apparve il vuoto, e un'ombra bruna. Vidi la cassa di *ccepain.*

Sin da bambino avevo sentito ripetere con rispetto il no- e, *piccepain*, come di un legno incorruttibile. In quel mo- ento che si vide la cassa, immobile, intatta, appena scardi- ta da un lato, e il muratore disse: « si è mantenuta, è di *ccepain* » mi ricordai la riverenza con cui avevo udito pro- nciare quel nome. Senza dubbio mia madre, che era lei a rlarne, aveva ricevuto quella nozione da suo padre Ippo- to, che alla morte di Alfeo non aveva mancato di usare quel gno per la lunga abitazione del suo unico figlio morto di ntisette anni.

La cassa fu tratta fuori, alla luce. Era una giornata di le e dopo quarant'anni questo la bagnò. Il legno era bruno,

di grana intatta, asciuttissimo. La cassa fu posta su due c valletti che il becchino era andato a prendere. Cosí sospesa n l'aria sui due geometrici cavallucci sembrava un limpido gi co matematico.

Le giunture del coperchio con poca forza cedettero. A parve lo zinco poroso, divenuto morbido. Alfeo, i resti di lu erano lí dentro.

Il muratore aveva portato, tra i suoi arnesi, anche un pa di forbicioni.

Il muratore capí che io volevo da solo aprire lo zinco si era ritratto di qualche metro e se ne stava in pudore grondante.

Lo zinco aveva dei disegni bianchi, degli arabeschi ossido. Con lo scalpello feci un buco, vi misi dentro le forbi e cominciai una breccia. Ci voleva assai fatica perché lo zin benché morbido era tuttavia un metallo.

Per la bocca lunga un palmo che aprii vidi del buio nient'altro; poi mi parve di vedere, lontana, bianca, un'ombr Era necessario aprire di piú. Ripresi le grosse forbici e fe piú lungo il taglio, iniziandolo curvo, per poi aprire megli Cominciai a distinguere: un lenzuolo che drappeggiava qu che cosa. Per scostare il lenzuolo dovevo mettere la ma dentro l'orbita che avevo aperto nello zinco. La mia mano mosse dentro la cassa, ma non ebbi il coraggio di raggiunge il lenzuolo. Poiché sono medico sapevo che tutto, dentro cassa, dopo quarant'anni, era sterile. Però ebbi paura. Ritir la mano e presi lo scalpello, quello stesso del muratore, ch mi era già servito. Con quello scostai il lenzuolo. Scese lo sca pello verso Alfeo, e il lenzuolo, madido di quarant'anni, friò; rimasero sulla punta dello scalpello delle briciole, e do vetti insistere finché il volto, che era vivo, apparve. Non viv mummificato. C'era lí sotto il volto di Alfeo, con gli occhi ma roni, il naso sottile, la bocca con quel sorriso malinconico co me aveva mia madre. Lo vidi. Lo riconobbi. Sorrideva consa pevole e paziente, come mia madre. Aveva i capelli biond Aprii ancora il lenzuolo che si friava. I suoi abiti. Quelli ch portava. La camicia da bianca era divenuta per il tempo colo

orio; la cravatta era un morbido nastro nero velato come finissima polvere. In fretta friai ancora il lenzuolo per vere il petto. La giacca era di velluto, manteneva la grana urrone. E qui c'è una viltà: il becchino vedendo Alfeo, a ammutolito. Volle rifarsi. Alfeo era per me una cosa viva, uomo, mio zio. I suoi occhi erano aperti; la sua fronte; e elli erano i suoi vestiti. Il becchino, dopo lo sbigottimento, avvicinò, era pesante, poggiava in terra come un capitello. volevo fare il tranquillo. Ero invece travolto da Alfeo, dalsua gioventú, aveva ventisette anni, era piú giovane di me. r provare se la voce era ferma dissi: « è mummificato, deve sere leggero e tutto unito »; e affondai una mano nell'aperra, avvicinai la mano destra al collo di Alfeo con il propoo di soppesarlo per la testa e sentire se era rigido.

Troppi avvenimenti all'improvviso mi erano sopravvenu: era morta mia madre, mi ero ammalato di una malattia ttile; ora Alfeo si presentava. Queste sono le scuse che orto. Ritrassi la mano che rimase nell'aria.

Il becchino, mentre io ancora tenevo la mano sospesa, preil martello che il muratore aveva usato per rompere il uro; diceva: « ma come! ma come! » affannando, e lo petrò nello spacco dello zinco, mise a punta il martello, lo trodusse sotto il collo di Alfeo e tirò su. Io lasciai fare. lfeo, rigido per la mummificazione, si alzò come un'astilla, per quella forza che gli feriva il collo. Allora mi riegliai. Dissi al becchino che lasciasse stare. Mi ero lentaente avvicinato a lui come volessi aggredirlo. Egli tolse il artello e mi guardò sbigottito.

Ma intanto il cuscino fatto dalle zie mi aveva richiamal'attenzione. Infatti la testa di Alfeo riposava su un cuscino camato in casa dalle zie e a quella vista mi scordai d'un atto del becchino. Il becchino tirando su la testa di Alfeo veva messo in luce. La zia Virginia, la zia Anna, la zia setta certamente avevano messo ad Alfeo, l'unico nipote, e aveva acceso speranze con la sua rapida avvocatura e i imi trionfi cittadini, il cuscino piú bello da loro ricamato; eva il colore del velluto giallo quando si spenge ed occu-

pava la testa della cassa dall'una all'altra parete, nel mez
il capo di Alfeo vi aveva disegnato una dolce impronta. A
feo ora vi poggiava di nuovo la testa e i suoi occhi apert
sembrava specchiassero quel suo mondo giovanile. Ma poich
il cuscino di nuovo era coperto dalla testa di Alfeo ritorna
al becchino che continuava a guardarmi. Anche il muratore s
era avvicinato e notai che mi osservava attento. Ebbi allor
pudore dei miei sentimenti, mi dispiacevano quei due testi
moni. E compii la seconda viltà, piú ignobile della prima. I
stesso ferii sulla guancia Alfeo, lo segnai con lo scalpello. In
somma avevo capito che ero troppo attento, che guardavo Al
feo come fosse vivo.

« È mummificato! » dissi come volessi trattare Alfeo co
me una cosa estranea, « sono solo muscoli e tendini! » Il pa
nico dei ricordi mi precipitava. Con lo scalpello scesi co
estrema velocità verso Alfeo, « tendini! » riesclamai e già l'a
vevo sfiorato sulla guancia. Sulla guancia di Alfeo si era deli
neata una riga con i margini granulosi di una ferita bruna.

Alfeo era morto ed io l'avevo messo alla luce, tolto i
lenzuolo del suo sonno gli avevo fatto udire le parole, sentir
il profumo della campagna. Vidi quanto era sacra la morte
Avevo preso Alfeo, l'avevo alzato tra le parole, avevo scosso
suoi vestiti che lui aveva scelto, toccato, usato; io suo nipot
che non conosceva, avevo aperto la sua bara, scoperto il su
volto, guardato lui Alfeo che era fino allora una favola, un
descrizione che mia madre faceva quando ero bambino. M
allontanai qualche passo. Feci coi passi una danza come dise
gnassi sul pavimento una breve ellisse. Fui di nuovo da Al
feo. So tutto della mia famiglia. Tutto mi risorgeva. Corre
va verso di me un brusio come di lontano tumulto, dalle stra
de venivano verso di me le vicende passate.

Ma io ero venuto per trovare al cimitero un posto pe
mia madre. Il giovane muratore in piedi, addossato a una la
pide, era come assorto; il becchino guardava con gli occhi in
certi. Mi allontanai di nuovo da Alfeo. Mi allontanai di qual
che metro; mi tolsi dalla vista di quei due; mi sedetti su un
scalino che c'era dietro un muricciolo; mi strinsi le mani.

Mi alzai e ritornai da Alfeo. Mi ripresentai a quei due ai tranquillo.

Dissi: « Ora cosa facciamo? »

Il muratore disse: « Avverto io lo stagnino che venga a hiudere lo zinco e lo rimettiamo dentro. »

« Sí » aggiunsi « e dobbiamo inchiodare la cassa e rifare marmo con la stessa iscrizione di prima. » E ci fu silenzio. a non c'era che da ritornare al paese. Dovevo avvertire i ei familiari che avevo trovato Alfeo. Ci avviammo. Lasciai e i due mi precedessero. Al cancello del cimitero già mi no avanti diversi passi; li salutai con la mano. Prima di bandonare Alfeo avevo ravvicinato i margini dello zinco, finestra che avevo fatto, e sopra avevo rimesso i due taloni che formavano il coperchio della cassa. Ora Alfeo pova essere visto solo dalle fessure. Questo di lasciare Alfeo o scoperto, alla luce del mondo, sí che altri lo avrebbero tuto vedere, mi dava come una febbre. La distanza del citero dal paese era di circa un chilometro. Avrei voluto afttare il passo per portare prima la notizia alle mie sorelle e Alfeo era al cimitero, giovane, con i capelli biondi. Ripetamente pensai che gioia sarebbe stata per mia madre ridere suo fratello, rivederlo come quarant'anni prima, quan per diverse ragioni lei non poté correre a lui quando era r morire e seppe della sua morte che già era dietro la lastra marmo che io avevo fatto rompere.

Mentre camminavo Alfeo si presentò con lo stesso sorriso e un momento fa avevo visto, con quel sorriso cosí malinnico e consapevole che ebbe per tutto il pranzo al matrimoo di mia madre. Al pranzo c'erano tutti i Biassoli, e quella la scena finale, l'addio di quella famiglia che viveva da disi secoli e poi si diradò fino a spengersi con mia madre, il orno prima, con mia madre che dei Biassoli era rimasta l'ulma.

In Liguria le abitudini sono austere. Quando Alfeo arrivò li studi universitari, da quella casa, come una farfalla, era lato alla luccicante città. Era giovane ricco di immaginazio e incontrò Don Niente che lo guidò. Don Niente, quando

era vicino ad essere prete, si spretò; e di qui nacque qu
nomignolo “don niente”, cascatogli addosso poiché gli era r
masto il colore del prete ma in sostanza non era nulla, infat
non si era procurato alcun altro mestiere.

Don Niente, che era dello stesso paese di Alfeo, traffica
in città per rimediare la vita e, affascinato dai vizi, freque
tava quei personaggi che serpeggiano in appropriati local
Come vide arrivare il candido Alfeo, Don Niente lo sorvegli
e lo condusse facendo finta di dargli amicizia, e lo portò t
le sgualdrine. Alfeo mancava di denaro perché la famiglia no
immaginava che un giovane dovesse avere denari. Era Do
Niente che pagava. Alfeo alcune volte accennò, confuso, c
non sapeva come sdebitarsi. Don Niente, tenendolo sotto l'al
sorrideva dicendo che badasse a divertirsi. Alfeo intuiva c
una nube nera si allargava sopra la sua testa ma cercava
scacciare quel sospetto come mandava via il ricordo della f
miglia con quelle abitudini e quei costumi. Don Niente i
fatti, quando parve che la tavola fosse imbandita, aiutato
due sgualdrine, una sera, tutti e quattro riuniti, quando g
il vino e le camicette slacciate favorivano, fece, all'improvv
so severo, un cenno ad Alfeo; lo fece alzare dal tavolo do
sedeva tra le due, e se lo portò vicino a una consolle con u
alto specchio, mobile situato in un angolo del salottino r
servato.

« Il trattore aspetta, abbiamo degli arretrati. » E il vol
di Don Niente ebbe tratti quale il suo animo.

Nel salottino le ragazze, secondo l'accordo, avevano fat
silenzio.

Alfeo, con voce fioca: « come posso? non ho denaro!

« Si rimedia » continuò Don Niente. E stese sulla conso
le un foglio che già aveva in mano: « Firma; e torniamo a
legri. » La penna e il calamaio, già preparati, sembrava sgh
gnazzassero sul bianco marmo. Quelle parole furono per Alfe
pezzi di legno che gli pigiavano la schiena tenendolo ferm
al marmo della consolle. Alfeo capiva la sciocchezza che er
per fare. Nello specchio eran riflesse le due ragazze, Alfeo l

eva che trattenevano le risa, i loro occhi due focherelli; stringeva l'avambraccio dell'altra.

Le braccia di Alfeo erano abbandonate lungo il suo cor- Don Niente prese la penna, la inzuppò, la porse ad Alfeo. eo alzò la mano per prenderla. Nello specchio le ragazze ntinuavano a seguirlo. Alfeo aveva già firmato la cambiale. n Niente sorrise soddisfatto. Le due ragazze ripresero a par- e, chiamarono Alfeo. Una volta messo in tasca quel foglio n Niente si comportò come se quella parentesi non fosse venuta. Alfeo rideva ghiaccio, le ragazze lo abbracciarono mpostamente e divennero piú sboccate. Alfeo come davanti fosse sorta una tavola nera dove erano disegnate col fosforo figure dei familiari (il padre Ippolito, la zia Virginia se- a presso la finestra, il volto arcigno della zia Anna, la dolce ella Maria che sorrideva da un lato con consapevolezza e dono, la zia Lisetta con la ruga di dolore sulla fronte), pur tinuando ad essere dentro il festino non vedeva che quella esiderò di lí a poco allontanarsi e Don Niente non lo trat- ne che ormai la cambiale era firmata e la cifra l'avrebbe itta dopo, con bella calligrafia.

I festini di Alfeo finirono; Don Niente parve da quella te ignorarlo; una volta che s'incontrarono Don Niente fu listratto padrone di fronte ad Alfeo smarrito che non osava errogare sull'uso della cambiale firmata in bianco.

Passarono alcuni mesi e Alfeo trascinò quel segreto per città e nelle visite che faceva a casa, durante le quali le , vedendolo preoccupato, credettero dipendesse dalla seve- degli studi e la dolce sorella, da pochi giorni fidanzata, domandò con un filo di voce: « che ti è successo? » e eo, lui che era quasi avvocato e frequentava la città ed era ito trattare la sorella, sempre rinchiusa nel paese e assai giovane, con benevolenza, questa volta, per la prima volta, pose arrossendo: « oh! nulla! » e si allontanò turbato come sorella con la sua semplicità gli leggesse chiaramente nel- imo.

Dopo due mesi un giovedí, il cielo grosso di nubi, (e poi rante il pranzo piovve ininterrottamente), la Maria si spo-

sò. Il marito abitava in città e la sera sarebbe partita con lu abbandonando il paese.

Quella mattina il padre Ippolito, rimasto nonostante g anni giovane e snello, i baffi accuratamente modellati, elega te, gli occhi grigi imperativi e brillanti di gioia, accompagn la giovanissima figlia all'altare.

I contadini e i paesani, nel breve tratto che divideva l casa dalla chiesa, assiepati ad attendere, ammirarono la be lezza della Maria, pallida, vestita di bianco, col sorriso m desto e schivo che l'irraggiava.

Dietro veniva la folla dei parenti e degli invitati tra c primeggiava il sindaco, stretto nella squillante marsina, rubi zo, faceto, e, timoroso, com'era noto, della moglie. Il colo grigio piombo del cielo per il prossimo temporale faceva splen denti i colori che ognuno portava.

Il sacerdote in chiesa a un certo punto, gli sposi in nocchiati, fece il discorso e toccò tasti commoventi per c lacrime, già pronte, uscirono, fermate da rapidi fazzoletti. F tutto il corteo, facendo una conversione, rifece la strada ver la casa dei Biassoli, questa volta però i due giovani sposi testa, e la folla guardava con curiosità il marito forestie che s'era venuto a portar via la Maria. Le campane suonava e sembravano contemporaneamente annunciare mezzogiorno una domenica.

Là, in casa, in cucina, in sala, nella testa della zia Vi ginia, che era rimasta per preparare, c'era un gran tramest Le contadine avevano il viso rosso per i fornelli, per l'em zione e la fretta. La sala era preparata. La grande tavola ova era stata fatta piú lunga con l'aggiunta delle tavole di co penso. Una bellissima tovaglia che da tanti anni non si usa era tornata fuori piú immacolata di quando era nuova. zia Virginia che era la direttrice, nonostante l'affanno di tu i particolari da predisporre, aveva il cuore pieno di lacrim lei era rimasta zitella ma il signor Virginio l'aveva ama tutta la vita e anche ora si amavano, ancora quella matti l'aveva chiamata col suo bastone ferrato. Le cose erano a date che vent'anni prima quando lei era giovane, un gio

to che si chiamava col suo stesso nome, cioè Virginio, l'a-
a chiesta in isposa, ma tutto si era rotto per la quantità
la dote, il padre della Virginia non voleva dare che quei
pi, Virginio ne voleva di piú e, testardo, s'impuntò; an-
il padre della Virginia, ugualmente testardo, non cedette.
natrimonio non si fece. Poteva sembrare che Virginio, che
un piccolo possidente, avesse ubbidito solo al denaro, e
ece non si sposò mai benché alcune ragazze ricche lo
iderassero.

La casa dei Biassoli si ergeva su una piazzetta sassosa
quale si arrivava per una mulattiera che poi proseguiva.
ni mattina, dal giorno del mancato fidanzamento, alla stes-
ora, Virginio passava sotto le finestre della Virginia. Col
sare degli anni era divenuto piú corpulento e cupo. Ogni
ttina, quando l'ora solita si avvicinava, la Virginia apriva
finestra e non si affacciava, stava invece in piedi, accostata
muro, in modo che di fuori non la vedessero. Virginio si
icinava provenendo dalla mulattiera di destra, che era in
gera discesa, e il bastone ferrato, che era solito portare,
tteva, ancora distante, con la punta sulle pietre come a chia-
rla, che era venuto anche quella mattina, che a lei pensava
che quella mattina. La Virginia, attaccata al muro, lo udiva.
ando era proprio sotto la finestra, Virginio batteva di nuo-
il bastone sulle pietre e quel ferro, incontrando il sasso,
rlava ogni volta imperativo e sempre d'amore. Virginio si
ontanava per l'altra mulattiera senza alzare la testa. La Vir-
nia, da venti anni, ogni mattina ascoltava in tumulto ogni
ono con un misto di gioia, di paura e di amata schiavitú,
oltava come una collegiale il passo di Virginio allontanarsi
quando era sparito le nasceva una punta di pianto, subito
chiuso, ché presto si ripresentava agli altri familiari (come
questi non ne sapessero niente) con il rossore e l'anima-
ne nel volto. E quella mattina dello sposalizio della ni-
te Maria, di nuovo Virginio era passato, mentre in chiesa
svolgeva la cerimonia, e tutti erano là, e la Virginia aveva
ato, per la febbre degli avvenimenti o per la solitudine,
eva osato affacciarsi, cosa che non aveva mai fatto, e l'a-

veva visto, il volto disperato, e la Virginia subito ritirata aveva pianto buttata sul letto, e i singhiozzi erano seguiti a singhiozzi. Ma poi toltasi le lacrime, che potevano anche essere derivate dalla commozione per lo sposalizio della giovanissima nipote, era ritornata in cucina a disporre e a correggere le volenterose ma poco abili contadine.

Ma di lí a poco, a fare piú febbrili gli atti della cucina, si udí prima un mormorio che proveniva dalla piazzetta davanti alla casa, poi una contadina giunse: « sono arrivati! » e subito salí dal fondo delle scale un rimescolio di risate, di passi, di voci esclamate, e per primo, Alfeo, che faceva gli onori di casa, si presentò sulla porta che guardava le scale, e dietro arrivò il fiume degli invitati tra i quali c'erano i due sposi, la Maria, bianca, felice, e lo sposo con quella nascosta austerità che gli proveniva dall'essere divenuto capo di una nuova famiglia. E tutti si riunirono nella grande sala da pranzo che per il numero degli invitati era divenuta stretta. L'animazione, che era stata guidata e frenata dalle diverse ceremonie, ora scoppiò. In piedi parlavano tutti, il sindaco era piú rubizzo e invano si tappava la voglia di raccontare storiele birichine e infatti i pranzi matrimoniali erano la sua felicità; e la moglie, vicino a lui, alta, giunonica, con nel volto una materna malinconia, che la faceva ancora piú bella, pareva non avvertire, benché le fossero notissimi, i sanguigni estri del marito. E la zia Annetta, da tutti temuta, da tutti in sospetto che uscisse in qualche acre definizione, invece se ne stava rinchiusa, gli occhi sbarrati, come la commozione l'avesse impietrita e la ragione era che la mattina, vestendosi, aveva ricordato le sue due figlie, morte precocemente, per le quali non era venuto il dolce nodo e alla zia Annetta, di quando davanti allo specchio, quella mattina, aggiustandosi i capelli, le erano nate quelle immagini, le era rimasto nel petto una spada conficcata, e anche ora in piedi, in mezzo agli altri, con tra le mani un bracciolo di una sedia, che tentennava insensatamente, assomigliava a un personaggio che ha la mente fissa in impossibili scene. Ma gli altri avevano un'eccitazione rossa come il sangue e parlavano senza asco

si, non finendo le frasi e solo il brillio degli occhi espri-
va bene lo stato dell'animo. Il cielo fuori si era di piú
upito e sul punto di aprirsi in torrenti di acqua.

Intanto si aspettavano le arrosolate tagliatelle, fatte in
a, alle quali, di là, in cucina, la zia Virginia stava dando
ultimi pizzichi di formaggio.

E mentre le contadine portarono in sala, tra il tramestío
lle sedie, i fumanti vassoi, e la zia Virginia veniva anche lei,
aldata, a sedersi, (dopo aver ripetuto le raccomandazioni
a cucina), la zia Virginia rivide sulla porta quello stesso
rsonaggio della mattina, un forestiero, quasi in divisa mi-
are, con cui aveva frettolosamente parlato tra la furia delle
eoccupazioni e le lacrime appena asciugate, un personaggio
e aveva domandato di Alfeo e lei aveva risposto che erano
tti in chiesa. Ed ora quello stesso uomo eccolo lí sulla porta,
n lo stesso abito grigio adornato sul risvolto della giacca di
gi dorati.

La zia Virginia si rivolse a suo fratello Ippolito, padre
Alfeo, e glielo indicò.

Il signor Ippolito, sfavillante e predisposto a bere fino al-
ltima goccia la festa della figlia, dietro le indicazioni della
rginia, si alzò dalla sedia e si avanzò verso quell'inaspet-
to personaggio, ancora sulla porta, e che si mostrava nel
lto addolorato di essere per fare qualcosa che non gli pia-
va, ma che però doveva fare.

« Cosa desidera? » domandò il signor Ippolito con quella
avalda gioventú che dalla mattina lo avvolgeva. « Cosa desi-
ra? » ripeté, perché quell'altro sembrava incerto.

Il messo della banca, che capiva che avrebbe rotto una
sta, guardando affettuosamente negli occhi il signor Ippolito
me a voler ben dichiarare che non era lui il cattivo: « Ho
i un protesto di cambiale per il signor Alfeo Biassoli; è
i? »

Il signor Ippolito, interrogativo, per istintiva prudenza
n la voce piú bassa, si fece ripetere.

Il messo della banca ripeté.

Il signor Ippolito porse la mano a prendere quel foglio piegato come un telegramma.

Non solo Don Niente aveva fatto firmare, ma opacava la festa piú bella di quella famiglia. Aveva giustamente calcolato di far pervenire quel giorno il protesto della cambiale.

Il signor Ippolito capí e, subito, si rifiutò di aver capito.

Le profumate tagliatelle della zia Virginia fumavano impazienti sulla tavola.

Il signor Ippolito si voltò ad Alfeo. Alfeo guardò il padre.

Quegli attimi di silenzio che occuparono tutta la sala, si ruppero presto in un mormorio.

Benché nessuno sapesse, tutti erano stati allarmati; il sindaco da una furbesca curiosità.

Il signor Ippolito firmò la ricevuta che il messo gli porse sopra un taccuino per modo che la carta non si rompesse sotto la punta del lapis.

Il messo ringraziò e mentre salutava sussurrò al signor Ippolito, che stava girando le spalle: « sono arrivato fino alla sala da pranzo perché per le scale non c'era nessuno ».

Il signor Ippolito riuscí a rispondere: « è la confusione di queste giornate » e si rimise a tavola.

La viva curiosità aveva invaso gli ospiti che erano tutti abitanti del paese.

La Maria, in cima alla tavola, attentissima, aveva seguito il volto del padre e ansiosa ora stringeva il braccio del marito e gli occhi le bruciavano (ed era tale la sua modestia che non si era mai inorgoglita, e quasi non si era avveduta, di capire con estrema facilità ogni cosa, e mai aveva visto cosí turbato e pallido il padre che si era rivolto ad Alfeo, e Alfeo, dopo avere annuito, era rimasto immobile e sembrava ora un fanciullo da proteggere e da perdonare.)

Il sindaco sentiva nell'aria qualche cosa e crepitava sulla sedia.

La zia Virginia non aveva capito nulla, ma era spaventata e le sembrava che tutta la colpa fosse sua se quell'uomo vestito di grigio era venuto a rompere la festa.

Gli invitati cominciarono a mangiare. Le due finestre in

do alla sala avevano i vetri plumbei per la pioggia che era scoppiata sul fiume e stava avvicinandosi. Il signor olito aveva alla sua sinistra la zia Virginia, alla destra un itato. A quel tempo una cambiale di mille lire, che erano te monete d'oro, era un fatto infame. Il figlio del signor olito cosí cominciava la carriera di avvocato, mostrando essere trastullo di un Don Niente.

La zia Virginia aspettava che suo fratello le dicesse qual- cosa e almanaccava segni segreti, che invece erano notati tutti.

Il signor Ippolito, pallido, gli occhi chinati, lentamente ngiava. Infine sussurrò alla sorella: « *Alfeo ha firmato una nbiale a Don Niente* ».

Queste parole "cambiale, Don Niente" volarono nella nte della zia Virginia come due pipistrelli facendo scom- rire ogni altro pensiero. E poi cercò Alfeo e lo vide chino vanti al piatto, con la bella testa immobile, per la prima lta dipinta di dolore. La zia Virginia sentí dalle viscere sa- e la maternità. La madre di Alfeo era morta che Alfeo era cora bambino; cosí toccò a lei allevarlo. Quei nomi "cam- ile" e "Don Niente", benché ripugnanti d'improvviso, non cagionarono paura e guardò verso la Maria che lassú, in na alla tavola, era in ansia per sapere che era successo e fece segno che stesse tranquilla; e lei, la zia Virginia, la ella, che per un nulla arrossiva, eretta nel busto, di nuovo sorrise con serenità, ma in tal modo in quel momento le raggiò in volto la fiducia e la sicurezza che apparve bella me non era mai stata, la fronte bianca e armoniosa piú era e robusta, gli occhi celesti divenuti cupi e insieme piú npidi e come fosforescenti di letizia; e cosí eretta nel busto, sile collo contornato da un filo di perle, sembrava una gina.

E la zia Virginia si chinò verso la zia Lisetta, che le era lato e anch'essa aspettava (la dolce Zia Lisetta consunta quel suo peccato: di avere sposato un vedovo) e le disse tono pratico e consueto: « Alfeo ha firmato una cambiale Don Niente ».

E la notizia serpeggiò per il lungo tavolo, corse spezze tata tra le bocche piene di pastasciutta e bagnate di vin saltò il silenzioso Alfeo, per farsi piú fitta e acuta dopo lui, e sfociò, aprendosi in rivi, nella rubizza faccia del sin daco che appena individuati i particolari con Don Niente, l sgualdrine e i locali notturni, la comunicò, piú viva e lussu riosa, al commensale di destra e poi, felice di aver trovato i quell'ignobile paese, finalmente! un alleato, tenne fissi gli oc chi su Alfeo finché questi alzò il volto verso di lui e allora rapidissimo, trionfante, furbesco, affettuoso, gli strizzò l'occhi e da quel momento, per una disalberata felicità, ogni tant scoppiava in una innocente e rumorosa risata.

Ed Alfeo, indifeso ma pronto a pagare la sua colpa, al zando in un battito gli occhi su suo padre, non trovava a cuna via di salvezza e la sua pena era aggravata per aver co rotto la piú bella festa della dolce sorella.

Infine ci furono gli addii, sotto gli ombrelli, con il pizz co delle dita femminili a tirare su le vesti. Ci furono i bac

E nella casa dei Biassoli rimase il silenzio e la cambia le, dietro la quale appariva e spariva il ripugnante Don Nien te. Presto Alfeo si ammalò. Morirono poi tutti, il signor Ip polito, la fragile zia Lisetta, la caparbia zia Anna, la zia Vi ginia, tutti scesero al cimitero di Vezzano Ligure. Si versa rono lentamente le stagioni e ora anche mia madre era mo ta. I Biassoli erano finiti, la loro casa adesso era abitata d persone con altri nomi. I fatti, i dolori, le gioie erano scom parse. Ancora, fino al giorno prima, c'era mia madre a rico darli tutti, a farli vivi.

Ormai era venuto il tempo che nessuno dei Biassoli re spirava tra gli uomini; ormai non potevo arrivare a casa d mia madre e dirle: « c'è Alfeo là, come vivo, vieni, corria mo, tuo fratello ».

La strada che dal cimitero arriva al paese e alla casa dei Biassoli è appena un chilometro, e già mi trovai nella pic cola piazza sassosa dove il signor Virginio soleva battere i bastone ferrato.

La casa dei Biassoli è a quattro piani, stretta e alta, un

ligure, appoggiata al monte, con incavi, volte, sottosuoli, dinate; le scale principali sono di ardesia, appena illumie da una grigia finestra; al pianterreno c'era una piccola pella dove Don Filiberto diceva la Messa; al primo piano vuote stanze della zia Anna, nelle quali spesso si sentiva sua voce che parlava alle immagini delle figlie.

Sopra c'era il piano della zia Virginia, con la camera apriva furtivamente le finestre, quando l'ora solita si icinava.

Sopra ci stava mia madre, la Maria, quando già Alfeo morto, il signor Ippolito era morto, la zia Lisetta era rta. Mia madre veniva ad abitarci per due mesi d'estate, già era sposata, le due zie presto anche loro sarebbero fuge e la casa fu tutta di mia madre, l'ultima dei Biassoli; dalle finestre si vedeva lentamente declinare la collina tutta bi d'ulivi e vigne che splendevano con il sole, festose an- nelle giornate di pioggia, e laggiú, in fondo, nella valle, Magra, il fiume, scorreva tra le bianche grosse ghiaie, sonondosi come un canto, e alle finestre dei Biassoli nei calmi popranzi arrivava il rintocco dei barocci che lentamente ssavano sullo stradone che costeggia il fiume, un brusio di agliere, il confuso e perfino commovente mescolarsi di voci e poi si smarrivano nei colori del cielo.

Arrivato nella piccola piazza davanti alla casa, tardavo battere il battente di ferro infisso nella porta verde screlata, tardavo a batterlo tre volte, come si soleva fare; non evo forza di farlo benché la ragione mi consigliasse che gli dugi erano inutili. Quando ogni anno, per tanti anni, rirnavo in campagna, a Vezzano Ligure, e arrivato a quella sa con fretta battevo tre volte, mia madre, che mi aspetta-, subito apriva la finestra e la vedevo bianca, con quel sorso che mi faceva d'un tratto innocente, udivo la sua voce e diceva il mio nome ed ero consolato di ogni cosa triste minacciosa del mio tempo. Ma ora i Biassoli erano tutti orti, anche mia madre, e mentre pensavo a lei e rifuggivo n paura dai suoi ricordi, di nuovo mi si presentavano tutti Biassoli, su quella piazzetta in quel momento vuota sorge-

vano le loro figure e io invece volevo avvertire le mie sorel
che se volevano vedere Alfeo, che non avevano mai vist
era là al cimitero, fuori, al sole, vivo, che sorrideva, avev
i capelli biondi, era giovane, era il fratello di nostra madre
Presi in mano quel battente per battere qualche rumore, m
lo riposai. La casa dei Biassoli ha molte entrate e le gira
intorno, passai sotto una volta, montai delle scale ripidissi
me, mai toccate dal sole, non avevo alcun diritto, i Biassol
erano tutti morti, non avevo alcun diritto, finché era viv
mia madre lei avrebbe potuto avvertire che ero suo figlio
il tempo ormai era venuto di entrare tacitamente in quell
casa per una porta seminascosta.

E mentre salivo le scale « sotto la volta », di nuovo tutt
le storie passate si mossero a inseguirmi e i loro discorsi,
pensieri; da quattro secoli la famiglia era stata composta in
quella casa, non si erano mossi, il padre aveva insegnato a
figlio a non distaccarsi, che quello era il piú bel paesaggi
e l'unico loro destino, erano rimasti tra quei sassi, tra quell
viti, con negli occhi la striscia luccicante della Magra. E
mentre gli ultimi alti scalini mi affannavano, vidi la fine
strella polverosa che una volta illuminava la biblioteca d
Alfeo, di Alfeo cosí giovane, lui preda di Don Niente, un
biblioteca con ogni sorta di opere spericolate dove ci sibila
vano soffi di rivoluzione e i passi piú chiari, quei pensieri ch
poi avrebbero messo in subbuglio e in pericolo tutto il mon
do, erano sottolineati e c'era tutta la collezione di una ri
vista, tenuta con cura, dalla copertina celeste, e i collabora
tori erano nomi che anche oggi corrono con l'accento dell
passione e del sangue. Ma allora? che cos'erano, chi eran
i Biassoli? cosí cauti, umili, nascosti, in quella casa davant
alla Magra? ed erano tutti morti, scomparsi.

Intanto ero arrivato dentro la casa di mia madre, la qual
era laggiú nella sua stanza, tra i ceri accesi, immobile, fredda

Non ci volevo pensare, non sapevo che era morta, ogn
tanto mi spaventavo a comprenderlo. Insieme una commoven
te felicità mi era venuta perché ero per dare alle mie sorell
la notizia che laggiú, vicino agli ulivi, al cimitero di Ve

o Ligure, c'era Alfeo. « C'è Alfeo » dissi « che è come o, è biondo, ha i capelli lucidi e leggeri come se se li se un momento fa pettinati, sorride, ha gli occhi marroni ne la mamma ».

Poi arrivai in camera di mia madre e le sorelle mi insevano di domande. Arrivai davanti a mia madre.

Un tempo il dolore mi si trasformava in una cupa ira, gi mi nascono dei pensieri come un paesaggio che ha dei pporti, il cielo, le piante, le case, un paesaggio che è immoe, nulla si può muovere e tutto vive. Ma io avrei voluto re a mia madre che c'era Alfeo, rimasto di ventisette anni, me lei l'aveva lasciato, avrei voluto dirle questo perché una ande festa, una felicità, ci prendesse tutti e due, avrei voto che rivivesse pochi minuti in modo che gliel'avessi poto dire, e le parole mi giravano come una ruota nel petto.

Allora me ne andai, e subito uscito mi trovai solo danti a una finestra che dà su una corte e davanti c'è una ssosa casa di contadini e di nuovo, di nuovo, come una mamatica ossessione, tornarono i Biassoli, ripresero a vivere vanti a me, c'erano tutti, tutti loro che erano chiusi, che rmivano, nell'oscuro oblio, solo Alfeo, Alfeo no, in quel omento vedeva il sole, per colpa mia, era alla luce, in quel omento filtrava il sole dalla fessura che io avevo fatto, era operto, era tra i viventi, tra chi respira, avevo fatto un sailegio, una cosa mostruosa, dovevo presto richiuderlo, metre la cassa nel loculo, far buio, tappare, dormire, chiudere, iiudere, che tutti erano morti i Biassoli, immobili, erano olo ricordi che nessuno poteva piú narrare, nessuno, nepure mia madre, nessuno, neppure io anche se mi fuggivano alla mente come se da uno specchio partisse la vita. Pensai on insistenza, con insistenza che mosche verdi, pesanti, col uso pungente, volassero sopra la cassa di Alfeo che avevo sciato alla luce, si calassero verso la fessura, arrivassero al io viso.

Corsi al cimitero, presi lo stagnino, il muratore, era mezogiorno, erano a mangiare, furono stupiti, ma li pregai, esero con me tra gli ulivi, verso Alfeo. Le mie sorelle c'era-

no già, lo guardavano, esclamavano, era una festa, come una apparizione, era giovane, nostra madre ce ne aveva sempre parlato, cosí lo aveva descritto, lo trovavamo vivo, come era nella nostra infanzia. Ma io dissi che bastava; lo avremmo rimesso come prima. Lo stagnino stava già bruciando il metallo. Un segreto mi perseguitava: Alfeo era stato ferito da me, sulla guancia; rivedevo quella riga che gli avevo fatto bruna.

« Ora lo rimettiamo » dissi. Ci avevo pensato. Aprendo il lenzuolo che copriva il suo volto avevo con lo scalpello sfarinato la tela. Cosí il volto di Alfeo era rimasto nudo. Ci avevo pensato. Avevo preso un fazzoletto di mia madre, grande, bruno con delle righe pallide, che si metteva in testa quando andava in chiesa, con quello avrei avvolto ora il viso di Alfeo. Cercavo di allontanare ciò che mi si affacciava insistente come una ripetuta eco: che il fazzoletto di mia madre gli sussurrasse tutto, con calma narrasse ad Alfeo di tutti noi, di sua sorella, della sua vita, dei suoi figli, di Vezzano, della chiesa, della casa, della campagna. Cercavo di mandar via queste fantasie, che tornavano, da lontano, e di nuovo mi invadevano. Lo stagnino era già pronto e mi guardava. Io lentamente avvolsi il volto di Alfeo col fazzoletto di mia madre, lo coprii con attenzione, che fosse come prima, e non mi riusciva di allontanare il pensiero che una grande novità fosse venuta per Alfeo, un'ondata prepotente di vita nella sua morte. Lo stagnino lavorò, chiuse esattamente, poi lo mettemmo nel loculo, con i mattoni si rifece buio. Dopo pochi giorni rimisi il marmo che si era rotto, con la stessa inscrizione, la stessa fotografia.

UMBERTO BELLINTANI

SOPRA UNA TOMBA ABBANDONATA

Tu eri dolce di cuore,
ma sei caduto per un nome e per bandiere
cui fu avversa fortuna
in questo male che innonda la terra.
E la tua tomba è negletta,
il tuo nome evitato come un morbo,
o l'ingiuria impunemente
la miseria che siamo
nei tumulti di plebaglia alla taverna.
Ma ecco sei tu
che piú raccogli il patimento dei vivi;
ma ecco il cordoglio,
il piú vivo tu ricevi appena uno
scorge il cumulo di terra senza un fiore
e rattristato lo guarda.

TEMPO DI BUFERA

Maledizione a te, all'aria che respiri,
al cielo che perdona e torna azzurro
ancora sul tuo capo e spunta a sera
la folta margheritaia. Un giorno

non eri dei cani urlanti
dall'alba all'altr'alba: s'udivano
canzoni e notturne
s'aprivano finestre, e da bocca
a bocca passava voce bianca.
O mia Gorgo,
amici arrampicati sopra i pali,
allodole nel cuore, canto lieto
alle rive dei fiumi, amici,
salviamo la memoria, la memoria
almeno del riso, la memoria.

ROCCO SCOTELLARO

LA CAPÈRA

Francesca, mia madre, poteva essere la terza o la quarta suo giro: la capera veniva in casa i giorni pari e la nenica. Mia madre si sedeva, d'estate davanti alla finestra, ıverno davanti al focolare, e mia sorella scopava la casa ma di sedersi anche lei.

La capera aveva qualche centinaio di abbonamenti, o si ndeva soldi o grano; oggi che può prendere? piú di due, ento lire all'anno per ogni cliente. Ma non è ben sicuro: arbieri, considerate le spese che hanno, guadagnano forse meno. Ad ogni modo ho voluto scrivere a mia madre pre-ıdola di mandarmi a dire tutto quello che sa intorno alle ›ere, che pettinano lei e le altre donne in paese. Precisa-nte quante ce n'erano ai suoi tempi, per intenderci, venti, nta anni fa. Come fossero arrivate a quel mestiere, se per ıdagnare o se abbandonate dai mariti emigrati. Ne cono-vo una che non sapeva piú notizie del marito in Argentina. anto prendevano, in grano o soldi, prima e quanto ora? ante clienti aveva ognuna? Quanto tempo durava la pet-atura?

Scarnano i pidocchi, li schiacciano, e chissà perché io le ordo tutte con l'acquolina in bocca mentre serrano le un-ie dei pollici, mettono l'aceto nei capelli, ne fanno le trec-, e infine il 'tuppo'; poi, come i medici, vanno a lavarsi mani.

Mia madre mi risponde che è tutto vero ciò che le chied poverette, campano ancora sulle vecchie, benché le ragaz coi capelli corti non hanno in paese il parrucchiere, che og tanto, da cinque o sei anni, viene con i suoi ferri, fa u mese di lavoro, se ne va e chissà quando ritorna.

Avevo sperato che mi dicesse di quella col marito i Argentina, ma, senza ingannarmi e senza nemmeno spiegar i particolari nella lettera, mia madre ha fatto l'indifferent e la sociologa, come si vedrà, e basta. Allora, senza il su pregevole aiuto, cerco io di ricordare anche questo.

Francesca, lei, era fresca sposata, i suoi capelli eran fini e però legati l'uno all'altro che a toccarle il tuppo sull nuca e il rigonfio ciuffo della fronte diceva la capera ch sembrava prendere la cera in mano. E non che se ne veniv almeno uno al pettine. Bisognava tirarlo apposta, e qualch volta la capera lo fece per il gusto di vederlo luccicare: al sole della finestra o alla fiamma luccicava lo stesso. Il co lore era contrastante, chi diceva quello delle barbe del gra turco, e appunto non un filo uguale all'altro, e chi parlav del miele colato. Un uomo con la cassetta, che entrò in cas mentre lei era seduta a pettinarsi e chiese oro vecchio d vendere e mia madre rispose che non ne aveva, disse ch prendeva i suoi capelli e li pesava a grammi.

Mio padre corse dalla bottega e lo sbattette, lui e la ca setta, per terra, gli anelli andarono in bocca alle galline poi il maresciallo li voleva da mio padre. Allora mio padr era geloso, mai sia per chi ci capitava per una semplice pa rola. Tanto è vero che fece gli occhi cattivi financo al marit della cugina, che era suo nipote. Il quale, poveretto, accor gendosi di quegli occhi e non potendo sfogarsi dalla rabbi si morsicò la polpa dell'indice e la sputò per terra. Ave detto « Zia Francesca, attenta, ti cade la pettinessa », e allun gata la mano sul tuppo.

Il grande ritratto a colori fa vedere mia madre di que tempi, fresca sposata. Poi vennero i primi figli e il vaiuol nel '20, e nel '23 nascemmo vivi io e altri trecentotrenta bam

in tutto il paese. Mia sorella piú grande mi ergeva sulle dita e mi baciava tra le gambette facendo « pisci, pisci », na memorabile sera di Natale le orinai sugli occhi.

Ma lasciamo andare di me, che c'entro per quel che vidi e, a quattro anni: mio padre lanciare i piatti per aria anti com'erano, le forchette, la schianada di pane, solo ino, l'orciuolo non toccò; mia madre era la porta chiusa a stanza, era tutta la stanza buia che parlava: aveva chiu- ene dietro, per difendersi, e ora gridava come un capret- « Puttaniere, ubriacone, malavita! ». Io ero seduto accanto ui e gli vedevo la faccia larga agitarsi come acqua nel ile e vino schiumoso. Andò alla porta, l'abbatté col gi- chio e con la mano aperta, mise il ginocchio sul ventre mia madre: « Ti affogo », disse.

Arrivavano i vicini di casa in folla: « Che succede? Cal- evi. Quando mai? Proprio voi ».

Dall'ultimo gradino mio padre disse: « Non è niente, fa- ite ».

Entrarono i contadini, le vecchie e le giovani, mio padre iva da bere; quelli, per prendere il bicchiere, scartavano iatti rotti: « Capita sempre », disse uno, « beviamo, alla ıte ».

Le donne s'insinuarono nella stanza, mia madre era in angolo e non la videro: « È andata dalla zia », veniva nti a dire mia sorella.

Se ne andarono tutti, non si può dire contenti o scon- ti, lanciando a mio padre timorosi sguardi e saluti. Fui tato a letto, ma mi svegliai. Non so quanto poté durare fracasso; veniva da quell'angolo dove la vidi, come una te appesa, mia madre: si sbatteva il capo alla parete e si ıppava i capelli.

La mattina appresso, dovevo lavarmi, dovevo fare i biso- , nessuno veniva a prendermi dal letto, né mia sorella, né ı madre. Passò il tempo della pulizia, sentii la polvere in a e il rumore delle sedie e del tavolo pesante.

Viene o non viene la capera?

Venne e sentii chiedere: « E Francesca? » Mia sorell
rispose: « Oggi non se la fa, la testa ».

« Come? è occupata? È in campagna? Sta malata? »

« Nemmeno io me la faccio piú con voi, non venite pi
qui », riprese mia sorella, che sentii parlare a lungo sott
voce.

Allora vidi mia madre levarsi tra il suo letto grande
la parete, spettinata, come la sera prima; aveva dormito pe
terra, ma i suoi occhi erano buoni e mi guardavano e si c
piva che stava ascoltando attentamente il discorso di mia s
rella alla capera.

Infatti mia sorella entrò e disse: « È una buona donn
però, l'ho pagata. Se l'è avuta a male, un altro poco pia
geva ».

« Quella puttana! », disse mia madre e quindi venne
prendermi, mi fece fare i bisogni, mi lavò, mi mise sulla sed
accanto al fuoco, aveva sempre i capelli sciolti. Ora tutti
silenzio, io stavo a guardare le fiamme, mia sorella a tira
il pettine dalla fronte di mia madre oltre la spalliera e
piegava per terra. La capera invece allungava i capelli in ari
Mio padre incerava lo spago con lo stesso gesto.

Quella capera non venne piú, ne venne un'altra. Quan
si nominava la prima, c'era la stessa scena della sera dei piat

Ma mia madre ha dimenticato o ha finto. Ecco quel c
pensa delle capere e ciò che me ne ha scritto:

« Riguardo vuoi sapere per le capere nei tempi di
anni fa e piú, tutte le donne si facevano pettinare perc
portavano il tuppo con le treccie e non se le potevano fa
da sole, e c'erano piú di 50 capere, ognuna teneva chi 4
chi 50, chi 30 clienti, cioè persone: se in una casa c'era
due o tre persone che si facevano pettinare, ogni persona
un anno dava o grano o denari. Se una se la faceva og
giorno, dava un mezz'etto di grano, sono quattro stoppell
l'anno. Se poi se la facevano un giorno sí e uno no, dava
tre stoppelli; se la facevano due volte la settimana, dava
un quarto, cioè due stoppelli e lo davano colmo che era
peso giusto: ogni stoppello era sei chili di grano. Cosí pu

desso pagano lo stesso, vuol dire che ora va piú caro il
rano, ma sono piú poche che ora si pettinano, diverse fanno
a sole. Adesso, devono essere troppe, una ventina di capere.
'oi quelle che pagano a moneta, secondo come va il grano,
anno mille lire quelle che danno due stoppelli di grano.
'oi si dà il regalo a Natale e a Pasqua, prima davano una
ira, ora L. 20, 30 e pure 50. Per fare la testa adesso stanno
oco: secondo le treccie, stanno cinque minuti. Prima stavano
i piú, c'erano pidocchi e poi ogni tanto le facevano con
aceto e olio, tiravano i lenni che facevano l'insetto. Ora no,
he si hanno messo il didditti, non si vedono piú pidocchi.
'uoi sapere per quale motivo facevano le capere. Ripeto,
rimo non se la sapevano pettinare e ognuna cercava farsela
are, e quelle che avevano piú bisogno facevano questo me-
tiere, certe lasciavano vedove con i figli e pensavano a gua-
agnare, certe erano abbandonate dai mariti, andavano in
merica, non le scrivevano piú, certe non potevano arrivare
on i lavori del marito e si davano da fare le mogli, e certe
a facevano pure per guadagnare, quel grano che avevano lo
avano a mutuo per fare negozio, e qualcuna si faceva anche
a proprietà. Prima però, ma adesso sono poche a farsi pet-
inare. Non altro saluti ».

PIERO BIGONGIARI

INVERNO ARIDO

Le corti fiorentine
rintoccano a morto in una cupa vanità
come una pelle tesa di tamburo,
le ardesie soffocate di polvere quassú in alto,
la lunga siccità,
i mesi di vita covati
dagli anni di morte,
lo spazio uguale al tempo
come un sonnambulo sul tetto.

I fiori mandano le loro onde da lontano,
anche il dolore è un miraggio
se tutto ormai è distante
e non discende dalla propria forma
che inconcreto come il profumo.
Anche l'amore è meno nostro
quanto piú ci appartiene,
la sua forma oscilla pericolosa laggiú
come un'anfora di misericordia.

UN GIORNO PER CASO LA VERITÀ

'ra che tutto prosegue, anche il disgusto
i somigliare alla propria pena,
ra che i dolori si nutrono anche delle gioie,
ra che tutto non serve che a essere una cosa sempre piú
degli altri
che ha la sola violenza della dolcezza,

ıbbra per mantenerne la coscienza,
ıbbra quotidiane per pronunciare l'ultima parola,
ra lo so, voi siete la sconfinata amarezza
li sapere che si può mentire o non mentire
ıello stesso modo, con la stessa passione,
ɔoiché la verità non è che la coincidenza
li qualcosa con qualcosa di simile e diverso
: si può amare anche il disgusto
:ome un'alba nebbiosa ch'io con te attraverso
ɔoiché esso nasconde tutto,
ɔersino la speranza, senza toglierla.

Ɩon c'è che da essere uguali
ı quanto ci stringe ferocemente alla gola,
ıon resta che tradire anche il proprio dolore,
ıllora esso sarà finalmente solo,
legno di essere amato, al nostro posto.

Labbra che ho ascoltato e che ho creduto,
iore di una primavera senza pietà,
iolente e inermi, non cercate che qualcosa
:he sia un po' piú vero, un po' meno vero,
ɛd ogni volta vi espandete in una fioritura improvvisa:
enza pietà direte
ın giorno per caso la verità.

RITORNO DI FUOCO

Oltre il puro tuo tendervi le tue palme
rinfocolano il cielo,
oltre il puro incrinarsi dei cristalli
ricostruisce il gelo.

Oh, ma attenderti, un poco,
ancora, è troppo: vanno dentro il duro
viluppo dei giardini ombre che il corpo
vuol cedere alla morte, trattenervi
nel rosso vinato dei fiori è vano.

Ma le tenebre violente e delicate dei tuoi occhi
donde scocchi furtiva
sono la parte che non giudica,
te ne sollevi come da un inferno
disperato per fiorire e sfiorire leggera
piú presso ai miei, tu coi ginocchi di nardo
confitti nel mio sguardo solare in un tremito,
tu che torni come l'alba in un mondo da inventare.

PERPLESSITÀ

Il tuo sguardo stormisce con le foglie
sopra un mare impossibile, perlato:
alto svolta il sentiero, ti è già a lato
su con l'umido balzo dei gabbiani,
porta il limbo del sole, lo trascina
fumido a te. Da un alveo ti ridesta,
resta un'ombra piú nera il tuo passato
che ancóra al piede, lieve incenerisce:

te ne vai nell'ombria piú sfavillando
delle bacche enigmatiche, dei grani.

Lune elettriche, canti giú pei piani
della Mígliara, tutto aspetta te
ed il balzo là in fondo riconsiglia
forse all'eterno un povero assoluto
dove un filo di fumo si dirada,
un saluto da anni attende murato.

ALICE CERESA

SABINA E IL FANTASMA

Sono nata su una montagna in fondo ad una lunga e stret valle, in capo ad un'altra lunga e stretta valle che discen al piano dalla parte opposta. Sono cresciuta nella medesim casa nella quale sono nata, che è quella di mio padre, c struita sul ripido versante della montagna, all'inizio del v laggio buttato sul pendío quasi al limitare della cresta.

Questa casa di mio padre è un massiccio palazzotto p vo di grazia, munito di un lunghissimo passato e di un fa tasma, come si addice ad una vecchia casa per bene. Il fa tasma era caro soprattutto a mia madre, probabilmente pe ché le occorrevano un motivo ed una spiegazione ai frequen guasti delle tubature dell'acqua e dei camini, molto incom danti in un paesino di montagna sprovvisto di stagnini, prosaici, a meno che non fossero appunto attribuibili ad u potere soprannaturale. O forse le era caro anche solo perc le serviva di legame fra un presente poco romantico ed u passato misterioso, attuffata nel quale ella si compiaceva trascorrere affabilmente gran parte delle proprie giornate.

Quella casa era servita ai miei genitori dapprima p trascorrervi le vacanze estive. Ma poi mio padre, seccato udire mia madre costantemente parlare di ideali — con quale termine ella non definiva altro che gli egoismi — s'e deciso a rinunciare alla quotidiana fatica di guadagnapan

d a dedicarsi lui pure al culto di un ideale. Il suo era la ›esca. Era un uomo che andava assai regolarmente in chiesa : che non bestemmiava mai. Del resto il nome di dio, in casa nia, era nominato come quello di Tonga, il fantasma, unicanente per esprimere la sorpresa e l'incredulità. Era l'inveosimile. Mia madre non frequentava la chiesa. La convivenza lei miei genitori era funzionale e tranquilla: quel che uno aceva, evitava all'altro. Io suppongo che le mansioni fossero aggiamente distribuite: non per caso riuscirono a mettermi ıl mondo tanto bene.

Per il resto, il risultato dell'avere genitori cosí originali i risolvette per me soprattutto nel fatto che, incapaci di inanziarmi fuori casa, i miei mi relegarono anima e corpo ı quel nostro villaggio. I miei studi furono quelli dei piccoli nontanari dapprima, ed i furiosi disordini degli ignoranti ›oi. Non detti mai prova di attitudini speciali. A scuola, ›ambina, ero applicata e diligente. Frequentai le tre prime : uniche classi della scuola del villaggio, e piú tardi ebbi ılcuni precettori negli amici di mia madre che venivano a rascorrere l'estate a casa nostra. Non serbo di quegli anni icordi precisi, perché la mia infanzia era interamente votata ı due occupazioni: l'ammirazione per i bambini deficienti he frequentavano la medesima scuola di noi altri, meglio riuciti, e l'interesse per le baruffe e le liti che si svolgevano ıelle famiglie del villaggio. Tali liti erano frequenti, violene, ed avvenivano fra moglie e marito. Erano l'altra forma li convivenza possibile fra gli uomini e le donne; v'era anhe lí una divisione delle mansioni e dei ruoli; ma in quel aso l'accorgimento non mirava all'accordo. Dalle soglie delle ›orte delle fumose cucine dei contadini assistevo al montare lelle nere collere degli uomini e al lamentoso partorire delle lonne. Poi tornavo a casa zoppicando sui ciottoli, la testa ovesciata sopra la spalla, canterellando, un bastoncino legao con due spaghi alla gamba ad irrigidirmi la giuntura del inocchio. E assorta mi mettevo a compitare le lezioni. Adaiata dinnanzi al fuoco, mia madre disapprovando mi guar-

dava strabuzzare gli occhi sul sillabario ed incurvare le spa le. Fu cosí che a otto anni portai gli occhiali e un appare chio che mi raddrizzava il dorso lungo una spranghetta ferro, fredda e dritta come una lametta. Mi era però faci sciogliere le bretelline; cosí non ne riportai alcun danno potevo torcermi e arrotolarmi malgrado quel dito ammon tore ritto alle mie spalle, dinnanzi al quale penzolavo com un gatto tenuto per la collottola. Liberamente tuttavia, pe ché essendo l'apparecchio retto dalle mie reni, la collotto in definitiva me la tenevo pur sempre io.

A dieci anni incominciai a perdere di vista i miei co tanei, non frequentando piú la scuola né loro né io. A qui dici, passavo le mie giornate seduta sul muretto di cin del parco a strapiombo sulla strada. Vedevo sotto a me sn darsi il tortuoso filo della valle la cui apertura mi era n scosta dalla china di un'ultima montagna. In fondo alla va le, nascosto dalla lontananza e dai cespugli, scorreva, pr fondamente incassato, mai veduto, il torrente. Per me, e come se non esistesse; e sempre mi meravigliavo di vede mio padre tornare dalla pesca con il cestello a tracolla c batteva pesante e sobbalzava al passo mandando un odo di umide rocce sepolte nel buio. Nei giorni di pioggia, n eravamo al disopra della nebbia che cadeva nel solco e la giú indugiava, soffocata. Avremmo potuto camminare su nubi. E certo non sarebbe stata un'impresa piú difficile quella d'incamminarsi per l'unica strada che lungo i versan scoscesi, lenta e tortuosa, giungeva al villaggio e lo sorpass va per perdersi nei dirupi granulosi della vetta distesa a nostre spalle. Quella strada non era fatta, come tutte le stra del mondo, di gente che va e che viene, non era fatta passi e non era per essi. Una strada senza passi è come fiume senza barche: interminabile, tranquilla, è essa cl si muove e che scorre via. E siamo noi, sulla sponda, che stiamo: eretti, irti, pietrificati in un gesto, come gli albe

Ho accennato agli amici di mia madre che venivano

oi a trascorrere le vacanze. Forse ella li invitava per distrar-; forse anche solo per ristabilire un equilibrio nelle no-re disastrose condizioni finanziarie. Comunque fosse, il ri-iego era ingegnoso ed elegante, come tutte le cose che sa-eva fare mia madre.

Per vari anni gli ospiti furono sempre quelli: antiche onoscenze mondane, gente, come lei stessa, invecchiata nel rattempo. Si trattava di persone dagli svariati interessi, di ntellettuali che le distrazioni avevano disperso in un qual-he intento, menti severe e loquaci che assistevano ormai enza spasimo e raccapriccio a quella loro segreta emorragia. Non so di che non ero informata in quei tempi. Sapevo che a gente è doppia e clandestina e cammina nel raggio di oscu-re voci, atterrita. E che le nostre azioni sono la preda in-considerata del vento. Essi ne parlavano complottando nel alotto di mia madre, fra l'intrico delle seggiole antiche e dei ragili tavolini sui tappeti rosi dalle larve bianche degli in-etti, mentre la Tonga infuriava nella cappa del camino e buffando il fumo scoppiava nella stanza.

Ma assidui rimasero, con l'andar degli anni, puntuali e regolari a questa nostra congiura delle seggiole antiche, sola-mente i coniugi professori e la Buttafasoi. Erano, i primi, l'originale di quella cosa della quale, ebbi modo di constata-re, i miei genitori non facevano che una copia peggiorata in virtú forse dell'aggiunta alla cosa stessa di un elemento di fantasia. I coniugi professori non avevano figli. Erano vecchi e tranquilli, e nei molti anni di vita in comune erano riu-sciti a rassomigliarsi anche fisicamente: benché mia madre fosse propensa a credere che la rassomiglianza derivasse uni-camente dalle tracce dell'età avanzata. Erano ingordi di tutto, inconsci di qualsiasi limite, anche del proprio. Suppongo che non riusciranno a morire; e quando nacquero colarono uno accanto all'altro in una medesima forma nella quale tuttora crogiolano, interamente frammisti e sospirando di beatitudi-ne. Essi erano gli amici piú fedeli di mia madre e ogni

anno la ritrovavano con una mai diminuita attenzione. P
nevano la sua esistenza ogni volta da capo, ogni volta c
capo la riesaminavano con curiosità e cura. E credo ben
che quando ripartivano la sapevano, per un anno, abbasta
za lunga. Quanto a me, registravano la mia presenza con s
verità; e quando incominciai a mettere involontariamen
voce in capitolo, femminilizzando con una precisa arrogan
le mie fattezze di cosa, mi guardarono fare scandalizzati.

La Buttafasoi era una signora miope, silenziosa e so
getta a visioni soprannaturali. Non confermò però mai l'
sistenza del nostro fantasma casalingo. Si accontentava
mangiare noccioline, osservava, annuiva e taceva di volta i
volta piú profondamente. Per lei, la mia presenza equivale
a quella d'un cane; sciorinando e abbattendo vertiginosamen
te le carte, mi sogguardava, e di tanto in tanto, accennand
col mento, invitava ad attingere al cartoccio delle nocciolin
Non conoscevo né il gioco né le carte; ma quando cadev
la carta piú nera, raccoglievo la testa fra le spalle e ci scru
tavamo allora, di sopra al tavolo, lungamente. Attendevam
Ma non accadeva mai nulla. Allora, sempre guardandoci mu
te, annuivamo: ella dapprima, ed io per imitarla. Una fra
o l'altra risorgeva su dai nostri vicini nella stanza, giungev
fino a noi. I fili tornavano ad allacciarsi e riprendeva il chia
chierio, l'andare e venire delle voci, l'odore acre del fum
Bofonchiando e tossendo la Buttafasoi allungava le mani
riunire le carte. Rimanevano alcune noccioline in fondo
cartoccio. Le finivamo; e solo dopo questo ci rassettavamo
vestiti ed ergevamo il collo, tornando fra gli altri e ad o
cuparci di loro.

Tale era la nostra vita nel palazzotto di mio padre, quan
do c'erano gli ospiti. E non fossero stati gli imprevisti in
vitati di cui sempre si accompagnavano i professori, il lor
soggiorno nella montagna sarebbe stato simile al ripetersi de
fenomeni delle stagioni e com'essi inevitabile e inosservat
Ma gli ospiti imprevisti toglievano a quel soggiorno il su

arattere di turno e conferivano persino ai soliti qualcosa del-
ı propria novità ed irrequietezza, ridisegnando perlomeno
gni volta il loro contorno e rendendo loro qualcosa come
na vita propria pur cosí immutabilmente uguali fra noi di
ıssú com'erano. Questi ospiti imprevisti erano le conoscen-
e di fresca data dei professori: giovani persone che per
ıeriti speciali o per speciali apparenze di meriti godevano,
er un periodo limitato, la loro condizionata protezione. No-
i per una qualche impresa, e in genere ambiziosi, sfogava-
ıo il tempo inutile e le ore rivoltate in se stesse dando a me
e famose lezioni delle quali ho parlato. Poi ripartivano, d'un
ratto, lasciando strappata a metà una lezione o una que-
tione. Rimaneva di tutto quanto null'altro che una pila di
ibri che febbrilmente mi ammucchiavano sull'orlo del ta-
olo, facendo, dall'altra parte della catasta, le valige. Io guar-
lavo attentamente quel che partiva con loro e non mi sfug-
iva nulla; calcolavo le possibilità perché un calzerotto ri-
nanesse dimenticato in un cassetto, perché scivolasse in di-
parte un foglio dei tanti, magari del tutto bianco ancora,
he le loro mani impazienti buttavano verso l'avvenire da essi
eguíto da vicino, con quelle loro valige, affaccendati. Ma
in da allora feci l'esperienza che la gente è precisa. Rima-
ıeva quel che avevano disposto rimanesse, partiva ciò che
loveva partire. E i segnalibri, nelle cataste, ingiallivano e si
ırrotolavano lungo il taglio dei fogli, facendosi man mano
neno visibili, cosí come si ripiegava sopra di sé l'orlo strap-
ɔato di un pensiero o di un argomento in me stessa, cicatriz-
zandosi a modo suo alla men peggio, cosí come alla men peg-
gio il taglio era stato inciso. Essi tutti, per me, rimanevano
uno squarcio e una visione, senza nome, senza viso, un pre-
sente ricollegato con qualche cosa del passato, un elegante
giovanotto dei nostri giorni con la fronte coperta d'un antico
calcolo, oppure l'inquieta figura d'una fanciulla disordinata,
fissa nell'atteggiamento pacato d'un rito scomparso. E i libri
li rimettevo per sempre nei cassetti.

Nonostante però la trasformazione in pensione della vecchia casa durante quei tre mesi estivi, la nostra vita non subí

mai alcun mutamento. Ad essa gli ospiti rimanevano estra-
nei. Ognuno di essi seguiva una propria occupazione sen-
entrare in contatto o in conflitto con quella che era la n-
stra atmosfera, consacrata come da un'eternità dalla nost-
esclusione dal mondo. Oltre il vantaggio finanziario, l'inn-
vazione non portava seco alcuna conseguenza, nemmeno f-
nesta. Per noi gli anni passavano come le mie ore, quan-
me ne stavo seduta sopra il muretto del parco: lisci e rapi-
mai increspati, un'acqua abbondante che non lasciava trac-
e non ne serbava in sé. Gli ospiti vi affioravano, adagiati nel-
corrente con il viso e gli occhi rivolti altrove, in nessun luog-
forse, e certo non sopra noi. Eravamo tutti il decoro di un-
scena senza spettacolo: gli assiti, le tende, le quinte e qua-
che mobile con accanto una comparsa appoggiata, quasi
mobile fosse lí per quello. Al massimo poteva dare una str-
ta al cuore la vista della nera buca misteriosa e deserta d-
suggeritore, dalla quale mai nessuna voce sarebbe uscita p-
tentare di animare la nostra presenza di oggetti. Un'amp-
scena mangiata dal vuoto che saliva fin sopra i cordami nel-
gelida e muffita oscurità della volta, nella quale scricchiol-
vano le travi invisibili sotto il passo furtivo della Tonga. l-
seggiole antiche del salotto di mia madre. Ed i discorsi, a-
che quelli, come discorsi non fatti o da farsi in un tem-
futuro.

Tutto ciò mutò improvvisamente quando, una estat-
giunse Sabina. Era molto bella e di professione dubbia, qua-
cosa fra l'attrice e la mondana. Sembrava che quei due su-
attributi — la bellezza ed una sconosciuta missione nel mo-
do — fossero le uniche cose che la interessassero. Venne c-
Gabriele al seguito dei professori, ma della loro protezio-
godeva lui, spiccio, sicuro di sé, accompagnato da una i-
dubbia fama di letterato. Non certo Sabina: che non e-
che quella parte di lui sopra la quale si chiudevano gli o-
chi, il lusso riscattato dalla sua fama. La piú inesistente, du-
que, delle creature. Eppure accadde che proprio il suo arri-
segnasse la fine della nostra tranquilla vita di castellani, c-

la tenda si alzasse sopra la scena ammobiliata a dovere. E fu Sabina quell'unica che non ne divenne un mobile; ciò spiega perché un tempo avesse avuto luogo precisamente il ratto delle Sabine e non per esempio quello dei professori, delle Buttafasoi, dei proprietari di case in montagna e nemmeno, malgrado tutto, quello dei Gabrieli. Perfino un ratto è una questione di ispirazione, non di valutazione. Come la scelta del tema della nostra rappresentazione. Con Gabriele e Sabina qualcuno venne pure ad occupare la buca del suggeritore, benché non ne vedessimo il viso mai; e se pure io saprei, tuttavia, anche oggi riconoscerlo, ciò non mi è stato palesato senza orrore e prezzo. Io ero una ragazza di vent'anni; e sono pochi per scoprire quel viso, anche se non riusciamo a scorgerlo che allora, oppure mai piú.

La Tonga abitava realmente in casa nostra. L'aveva portata un nostro parente dalle Filippine e ce l'aveva lasciata insieme con la casa, iscritta in una clausola del testamento. Era una vecchia orrenda e ributtante che nessuno di noi, da tempo ormai, vedeva piú. Viveva in certe sue stanze sotto il tetto nell'ala della casa riservata agli ospiti, che dunque rimaneva chiusa gran parte dell'anno. Da quelle stanze, una galleria coperta conduceva al bosco che saliva su per il pendío dietro la casa, accosto ad essa; e con essa formava una specie di crepaccio invaso dalla vegetazione selvaggia e gocciolante di umidità. Si serviva di quella galleria per entrare e uscire, e non fa quindi meraviglia se, come dico, noi non la incontravamo. Eppure da bambina io avevo avuto una certa intimità con lei. La vedevo allora spesso, perché ella aveva l'abitudine di frequentare i luoghi che mi attiravano. Mi sorprendeva nelle viuzze del villaggio sempre, quando qualcosa vi stava accadendo. Compariva d'un tratto, facendo fuggire i ragazzini e affrettare il passo di qualche donna incappucciata che si segnava nascondendo il viso, mentre le bestie partorivano nelle stalle alla luce delle candele o un uomo vituperava balbettando fra gli urli, di là d'una porta aperta. Aveva una mano piccolissima e scottante, che si chiu-

deva intorno al mio braccio mentre mi trascinava con sé peso, camminando veloce quasi spandesse sopra il ciottol quella massa enorme e informe del suo corpo che corre da sé. Mi infilava nel parco e chiudeva il portone con catenaccio alle mie spalle. Lei stessa non entrava mai parco. Né mai mi rivolgeva la parola. E del resto, come avre be potuto? Non credo che conoscesse la nostra lingua. credo che dalla sua grossa bocca sdentata qualcosa di a colato avrebbe potuto uscire nemmeno piú nella sua prop lingua, ormai. Cosí anch'io, mentre mi trascinava, mi dib tevo in silenzio, calciavo, mordevo e mi coricavo in ter Ma lei riusciva a trascinarmi, e quando mi scrollava da entro la soglia del parco, mi volgeva il suo viso inespressi e immobile nel quale lo sguardo spariva sotto un brilla velo bluastro. Per me, era lei che sapeva tutto, non il bu dio; e per giunta, non biasimava, non minacciava e non sciava nulla da temere. Fu cosí l'unica persona dinnanzi a quale non provai mai l'impulso a nascondere qualcosa, e lei tacevo con i miei, considerandola una mia conoscenza tutto personale e privata. La persi insieme con la scuola coetanei e l'infanzia.

Quest'era la Tonga come l'ho veduta. Poi v'era que che udivamo, solamente; non quella dei passi accumulati quelle sue stanze, che attraverso tutta la casa ci giungeva e che ci giungono tuttora. Bensí quella degli acuti pia e delle lunghe lamentele che le strappavano gli uomini villaggio quando si servivano di lei. Colui che l'aveva port nel nostro paese era morto da tempo, il grasso e la vecchi l'avevano invasa al punto di sfasciarla e divelgerla comple mente; eppure per molti anni ci era accaduto di udirla mentarsi in quella maniera, continuata e lugubre come u gatta, ma non penso per lo stesso motivo. Allora, ogni vol mio padre diceva che si sarebbe dovuto intraprendere qu cosa per porre termine a quello scandalo. Diceva che in tu i modi la donna era pazza e non toccava a noi tenercela casa, tanto piú che quel nostro parente se l'era portata die

senza sposarla. Ma in definitiva in questi discorsi e in altri, provocati ad un certo momento da un provvedimento della polizia, che considerava la Tonga una straniera alla quale il diritto di abitare nel nostro paese non venne piú concesso se non in virtú di precise formalità, visite e formulari, si esauriva ogni volta per lui il tema della Tonga. La clausola testamentaria, del resto, non teneva conto né di nazionalità né di pazzie. E quando io fui cresciuta, quegli urli divennero sempre meno frequenti e infine cessarono del tutto. Non credo che allora la Tonga uscisse piú di casa, certo non poteva piú muoversi dal letto se non per passeggiare pesantemente ogni tanto fino alle finestre. C'era una donna che le veniva a far le faccende, pagata da mio padre. Tutto ciò lo so vagamente, perché si svolgeva nell'altra parte della casa, quella addossata alla montagna e di cui chi viveva sulla facciata non aveva modo di sapere nulla.

Invece la Tonga doveva sapere molte cose di noi. Dalle sue finestre sotto il tetto poteva scorgere quel che avveniva in casa nostra, perché esse davano sullo spiazzo dinnanzi all'entrata. Era un pensiero fisso per noi tutti, che la sapevamo là a scrutare, fosse pure con i suoi imprecisi occhi di pazza che forse vedevano altro. Non ne parlavamo agli ospiti. All'infuori dei professori e della Buttafasoi, nessuno ne seppe mai nulla. Vedere gli ospiti vivere e muoversi in quella nostra casa come niente fosse, immaginarli ignarí e sicuri della propria intimità, era per noi un sollievo. Riuscivamo allora a credere che andasse a sedersi nei camini per spingere il fumo nei nostri appartamenti, che torcesse le tubature per rendere inservibili le nostre camere da bagno, e alzavamo attentamente la testa quando la udivamo muovere in quelle sue stanze che nessuno di noi ha mai vedute. Non immaginavamo che ciò facesse per beffarci, bensí per darci un suo oscuro avvertimento. Anche mia madre, pur condannandola a non essere che un fantasma, non la pensò mai dedita al dispetto, nelle squallide sciagure che ci procurava. Credo che ella sentisse vivere nella casa la Tonga vera, con la sua in-

finita sporcizia e stupidità, quella sua inspiegata vita di b stia che si muove e guarda. E sapevo che per lei quelle sta ze sotto il tetto erano come per chi è oppresso sono le omb sui muri. Eppure mia madre era la piú aliena di noi tutti a l'oppressione. Colui che sognava e urlava di notte, era mi padre. Mia madre aveva il dono del calcolo. Se dovessi ra contare di lei anziché di Sabina, le mie pagine assumerebber indubbiamente una forte rassomiglianza con le colonne un libro contabile, tanto ella era pronta nella misura e n riscatto ed in qualsiasi maniera conclusa sempre nella chi rezza e nella calma di un saldo. Come del resto dimostr anche la soluzione che aveva trovato per la Tonga.

Fu solamente con Sabina che i conti e i saldi, fin dall'in zio, non le riuscirono. Dal primo giorno quella aveva scope to l'esistenza della Tonga. Non cercando o frugando nel casa, perché in tutto il tempo che vi abitò non le dimost piú interesse che alle altre cose del mondo, cioè nessuno. M semplicemente, guardando su per la facciata, mentre sul spiazzo prendevamo il tè ed essa si dondolava su un piede a poggiata al muretto con lo strapiombo alle spalle, la sigaret all'angolo della bocca. Non disse niente. Stava ridendo co Gabriele e continuò a ridere, la testa lievemente rovesciat tenendo d'occhio calmamente quelle finestre. Il sole stava tr montando, e la montagna di fronte era già nera. Noi erav mo nel raggio dritto e rosato che era l'ultimo di quel giorn e che poi, con leggerezza, si spense. Il vento venne subi dalle cime e soffiò giú per la valle. Sabina distolse lo sguar e lo fissò su noi della casa, ad uno ad uno ci guardò fredd mente, senza curiosità: mio padre, mia madre e me. Non in piegò molto tempo a ciò, le bastò quello che aveva, intan che Gabriele le stava dicendo qualcosa, e prima di risponde gli, continuando quel suo colloquio come nulla fosse stato. quasi subito tornammo tutti in casa. L'oscurità scendeva r pidamente, cacciata da quel suo vento accanito e furioso.

Pagine iniziali di un romanzo inedito: *Il ratto delle Sabine* (*N.d.R*

LEONARDO SINISGALLI

CORRE OGGI LA BREZZA

Corre oggi la brezza degli Elisi
da Largo Chigi a Ripetta.
Vengono i messaggeri
con le pigne odorose di spighetta,
gli acini viola dei giardini dell'Ade.
Forse oggi cade
l'anniversario della nostra morte.

SI SPEGNEVANO AL SOLE

Si spegnevano al sole le piccole fiamme
degli zingari maniscalchi,
le incudini abbandonate sui prati,
e i sontuosi scacciamosche
per le groppe degli asini decrepiti.

GIÚ NELLE GROTTE

Giú nelle grotte fino a ieri
gli avi hanno sepolto le nevi.
Nelle torride età
partivano i bianchi vascelli
per le plaghe felici degli Dei.

O ETERNAMENTE AVVERSE

O eternamente avverse
e a me sempre dilette
stelle vespertine,
vivide luci su opposti Poli!
Vi guardo dall'alto della vigna
splendere sopra le case del mio borgo
stelle nemiche, stelle in opposizione.

IN ASCOLTO

In ascolto per incanto o per paura,
colti in agguato da un sibilo,
i maschi nefritici stanno nel meriggio
a far la siesta.
Non vollero rose sulle mense
ma pasti sanguigni
e intorno giuochi per adulti.
Ripararono il loro inferno
dal sole e dal vento salato:
vi si tapparono come dentro un pollaio.
Nella fossa di tufo
spalancata verso il mare
scintillano gli occhi furbi
lo scettro vermiglio
e i glutei del manfiorita.

FRANCO FORTINI

SERE IN VALDOSSOLA

I

Fu alla fine dell'estate 1944. Lo sbarco in Normandia, il
econdo sbarco sulla costa mediterranea e l'avanzata verso le
lpi; l'annunciata rottura della *linea gotica*; e l'occupazio-
e di Bologna, che pareva ormai prossima; le imprese vitto-
iose dei partigiani, in Francia e in Italia; tutto faceva pre-
entire prossima la caduta della Germania. Il giorno della
berazione di Parigi, grande entusiasmo (e prolungati cori
i *Marsigliese*), al nostro campo di lavoro, fra le colline del
antone di Zurigo. Giunse poi, particolarmente commovente
er gli italiani, la notizia della liberazione di Domodossola.
i diceva che i partigiani di quella valle si stessero concertan-
o con quelli delle vicine montagne e di tutto l'arco alpino
er una simultanea discesa verso le maggiori città padane;
lcuni giornali ticinesi riferivano emozionanti particolari del-
impresa, e personalità politiche di quel cantone s'erano per-
no recate in visita alla valle liberata. Numerosi italiani, fra
uelli che conoscevo, avevano lasciati i campi di internamen-
e passata la frontiera.

Sentimenti d'ogni genere erano quelli che facevano ma-
rare il desiderio di scendere in Valdossola; c'era stanchez-
dell'internamento e di un lavoro inutile, volontà di par-
cipare alla lotta per la liberazione del proprio paese, unita

al senso di vergogna di fronte a chi combatteva da tanti m
e anche al calcolo di possibili vantaggi avvenire per chi av
se militato tra i partigiani. Ogni giorno gli avvenimenti sa
guinosi e orribili portavano motivi di eccitamento, nuovi i
pulsi a partire o nuove paure e calcoli; e interminabili co
versazioni.

Gli italiani, per quanto fossero atroci le notizie delle
struzioni e delle uccisioni, erano i meno abbattuti, i piú s
gati. I polacchi, gli ungheresi, i rumeni, ci guardavano co
adulti guarderebbero degli adolescenti infatuati. Loro, sa
vano che al ritorno non avrebbero trovato piú nulla.

II

Per chi non abbia consuetudine alla vita d'azione o
combattimento ogni episodio che lo strappi alle proprie a
tudini o lo costringa a ripetuti e bruschi contatti con
realtà rappresenta una vera avventura. Tanto piú importan
poi, se quell'episodio sia, in qualche modo, voluto. Io n
credo di essere adatto alla vita rischiosa; amo le conver
zioni tranquille, le camere raccolte e ben riscaldate, le be
edizioni, le passeggiate moderate nella campagna, e insom
tutte quelle cose che per molte persone della mia classe r
presentano alcuni fra i beni piú preziosi, scomparsi quasi co
pletamente dalle nostre giornate; o dei quali è ormai e d
vero impossibile un godimento non mescolato di rimorso
di inquietudine, da quando abbiamo compreso che la pa
nostra, in questa generazione, prevede la sospensione ai p
ceri piú semplici o piú naturali, quelli che hanno bisog
di essere condivisi dal maggior numero per non divent
amarissimi; sospensione che è conseguenza, e causa, de
smania interna, della agitazione appena mascherata, che i
tano di continuo la calma delle cose naturali, la lentezza d
la storia. E le proprie medesime, continue, nostalgie di eq
librî che, probabilmente, non sono mai stati e che ogni gi
no bisogna convertire faticosamente in speranze.

Ma credo d'esser persuaso che esistano valori ai quali può essere necessario sacrificare, per la propria dignità e per quella delle persone che abbiamo scelte o ricevute come nostri compagni, moltissimo; per quelli può essere necessario, chi sia convinto della sopravvivenza del mondo, lasciarlo. Quindi, da quando erano cominciate le partenze di molti giovani dalla Svizzera per andare a combattere coi partigiani nelle montagne o coi partiti politici in città, mi chiedevo come potessi trascorrere in ozio quel tempo, quando tanti rischiavano la vita, per un bene cui avrei piú tardi voluto partecipare. L'immagine della morte e piú quella delle sofferenze fisiche, della fame e della tortura mi spaventava molto. La maggior parte degli Europei, credo, sa ormai che cosa voglio dire. Durante i bombardamenti non avevo avuto paura; ma sarebbe stata (pensavo) una cosa molto diversa. Non ero mai stato in guerra. Non potevo fare a meno di dare alla decisione, che avrei presa, il senso di un esame di me stesso; ed anche un ridicolo significato di riscatto da tante debolezze che in segreto mi accusavano. E poi, c'era una verità assai chiara: in Italia si stava combattendo per una causa che era anche quella di certe mie convinzioni politiche e, approssimativamente, di tutto un modo di pensare e di sentire. Dubitavo della esattezza di molte notizie sullo sforzo partigiano e sulla organizzazione della guerriglia. Cercavo, controvoglia, di farmi scettico su quanto stava accadendo; ma tuttavia (e lo penso ancora, nonostante che i letterati non manchino occasione di svelarmi la natura del mio errore che, dice Croce, è sempre pratica) pensavo che, per voler essere scrittore di prose e di versi, fosse segno di rispetto verso quello che avrei voluto scrivere il certificare di persona la sincerità di parole da me spesso ripetute in quel tempo.

In quei giorni di colloqui e telefonate e preparativi guardavo stupefatto il disordine delle decisioni parziali che, posso dire in ogni momento, alteravano il valore della decisione finale. Non ci fu difficoltà o ragionevole obiezione alla partenza che non mi sentissi obbligato a sormontare o a considerare trascurabile per non apparire vile ai miei occhi e agli

altrui; pur sperando segretamente che una se ne presentasse
di difficoltà, o uno fosse pronunciato, di pareri sfavorevo
o di argomenti negativi, che mi permettessero di rinunciar
decentemente all'impresa progettata.

Alla stazione di Zurigo, vennero a salutarmi amici; ve
chi fuorusciti, internati. Ero molto nervoso.

III

Tra la folla che ingombrava l'uscita della stazione
Lugano avvertii che qualcuno mi stava fissando; e riconobb
L., col quale avevo appuntamento. La sua conversazione f
molto breve.

« Gli altri? ».

Tre italiani, cioè, del mio campo, che fino al giorn
prima avevano promesso di voler venire con me.

« Hanno preferito rimanere ».

Rispondevo cosí con qualche orgoglio. Era come se u
lontano tamburo avesse cominciato a battere; aria di cosp
razione, burlesca ma insieme sgradevole.

Mi fu detto di seguire una donna che stava ascoltand
le nostre parole. La donna si avviò per certi vicoli già scu
di crepuscolo e deserti. Io camminavo dietro di lei. Entram
mo in un caffè; e gli avventori, al nostro ingresso, si vo
sero insieme a guardarci. Pareva che tutti ci conoscesser
Seduto a un tavolo, con lo zaino posato vicino, c'era il dotto
B., un chirurgo, che aveva lasciato Zurigo una settimana pr
ma. Mi salutò con un cenno del capo. Tutti gli altri conti
nuavano a fissarci. Capii che saremmo partiti subito per l
frontiera. Uno sconosciuto ci disse di uscire. In un vicol
tre o quattro persone si stavano affaccendando intorno a
una automobile. Qualche curioso guardava. I sacchi da viag
gio furono issati sul tetto dell'auto.

Mi sentivo ridicolo e impacciato con la mia grossa val
gia piena di indumenti da montagna. « Ma come », chies
« dobbiamo passare la frontiera questa sera stessa? ».

« Certo », mi rispose T. « Ti cambierai nell'auto, se po-
ai ».

Il suo tono, come quello degli altri presenti, era sprez-
nte, militaresco. Decisi di non chiedere piú nulla e di la-
iarmi guidare.

L'auto correva attraverso paesi bui, battuti dalla pioggia,
e sarebbe stata la compagna di tutti i giorni seguenti. Gli
tri viaggiatori parlavano fra di loro. Io li ascoltavo, senza
render parte alla conversazione, e masticando un po' di cioc-
olata. Capii che uno di essi si era già battuto con i parti-
iani e che altri due erano stati ufficiali dell'esercito regio.
e notizie sulla situazione si alternavano a battute di spirito
allusioni incomprensibili, a considerazioni sulle difficoltà
e avremmo potuto trovare al passaggio della frontiera. Da
ue giorni — dicevano — i fascisti avevano attaccato verso
ergozzo le linee partigiane e puntavano sulla val Vigezzo.
primi camion di viveri erano già arrivati dalla Svizzera o
rebbero arrivati a giorni. Ma, frattanto, nessun aereo allea-
era passato sul campo di aviazione di Domodossola. Il par-
giano narrò brevemente come era morto Carlo F., un co-
unista sui quarant'anni, che avevo conosciuto a Zurigo. Fat-
prigionieri insieme, Carlo e lui, si aspettavano la tortura
la fucilazione. Gli altri speravano in uno scambio di pri-
ionieri; che infatti avvenne. Ma Carlo F. sapeva che per lui,
ommissario politico, e già combattente di Spagna, non ci
rebbe stata salvezza. Inghiottí del cianuro. « 'Muoio' mi
isse 'mi sono avvelenato'. Cercai di farlo vomitare. Ma poco
opo era morto ».

Eccomi dunque — mi dicevo, ad ascoltare quelle nar-
zioni — eccomi vicino a quella realtà tanto temuta. L'auto
traversava intanto paesi e cittadine e mi portava verso l'I-
lia.

Non feci fatica a comprendere che l'uomo al volante non
veva idee chiare sulla nostra mèta. Sentii parlare di una bor-
ata vicina alla frontiera, di partigiani che avrebbero dovuto
tenderci a un posto di confine, di un prete, di contrabban-
ieri. Ci fermammo al lume di una osteria per comperare del

pane. Un militare svizzero si avvicinò all'auto e annotò il n
mero della targa. Cominciai a pensare che le cose andava
male e che avremmo finito col farci prendere tutti quanti.
girovagare a quel modo, di notte, vicino a un confine; e
pareva incredibile, dopo che da un mese i rapporti con l
Valdossola erano diventati quotidiani e regolari, che ci fo
tanta confusione e incertezza. « Ma questo è nulla », mi di
un compagno di viaggio: « Che cosa credi? ».

Finalmente, l'auto si ferma. Lontano, qualche lume. Sc
diamo. Montagne nere e cielo nero. Ripariamo sotto una
toia. « Siamo a Càmedo », mi dicono.

Una vecchia ci viene incontro, riparandosi con un omb
lo. Saliamo una scala di pietre sconnesse, entriamo in un
vile. Io non parlo, ascolto gli altri parlare, soffiare, muove
nel fieno umido. B. insiste perché la donna trovi subito qu
cuno che ci accompagni, per la montagna, dall'altra parte,
Italia. Ma a quest'ora è impossibile. Mancato l'appuntame
dovremo aspettare il mattino. Nel buio, mi muto d'abiti;
zato di scarponi, chiuso in una giacca a vento, mi sento
d'accordo con la compagnia e il luogo. Entra una, poi un
tra persona; sconosciuti. Quando la porta si schiude vedo
tanto un'ombra contro il cielo buio di pioggia e lo spig
di una casa illuminato da una lampada che il vento agita s
za requie.

Mastico un po' di pane, ascoltando i progetti degli al
Non so che ore siano quando entrano altre due persone. P
seremo la frontiera domattina al crepuscolo, ci dicono. Ce
di dormire; il fieno è molle, sul tetto corre la pioggia, u
goccia cade a pause regolari sulla mia manica. Fa freddo. O
ancora le voci degli altri che parlano tra loro nel buio, pia
Poi fanno silenzio. La voce di un torrente rigonfio di acq
la goccia che cade, il respiro di quelli che si sono già add
mentati.

IV

Uscirono dalla porta socchiusa sul prato ancora buio, m
tre allacciavo le cinghie del mio sacco. Ero l'ultimo. Non v

ú nessuno. Avranno preso a destra o a sinistra? Era un prato pendio. Il rumore del torrente copriva i passi. Impossibile iamare, eravamo troppo vicini al posto di frontiera. Fischiai ue volte: nessuna risposta. Seppi poi che erano partiti di an corsa verso il monte e che si erano accorti della mia asnza solo al momento di guadare il torrente; troppo tardi er cercarmi. Avevano dovuto spogliarsi completamente, l'acua era alta e furiosa.

La mia condizione era assai spiacevole; a poche diecine i metri dalla frontiera, privo del documento necessario per ssere accolto in Valdossola (era rimasto nelle tasche del mio mico B.), senza sapere a chi rivolgermi. Nella prima luce, le orme della montagna apparivano, e i tetti di pietra nera, i rati. Rientrai nel fienile.

Caddi addormentato di nuovo, del sonno della mattina, he è il migliore. Mi svegliò una vecchia donna, (doveva esser uella della sera precedente) entrata a prender fieno per le estie. Fu moderatamente stupita di trovarmi ancora nel fieile. Piú tardi, mi si venne a informare che i miei compagni rano arrivati al posto di frontiera italiano e di là avevano vvertito qualcuno, in territorio svizzero, della mia disavvenura: aspettassi tranquillamente tutto il giorno. A sera sarebero venuti a prendermi.

Trascorsi cosí la giornata, prima nel fienile poi in una caiera di paesani che ogni poco venivano ad informarsi se manavo di qualcosa, a portarmi vino, caffè o frutta. Da oltre un nno non ero piú in una terra di lingua italiana; e ai diorsi degli italiani di Zurigo o di Basilea mancava quella co che danno il paesaggio, i simboli della vita quotidiana, il uadro di una vita consonante con la lingua. E ora avevo quasi impressione di essere fra contadini italiani prima della guera e che la guerra davvero non fosse. Ho trascorso tutto il omeriggio in una stanza da letto, dal mobilio antiquato che i vede nei nostri paesi, le immagini dei santi e della Madona a capo del letto, le fotografie familiari, il paralume a perine. Dalle tende vedevo passare i contadini con i loro abiti omenicali, dei militari, delle ragazze. Era come se l'ultima

immagine di pace che dovevo portare con me avesse volu assomigliare a quelle, tanto lontane nella memoria, di al anni.

Quel lungo pomeriggio tranquillo l'ho passato a scriv lettere. Un ultimo esame di coscienza sulle ragioni che mi co ducevano laggiú. Al momento di salire in treno, m'ero t vato in tasca un biglietto di un mio conoscente che mi a moniva a riflettere, vedendo nel mio desiderio di partire pena una fuga di fronte a responsabilità piú intime, piú re giose. Era un cristiano del *riarmo morale*, gruppi di Oxfo Ora, a chiunque mi accusi di vivere nella retorica ho semp risposto di sí; non si può rispondere diverso, se si è alme un po' attenti. Cosí, quel pomeriggio, mi chiesi se il mio c stiano ossoniense non avesse qualche ragione. Era, il mio, altro alibi? Un respingere, nel frastuono, piú lontane vo zioni, un tradire il dovere di fare i conti, sempre rinviati d l'adolescenza, con gli ultimi pensieri? Pensai che forse p la prima volta, accettavo di non credere al giuoco d'echi de coscienza, di fermarmi alle prime evidenze, come avrebbe fa (credevo) uno di quegli uomini che guardavo dalle tende e vetri passeggiare su e giú per le vie del paese; e di esse in quel che facevo. Mi chiedevo di che cosa sarei stato capa mi vedevo istruire qualche gruppo di giovani reclute, porta al combattimento. Vedevo me stesso, disteso dietro un sa puntare il mitra verso un sentiero, sentivo le scosse del r culo, lo schianto dei colpi. E mi chiedevo dove sarei stato c pito. Oppure scendevo con le bande vittoriose verso Mila Poi ero dietro un tavolo, in un ufficio improvvisato; o, anco in una piazza di Milano... Ma mi strappavo a queste fanta cherie. Il giorno seguente sarei stato in Italia. Vi tornavo c l'esperienza di quell'anno di lontananza, con i nomi impar le persone conosciute. Vi tornavo — e questo mi dava un l vido di orgoglio, a vincere il continuo sottinteso mormor dalla paura — con un tesoro ancora nascosto di pensieri dolcezze, di lavoro futuro. Allora guardavo gli oggetti de camera e il paese fuori dalla finestra e dicevo a me stesso c dovevo essere contento, qualunque cosa mi fosse accaduta,

quel che vedevo e capivo. Non m'ero mai sentito tanto solo eppure d'accordo con le cose: mi pareva di aver spinto il mio corpo fin lí, a quel lembo di terra, a forza di volontà, perché andasse avanti, a gran fatica e tremando.

V

Un'ora piú tardi, vicino al ponte della ferrovia, camminavo senza veder nulla nel buio della notte fittissima, la faccia bagnata di pioggia, sulla scarpata di brecciame, seguendo il rumore dei passi di due nuovi compagni — un italiano e un belga — quando un raggio di luce ci ha illuminati e un fucile si è levato.

« Alt o sparo ».

Ho visto per un attimo il casco del soldato, m'è franato sotto il pendio di breccia, ho avuto in faccia sassi e acqua, sassi e spine alle palme delle mani.

I doganieri ci portarono in un ufficio, per una attenta perquisizione. Adesso, mi dicevo, sarà la prigione; e il ridicolo, che è peggio.

Passammo la notte in un corpo di guardia. Venne il mattino. Facemmo due o tre volte il percorso tra il corpo di guardia e la dogana. Pioveva sempre, le montagne che chiudevano la valle erano fronti cieche e tristi, lembi di nebbia si trascinavano sulle pareti grige. Intorno a noi i quercioli avevano ancora il fogliame verde dell'estate ma il fango era già colore di autunno, di perdita.

Nell'ufficio della dogana il telefono non funzionava, la pioggia di quei giorni aveva interrotta la linea. Cosí abbiamo dovuto rimanere tre ore ad aspettare, in silenzio, mentre i doganieri scrivevano rapporti, pesavano oggetti, entravano, uscivano. Ogni tanto il sottufficiale si alzava, chiamava il centralino.

« Appena potrò parlare, mi diranno che cosa posso fare di voi ».

Ma il telefono non funzionava. Noi ci guardavamo viso.

Sotto la finestra c'era una sentinella, un giovane che guardava e sorrideva da sotto il casco, col suo mitra ne puntato verso il ponte. Il ponte era stretto, tutto di piet come un ponte antico. Due catenelle segnavano il confin Di là il monte saliva su, bruscamente, a coprire il cielo. era il posto di dogana, a due piani. Su di una antenna, tricolore. Guardavamo fissi quella casa che pareva abband nata e quella bandiera; e la sentinella di tanto in tanto guardava attraverso i vetri e sorrideva.

Poi ci fu una conversazione al telefono. Potevamo pa sare. Uscimmo. Scavalcata la catenella, il sottufficiale sv zero si fermò a fischiare. Sotto di noi, in fondo alla go schiumava il torrente; che si chiama la Ribellasca. Vedem un giovane venir correndo dall'altra parte del ponte. P tava alla cintura una rivoltella ed una bomba a mano. salutammo.

A metà del ponte c'era un palo con gli scudi dei d paesi. Quello italiano portava ancora i fasci littori. Ci viammo verso il posto italiano; sotto un portico c'era gruppo di persone che ci aspettavano. Ora potevo vedere casa dei doganieri svizzeri sullo strapiombo del torrente e bandiera rossa crociata.

VI

Vicino alla dogana c'era una osteria. Guardie di finan con la uniforme logora e le stellette regie, valligiani giovan simi che portavano sulla manica lo scudetto della guardia n zionale, istituita dal governo partigiano. Bevevano un vi chiaro in corti bicchieri o in calici alti e stretti il surrog odoroso d'anice, che fumava. La voce meridionale d'un ma sciallo di marina raccontava qualcosa e gli altri, a interva mettevano una frase, una esclamazione; era arrivato fin qu sú da Messina, una storia intesa mille volte, di bombar

ıenti, di carri bestiame, di licenze, di documenti. E i tede-
:hi. E i ponti. E gli aerei. Le guardie di finanza giuocavano
carte, vicino a una finestra; e vicino alla finestra c'era un
ıanifesto incorniciato di tricolore, con un bando di concorso:
rigate Garibaldi: *Concorso per una canzone-marcia.* Le pa-
ɔle per le quali si chiedeva la musica erano lí, stampate.
egno ambíto ferita vermiglia, diceva uno di quei decasillabi.
ɔ me li lessi tutti e m'entrò addosso un gran malumore.

Poi arrivò una camionetta. Ne scese un armato. Mi dis-
ːro che era un ufficiale della divisione Piave.

« Tu vieni alla Piave? », mi chiese.

« No », risposi, « mi debbo presentare a Domodossola, al
ɔmando unificato ».

« Ah ».

Mi parve seccato della risposta. Era un tipo coi baffetti,
all'aria energica, come ne avevo conosciuti tanti, in Italia,
i complemento ed effettivi, che battevano il frustino sugli
tivali.

« Ma puoi restare con noi, abbiamo bisogno di ufficiali ».

Ero stato avvertito di quella strana incetta d'uomini e
ella concorrenza fra i vari reparti. Sapevo di trovarmi in un
ıtrico di denominazioni, comandi, reparti; volevo seguire la
orrente. Qualcuno mi aveva fatto capire, a Lugano, che mi
i voleva dare un incarico di fiducia in un comando. Non mi
ıareva molto bello, aver passata la frontiera per imboscarmi.
Ia (mi dicevo) guardiamo prima come si mettono le cose.

« Ora », disse il tenente, « andremo a Malesco, al Co-
ıando della nostra divisione; poi t'accompagnerò a Domo ».

La camionetta partí. La strada tutta fosse e buche seguiva
a vallata. Si incontrava qualche casa colonica, qualche ra-
azzo, un branco d'oche o di paperi.

« Non c'è quasi piú pane da quindici giorni », mi diceva
ıntanto l'ufficiale; « se la Svizzera non manda subito qualcosa,
on dolori. I fascisti attaccano forte, laggiú (e indicava con
a mano le montagne alla nostra sinistra). Se arrivano a Ma-
esco, Domo è finita ».

Sboccammo su di una specie di falsopiano. Case, un cam-

panile, un convento o collegio di preti (il busto del fondat re, le epigrafi latine nei corridoi). Sette o otto auto di requ sizione e, nel cortile, cavalli di frisia, reticolati, marmitt Esce un gruppo di partigiani. Non hanno piú di diciotto ann penso. Sulle spalle, i teli mimetici e, sotto, le gambe nude. tracolla un fucile o un mitragliatore e i caricatori infilati cartuccere di pezza avvolte alla cintola.

(L'abbigliamento dei partigiani, come poi ebbi agio osservarlo a Domo, meriterebbe una descrizione accurata, non altro per l'ingegnosità che ognuno impiegava a disti guersi. C'erano di quelli che indossavano una specie di un forme americana o inglese, portavano regolari mostrine orna di edelweis, come gli *Alpenjaeger* austriaci, e i segni d grado sulle spalline e sul petto. Ma i piú si vestivano al meglio, come volevano e potevano. E in quel modo d'essere di non essere equipaggiati si poteva leggere tutta la crona degli ultimi anni. Giacche a vento ritagliate nei teli mim tici, giubbe ricavate dalle coperte da campo, stivali de *Wehrmacht* o della guerra d'Austria, scarpe da sci, vecc scarponi chiodati di montanari e berretti alpini, bustine de fanteria, colbacchi alla russa, cappellucci alla tirolese, so breri da film d'avventure. E simboli e segni d'ogni sorta, d fazzoletti rossi, verdi, azzurri, ora infilati nelle spalline legati sul petto, ora avvolti intorno al collo; alle stelle ros tricolori, alle falci-e-martello, ai nomi e ai motti ricam sui berretti. Ognuno portava con sé quante piú armi pote Le bombe a mano italiane, rosse e nere, penzolavano da cinture come salsicce; quelle tedesche, dall'aspetto inoffe sivo di manubri di legno, si infilavano nei cinturoni o sf cavano dai sacchi).

Al comando, una dattilografa bruna, spavalda, a pie scalzi, la sigaretta in bocca, scriveva in mezzo a un mare stampati, moduli, cartelli. Non si sentiva parlare che di visioni, di brigate, di settori e sottosettori. Capivo d'esser fatto una idea assai precisa della organizzazione partigian ma solo piú tardi dovevo intendere che si trattava piú apparenza che di realtà. Ogni cosa mi colmava di stupo

ottimistico: che il trenino da Malesco a Domodossola fosse quasi in orario; che si pagasse regolarmente il biglietto; o il fumo delle *Nazionali*, che risentivo dopo tanto tempo; o le signore di città, sfollate lassú, che discorrevano tranquillamente di bambini, di maglie di lana, di provviste per l'invernata.

VII

Il comando di Domodossola era in uno di quei palazzi tanto frequenti nelle nostre provincie, tutto androni bui e cortili. Il tricolore s'affacciava a un terrazzo. Da una *millecento* tutta infangata vidi uscire un uomo con la testa avvolta di bende, che si appoggiava ad un compagno. Arrivavano e ripartivano auto e motociclette.

Dopo molto girare e chiedere, giunsi a una anticamera, illuminata da una lampadina altissima, pendente da un soffitto che pareva quello del refettorio di un convento. C'erano due o tre ufficiali in divisa dell'esercito, una carta militare era sul tavolo. Fuori, la pioggia portava la sera. Gente andava e veniva, qualcuno socchiudeva una porta, e si capiva che quella porta doveva dare in una sala piú grande. Mostrai i miei documenti. Mi dissero di aspettare. Intanto, dalla sala vicina veniva un vocío sempre piú forte, qualcuno urlava e batteva i pugni sul tavolo; era proprio una disputa. Poi udii voci avvicinarsi alla porta, colleriche. La porta si aprí e ne uscí in fretta un gruppo di ufficiali, discutendo accalorati; e scesero rumorosamente le scale. Il telefono chiamava e chiamava senza requie. « Insomma, è inutile insistere. Senti un po'... », rispondeva uno dei due ufficiali. Una voce gridava acuta dentro il microfono. Quello premeva una mano sulla cornetta e si rivolgeva all'altro. « Vuole della dinamite per il ponte di Ornavasso. Ma come facciamo? ». E poi: « Un momento », e passava all'altro il ricevitore. « Il plastico, sí, il plastico. Va bene, cerchiamo di mandare una macchina ».

Uscii che era già buio.

VIII

Al *Terminus* i camerieri servivano con molta dignità una specie di brodo e una polpetta con due patate lesse. Arrivavano i partigiani dalla linea, posavano, nere e rosse, le bombe a mano sulle tovaglie, e i mitra contro il muro o su di una sedia. Nella *hall*, c'erano dei borghesi, che giocavano a ramino tutto il giorno, commercianti bloccati dall'occupazione partigiana, spie, signore sfollate; e si giocavano le ultime sigarette. In fondo alla seconda sala sedevano i membri della Giunta di Governo. Magro, un berretto da ciclista in capo e due stivaletti da turista inglese, vedo uscire Terracini da una stanza del Comando Militare e parlare poche parole con una voce aspra e secca. È lui, mi dicono, che redige i bollettini, in stile lapidario. Dovunque, una folla eterogenea, giornalisti, avventurieri, stranieri. In ogni angolo della città, una attività incredibile. Qui è riunito un gruppo di donne che discutono sul modo migliore di organizzare comizi di propaganda nei paesi della valle; in un altro locale una folla di ragazzi e ragazze deliberano sulle possibilità di raccolta di indumenti e viveri per l'inverno; nelle piccole tipografie della cittadina, che forse fino allora avevano composto carte di visita e manifesti per feste da ballo e cinema, si stampano proclami, ordinanze, bollettini, giornali politici; qui si trasforma in sede di partito il negozio d'un fascista scappato; là si aspettano o si commentano le notizie dalla linea, che recano auto infangate piombando a grande velocità in mezzo alla folla col loro carico di partigiani armati appesi alle portiere. Dappertutto, una eccitazione, una partecipazione incredibile, le donne fiutando una libertà violenta e precaria, gli uomini godendo l'aria della retrovia; il *tu* militaresco, nelle conversazioni; le dichiarazioni politiche aperte e rapide; gli animi sospesi ad eventi incerti e perciò facili allo sbaraglio. Vorrei ricordare visi, atti, di quei giorni: la bella, alta figura di una donna che, il giorno dopo il mio arrivo, entrò a far parte della giunta di governo; un giovane bruno, allegro, svelto, che si chiamava Livio e che fu ucciso a Milano, mi

disse, al momento della liberazione; la cameriera dell'albergo Genova, che si mangiava con gli occhi quei ragazzi violenti e indemoniati che invadevano il quieto albergo provinciale e ne portava poi, sotto le pupille sfrontate, le occhiaie viola; i contadini che venivano a protestare per le requisizioni, le mogli dei fascisti che imploravano la liberazione dei loro mariti dal campo dove erano stati concentrati... La sera, era possibile vedere folla attruppata davanti ad un cinema per sentir parlare un membro della giunta, Mario Bandini, (nome rinascimentale sotto il quale mi fu facile riconoscere quello di un nostro critico letterario): e costui discorreva di Voltaire, di Diderot, dell'*Enciclopedia*, dinnanzi ad un pubblico attentissimo, di gente eterogenea, che parevano avere in comune solo quella curiosità appassionata e l'aria denutrita. Pensavo a dove eravamo, alla condizione del mondo, alla nostra; a quella gente, tanto eguale agli italiani che avevo lasciati quattordici mesi prima e che avevo tanto odiati, eppure già tanto diversa, attenta a parole ragionevoli. A tarda notte, nella stanza di uno degli alberghi requisiti, non riuscivo a prender sonno, per l'emozione di quel che avevo visto durante il giorno; e anche un po' per la fame.

IX

Dietro quella animazione momentanea, le strade di Domodossola erano tutt'altro che allegre. Il luogo, se non è sinistro come Briga, è tuttavia assai tetro. La guerra stringeva i vicoli di miseria e di freddo. I negozi erano deserti, le osterie, quando non le invadevano i partigiani, silenziose. Un giorno mi capitò di fermarmi dinnanzi alla vetrina di una cartoleria modesta, di quelle che fra i portapenna colorati e i fogli dei soldatini di carta hanno qualche libro, romanzi d'avventure o d'amore, che vi assumono la medesima assurda parte di quei libri che spuntano dietro ad una grata di ferro, nelle mostre chiuse d'una edicola ferroviaria, in una stazione sperduta dove si sia dovuti scendere, di notte, per qualche

imprevisto del viaggio. E in quella vetrina, chissà come ma
c'era una traduzione della *Ifigenia* goethiana. Comprai il l
bretto; non è possibile immaginare piú feroce e ironico con
trasto di quello, fra la virtuosa Grecia dei versi di Goeth
e le strade di quella valle dove venivano avanti, per conch
dere un episodio della loro guerra, i soldati della Terza Ge
mania. E l'autore della traduzione m'avvenne di scorgerl
qualche giorno piú tardi, calato anche lui dalla Svizzera,
tavoli del *Terminus*; era anche lui un critico letterario. (Que
la disciplina umanistica era poi rappresentata ufficialment
al tavolo della Giunta di governo, dal volto aguzzo di Gia
franco Contini). *Ifigenia* mi accompagnò, nel sacco, fino al
fine di quei giorni; la lasciai in una casupola dell'alta V
Dèvero, una di quelle dove dormono i pastori durante l'
state; sul focolare, accanto a qualche tazza di metallo br
nito e a una mezzina di rame.

X

Il pomeriggio del giorno 11 corse voce che i fascisti ave
sero rotta la linea verso la Val Vigezzo; che erano a San
Maria Maggiore, a Malesco, a mezz'ora da Domodossola. L
Giunta, per non spaventare la popolazione, non dette nessu
comunicato; la gente si attruppava davanti all'albergo *Term
nus* e al Palazzo di Città. Furono ore strane, parole sussu
rate, di paure ingozzate, di incertezze.

Ero uscito da Palazzo Ceretti, dov'era un Ufficio Stamp
con un articolo per l'*Avanti!*, che avrebbe dovuto essere stam
pato il giorno seguente. Arrivo davanti al *Terminus* e ved
Fernando S. che allaccia le cinghie del suo sacco.

« Ecco l'articolo ».

« Non serve piú », mi dice.

Non capisco. Ai tavolini, sul marciapiede, le solite figur
due o tre signore, due partigiani, una olandese alta e tener
luminosa in un *golf* d'angora celeste (è qui da qualche gio
no, non si sa bene chi sia, tutti la guardano come una app

izione). Dall'altra parte della via il solito gruppo di civili che guardano verso le finestre. Mi vengono incontro due ufficiali che conosco, del Comando Unificato.

« Novità? », chiedo a bassa voce.

I due si guardano in viso.

« Non sa nulla. Non gli han detto nulla. Che vigliacchi. Ora bisogna pensare a trovar un posto anche per lui, e presto ».

A quelle parole ho avuto un brivido giú per la schiena; m'è parso che dovesse essere questione di minuti, e poi sarebbero arrivate le motociclette tedesche, fra il crepitare dei mitra.

Mentre i due mi spiegano che non c'è piú nulla da fare, che la linea è spezzata, che al piú tardi stanotte i fascisti saran qui — un latrato, o un urlo. Un'auto ha schiacciato un cane, davanti all'albergo. Mentre ascolto, alle mie spalle, le conversazioni nervose delle donne e dei borghesi che fissano appuntamenti o chiedono l'orario dei treni, una carta topografica, una sigaretta, vedo gente che si raduna in mezzo alla strada, intorno all'auto, biciclette che si fermano. Il cane, da sotto la vettura, rantola. Sento qualcuno che dice:

« Ma sparategli! ».

Un uomo arma il revolver e si china. Lo sparo. Altri si affacciano alla porta dell'albergo. Poi vedo un altro uomo farsi largo tra la gente, afferrare il grosso cane nero per le gambe di dietro e sbatterlo forte, due, tre volte, sul marciapiede. Qualcuno ha un gesto di orrore. La folla si disperde.

Incontro Giovanna, Silvestri, Mario B. e sua moglie. Vedo dita che tremano cercando dei nomi sulle carte, gole che si strozzano, voci che farfugliano. Cerco di comporre i miei gesti, la mia faccia.

Torno all'*Albergo Genova* a prender le mie poche cose; fra queste (prezioso), un chilo di pane. Gran movimento su e giú per le scale. Apro la porta della stanza e sul mio letto c'è uno sconosciuto che abbraccia calorosamente una ragazza. Mi guardano esterrefatti. Mi scuso, entro, prendo il mio sac-

co; e, uscendo, faccio vedere che la porta si può chiude con un paletto, dal di dentro.

Centinaia e centinaia di persone stivano il treno, che v so le sette dovrebbe partire per Briga. Vien buio; il tre non si muove. Facce d'uomini preoccupati che fissano il bu fuori dei finestrini, la nebbia del Toce. Qualche donna c piange. Quando siamo entrati, tutti vociavano, parlavano citati; ma poco a poco s'è fatto silenzio. Tutti pensano c se il treno non parte, vuol dire che non vogliono lascian partire. Chi? I partigiani. Ne sentiamo, nel buio, i passi le voci. Altri stanno percorrendo i vagoni e chiedono i cumenti. I miei amici siedono di fronte a me e sorridono loro. C'è la moglie del professor B., c'è Fernando S., il dott P., la Flavia, che seguita a ridere con la sua faccia gras tranquilla; e raccontava dei giorni che aveva passati a S Vittore di Milano. (Il giorno innanzi, ascoltando una conv sazione fra lei e un'altra ragazza avevo capito quanta pa della vita di quel tempo mi sarebbe sconosciuta e inacces bile per sempre. Parlavano una lingua incomprensibile, sentimenti e di idee incommensurabili a quelli che avrei l attribuito naturalmente. Ebbi la medesima impressione, ud do narrare, dalle donne contadine di Villadossola, di Orva le storie di quegli inverni. Ma so, purtroppo, che anche mo di coloro che furono dentro agli avvenimenti stentano o a ricordarsene, a crederli veri. Vi fu un momento, in q mesi, in cui parve che dal profondo si scuotesse qualco lasciando intravedere un volto della gente dei nostri pa fino allora sconosciuto; e d'improvviso motivi ed espressio gesti e sofferenze di quella gente si situarono ad una misu tale, ad un livello che avevamo creduto negato loro da bassezza dei tempi: quello che si suol dire della storia, c della azione consapevole. E ancora oggi non sarebbe cosí o nata la speranza se non ci tornasse, di tanto in tanto, la m moria di quel volto).

Poi sentiamo dei colpi di fucile; e grida: « Finché ci sc armi sul treno, non si parte! ». I partigiani passano e rip sano di vagone in vagone, eccitati, irati. « Voi ve ne and

e ci lasciate qui a morire ». La gente tace. S., che ha una minuscola rivoltella a tamburo, la fa scivolare nel mio sacco. Dal vagone vicino sentiamo gridare: « Il dottor P.! Il dottor P. deve scendere! ». P. è seduto di fronte a noi; ha un posto di responsabilità e non dovrebbe partire. Sa che lo sappiamo; non si muove, ma ci guarda in viso ad uno ad uno. Noi, zitti. « Il dottor P. deve scendere ». « Questa è la sera che fuciliamo qualcuno ». Entrano nel nostro vagone. « Avete visto il dottor P.? ». Nessuno risponde. P. guarda fuori del finestrino. Mi viene in mente d'aver sentito dire che i fascisti, durante l'estate, gli hanno fucilato un figlio.

Finalmente il treno parte, scendiamo alla stazione di Iselle, con una trentina di altre persone. Le altre proseguiranno per Briga e si faranno internare in Svizzera. Il capostazione di Iselle, un vecchio cerimonioso, si affanna intorno alle donne, sfinite, infreddolite, ai bambini spaventati e li avvia su di una strada buia, dove di tanto in tanto si accendono le lampadine tascabili degli uomini dei posti di blocco. « Ma proseguite, venite con noi fino a Briga », ci dice P. « È inutile rimanere, ormai ». Lo salutiamo invece; e il treno infila la galleria del Sempione. Rimane intorno a noi la notte nerissima e fredda.

Passiamo la notte su dei materassi stesi per terra, nella casa di un ferroviere. Al mattino, la Flavia telefona a Domodossola. Pare sia stato un falso allarme, i fascisti non avanzano ancora. Torniamo, io e lei, col treno.

Il treno è vuoto, non ci sono che quattro contadine. Ma una di quelle pare travestita, è una giovane donna pallida e bella, dall'aria orientale, da zingara. Le altre discorrono fra di loro, in dialetto. Essa, come insofferente di quei discorsi e di quel costume, guarda dai vetri, curvando un sottile collo bruno, il paesaggio tetro di rocce nere e gialle, di picchi ineguali e di pietraie.

XI

I fascisti arrivarono solo quattro giorni piú tardi. Il p meriggio dell'ultimo giorno andai sulla linea del fronte, ver la stretta della valle. Ai lati della strada, auto abbandonat uno sbarramento di cemento armato sbreccato dai colpi mortaio; case desolate, visi magri e disperati di contadin una ragazza scalza che guardava sul prato bagnato il pasco di due vacche, riparandosi dalla pioggia con un ombrello n ro, stretta alla vita da un cinturone con una rivoltella nel fondina; reparti immobili lungo la strada, fra mitragliatri mute per mancanza di munizioni; pioggia e nebbia lungo boschi. I partigiani non mangiavano da tre giorni. Nelle p role degli ufficiali c'era una furia, una rabbia compress « Andatevene da Domo, e presto! ».

In città si diceva — e non era vero — che tutto fos pronto, in Val Formazza, per la resistenza invernale. Cerc inutilmente un mezzo per lasciare Domo. Ero con Mario e lo pregai di firmarmi una carta di riconoscimento. A P lazzo Ceretti le sale erano vuote, illuminate tutte, aperte porte. Sui tavoli, stampati, carte, macchine da scrivere. Er vamo soli, potevamo già immaginarci come, dopo qualche or i fascisti avrebbero vedute quelle sale. Per la strada, era u fragore continuo di auto, di camion, di motociclette; com una colonna interminabile che attraversasse la città.

Verso le otto di sera trovai anche un fucile. Me lo det uno della *Matteotti*, sudato di febbre, che tossiva e piange e voleva andarsene in Svizzera. Era un moschetto '91, co la baionetta spezzata. Mi dette anche cinque o sei caricato Allora mi presentai al comandante della *Matteotti* e gli dis che avrei voluto restare con loro. Erano arrivati allora in a bergo, avevano invaso le stanze e le sale, mangiavano in fret per ripartire subito. Mi fu dato l'ordine di far la guard alle armi e alle auto del reparto, che si trovavano nel gara dell'albergo. Il garage era mezzo buio, ma potei vedere ch si trattava di molti fucili di tipi diversi e di qualche mitr gliatrice. C'era anche una mitragliera da 20 mm. ed una *Sair*

tienne senza munizioni. Pareva che ad ogni arma mancasse ualche pezzo; e qua e là giacevano parti di otturatori o anne o nastri di cartucce o bossoli vuoti. Pensavo che se ossero venuti ci avrebbero presi tutti e fucilati al lume dei ari contro il muro del garage. Pensavo che sarebbe stato giu-to, che queste cose avvengono cosí, una scarica di mitra con-ro un muro illuminato dai fari, in un odore di paglia ba-nata e di pioggia.

Era una ritirata disastrosa e disorganizzata — come tutte e ritirate, credo — e, come mi fu dato di vedere, non senza olpa da parte dei responsabili. Già sentivo gli ufficiali parti-iani accusarsi reciprocamente. Ma il comando unificato non ra stato raggiunto forse solo pochi giorni prima? Era chiaro omunque che i reparti di partigiani autentici, decisi e duri, he avevano resistito ai rastrellamenti dell'estate e poi aveva-10 occupata la città, s'erano ormai appesantiti di troppa gen-e inutile. Mi resi conto che anch'io appartenevo a quella gen-e inutile.

In quella notte andammo alle prigioni e portammo con ıoi alcuni prigionieri fascisti. Sotto una lampadina debolissi-na (un filamento rosso nel buio) Terracini prendeva appunto lei nomi. Un partigiano che mi accompagnava, detto Robe-pierre, lo scambiò per un prigioniero: « Via, presto, fuori! ». Sono stato in prigione, sí, ma non qui », rispose Terracini enza levar l'occhio dal suo libretto. A me toccò un uomo ulla trentina, un toscano, grande e grosso; tremava dalla pau-a d'esser fucilato; diceva che non aveva fatto nulla, che era ntrato nel fascio repubblichino per conservare l'impiego. Quando fummo sul camion mi offrí qualche patata lessa, che eneva in un piccolo sacchetto di pezza; ma la dovetti rifiu-are, sebbene avessi una gran fame. Badava ad assicurarmi he non avrebbe affatto cercato di scappare. Chissà come sarà inito. Forse era davvero un buon uomo. O forse era di quelli he i partigiani portarono in Svizzera e che poi tutti insieme hiesero alle autorità federali di tornare in Italia prima della vanzata alleata e ripartirono cantando quei loro inni. I par-igiani si morsero le mani, allora, di non averli ammazzati

tutti; e si ricordavano l'un l'altro i quarantatré di Fon
Tose, che furono ritrovati straziati e quelli di Gravellona
quelli di Mergozzo e tutti gli altri. Andammo anche all'osp
dale dove erano piantonati alcuni signori di Domodosso
gente ricca, funzionari fascisti; naturalmente se n'erano a
dati, le monache, con le loro faccie ipocrite e grinzose, n
sapevano nulla.

Le strade erano ingorgate di gente che fuggiva e di v
ture. Molte volte dovemmo interrompere la nostra corsa n
turna. I fari illuminavano bruscamente angoli di case, roc
candide cascate che ci bagnavano di pulviscolo, abeti. Via
giavamo in piedi, in una pressura di ginocchia, stinchi, sch
ne, fucili, mézzi di pioggia, stanchi ed insonnoliti. Ricor
ponti su torrenti gonfi, profondi e paurosi, infilati di misur
una località sperduta dove ci siamo fermati; prati vischi
illuminati dalle lampadine tascabili; la porta di una mal
sconficcata dalle baionette e aperta a spallate. Poi, nella p
glia umida della notte, un partigiano sconosciuto che r
conta dei suoi anni di Spagna e di confino. Il fascista, accan
a me, che ascolta la conversazione. Poi si dorme, il fasci
ed io, uno contro l'altro, sotto un'unica coperta.

XII

La mattina dopo potei rendermi conto della nostra c
dizione. Eravamo finiti nella parte piú alta di una picc
valle. La chiudevano alte pareti di roccia. Piú in basso,
pendii, qualche malga e qualche casupola vuota d'abitan
intorno ad una osteria, alloggio del comando. Dove la roc
cadeva a piombo sulla valle, c'era una centrale elettrica, c
pareva deserta e la stazione d'una teleferica, che supera
l'alto sperone di roccia. Dietro di quello comparivano ve
di monti piú alti, già bianchi di neve.

La giornata era chiara; tutto il paesaggio aveva una
solata solennità com'è della montagna all'avvicinarsi dell'
verno. Era forse uno degli ultimi bei giorni di ottobre.

ombra si gelava. E dovunque era il senso di un grande ab-
andono e di una stanchezza mortale. Ancora qualche gior-
o e la neve sarebbe caduta.

I partigiani uscivano dalle malghe, si lavavano alle fon-
ne, appoggiando il mitra sulle pietre degli abbeveratoi. Al-
i scendevano all'osteria. Per tutta la mattina rimanemmo
arsi qua e là sui prati. Qualcuno dormiva al sole, accanto
l proprio fucile.

Ci dettero un po' di brodo caldo e un pezzo di pane.
Ientre distribuivano da mangiare, tutti urlavano come be-
ie. Erano affamati e disperati; sapevano che non c'era via
'uscita. O la fuga verso i monti piú alti, ai valichi della ne-
e; o il combattimento senza speranza contro i fascisti che
resto o tardi sarebbero venuti su per la strada della valle.

Al comando, nessuno sapeva nulla. Eravamo tagliati fuo-
i dal resto delle formazioni partigiane, dal governo e dalla
opolazione che aveva abbandonato Domodossola. Chissà per-
hé eravamo finiti su per quella valle. Mi chiedevo come fosse
ossibile rimanere a quel modo, senza prendere la minima
recauzione, senza posti di blocco sulla strada, senza piazza-
e le armi, senza collegamenti, alla mercé di qualsiasi sor-
resa. Vedevo gli ufficiali scendere in strada o confabulare
ll'osteria, infagottati nelle loro giacche a vento. Una fine-
tra si aprí e vidi la moglie d'uno di loro, una bella donna
on gli occhi cattivi, dritta in un maglione bianco, guardare
 valle.

Venne la sera, a quell'ora i fascisti dovevano aver già rag-
iunta Domodossola, forse avevano già superato lo sbocco
ella nostra valle. Un giorno, quando avessimo finiti i pochi
acchi di patate, ci saremmo distesi fra le pietre, appoggiati
lla canna del moschetto, ad aspettare che venissero.

Pensavo che la guerra non era finita quell'estate, con lo
barco; che avrebbe durato un altro inverno; che gli Alleati
vevano ingannato i partigiani, spingendoli all'insurrezione
 poi non rifornendoli; che per noi, insomma, era finita. Un
pisodio minimo nel gran cerchio della guerra. Ma questa
olta non ero spettatore. C'era qualche ironia nel fatto che

solo poche sere innanzi fossi stato seduto in una poltrona de
lo *Schauspielhaus* di Zurigo ascoltando Shakespeare, fra a
stere dame in abito da sera, commentando, negli interval
le ultime notizie della *Zuercher Zeitung*, e ora dovessi fa
entro di me un breve penoso bilancio di sentimenti, una lu
ga rassegna di volti e di immagini care, aspettando che
sciogliesse nel modo piú doloroso quel nodo di avvenimen
e di sentimenti che mi avevano condotto fin lí. Forse per
prima volta mi rendevo conto che sarei stato ucciso. E no
volevo morire. Avrebbe potuto essere, ecco, in quell'aria chi
ra e tranquilla, sol che una autoblinda di tedeschi fosse co
parsa dietro i pini. Non c'era nulla di tragico: un centina
di giovanotti sporchi, stanchi e spaventati, in una valle it
liana, che aspettavano la fine di un episodio di rastrellame
to. L'esaltazione segreta che mi aveva posseduto nei gior
precedenti, a Domodossola, lasciava il posto ad una dispe
zione; ma tranquilla. Tutto era perduto; ma ormai da mo
anni. Tutti gli anni passati, nell'ignoranza; e quelli della gu
ra, nessuno avrebbe potuto ridarmeli. Se l'avessi scampa
troppo tardi per ricominciare. Pensavo alle città bombarda
a Firenze colpita, alla mia famiglia probabilmente disper
Le mie vicende personali, facevano una sola storia con que
di tutti e tutto finiva in quella valle senza uscita. Chi avre
be saputo di noi? Sarebbe venuta la neve, fino a primave
E mi venne un verso alla mente, che mi ripetevo, cade
zandolo come un ammonimento: *E il tuo fucile sopra l'er*
del pascolo... Né riuscii a dimenticarmelo finché, qualche m
se piú tardi, non scrissi una breve poesia; che comincia, a
punto, con quelle parole. E ora basta che me le ripeta perc
riveda i pendii verdi, le rocce nere, le nebbie che scorro
contro le vette nevose, quella crudele e deserta natura; e s
l'erba quei giovani distesi, addormentati, che già pareva
uccisi, fra i nastri delle mitraglie e le armi abbandonate

XIII

Piú tardi, intorno a un fuoco, in una di quelle casupole bbandonate, sedetti ad ascoltare la conversazione degli uoiini della mia squadra. Antonio, Boris, Lavagna, Tito Livio, Jgo... Qualche studente, due operai, un commerciante. Era - ad ascoltarli — il medesimo stupore che avevo provato arivando a Domodossola: non avevo mai udito degli italiani arlare cosí. Non che avessero le idee appena chiare, no; ma 'era qualcosa di indicibile e di straordinario, un coraggio di sprimersi, di sostenere una opinione, firmato dalla loro preenza lí. Eppure, alla domanda: « Perché siete qui? », solo 'ex confinato e combattente repubblicano di Spagna risponleva con qualche motivo politico, proponendo qualcosa che arebbe venuta dopo la sconfitta della Germania. Gli altri si ifiutavano di interpretare politicamente la situazione; era acile intravedere, ascoltandoli, il destino degli antifascisti migrati, avvezzi a discorrere in termini di pura politica. I andi fascisti li avevano fatti disertori e le minacce di morte, artigiani. « Non voglio essere deportato in Germania », dieva uno. « I fascisti hanno ammazzato mio fratello », ha letto un altro. E un terzo: « Il Re ha dichiarato guerra ai edeschi ». La discussione s'è un po' riscaldata quando uno lei presenti ha affermato che, naturalmente, il fascismo, come dea, aveva del buono. Non capivo piú nulla: e quei giovaiotti erano in montagna da mesi? Parlai loro della resistenza rancese, di quella jugoslava, di quella degli altri paesi di Europa. Non ne sapevano quasi nulla. Rimasero pensierosi llle mie parole; ma non capivano molto bene quel che voevo dire.

Un ex ufficiale degli alpini mi raccontò che due giorni rima, presso Ornavasso, ritirandosi, s'era trovato sperduto iella nebbia, insieme a qualche altro compagno. Improvvisanente aveva scorto delle ombre, aveva gridato il chi va là. Jna voce robusta e vicinissima aveva risposto: « Battaglioi M! », seguita da una scarica. Un compagno era caduto, lui 'era salvato gettandosi in un fossato profondo. « Ma l'impres-

sione piú forte è stata » mi diceva, « quella voce italiana, l sicurezza di quella voce ».

XIV

La mattina dopo, arrivarono notizie. Occupata Domo, fascisti avanzavano, ma con molta prudenza; e i partigiani si ritiravano. Baceno, il borgo che serrava la valle principale all'imbocco della Val Dèvero, era ancora occupato dai nostri ma già colonne di automezzi partigiani avevano risalita l Val Formazza; e di lí si poteva passare in Svizzera per i Colle San Giacomo.

Il comandante uscí sulla via e fece chiamar l'adunata I partigiani si riunirono su di un gran prato in pendío. C n'era circa un centinaio. Piú lontano, vicino a due o tre ca mion, un altro gruppo. « Che si fa? » « Si va via, si va in Svizzera », diceva qualcuno. « Come si può pensare di resi stere? ». « Alla prima neve, si muore tutti ». « Fra tre giorn non c'è piú nulla da mangiare ». Ci si accorgeva di avere un fame cupa, una voglia di fumare rabbiosa che faceva saliv ai denti. Ma qualcuno diceva: « Non ci vado in Svizzera non ci vado; voglio morir qui, piuttosto ». Altri molti parla vano di tradimento, il governo aveva tradito, gli inglesi ave vano tradito. Sentivo che si avvicinava per me il moment d'una nuova e difficile decisione.

Il comandante disse poche parole. Aveva la faccia segna ta dalle fatiche, una bella faccia assonnata. Disse che la situa zione era difficile, che c'erano viveri per poco tempo, che bi sognava pensare di passare l'inverno; e chi non era pratic della montagna, resistente e allenato, doveva andarsene; de cidersi, perché un camion stava per partire per il Colle San Giacomo. Gli svizzeri non facevano difficoltà ad accogliere partigiani disarmati.

Sapevo che non avrei resistito alla vita di montagna, spe cie d'inverno; eppure non avevo il coraggio di dire: « Non posso, me ne vado, ecco, alla prima difficoltà seria ». D'altron de, non mi facevo illusioni: restare, se si voleva restare, vol

va dire quella semplice cosa che non si può seriamente pensare: cioè, morire. Non ero capace di rispondermi da solo.

Mi avvicinai al comandante che stava discorrendo con altri partigiani. « E tu che cosa fai, allora? », mi disse. Ricordo che indossava una giacca a vento color rosso magenta, un po' sbiadita; mi era simpatico, aveva l'aria del capo popolare, audace e umano, come me l'ero sempre immaginato; e in quel momento mi sarebbe piaciuto esser stimato da lui, anche perché sembrava nervoso e preoccupato. « Non so » risposi, « non so decidermi. Sono poco allenato alla montagna, ma d'altronde... ». « O insomma, non si sa mai quello che sei » gridò il comandante, « ora coniglio ora leone... ». La frase poteva parere priva di senso, perché il comandante mi conosceva da quarantott'ore e mi aveva visto sí e no tre o quattro volte; e certo l'aveva pronunciata nella sua irritazione. Comunque quella frase mi ferí, probabilmente perché toccava sul vero; e quindi mi parve un buon argomento per pensare che, con una simile opinione del comandante sul mio conto, restare avrebbe significato, oltre tutto, una serie di rapporti sgradevoli. Perciò risposi subito, su un tono fra addolorato e sdegnato, che avrei preferito andarmene. « Meglio così » disse allora il comandante; e, senza piú badare a me, mi volse le spalle. Mi considerava un vigliacco. Avrei voluto fargli comprendere come fosse ingiusto. Sol che m'avesse detto: « Ma va', resta con noi, ci difenderemo e ce la caveremo; e magari, se deve andar male, andrà male per tutti... », credo che sarei rimasto.

Intanto sul prato pieno di sole quelli che avevano deciso di partire — ed erano circa la metà dei presenti — formavano gruppo. Gli altri, a distanza, li guardavano e li schernivano. Alcuni partigiani provvedevano, con modi spicci, a sequestrare armi e capi di vestiario. « Di questo », dicevano, « non avrai bisogno in Svizzera ». « Te le renderà la Croce Rossa », « E noi, vigliacchi, noi che si resta qui, noi dobbiamo esser vestiti ». Da una parte si ammucchiavano fucili, caricatori, bombe a mano; dall'altra scarpe, giacche a vento, guanti. I partenti venivano frugati uno dopo l'altro. Anch'io

dovetti passare e gettare il mio fucile nel mucchio. Poi co minciarono a vuotare i sacchi. Tutti cercavano di difender qualcosa, una maglia, una scatoletta di carne, un berrett Ma quelli erano spietati: « Via quelle scarpe!, « Lèvati que maglione! », « Fuori i guanti! ». C'era chi implorava, chi raccomandava per quelle poche cose che spesso erano le sol che avevano potuto salvare da fortunose vicende. « Ringra ziate Iddio che non vi si ammazza, traditori vigliacchi ». Ma mano che il tempo passava e si avvicinava l'ora della partenz del camion cresceva la rabbia di quelli che avevano scelt di rimanere contro i partenti. Mi furono tolte molte cos Ma alcuni vidi restare scalzi sul prato e so che a quel mod hanno dovuto marciare per lunghe ore nella neve.

Arrivò il camion e fummo stivati dentro. Come un vin che dà alla testa, sempre piú mi invadeva la vergogna. Ec dunque: tornava, dopo qualche giorno di ridicola avventur l'eroico partigiano, dentro un camion, senza neppure tent di combattere. Guardai in faccia gli altri e in tutti mi parv leggere una volontà ottusa di non pensare, di resistere al vergogna per tutto il tempo necessario ad essere in salvo. Ne suno parlava.

Gli altri ci guardavano. Il motore si mise in moto.

« Vigliacchi! »

« Ladri! »

« Ammazzateli! »

Ormai tutti gridavano contro di noi. Qualcuno ci mina ciava con le armi. Il camion partí.

« Vigliacchi! »

Un colpo di fucile sibilò alto sul camion e rimbombò p tutta la valle.

Dopo un quarto d'ora eravamo a Baceno. Il camion, pr ma di infilare la provinciale, fece una sosta. I fascisti, ci dis la gente, non dovevano essere lontani, ma non avevano anco tirato sul paese.

Intanto avevo consumata tutta la mia vergogna. Non er possibile rimanere sul camion. Presi la roba che mi rimane e scesi senza salutare nessuno.

XV

Di quanto è avvenuto poi ho dei ricordi nitidi, quasi minuto per minuto. So d'aver avuto paura fino a sera. Paura e rimorsi. Restare, non m'era valso a nulla. Avrei dovuto restare; ma prima, lassú. Pure, la sera incontrai al Comando della divisione Valdossola, un giovane commissario politico comunista che parlava davanti a un bicchiere di vino, replicando a due o tre ufficiali monarchici (uno dei quali, un ripugnante colonnello d'aviazione, calvo, dall'aria malvissuta, lo incontrai tre giorni piú tardi, mentre i ragazzi partigiani rischiavano le ultime speranze di salvezza, che si stava scaldando ad un caminetto e facendo la corte, con la sua faccia ebete, ad una signora). Quel giovanotto diceva tranquille parole di un imperturbabile misticismo. Da una stanza accanto venivano dei cori violenti e rauchi; erano una ventina di partigiani che bevevano e cantavano alla memoria del loro capitano, morto il giorno innanzi. Fra il fumo e le grida, una di quelle bocche disperate ne lanciava il nome; e piú mani giravano versando il vino dai fiaschi. Il comunista parlava senza enfasi, diceva che gli sarebbe certo dispiaciuto morire, ma che il mondo certo non aveva fine con lui; diceva di Lenin che era un grande nome nel quale si ritrovavano gli sforzi e l'intelligenza rivoluzionaria di mille compagni e collaboratori.

Uscimmo camminando sotto le stelle. La notte era tranquilla. Dal chiuso delle osterie venivano ancora i cori dei partigiani. Parlammo di pittura, di libri. Parlammo del *dopo*, come se fosse sicuro. Capii tutt'a un tratto che, se anche non ci fossi arrivato, quel che avevo visto bastava per chiudere una esistenza senza bestemmiare. Mentre ascoltavo e parlavo, ricominciai a credere che anche un uomo come me, con tutte le sue fisime e con tutte le sue idee, e con la sua incertezza la vita informe e l'inettitudine a vedere il reale, ebbene, avesse diritto di stare in mezzo agli uomini di azione. Non dovevo considerarmi un essere inutile. Anche le mie parole potevano contare qualcosa.

Da quel momento non ho piú avuto paura.

XVI

E la mattina dopo, svegliandomi sulla paglia, nel chiost
di una chiesa, chiesi di unirmi ad un reparto che muove
incontro ai fascisti. Un auto mi portò all'inizio del paes
in una villa dove accampavano una cinquantina di part
giani improvvisati, contadini la maggior parte, con i loro v
stiti da contadini e i cappellucci neri sul capo, le fasce tric
lori al braccio e il fucile a tracolla. La villa doveva ess
stata una scuola, c'erano ancora i cartelloni didattici app
al muro. Sul tetto, tutto inzuppato di pioggia, un tricolo
La mattinata passò aspettando notizie. Ebbi l'ordine di st
lí e di non muovermi. Sulla strada, era un andirivieni
camion e di auto.

Verso le undici, un gran rombo riempí la vallata:
mine dei ponti. Ma non serví a nulla. Meno di due ore p
tardi, ripassavano i camion di partigiani che avevo ved
scendere al mattino. C'erano reparti di ragazzi — mi disse
— che non erano mai stati al fuoco e scappavano alle pri
fucilate. Mi dissero di aspettare, sarebbero venuti a ca
care il *materiale* depositato nella villa e a prelevare gli uo
ni con qualche camion. Intanto gli altri ufficiali, alla sp
ciolata e senza parere, se ne andarono. Era un pomerig
grigio e fermo. Nelle aule gli uomini s'erano buttati su
paglia a dormicchiare. Qualcuno guardava la strada. Il te
po passava. Certo s'erano dimenticati di noi. Feci raccogli
in una stanza tutto il *materiale*: qualche mortaio inutiliz
bile per mancanza di munizioni, sacchi di patate gelate, m
mitte da campo, materassi di crine. Come Dio volle un cami
arrivò, ma solo per caricare quelle tristi masserizie; e noi
incamminammo a piedi. Sentivamo alle nostre spalle il vu
della campagna smorta, la zona di silenzio dove stava
venendo avanti le pattuglie fasciste. C'era un ragazzo, la b
ca crudele, infagottato in una giacca militare; ci corse die
ridendo e continuò la strada con noi. Aveva slegata la ba
diera dell'asta che era sul tetto.

Qualcuno strappò la stoffa lungo le cuciture, e il ros

il verde diventarono coccarde, fazzoletti. Il ragazzo corse verso i primi della fila, fasciandosi nella parte bianca della bandiera e ridendo; lo stemma gli si stampava sulla schiena. Poi buttò via quello straccio. La strada era in salita e nessuno parlava. Arrivammo a Baceno, ingombra di gente che fuggiva.

XVII

Rifeci in senso inverso quella strada della Val Dèvero che avevo discesa la mattina precedente. Camminavamo nel crepuscolo e nella notte, incontrando qualche contadina che spingeva innanzi una capra, qualche ragazza, di quelle affanate e scalze che seguivano i partigiani e che avevo visto raschiar con le unghie i fondi delle marmitte. Rividi i luoghi dove avevo lasciato il comandante dalla bella faccia umana. Non c'era piú nessuno, eran tutti partiti. Altri, come noi dispersi, bevevano l'ultimo vino dell'osteria. Ero tranquillo, nella stanchezza e nella fame; dormii serenamente. Perché ero tornato lassú? Perché non avevo voluto fuggire con gli altri, per la via di tutti? Non lo so nemmeno ora; il mio pensiero era altrove, non sentivo nessuna infelicità.

Al mattino, qualcuno ci disse che la teleferica funzionava ancora. Si arrivava alla stazione della teleferica attraverso un sentiero sdrucciolevole di pioggia ed erba. Alcuni partigiani la caricavano; poi uno di loro, abbassando una leva, faceva partire la cabina verso uno sperone di roccia nera. Tutti la seguivano con gli occhi. Aspettavano che tornasse, sperando di potervi salire. Ci si guardava a vicenda, zitti: tutto era tanto assurdo. Il tempo pareva migliorato, il freddo era sul vento, le montagne di neve scintillavano contro il turchino. In quella luce acuminata, rivedo le cataste di vecchi copertoni d'auto viaggiare, insieme a casse di cottura, a sacchi di lenticchie, a damigiane vuote, verso il cielo; e poi sparire alla vista, nel sibilo della corda metallica. Poco prima che si chiudessero le porte della cabina per una partenza, volò

sul mucchio, luccicante nel suo involucro di cellophane, u camicia nuova, tutta appuntata con gli spilli. Chissà di do veniva. Quando riuscimmo ad entrare nella cabina; e la cab na si staccò da terra, sfiorò le vette dei pini, sorvolò un to rente schiumoso e poi, per un errore di manovra o un gu sto, si fermò per qualche minuto a mezz'aria, non potevam sapere che poche ore piú tardi un guasto del medesimo gene avrebbe fermato la funicolare carica di fuggiaschi; e i ted schi sopraggiunti in quel punto avrebbero aperto il fuo coi mitra — e furono le scariche che udimmo, dalla ne del valico — contro quel bersaglio appeso in aria, uccidend e spingendo i superstiti a gettarsi nel vuoto e insanguare prato e le rocce.

XVIII

E poche ore piú tardi ero in cammino su per pietre ghiaie, con qualche compagno occasionale. Da un cerch di rocce, oltre gli ultimi abeti, eravamo entrati in una capa na di minatori. Erano una ventina d'uomini, miseri italia invecchiati dalla fatica, che dormivano in posti-letto di leg e paglia e mangiavano in gamelle militari una minestra d' be. Pareva non sapessero nulla di quel che era successo p giú, a valle. Parlavano un dialetto strano e incomprensibi Mi offrirono una scodella di quella loro minestra. Mi gua davano con compassione, mentre mangiavo seduto su di ceppo.

Il sentiero si sperse, cominciammo ad affondare ne neve. Piú salivo, piú vedevo intorno aprirsi il cerchio de montagne bianche e viola. Di tanto in tanto il vento porta l'eco di colpi, di scariche. Il vento la percuoteva contro rocce lagrimose, contro gli strapiombi; e la disperdeva.

Solo per riconoscere il cammino si scambiavano, di tan in tanto, poche parole. Ma la neve copriva tutto, gli ulti raggi del sole toccavano le cime. Il gelo disseccava la go chiudeva la bocca, sigillava le guance. Camminavo a fati

sollevare il ginocchio era una meditata, lenta angoscia. I compagni, sfiniti anch'essi, mi lasciarono indietro. Avanzavo lungo le rive di un lago tutto di ghiaccio morto e torbo; e il vento soffiava ormai a tormenta, rompeva, ricomponeva nuvoli sotto i precipizi.

L'Italia era ormai dietro di me; e io ero solo, con una strana musica di quiete nella mente affaticata, tanto minuscole divenute le figure degli altri che scendevano di pendío in pendío, scancellati dai fumi della neve rósa dal vento lungo le creste di ghiaccio; mentre, volgendosi verso la valle dell'alto Rodano, ai lampi che incoronavano le nuvole lo sguardo scopriva figure nuove di montagne.

(1947/1952)

GIAN DOMENICO GIAGNI

LAMENTAZIONE

I

Di quale ansia tu stringi, o notte,
le mie ombre cadute come un velo
inatteso! Non mi deludi e fingi
il tenero silenzio; tu macini una colpa
che non hai, tu chiudi — oh, disteso
mio cuore! — senza inganno il giorno,
e porti con te assenzio e gloria,
la meraviglia dei tuoi pensieri attorno
alla limpida storia di noi, amanti
da sempre cui nessuna lagrima
discenderà altera dalle ciglia.

II

Ma pieghi il capo, hai i sogni chiusi,
stanotte, qui l'alito è un freno di stupore.
Chi veglia sa che si muore
una volta sola con l'anima turbata.
Chi dorme (e tu dormi) si consola
i segreti, non svela, ha il rimorso
di esser morta almeno in parte
a chi la tiene in cuore — ed io son quello
che ti conserva intatta, nutrice del mio sangue. —

(1950)

VIA LAGRANGE

Sulla strada ha gridato il cane
come una volta. Forse ti accarezza
la rada ombra sui cancelli
aperti da sempre e le favole
delle monache riverse alle preghiere
come santi. Nelle sere
di piena estate una sigaretta
può dare luce a questa via
appassita di glicini, dove la morte
pietisce e i bambini in fretta
si scambiano i cappelli
(Paolo, Ilva, Marjorie, Lucia).
Tu deludi questa mia stanca sorte
dietro i vetri segnati; la memoria
non si ferma, il tuo profumo
sconvolge ciò che resta
in questo imbuto che chiudi
dai binarî alla piazza.
Nei giorni di festa l'alba
è piú lieve qui del tuo respiro.

(1946)

ANGELO ROMANÒ

IL PURO CREATO

Ma per colline archetipe
il cantar novo e 'l pianger delli augelli; *
e Venere reclina, coi capelli
sciolti, e la cornucopia
doviziosa d'Aurora
l'elisia aria versavano. I sapori
del fieno, ridestati
sul ciglio d'acque morbide, per primi
furono luce e giorno.
Non vi è pioggia che spenga
queste infanzie del mondo.
Ricreata la ferma
sostanza, al loro esistere oggettivo
da pratora larvali alberi e scogli,
borghi e fiere, castelli, alti pinnacoli
ridiscesero. Forme
tornite, geometrico sistema
di dorati divieti. Urtava il sole
nell'erto stelo della meridiana,
s'irretiva tra gli aghi
dei larici la luce. Nel ragazzo

* Petrarca, CCXIX, 1.

nasceva lento il giorno con la pena
prematura dell'ombra che tende gli agguati.

LE SIRENE

Ma da verdi acque emersa, gemma e nube,
apparendo l'onirica
sembianza, faggi, alture, aurei pendagli
di vigna rutilarono... Sedute
tra i rami le dolcissime
nella dolce aria femmina una terra
di palme e botri e fonti
nell'attesa degli esuli evocando
popolavano il cuore. Sul purpureo
mare un ruotare di lente stagioni
impennavasi al canto e al caro specchio
delle pupille l'ora rosea, incolume
isola, albero intatto,
incantava gli erranti.
Mai scemerà il vigore
alle chiare chimere della gioia?
Sulle chiome di rame l'aria ardeva,
nel rosone del sole
sospinse il gorgo tenero d'autunno.
Parve nuovo tuffare a un tratto i remi
negli sguardi di fosca tinta oliva.

GINO BACCHETTI

IL MAGAZZINO

> Con le vostre ruote e dentiere, coi vostri cilin
> dri e manubri, voi di certo, o strumenti, vi fat
> beffe di me. Mi trovavo alla porta; dovevate es
> sermi chiavi.
>
> GOETHE, *Faust*, Parte prima.
> (trad. Manacorda)

I

Giunsi nel campo sperimentale denominato X5 un pomeriggio d giugno. Appena sceso dall'autocarro, mi accorsi che, malgrado l'altitu dine del luogo e la vicinanza del mare, non spirava un alito di vent L'aria immobile e il profondo silenzio mi fecero sperare di aver incon trato l'oasi di pace già inutilmente cercata.

Una speranza vana, come seppi piú tardi. Ma, sul momento, le cos che vidi girando gli occhi mi confermarono la prima impressione d pace. Credevo facilmente, allora, ai presentimenti che gli aspetti dell natura mi ispiravano: e le piante di quercia e d'olivo disseminate pe le ondulazioni del terreno, le loro ombre violacee dai contorni fermi simi, i tetti di lamiera delle baracche accesi dal sole mi parvero u invito alla calma interiore. Non c'era anima viva, intorno: soltant un grosso cane che se ne stava disteso nella polvere della strada e d tanto in tanto agitava mollemente la lunga coda dal pelo arruffato.

Quasi subito, però, mi avvidi che il silenzio non era cosí perfett come mi era sembrato un istante prima. Veniva da una direzione im precisata un rumore persistente, simile al rombo di un motore lontan ma piú sordo, come se salisse di sotto terra.

Indugiavo ancora nel punto ove l'autocarro mi aveva lasciato, quan do vidi un uomo che avanzava verso di me. Lo riconobbi per un uf ciale superiore dai fregi dorati del suo alto berretto che rilucevano

ole. Presa la posizione di attenti, lo salutai con tutta la rigidezza di ui ero capace e, appena mi fu vicino, mi presentai nel modo prescritto.

L'ufficiale mi rese il saluto e mi strinse la mano: una stretta breve, redda.

« Maggiore Pauli, Comandante del Reparto Servizi », disse. Era bas-o e magro. Mi puntò in faccia i suoi piccoli occhi neri, per un mo-nento solo: aveva uno sguardo che non si fermava mai a lungo sopra o stesso oggetto.

« Vi aspettavo », riprese. « È sempre un piacere per me dare il ben-enuto a un ufficiale che viene a mettersi al servizio della Patria in rmi ».

Pronunziò queste parole con un tono di artificiosa solennità, tenen-lo alta la testa e contraendo i muscoli del viso: un viso privo di luce, er quanto investito in pieno dal sole.

Poi mi chiese se volevo andare a riposare o se preferivo rendermi onto subito dei compiti che mi erano stati assegnati.

« Di che si tratta? », chiesi.

« Prenderete in consegna il materiale straordinario ».

« Sono a vostra disposizione », risposi. E insieme ci dirigemmo ver-o il magazzino dove quel materiale era custodito.

Facemmo il percorso senza scambiare parola. In verità non mi sa-ebbe dispiaciuto chiedere al maggiore qualche notizia sulla vita che ni attendeva, sulla comunità di cui avrei fatto parte. Mi tratteneva, però, n senso di impaccio dovuto, piú che alla mia posizione di subordinato, l contegno del mio accompagnatore. Egli mostrava di non interessarsi ffatto a me, il piacere che diceva di aver provato nel conoscermi do-eva essere un piacere astratto, senza alcun riferimento alla mia per-ona. Non mi chiese nulla, né da quale città provenissi, né quali fos-ero gli umori all'interno del Paese, in quel delicato momento della uerra; e sí che doveva essere in quel luogo isolato da parecchio tempo. ltri argomenti assorbivano la sua attenzione. Durante il tragitto, alla ista di alcuni rifiuti presso una baracca, si fermò di scatto e il suo iso divenne pallido di collera. Picchiò ripetutamente col pugno sulla arete, chiamò piú volte; e poiché nessuno compariva, trasse di tasca n taccuino e vi annotò il numero della baracca. Allo stesso modo si omportò poco dopo, quando ci imbattemmo in una vanga abbandonata ul bordo della strada.

Le baracche erano disposte a una certa distanza l'una dall'altra. Quella del magazzino sorgeva in mezzo a un prato verde e fresco. Un oldato che stava sulla porta corse dentro ad avvertire del nostro arrivo. Comparve un giovane ufficiale biondo, piuttosto grasso. Era il tenente Eben, il consegnatario che io dovevo sostituire.

Varcammo tutti e tre la soglia e attraversammo un vasto locale che

non potei veder bene perché avevo gli occhi ancora abbagliati dal sol. Passammo quindi, per una seconda porta, nell'ufficio. Pochi mobili rozz di legno non verniciato costituivano l'arredamento di questa stanz che un sottile tramezzo separava dal resto del magazzino: un tavol che mi piacque per la sua ampiezza, un paio di sedie, uno scaffal La calma luce pomeridiana pioveva abbondante da una finestrella s tuata in alto sulla parete.

« Voi », disse il maggiore ad Eben, « dovrete raggiungere entro se giorni la nuova destinazione. Avete quindi cinque giorni per passare l consegne del materiale al tenente Claud. Questi avrà cura per part sua di assicurarsi, anche nel proprio interesse, che tutto sia in regola: perché dopo la firma dei verbali sarà lui il responsabile del magazzino Siamo intesi? »

Mentre diceva queste parole i suoi mobili occhietti correvano a ternativamente da Eben a me. Ci limitammo entrambi a fare un cenn d'assenso.

Pauli parve soddisfatto; smise di guardarci, passeggiò in su e i giú per l'ufficio, sfogliò distrattamente un registro, poi, finalmente, in filò la porta e ci lasciò soli.

Appena uscito il maggiore, Eben mi rivolse un sorriso incoraggiante Sorrideva spesso, Eben; ed aveva un'aria di saggezza tranquilla che l faceva sembrare piú vecchio di quanto non fosse.

« Non avrai molto lavoro », mi disse quindi, come avesse indov nato i miei pensieri.

Parlava lentamente, con voce affaticata. Una espressione di stan chezza, di sonnolenza quasi, era sempre dipinta sul suo volto: in realtà come ebbi modo di osservare in seguito, la sua mente era agile e sveglia

Le parole di Eben mi fecero piacere, poiché in quel momento m angustiava assai il pensiero delle conseguenze che il richiamo alle arm avrebbe avuto per la mia attività di studio. Mi sentii improvvisament pieno di speranza, immaginai le carte del magazzino confinate in u angolo, il grande tavolo scabro popolato di libri.

Alcune delle opere che mi occorrevano le avevo portate con me le altre me le sarei fatte mandare. Attendevo in quel tempo a un cert mio saggio di storia letteraria. Avevo già completato, fortunatamente, l ricerche di biblioteca e con gli appunti presi mi sentivo in grado di iniziare la definitiva stesura del libro. Fui preso dall'ottimismo e pensa che mi sarei trovato nelle migliori condizioni per lavorare. Lontano da familiari e dagli amici, al riparo dalle agitazioni del sentimento (m pareva anzi che certe intime, dolorose incrinature di recente data s sarebbero saldate se per qualche mese mi fossi dedicato unicamente un'attività intellettuale) ebbi per un momento la certezza che sarei riu scito a svolgere le mie idee con ordine e coerenza.

La voce di Eben mi richiamò al presente.
« Vuoi dare un'occhiata al materiale? »
« Certo », risposi.

Tornammo nello stanzone che avevamo attraversato nell'entrare e ominciammo a farne il giro. Le pareti erano occupate fino al soffitto da rghe impalcature di legno e su queste erano collocati, in file ordinate, numerevoli oggetti. Ma quali oggetti! Il loro aspetto mi sorprese piú icora della loro quantità e lo stupore fu tanto che non cercai nepure di indovinare a quale scopo potessero essere destinati.

C'erano cassette grandi e piccole munite, al modo degli apparecchi dio, di quadri numerati, di manopole, di chiavette; bombole, simili quelle per l'ossigeno, avvolte da complicate reti di tubi e di filamenti etallici; cataste di ruote dentate; indumenti di un tessuto grigiastro ne non avevo mai visto prima, liscio come la gomma e soffice come la na. Molti di quegli oggetti ne richiamavano alla mia mente altri conoiuti, ma la somiglianza non resisteva a un esame appena approfonito. Nel giro di pochi istanti ebbi modo di ripetere piú volte questa ritante esperienza: ciò che a prima vista m'era parso simile a un pparecchio radio, a una bombola, a un indumento, era in realtà 'qualne altra cosa'; e a tal punto che il primitivo paragone si rivelava el tutto inadeguato. Altri oggetti, poi, non somigliavano proprio a nulla i noto: li si sarebbe detti venuti da un altro mondo, l'impressione ne suscitava la loro forma non era soltanto di una novità assoluta, ma i una estraneità desolata, inumana.

Vinta la prima sorpresa, mi avvicinai a due soldati intenti a togliere a una cassa delle spranghette di ferro e a disporle sull'impalcatura, resi in mano uno di quei pezzi; e poi che lo ebbi rigirato un poco a le dita considerandone il bizzarro disegno, domandai a Eben che osa fosse.

« È un G3 », mi rispose.
« Un G3? Che significa? »
« Niente, una sigla ».
« Ma a che serve questo pezzo di ferro? »
« Non lo so ».

Eben sapeva soltanto che il materiale veniva adoperato per esperienti che si svolgevano in una zona isolata del campo. A che tendesero gli esperimenti e quale fosse l'impiego dei singoli pezzi era però n segreto militare, ignoto a tutti, tranne ai dirigenti del reparto che vorava in quella zona.

« Si tratta di un nuovo strumento di guerra, ancora in fase di studio, uesto è tutto ciò che posso dirti », continuò egli. « Ma neppure chi ci vora, eccettuate pochissime persone, sa che cosa sia. Quanto a noi del

magazzino, ci limitiamo a ricevere, a custodire e a distribuire il ma teriale. Il resto non ci riguarda.

Il materiale è contrassegnato da sigle, cosí non c'è pericolo di i trapelare segreti. Il pezzo che hai in mano è, come ti ho detto, un G. Quelle rotelline dentate sono le Ms: Ms1, Ms2, Ms3, a seconda del dimensioni. Per orientarci abbiamo un libro, il *nomenclatore*, dove sor riportate tutte le sigle; e a fianco di ciascuna c'è una precisa descr zione dell'oggetto, dell'aspetto esteriore, si capisce, che è quanto basta

« Quanto basta », ripetei fra me. E mi venne un curioso pensiero mi parve che il carattere degli oggetti circostanti, quel loro apparire i un primo momento simili a cose note e subito dopo profondamente d versi, si potesse estendere, in un certo senso, alle persone che abit vano il campo. Anche il maggiore Pauli, anche il tenente Eben avevan l'aspetto e i modi di uomini normali, somigliavano a tanta gente ch avevo conosciuta, ma le loro parole, i loro gesti dimostravano che i lor interessi erano situati a grande distanza dai comuni interessi uma a una distanza incommensurabile. Nessun desiderio in Pauli di sape ciò che accadeva nel mondo, nessun desiderio in Eben di conoscere segreti in mezzo ai quali viveva. Questo mi parve innaturale, assurd e l'impeto, quasi di ribellione, che ne provai, vibrò nella mia successi domanda.

« Allora », esclamai, « starò qui tutto il giorno a maneggiare il ma teriale, a classificarlo, a distribuirlo, e non saprò mai a che cosa serve? »

Eben sorrise, scrollando lievemente le spalle.

« Proprio cosí », disse. « Ma che te ne importa? Non si può sap tutto ».

L'estrema naturalezza della risposta mi lasciò interdetto. Eben a profittò del mio silenzio per riprendere il discorso interrotto e mi dis che il nomenclatore conteneva quindicimila voci.

« Quindicimila varietà di oggetti? »

« Sí, ma non ti spaventare, in questo magazzino non ce ne so piú di cinquecento. E poi, una volta imparato il sistema dei control non devi preoccuparti del numero delle voci. Ci sono dei registri do tu annoterai le entrate e le uscite. Per il materiale distribuito in v definitiva, gli ufficiali del reparto sperimentale ti rilasceranno delle ric vute; e per quello che adopreranno soltanto temporaneamente — ed la maggior parte — ti daranno dei buoni provvisori che restituirai qua do ti verranno ridati gli oggetti. Ogni sei mesi spedirai all'alto Coman un conto delle operazioni eseguite. È chiaro?

Questo, in sintesi, il tuo lavoro. I particolari, li apprenderai un p alla volta. Ci sono moduli da compilare, prospetti da tenere aggiorna e altre cose del genere. Ma poiché il movimento del materiale è scars avrai modo di prender pratica senza troppa fatica ».

Le spiegazioni di Eben durarono a lungo. Egli parlava con vo

onotona, senza mai interrompersi. Ogni tre o quattro frasi ritornava ıntualmente nel suo discorso quella fastidiosa domanda: « È chiaro? »

Ma certo, tutto era chiaro: i registri, i moduli, le ricevute. E il ervosismo che mi invadeva, la sensazione che l'immagine degli strani ;getti in mezzo ai quali eravamo mi fermentasse dentro oscuramente, ›vevano essere soltanto conseguenze della mia stanchezza.

Quando finalmente mi affacciai sulla soglia, il sole era prossimo a amontare. Nella luce smorta del tardo pomeriggio, la distesa del cam- › mi apparve piatta e vuota.

Di nuovo, appena fui uscito, udii il rumore di prima, quel ronzio vattato e persistente di motore lontano.

II

« Guarda », mi disse vivacemente Eben, « non è meraviglioso? Sem- ra di stare nell'interno di un enorme orologio ».

Lo spettacolo era davvero straordinario. Il materiale non giaceva iú inerte sugli scaffali: qualcuno aveva costruito con esso, utilizzando gni pezzo disponibile, una immensa macchina. Le spranghe d'acciaio vvitate le une alle altre, in modo da formare complesse intelaiature, ruote dentate infilate nelle loro assi, le cassette e le bombole allineate serie e connesse da fili metallici costituivano ora un formidabile stema di congegni che occupava tutto l'interno del magazzino, salvo piccolo spazio al centro, dove noi eravamo.

D'un tratto, con un frastuono assordante che mi ricordò, per quanto ssai piú violento, il rumore udito arrivando nel campo, la macchina mise in moto. Le ruote girarono sui perni, alcune lente, altre rapide, ›municandosi a vicenda il movimento coi loro ingranaggi; bracci di antuffi si alzarono e si abbassarono ritmicamente; e nello stesso tempo quadri numerati delle cassette si illuminarono di luci multicolori, :intille si sprigionarono dai fili.

Eben mi guardava e rideva.

« Ma che succede? Che succede?... », gli chiesi spaventato, cercando i superare con la voce il rumore circostante.

« Non capisci? », mi rispose, sempre ridendo. « Basta abbassare una :va! »

« Una leva? E dove sta? »

L'ilarità di Eben raggiunse il parossismo.

« Ah, questa poi! Dove sta! Ma dappertutto può stare, meno che a ›rtata delle tue mani! »

Il suo viso era diventato scarlatto dal gran ridere; non lo ricono- :evo piú, credetti di impazzire.

Ebbi un sussulto e mi svegliai. Era stato un sogno. Cercai a lun sulla parete la chiavetta della luce. Finalmente la lampada illumin la squallida stanzetta nella quale avevo preso alloggio la sera avan Non c'erano macchine, non si udivano rumori. Ma il sogno continua oscuramente in qualche parte di me: nelle mie vene, forse, dove sangue si era fatto piú spesso, nel mio cuore il cui battito mi rieche giava nel petto cupo e violento come il rombo che poco prima mi ave atterrito.

Cosí, fin dalla prima notte che trascorsi nel campo X5, il pensie del magazzino incominciò a dominarmi.

Le notti successive andò ancora peggio. Quando mi coricavo ave la mente satura delle cose viste in quel luogo; alla loro immagine, ch portavo impressa nel cervello e nei nervi, non avevo nulla di consisten da opporre. Gli altri aspetti del campo non mi lasciavano ricordi, no mi suscitavano emozioni. Guardavo le persone intorno a me muover agitarsi, affannarsi perfino: ma come si guardano i pesci nella vas d'un acquario, senza comprendere il perché dei loro guizzi simultan e delle loro improvvise virate. Quasi che invisibili pareti di cristal lo recingessero, il campo X5 mi pareva isolato dal resto del mond un'atmosfera pesante come acqua insisteva sulle baracche, avvolge d'una coltre densa e invalicabile ciascuno degli uomini.

Eppure, il primo giorno, avevo sperato di poter stabilire relazio amichevoli con i miei vicini di stanza.

Li avevo incontrati tutti sulla soglia del mio alloggio. C'era Mos degli impianti radio, alto e massiccio, con un che di lento e di impa ciato nei movimenti, intento a pulire un fucile da caccia: la cac come seppi in seguito, era il suo svago prediletto, nelle ore libere. Fed piccolo e sparuto, con gli occhi grigi troppo aperti e il profilo delica stava seduto su uno scalino e strappava singhiozzanti accordi da u fisarmonica lucente che si contraeva e si snodava sotto le sue ma sottili. E Davi, bruno di capelli, olivastro di pelle, con i lineame del volto sempre contratti in una smorfia di attenzione sofferente, sforzava di leggere un giornale alla fioca luce del crepuscolo.

Tutti e tre si erano alzati e mi erano venuti incontro: cordiale era sembrato il tono delle loro voci, l'aspetto dei loro volti.

Ma forse mi aveva illuso il mio desiderio di ritrovare, alla fi di quell'assurda giornata, il calore di un discorso, d'un gesto uma Perché la cordialità dei miei colleghi si esaurí tutta in quel bre giro di frasi e di sorrisi che ci scambiammo nel presentarci. Do ciascuno tornò alle proprie occupazioni ed io compresi subito che t noi non si era dato inizio a rapporti da approfondire, ma si era to cato già il limite della reciproca confidenza.

Un limite che non venne quasi mai oltrepassato. Soltanto casu

ente, in seguito, appresi quali giornali leggesse Davi, quali fossero i
itoli delle canzoni che Fedra suonava sulla fisarmonica, dove si recasse
caccia Moser. Tutti e tre quegli uomini non tardarono a divenire,
l pari delle tante altre persone che abitavano nel campo, fantocci animati che si muovevano ora sul fondale verde di un prato, ora su
uello grigio di una baracca: mutevoli particolari di un paesaggio colo-
ito e concreto, ma d'una concretezza puramente visiva, da scenario
ipinto, profondamente estranea alla mia esistenza, intangibile. Di ele-
nenti reali, per me, in quel paesaggio, ce ne era uno solo: il magaz-
ino, sempre presente al mio spirito, ovunque io fossi, fin dal primo
nomento che lo avevo visto.

III

Le notti che seguirono, dunque, andò peggio. Ma non ci furono
iú sogni paurosi. Mi accadde spesso, invece, di restare sveglio fino
ll'alba.

Il magazzino mi dava motivi d'inquietudine sempre piú complessi
insistenti. Lo stupore del primo giorno non s'era placato col passar
lel tempo, aveva anzi continuato a ripercuotersi, in echi vasti e pro-
ondi, nella mia immaginazione eccitata. Dopo, però, s'erano manifestate
nche altre cause di turbamento, d'ordine piú concreto, attinenti non alla
ssenza e alla finalità delle cose custodite nel magazzino, ma al compito
he mi si chiedeva di assumere in rapporto ad esse.

Era un compito preoccupante. Ignaro o quasi di contabilità e di
egolamenti militari (il corso allievi ufficiali a cui avevo partecipato
ra durato un mese) stavo per diventare il responsabile amministratore
li oggetti il cui valore doveva essere ingentissimo. Non avrei potuto
icorrere ad alcuno per consiglio e per aiuto, la breve esperienza fatta
lei superiori e dei colleghi bastava a convincermene. Un sergente e
uattro soldati che fin dal primo momento mi erano sembrati pigri e
gnoranti, sarebbero stati i miei soli collaboratori. Come sarei riuscito
trarmi d'impaccio? Non era lecito da parte mia supporre che quelle
ssurde sigle, quei minuziosi formalismi celassero qualche insidia nella
uale sarei fatalmente incappato?

Le verifiche che dovevano essere la mia garanzia non ero sicuro
li saperle eseguire. Ammesso che Eben avesse avuto qualche cosa
la nascondermi, non avrebbe potuto facilmente approfittare della mia
nesperienza?

Fin da quando quelle verifiche si iniziarono, e cioè la mattina suc-
essiva al mio arrivo, ebbi la sensazione che non tutto andasse come
loveva. Eben era sempre pronto, però, a giustificare ogni apparente irre-

golarità, a sciogliere ogni dubbio. A volte non ero del tutto convinto delle sue spiegazioni, ma, per la scarsa conoscenza della materia, non trovavo argomenti adatti a ribatterle e, pur diffidando, ero costretto ad accettarle per buone.

D'altra parte, Eben non mostrava mai né impazienza, né fretta. Mi dominava con il suo perpetuo sorriso, con la sua aria calma e sicura. Non esitava a ripetere un'operazione per venti volte di seguito, se glielo chiedevo. Ero io che a un certo punto mi innervosivo e non riuscivo piú a seguire i suoi calcoli: allora, pur di farla finita, mi rimettevo a lui.

Aumentavano il mio malessere i soldati, che eseguivano gli ordini passivamente, senza arrischiare la minima osservazione, ma con lentezza e stupidità esasperanti. Si sbagliavano nel contare, confondevano pezzi di diverso tipo, addizionavano le cifre da sottrarre e viceversa. Il sergente fingeva di sorvegliarli sbadigliando e fumando; e di tanto in tanto dava un'occhiata all'orologio, ansioso di scapparsene in città.

A tutto ciò pensavo la notte, invece di dormire, e mi domandavo se non c'era modo di sottrarmi a una responsabilità che si annunciava cosí grave. Forse l'ordine di prendere in consegna il magazzino non aveva fondamento giuridico, forse gli ufficiali della mia categoria non potevano essere obbligati a occuparsi del materiale *speciale*. Ma non sapevo come accertarmi che quelle supposizioni fossero esatte. Nessuno degli ufficiali superiori del campo mi avrebbe ascoltato, né io avrei osato presentare all'alto Comando una richiesta tanto ardita: la mia ignoranza di cose militari mi metteva a disagio, mi faceva vedere pericoli dappertutto. No, non c'era via d'uscita, avrei dovuto addossarmi l'incarico e prepararmi a subirne le conseguenze.

IV

« Non capisco le vostre obiezioni », mormorò Pauli, « proprio non le capisco ».

Diceva la verità, non era abituato a incontrare resistenza quando impartiva ordini. Per qualche momento volse intorno sguardi smarriti.

Ma si riprese subito. I miei argomenti erano deboli, me ne accorgevo io stesso mentre li andavo esponendo: nessuna contestazione precisa, solo impressioni vaghe; e, insieme, ammissioni di inesperienza che tornavano, in definitiva, a mio danno.

« Vediamo », disse il maggiore corrugando la fronte, « rispondete con precisione alle mie domande: un sí o un no, chiaro e netto. Avete riscontrato ammanchi? »

« No ».

« Avete accertato alterazioni o errori nei documenti d'ufficio? Vi siete accorto di irregolarità commesse durante la precedente gestione o durante le verifiche? »

Feci ripetuti gesti di diniego.

« E allora che aspettate a firmare? », proruppe Pauli. « Vi ho dato un ordine, eseguitelo ».

Ormai era sulla buona strada; e la mia stanchezza gli veniva in aiuto. Non mi riusciva proprio di ricominciare daccapo il discorso già fatto. A che sarebbe servito, poi? Le mie ragioni, aggrovigliate e sottili, si sarebbero sperse nel gioco di un dialogo cosí scoperto; e i miei stessi dubbi, del resto, germogliati nella solitudine notturna, impallidivano alla chiara luce del giorno. Rimasi un momento in silenzio e Pauli ne approfittò per incalzarmi con maggior violenza.

« Non avete scelta », proseguí deciso, « dovete firmare. Il regolamento ve ne fa obbligo. Siamo in zona di guerra, non si può tener conto delle vostre titubanze. Anche se vi ordinassi di prendere d'assalto una posizione, andreste incontro a difficoltà e a rischi, rischi mortali. Eppure dovreste obbedire egualmente ».

« Concedetemi almeno di esporre la questione al comandante del campo ».

« No », rispose il maggiore con forza, « dovete firmare subito! »

Disse queste parole col tono perentorio del superiore che ha riscoperto, d'un tratto, il valore della autorità. Non aveva piú bisogno di spiegare nulla, ora, l'ordine aveva da solo un peso sufficiente. Soltanto dopo che fu sicuro di questo, si prese il gusto di illuminarmi sui motivi della sua intransigenza.

« Se non esigessi da voi un'obbedienza immediata, infrangerei un principio d'importanza vitale, sovvertirei il fondamento della disciplina militare. Voi potete reclamare, se volete, presso il comandante del campo, ma non prima di aver eseguito l'ordine ».

Questo dialogo si svolgeva nell'ufficio del consegnatario. Anche Eben era presente, ma non diceva nulla: ascoltava con aria tranquilla, come se la cosa non lo riguardasse.

Io mi sentivo sfinito: mi pareva che il sonno perduto mi piombasse addosso tutto insieme. E, certo ormai di dover subire l'imposizione, cominciavo a rassegnarmi. Avevo resistito fin dove mi era stato possibile e, quanto alle precauzioni per garantirmi dalle responsabilità non potevo accusarmi di trascuratezza. Il materiale era stato da me contato e ricontato. Infinite volte, vincendo la noia e la fatica, mi ero arrampicato su per le scalette, avevo rimosso gli arnesi pesanti, le cassette, i bulloni, le ruote dentate, sporcandomi le mani e gli abiti di grasso e di polvere. Avevo controllato una per una le ricevute del reparto sperimentale e sommato le quantità di materiale in esse indicate

con quelle computate in magazzino; voce per voce, avevo quindi confrontato i totali ottenuti con quelli annotati sui registri di carico.

D'un tratto, la mia ostinazione mi parve assurda e pericolosa: presi la penna e scrissi il mio nome sul foglio che il maggiore mi porgeva.

Dopo, per alcuni giorni, potei godere di una relativa pace. Materiale nuovo non ne arrivava, le richieste del reparto sperimentale erano rare. Mi faceva bene quel poco di solitudine che mi procuravo chiudendomi nella stanzetta adiacente al magazzino. Lí mi accadeva di stare a lungo immobile, con gli occhi socchiusi, a guardare il raggio di luce che pioveva dall'alta finestrella; oppure ad ascoltare i rumori che provenivano dall'esterno. Ormai li sapevo classificare perfettamente ed ero pronto a distinguere, in un intervallo di apparente silenzio, quello che a tutti faceva da sfondo: il rombo costante e regolare che tanto mi aveva sconcertato il giorno del mio arrivo. Sapevo ormai che quel rombo proveniva dai motori del reparto sperimentale, che si iniziava alle sette del mattino, che raggiungeva la massima intensità verso le sedici, che alle diciotto precise cessava: cognizioni esteriori e formali come tutte quelle che avevo sul campo X5. Ma, in quei momenti, e ciò non mi importava niente; ero pago del mio stesso interiore silenzio e una fascia d'indifferenza mi proteggeva, almeno fino al cader della notte.

A riprendere i miei studi, per il momento, non pensai neppure. Gli scaffali, che il primo giorno avevo visto con l'immaginazione popolarsi di libri, rimasero com'erano; vuoti alcuni, altri ingombri di carte d'ufficio.

Non avevo, del resto, molto tempo libero. Dovevo impratichirmi del lavoro contabile, registrare le entrate e le uscite, abituarmi all'uso delle sigle.

In un caldo mattino di fine giugno — era trascorsa una settimana dalle consegne — mi accingevo ad aprire la posta, quando mi parve di udire, fuori, un brusio insolito. Mi affacciai alla porta e vidi il campo in subbuglio.

«Il generale... Arriva il generale...», si gridava da ogni parte. Gli uomini, risvegliati dal loro abituale torpore, correvano qua e là, cercando di far scomparire al piú presto ogni traccia di disordine. Anche i segni della vita individuale venivano cancellati: rapide mani tiravano dentro le baracche sedie, tavoli, biciclette. Il cane arruffato che se ne stava, come al solito, disteso nella polvere, venne allontanato con un calcio.

Pauli, ritto in mezzo al campo, impartiva ordini e fulminava con gli occhi e con la voce i piú lenti. C'era un grande girasole giallo che spuntava alto da una siepe prossima alla strada ed egli lo vide: fece

n cenno a uno degli uomini. Il fiore troppo appariscente cadde giú, chiantato.

Il generale e il suo seguito apparvero in fondo alla strada. Il generale incedeva a passi lenti, indugiando davanti alle baracche: la piuma bianca del suo elmetto ondeggiava largamente a ogni suo movimento. I due colonnelli, il comandante del campo e il comandante del reparto perimentale, gli camminavano a lato in posizione rigida, contraendo n modo strano il collo e la testa per assumere un atteggiamento deferente, perché erano piú alti di lui. Egli interrogava ora l'uno, ora l'altro, poi si rivolgeva a dettare appunti al suo aiutante, un capitano dalla cui spalla sinistra pendeva un fascio di cordelline multicolori.

Quando fu davanti al magazzino, il generale si fermò e tutti gli astanti si disposero in circolo. Anch'io, sollecitato con un gesto dal maggiore, mi unii agli altri. Tutti tacevano; s'udiva solo, di lontano, un suono stonato di tromba. Il generale scambiò con l'aiutante alcune parole che non giunsero fino a me, quindi alzò la voce.

« Chiamatemi il consegnatario », ordinò.

Ci fu una certa agitazione nel circolo, molte bocche ripeterono il mio nome. Mi feci avanti.

« Bene », disse il generale, squadrandomi.

Quindi, parlando a tutti:

« Le esigenze della guerra », riprese, richiedono che il campo X5 entri in una fase di piú intensa attività sperimentale. Si è già provveduto ad assicurare i mezzi per fronteggiare la nuova situazione e da domani comincierà ad arrivare il materiale necessario. Faccio affidamento sul vostro senso del dovere e sul vostro spirito di abnegazione perché le eventuali difficoltà siano affrontate e superate, nel superiore interesse della Patria ».

« Capitano », aggiunse ancora, rivolto all'aiutante, « consegnate al tenente Claud il primo elenco delle nuove spedizioni ».

Diedi uno sguardo alla nota che l'ufficiale mi porgeva: lunghissima, irta di sigle sconosciute. Sentii di nuovo, di fronte a quelle combinazioni di lettere e di cifre, il morso dell'inquietudine. Una valanga di ignoti oggetti stava per abbattersi sul magazzino: cresciuti in piramidi, in cilindri, in cubi massicci, avrebbero fatto piegare le tavole degli scaffali sotto il loro peso, mi avrebbero stretto da ogni parte con le loro architetture ossessive.

V

Il giorno seguente, all'alba, gli autocarri cominciarono a far la spola tra il campo X5 e la stazione ferroviaria di C. Partivano dal campo vuoti, scendevano velocemente giú per la strada ripida che si snodava

dapprima in ampie curve seguendo piega per piega i terreni sterpo e proseguiva poi diritta, tagliando in due l'arida pianura; e risalivan su carichi, ansimando, in mezzo a nuvole di polvere.

Accompagnava le partenze e gli arrivi il rauco vociare dei soldati conducenti e scaricatori, quasi tutti giovani, bruciati dal sole. Le lo facce irsute grondavano di sudore. Faceva caldo come in piena esta e sembrava che l'aria avvampasse in un immobile incendio.

Non c'erano abbastanza uomini per disporre negli scaffali il ma teriale appena arrivato e anche lo spazio mancava. Dovetti quindi fa ammucchiare molti oggetti all'aperto, in alte cataste, vigilate da sent nelle. Intanto si abbatteva la parete di fondo del magazzino e si c struiva in fretta una baracca accessoria, addossata alla prima.

A tutti i lavori di scarico e di sistemazione, secondo le istruzio ricevute, avrei dovuto personalmente sopraintendere: in realtà non avevo il modo. Non potevo trovarmi contemporaneamente nei diver luoghi ove le varie operazioni si svolgevano; e anche dove riuscivo a essere presente, l'inesperienza e i vari incidenti che distraevano la m attenzione mi impedivano di esercitare una vigilanza efficace. Cerca un posto per collocare alcune casse appena scaricate ed ecco che com pariva un ufficiale del reparto sperimentale e mi presentava un elen di oggetti da consegnare subito, e magari, insieme, un secondo elen di oggetti che mi venivano restituiti e di cui avrei dovuto controlla sul momento il numero e le condizioni di conservazione. Oppure ave quasi terminato un lungo conteggio quando venivo invitato perentori mente dal maggiore a presentarmi al comando; una cassa era stata tr vata manomessa allo scalo ferroviario e si richiedeva immediatamen la mia presenza.

Rosso in viso, stanco, divorato dentro dal tarlo dell'inquietudin andavo e venivo sotto il sole; ora urlavo con tutta la forza dei mi polmoni per farmi obbedire, ora chiedevo con voce implorante a sup periori e a colleghi aiuto e comprensione. Ma i miei sforzi erano p lo piú inutili. Le mie parole urtavano contro muri d'indifferenza, qua cuno, poi, si divertiva addirittura delle mie difficoltà e cercava di a mentarle.

Quando mi provavo a controllare il lavoro compiuto dai miei ai tanti, facevo delle constatazioni che mi spaventavano: registrazioni ome se, computi errati, schede ammucchiate alla rinfusa. E spesso non avev modo di porre riparo a quelle pericolose irregolarità, né di prevenirn altre simili. Avrei dovuto dare una diversa organizzazione all'uffici dato che quella in atto si rivelava inadeguata sotto l'incalzare delle nu ve esigenze, avrei dovuto istruire daccapo ciascuno degli uomini. M mi mancava il tempo, né d'altra parte essi mostravano la minima disp sizione ad apprendere.

Per tutta la prima quindicina di luglio tirai avanti a quel mod

poi ci fu una pausa negli arrivi del materiale. Ebbi una settimana di relativa tregua e ne approfittai per fare un esame generale della situazione.

Completai le registrazioni, feci il conto dei buoni di carico e di scarico e del materiale reperibile in magazzino. Risentivo delle fatiche dei giorni precedenti; ma avevo addosso una specie di febbre che mi sosteneva. Tutto dipendeva dai risultati di quei conteggi. Se mi fosse riuscito di togliere di mezzo le cause materiali della mia inquietudine, se avessi potuto acquistare la certezza che il magazzino non era una trappola predisposta per la mia rovina, mi sarei sentito salvo. Cosí almeno mi sembrava.

Eseguii le ultime verifiche con l'ansia di un giocatore d'azzardo che ha arrischiato tutto il suo avere ed attende l'esito della puntata decisiva. Miserabile condizione, quella della vita ridotta all'aspettativa di un numero. Non piú problemi da risolvere, non piú incognite da affrontare, ma neppure la consolazione dell'attività razionale. E la coscienza assottigliata anch'essa, essa pure ridotta a un filo incandescente che si consuma e non dà luce.

Il controllo che finirà per primo è quello dei KSI. Sono cofani metallici di forma oblunga, assai pesanti. In piedi, davanti al tavolo, il sergente mi porge i documenti: ora che la cosa somiglia a un gioco, è divenuto piú attento, partecipa alla mia ansia.

Faccio la somma dei pezzi in carico: duecento ricevuti da Eben al momento delle consegne, trenta restituiti dal reparto sperimentale, centottanta giunti mercoledí scorso, altri settanta scaricati ieri: totale quattrocentottanta. Vediamo ora la situazione effettiva.

« Quanti KSI in magazzino? »

« Duecentonovanta ».

« Quanti consegnati al reparto sperimentale? »

« Trentacinque prima del vostro arrivo: poi, a due riprese, dodici e cinquantacinque; ancora altri trenta ieri l'altro. In totale abbiamo buoni per centotrentadue pezzi ».

« Altre distribuzioni? »

« Una al reparto d'aviazione di passaggio: ecco l'ordine del comando ed ecco il buono: quindici pezzi ».

« Non c'è altro? Allora vediamo: duecentonovanta, trentadue, quindici. Totale... ».

Due o tre secondi bastano per fare la somma. Ma per me il tempo si è fermato. Il filo incandescente si illumina d'improvviso ed è come se mi fosse scoppiata dentro la folgore. Tornano tutti insieme, nel bagliore di quel lampo, i ricordi, i terrori, i pensieri di colpa. Cade la speranza. Chi mi dovrebbe salvare e per che motivo? A chi ho chiesto mai aiuto? Forse la mia sentenza è stata già pronunziata: ne ho deci-

frato i caratteri nei volti e nelle parole degli uomini, nell'oscuro mecca-nismo delle cose che mi circondano.

« Totale quattrocentotrentasette. Mancano quarantatré pezzi ».

Il sergente mi guarda. Forse è un po' stupito dal tono incolore della mia voce.

« Ci deve essere stato un errore », replica esitante.

Controlliamo di nuovo i documenti, ripetiamo il calcolo. Poi si fa un altro tentativo: i soldati tirano giú dagli scaffari i KSI, li contano un'altra volta, sul pavimento. Sí, un errore c'è, ma irrilevante. Quarantacinque pezzi mancanti invece di quarantatré.

Passiamo ad altri oggetti e constatiamo altre mancanze: ducentoquaranta GI, centosettantotto G2, duecentonovanta LB3: ad ogni nuova verifica un nuovo, incolmabile ammanco.

Mi alzo a fatica dalla sedia. Sento le gambe pesanti, cammino vacillando, come per ubriachezza o per febbre.

« Dove va signor tenente? »

Non capisco perché mi si faccia questa domanda, né perché i soldati mi tengano gli occhi puntati addosso. E non posso rispondere, non so dove vado.

VI

Il campo, cosí esteso a considerarlo dall'interno, con la sua numerosa popolazione, con il disperso gregge delle sue baracche, con l'estesa zona del reparto sperimentale recinta da uno steccato invalicabile, non era, nel vasto altopiano, che una piccola isola. Ed era facile allontanarsene tanto da non vederlo piú e da non udire neppure il rombo penetrante delle sue macchine.

Molte erano le amene località che si potevano raggiungere in meno di un'ora e che tanto piú si facevano invitanti quanto piú l'estate avanzava. Chi si fosse allontanato in direzione ovest avrebbe incontrato ampi e ombrosi boschi e sarebbe arrivato infine a un immenso stagno circolare — quasi un lago — contornato di pendici erbose. Aironi, pivieri e, nel periodo del passo, anitre selvatiche, ci si davano convegno: e, al tramonto, ci si potevano incontrare anche daini e cinghiali venuti ad abbeverarsi. I sentieri verso oriente e verso mezzogiorno conducevano al mare: e da un lato si sboccava sul ciglio di un burrone a picco, da un altro, per viottoli lentamente digradanti si giungeva a una piccola spiaggia coperta di alghe.

Dei miei vicini di stanza, Moser prediligeva i boschi e lo stagno. Partiva tutti i giorni all'ora del crepuscolo e tornava molto tardi, col carniere colmo. Una volta uccise perfino un cinghiale, un'altra volta portò al campo un piccolo daino vivo. Davi e Fedra, invece, che prefe-

ivano recarsi al mare, non perdevano mai l'occasione di uscire dal campo nelle ore antimeridiane. Presto i loro visi presero una tinta abbronzata.

Ma io non osavo piú staccarmi dal mondo chiuso e opprimente del magazzino. Da quando avevo constatato gli ammanchi, vivevo come in un incubo. A volte mi sembrava che tutto fosse stato un sogno. Era stato cosí rapido il susseguirsi dell'inquietudine e dell'angoscia! Ma proprio disperato non ero ancora: c'erano momenti in cui mi sentivo ancora disposto ad affrontare la situazione e risolvevo di indagarne con calma le cause, di cercare i mezzi per uscirne.

Cominciai, a questo scopo, a redigere un memoriale. Era un'occupazione che mi dava coraggio. Ci scrivevo tutto quello che mi pareva utile a dimostrare la mia buona fede: la storia delle consegne, delle nuove spedizioni, delle difficoltà in cui mi ero trovato.

Facevo anche delle ipotesi sulle cause degli ammanchi. La maggior parte di essi doveva riferirsi alla gestione di Eben: e, per dissimularli, documenti di scarico e oggetti dovevano essere stati conteggiati piú di una volta nel corso delle verifiche; alcuni documenti di carico, poi, dovevano essere stati provvisoriamente sottratti. In altri casi, si era evidentemente alterato a bella posta qualche totale, approfittando della mia inesperienza e delle mie distrazioni.

Ma Eben doveva aver usato quei sotterfugi soltanto per liberarsi di una responsabilità pericolosa, non doveva certo essere stato lui l'autore delle sottrazioni. Mancavano infatti anche numerosi oggetti giunti in magazzino dopo che io avevo preso le consegne. Chi dunque faceva sparire il materiale? Chi poteva avere interesse a impadronirsi di oggetti inadatti a qualsiasi uso pratico? Non certo i soldati: gli ufficiali del reparto sperimentale, forse, per qualche impensabile motivo, inerente alla loro misteriosa attività? Non sapevo, né seppi mai in seguito, che cosa pensarne.

La compilazione del memoriale procedeva lentamente. Anche nelle ore serali il maggiore Pauli mi imponeva spesso servizi straordinari: ora c'era da sostituire l'ufficiale di picchetto ammalato, ora da decifrare un dispaccio urgente, ora da ispezionare di sorpresa un posto di guardia lontano. Pauli si serviva largamente di me e a nulla valeva fargli presente che ero abbastanza impegnato col magazzino. Sembrava anzi che egli cercasse di spingere la mia pazienza all'estremo limite.

Quando ero libero, però, lavoravo accanitamente, chiuso nel magazzino; poi rileggevo ad alta voce le parti terminate e subito mi sentivo sollevato, meno solo, quasi che il memoriale costituisse una confortante e decisiva testimonianza in mio favore.

Intanto, nell'intercapedine del tetto, i topi si abbandonavano a rumorose scorribande. Una sera, anzi, una lastra sconnessa del soffitto si

spezzò e un grosso animale grigio piombò sul tavolo, a pochi centimet dal mio viso.

Rimase immobile per qualche istante, stordito dal colpo. Solo le su narici, macchiate di spuma sanguigna, si contraevano e si allargavan a ogni respiro e la macchia umida impiccoliva e ingrandiva alternat vamente. Fermissimi erano invece i suoi occhi, tondi e rossi. Io n ricambiavo ipnotizzato lo sguardo inespressivo e contemplavo la lor trasparenza liquida e falsa. Che vertiginoso gioco di incidenze e di re zioni, che mondo segreto dovevano celare.

Un mondo segreto: e il mio pensiero corse agli oggetti allineat sugli scaffali, ai manometri, ai quadranti luminosi, tanto simili ad occh opachi; anche dietro le loro apparenze si nascondeva una segreta s stanza, una dimensione a me preclusa, dalle cui profondità procede la sentenza che mi pendeva sul capo.

Terrore e ripugnanza confluirono in un brivido. E il mio sussult mise in fuga il topo spaurito.

VII

Quando il memoriale fu terminato, pensai dapprima di presentar al colonnello Lares, comandante del campo. Ma, appena ebbi considerat un po' piú attentamente quell'idea, la respinsi. Dal colonnello Lar non potevo infatti aspettarmi la comprensione e il soccorso di cui abb sognavo. Aveva troppe preoccupazioni personali per venirmi in aiut e poi, malgrado usasse verso i suoi subordinati, contrariamente al maggior parte degli ufficiali superiori, modi gentili e perfino affabi era in realtà il piú insensibile di tutti.

I casi del colonnello Lares, per quanto ufficialmente ignorati, er no di dominio pubblico: si sapeva che si era temporaneamente sottrat col richiamo alle armi a una situazione economica fallimentare; ch una donna straniera, con la quale conviveva da molti anni, lo ave seguito fin nella città vicina e che questa faccenda — sopra tutto causa della nazionalità della donna — gli aveva procurato noie da par delle autorità militari; si sapeva infine che era affetto da una malatt venerea e che, malgrado le assidue cure a cui lo sottoponeva il medic del campo, la sua salute peggiorava.

In verità, ingannato dall'espressione di nobile tristezza del su viso scarno e dei suoi occhi azzurri, io mi ero già arrischiato ad acce nargli, sia pure un po' vagamente, alle mie preoccupazioni: ma eg aveva immediatamente cambiato di modi. « La vita militere esige sacr ficio », mi aveva detto bruscamente una volta; e un'altra volta: « Ho ide che le vostre ansie derivino dal fatto che avete avuto finora un'esisten

roppo facile, senza contatto con la realtà ». Ed era chiaro che quando iceva « realtà » pensava ai suoi affari ingarbugliati, alla grande donna rigia e dura che lo aspettava in città (l'avevo vista una volta cavalcare ome un uomo attraverso la boscaglia), al suo male che progrediva iesorabilmente.

No, non era il colonnello Lares che poteva aiutarmi: la persona he mi occorreva era un ufficiale pratico del mio servizio e abbastanza pregiudicato da potermi dare dei buoni consigli.

L'uomo al quale mi parve di poter confidare le mie pene me lo rovai davanti inaspettatamente. Era d'uso che, qualche tempo dopo le onsegne di ciascun magazzino, fosse inviato sul luogo dall'alto Co- iando un ufficiale superiore per ispezionare e riferire. L'ufficiale inca- icato di compiere l'ispezione nel mio magazzino fu il maggiore Moira. gli arrivò al campo verso la fine di luglio.

Si presentò accompagnato da Pauli. Raramente mi era accaduto di edere insieme due persone cosí diverse: l'opposto l'uno dell'altro, si arebbe detto, per quanto due caratteri possano essere opposti tra loro n mille differenti modi.

Moira aveva lo sguardo penetrante e sereno, il sorriso aperto. Co- ninciava a parlare lentamente, come fosse indeciso sulla scelta delle rasi, poi il suo discorso si animava e acquistava una strana veemenza, uasi predicatoria; una veemenza tutta interiore, però, non enfatica.

Sulle prime, mi limitai a presentargli registri e documenti, senza argli parola degli ammanchi. Egli passò tutta la mattina e gran parte lel pomeriggio ad esaminare le carte e a prendere appunti.

« C'è un po' di disordine », mi disse infine. « Capisco, forse non è olpa vostra. Avete avuto una mole di lavoro insolita. Comunque, sarò ostretto a rilevarlo nella mia relazione e a farvi dare qualche giorno li arresti. Non ve ne preoccupate troppo, sono cose che capitano spesso, otto le armi ».

« Non mi preoccupano gli arresti », risposi, « ma vorrei che la situa- ione fosse chiarita fino in fondo. Le vostre verifiche si sono fermate i documenti. Perché non controllate anche il materiale? »

Moira parve un po' stupito. Poi sorrise.

« Ci vorrebbe tempo », rispose, « e io devo ripartire questa notte. E poi a che servirebbe? Una volta o l'altra dovrete pure andarvene di ui. Una verifica completa la farà il vostro successore ».

Non trattenni piú le parole che mi urgevano dentro.

« Non posso aspettare tanto », proruppi, « non resisto piú nemmeno er un giorno a lavorare in queste condizioni. Debbo dirvi tutto. Credo, uando ho preso in consegna il magazzino, di non essermi ben accer- ato che la situazione fosse in regola. E questo è accaduto perché non

sono abbastanza pratico di questo servizio. Gli uomini che dovrebbero aiutarmi ne sanno meno di me. I nuovi arrivi di materiale hanno finito col disorientarmi del tutto. Nei giorni scorsi ho scoperto fatti assai gravi: molti di questi oggetti, non so neppure quanti con precisione, ma molti, certo, risultano mancanti. Non so quanti, ripeto, non so da quanto tempo, non so perché: mi sembra di impazzire!

Mi affido a voi, maggiore, con la speranza che mi comprendiate e mi aiutate. Malgrado tutti gli sforzi che ho fatto, mi trovo ad essere responsabile della sparizione di questi oggetti: di questi strani oggetti che sembra abbiano il potere di dileguarsi da soli, che a poco a poco sono diventati il mio incubo.

Bisogna che questa faccenda finisca. Se ho sbagliato, sono disposto a pagare. Sono disposto a spendere fino all'ultimo soldo che possiedo, a subire le conseguenze di ciò che è accaduto, pur di non essere costretto a trascinarmi ancora sulle spalle questo sacco bucato che semina il suo contenuto per via... ».

La voce mi venne meno, un po' per l'emozione, un po' perché avevo parlato senza concedermi respiro.

Guardai in viso Moira; era divenuto serio e taceva.

« Ecco », ripresi, « in queste pagine ho scritto quello che mi è accaduto. Tutta la mia vita, da due mesi a questa parte, ho raccontato: una vita ben grama. Se sono colpevole, punitemi. Ma non sono colpevole; ho fatto quello che ritenevo di dover fare. Leggete, maggiore, leggete e consigliatemi voi ».

Moira esaminò i fogli che gli porgevo, soffermandosi sulle ultime pagine, nelle quali elencavo le cifre dei probabili ammanchi.

« Sono cifre elevate », disse, « come farete a giustificarvi? »

« Come! », scattai, « non mi giustifica abbastanza quello che ho scritto? Può darsi che io sia stato ingannato, che si continui ad ingannarmi, ma la mia buona fede è fuori discussione. Tutti i miei atti sono stati compiuti con intenzioni oneste. Senza esperienza, ho dovuto affrontare un compito ingrato... ».

Con un gesto cortese, Moira mi invitò a tacere.

« Non occorre che ripetiate cose già dette. Vi dirò anzi che ho scorso appena il vostro memoriale, ma so già quello che potete avere scritto. La domanda che vi faccio — e che faccio un po' a me stesso perché sarei contentissimo di aiutarvi, se potessi — ha un'altra ragione d'essere.

Su via, non mi date ad intendere di non conoscerla, questa ragione. Non vi dico cose che non avete già pensato se vi avverto che l'autorità militare non prenderà in considerazione le vostre giustificazioni, il cui valore è puramente soggettivo. Le condizioni in cui si è svolto il lavoro qui, negli ultimi tempi, sono state eccezionali dal vostro punto di vista, ma non vi sono stati avvenimenti che possano essere invocati come ma-

ivi di forza maggiore. Se non avete esperienza, la colpa è, oggettivamen-
e parlando, vostra, perché la materia rientra nella competenza del
orpo a cui appartenete. Le consegne le avete firmate voi e non potrete
rovare a nessun tribunale di esservi stato costretto.

È inutile, però, che continui a dirvi cose che già sapete, se pure
ifiutate di ammetterlo e preferite illudervi. Del resto, non ve le dico
er cattiveria, ma solo per richiamarvi alla realtà ».

« Ma allora », chiesi, disperato, « che mi consigliate? »

« Che posso dirvi? Forse il miglior partito per voi è ancora quello
li tacere e di attendere. Cercate intanto di riordinare l'ufficio, di inda-
gare sul motivo degli ammanchi. Non che abbiate molte speranze di
scoprirlo, so purtroppo come vanno queste faccende. Ma intanto po-
rebbe accadere qualche fatto nuovo ».

« Ma ogni giorno che passa andrà peggio! Non sono in condizione
di poter riordinare l'ufficio. Non sarebbe meglio che presentassi il me-
moriale? »

Moira scosse la testa.

« Il memoriale, vorrei, per il vostro bene, far conto di non averlo
ricevuto. La confessione degli ammanchi vi porterebbe dritto davanti
a un tribunale militare. Non è solo una questione di denaro. Potrete
essere accusato di colpevole trascuratezza, di appropriazioni indebite,
forse anche di sabotaggio: fatti gravissimi, in tempo di guerra ».

« Ma io sono innocente! »

« Anche la sentinella che si lascia vincere dal sonno è innocente,
da un punto di vista analogo al vostro, e pure viene punita ».

Ero soverchiato e atterrito dagli argomenti di Moira: malgrado
tutto, però, continuavo ad aggrapparmi alla mia idea.

« Le mie giustificazioni, però, non le avete intese. Leggete il memo-
riale, vi prego ».

« Lo leggerò, se ci tenete. Lasciatemelo per qualche ora ».

« Vi sarò infinitamente grato se potrò riparlarvi dopo che lo avre-
te letto ».

« Non posso promettervi nulla, ma se avrò tempo verrò da voi que-
sta sera ».

VIII

Cominciavo già a temere che Moira non sarebbe venuto, quando due
colpi secchi furono bussati alla porta. Balzai dal letto, dove mi ero
disteso, e corsi ad aprire. Mi sentivo intirizzito. Faceva freddo, di notte,
al campo X5.

L'apparizione di Moira sulla soglia mi confortò. Conoscevo il mag-
giore soltanto dalla mattina, ma mi pareva di averlo conosciuto sem-

pre. Continuavo a sperare in lui, sebbene poco prima mi avesse parlato in modo da togliermi ogni illusione.

Moira mi salutò con un cenno del capo e si fece avanti. Era tutta piena di lui, ora, la piccola stanza: di lui e dell'attesa per le parole che avrebbe pronunciato. Sedette su una sedia a capo del letto, col viso fuori dal cerchio luminoso della lampada schermata.

Esitavo a rompere il silenzio; e fu lui a parlare per primo.

« Ho letto il memoriale », disse.

Lo guardai con ansia, ma rimasi zitto.

« Ho letto il memoriale », ripeté, « e, a scanso di equivoci, vi confermo subito quanto ho detto prima: che non posso aiutarvi.

Non vorrei però — (Moira imprimeva a tutto il discorso un movimento lento e circospetto) — non vorrei che da questo necessario preambolo voi doveste trarre una conclusione del tutto pessimistica. Non posso aiutarvi nel senso desiderato da voi: in tal senso, neppure il memoriale può soccorrervi. Debbo però riconoscere che la lettura di esso mi ha fatto pensare: ci ho trovato degli elementi che, posti in giusta luce, possono esservi utili, se pure in modo del tutto diverso da quello che avete previsto. In questo, appunto, cercherò di aiutarvi: nel cucire insieme i fili sparsi, nel ricomporre, per presentarvela unita e coerente, quell'immagine di voi stesso che, sia pure in mezzo a nebbie e ad oscurità, si riflette nel vostro scritto.

Un'immagine compiuta: tutto voi, un viluppo inestricabile di fantasie, di terrori, di ostinazione. Potrete vederla anche voi, codesta immagine, se lo vorrete sul serio. Non ve ne spaventate. Vi apparirà forse deforme, ma non inumana. In un certo senso, poi, quando la contemplerete, sarà già migliorata, perché è il vostro rifiuto di guardarla, il vostro tener gli occhi altrove che le conferisce il carattere peggiore: l'ambiguità.

Ecco quello che può essere il memoriale per voi: uno specchio interiore. Servitevene per voi solo. Se poi un giorno doveste decidervi ad un'azione grave, allora distruggetelo ».

« Un'azione grave? E quale? »

« Dar fuoco al magazzino, per esempio ».

« Dar fuoco al magazzino? », balbettai, sbiancando in faccia.

Moira mi considerava attentamente, con un'espressione un po' canzonatoria.

« Perché no? Non sarà certo la coscienza a fermarvi. Anzi, indovino che vi ci aggrappate con un certo compiacimento, a codesta ipotesi incendiaria. Del resto nessuno, per ora, sospetta di voi. E, d'altra parte, prendereste le vostre precauzioni. Potete entrare nel magazzino di notte, non visto. Avrete preparato in precedenza un recipiente di petrolio, una miccia, una corda di stracci imbevuti di benzina, qualche cosa di adatto,

nsomma. Subito dopo aver appiccato il fuoco, vi allontanate. Una fiammata e siete liberato dall'incubo ».

Ascoltavo, trattenendo il respiro.

Si alzò in piedi.

« È tardi », disse. « Debbo andarmene. Arrivederci ».

Era soltanto un uomo che ha fretta.

Giunto sulla soglia, mi piantò per un momento in faccia i suoi occhi scuri e sembrò volermi parlare ancora. Ma non disse nulla e si voltò per andarsene. Lo vidi percorrere a passi rapidi il corridoio fiocamente illuminato e uscire all'aperto.

« Così anche Moira mi abbandona », dissi fra me appena fu scomparso.

Ma non era possibile che finisse cosí. Dovevo rivederlo, dovevo riparlargli prima che partisse.

Mi slanciai fuori, mi misi a correre nella direzione che gli avevo visto prendere, chiamandolo per nome. Non ebbi risposta.

Ricordavo che gli avevano dato, perché riposasse nelle ore pomeridiane, una stanzetta in una baracca lontana un centinaio di metri. Andai alla porta di quella stanza, bussai e chiamai piú volte: nulla.

Accorse infine, alle grida e ai colpi, il soldato addetto alla sorveglianza.

« Il maggiore Moira? », gli chiesi.

« È partito, signor tenente ».

« Partito! E quando? »

« Prima che facesse notte. Se ne è andato con l'autocarro del reparto radio ».

« È impossibile! »

« Impossibile? Ma se gli ho portato io stesso la valigia! »

« A proposito, dimenticavo », aggiunse subito dopo, « ha lasciato qualche cosa per voi ».

Si allontanò di corsa, tornò quindi recando una grande busta. La strappai, quasi, dalle sue mani; apertala, vidi che conteneva il mio memoriale.

Dunque era stata soltanto un'allucinazione! Mi pareva d'impazzire.

IX

Venne il mese di ottobre, ma continuò a far caldo. Brevi e violente, le prime piogge autunnali non riuscirono a impregnare la terra secca. Una polvere minuta copriva come prima la superficie del suolo, volteggiava nell'aria. Le foglie degli alberi e le erbe dei prati non ave-

vano avuto il tempo di ingiallire; al sopraggiungere della nuova sta-gione, già erano arse. Ramoscelli e sterpi scricchiolavano, infrangen-dosi, sotto i piedi di chi si spingeva fuori dei sentieri. Soltanto nel piccola radura davanti al magazzino l'erba si manteneva verde e fresca un miracolo che ogni mattina, quando mi riappariva, mi procurava un palpito insperato di gioia.

Il campo incominciò ad animarsi. Giungevano spesso dal vicino aeroporto e si fermavano, a volte per qualche ora, a volte per giornate intere, uomini che facevano la guerra: robusti, allegri, dal viso abbron-zato. Venivano con degli automezzi a caricare i prodotti del reparto spe-rimentale. Mangiavano abbondantemente, parlavano con voce forte, rac-contavano, accompagnandosi con singolari gesti delle mani, le battaglie i bombardamenti, gli inseguimenti a cui avevano preso parte.

Mai, prima di allora, mi ero interessato alla vita di persone come quelle. Ma, vedendole ogni giorno, ascoltandole e paragonando la lor gaiezza alla mia disperazione, mi sentii turbato da strani rimpianti. Perché non avevo pensato, quando ero ancora in tempo, a conquistarmi una felicità cosí a buon mercato? Avrei potuto vivere affrontando pericoli a viso aperto e ignorare per sempre il solitario struggimento dell'angoscia.

Qualche volta arrivavo perfino a illudermi di partecipare con par diritto a quella pienezza di vita altrui. Dopo il pranzo, quando, ne l'aria fumosa della mensa, i racconti e le discussioni si facevano piú vivaci, mi saliva alla testa una leggiera ebrezza, nei cui vapori facev miei gli atti e gli avvenimenti che altri evocava con le parole e con il muover veloce delle mani. Fantasie passeggere, subito troncate da cattivi pensieri: in quello stesso istante, forse, si asportava del material dal magazzino, mi si preparava qualche nuova insidia.

Quei pensieri erano come un veleno. D'un tratto mi si faceva insop-portabile la vista delle tavole apparecchiate, dei bicchieri sporchi di vino, delle stoviglie unte, dei residui di cibo abbandonati nei piatti. Dalla porta semiaperta della cucina venivano odori forti ed io sentivo improvviso il disgusto delle tante sudice cose che sapevo trovarsi di là: i tegami cerchiati di grasso, le grattugie ingrommate, le mani sudat degli uomini intorno ai fornelli neri. La nausea mi assaliva ed ero co-stretto ad alzarmi. Mi seguiva fino alla porta lo sguardo corrucciato del maggiore Pauli. Egli non ammetteva che si potesse lasciare la mensa prima dell'ufficiale piú elevato in grado. Spesso, anzi, mi faceva richia-mare indietro con il pretesto di qualche ordine.

Quegli ordini li ascoltavano in silenzio, ma con un interno senti-mento di ribellione. Non c'era ordine che non avesse per me un senso doloroso. Ogni operazione nuova che mi si ingiungeva di eseguire, pu

ché implicasse movimenti di materiale, mi appariva come una pericolosa modificazione della già insostenibile situazione preesistente.

Una delle illusioni da me coltivate in quell'ultimo, tormentoso periodo, era quella di poter sostituire alle normali regole di contabilità dei criteri empirici, per metà di immaginazione, per metà di intuito. Non facevo piú affidamento sulle scritture, nelle quali la situazione del magazzino, con tutti i suoi mutamenti, avrebbe dovuto rispecchiarsi, non avevo piú pazienza di effettuare delle complete verifiche. Pretendevo invece di tenere sempre a mente la consistenza del materiale, di seguirne gli aumenti e le diminuzioni con calcoli mentali approssimativi ma immediati, di rappresentarmi visivamente i risultati di quei calcoli. Entrando nel magazzino, davo un rapido sguardo in giro: se gli scaffali mi apparivano piú colmi e le cataste di materiale piú alte di quanto avessi previsto, mi sentivo, sia pure momentaneamente, sollevato; nel caso contrario, rabbrividivo di paura. Ombre superstiziose entravano in me, man mano che rinunciavo ai mezzi della ragione.

X

Tra gli ufficiali aviatori che frequentavano il campo, in quel periodo, ce ne era uno, il tenente Raiter, che aveva l'incarico di compilare e di firmare i buoni di prelievo del materiale. Per questo motivo avevo spesso occasione di incontrarmi e di trattenermi con lui.

Raiter era un giovane di ventidue anni, bruno e magro. Piuttosto loquace, parlava volentieri, sopra tutto, delle sue battaglie e dei suoi amori. Di entrambi gli argomenti discorreva a lungo, con vivacità. Il suo lessico, assai limitato quanto al numero dei vocaboli, era preciso, specialmente nei termini aviatorii e anatomici.

Tutto sommato, le chiacchiere di Raiter mi annoiavano. Ma egli era l'esempio vivente della felicità che mi era preclusa. Ed io invidiavo la sua energia intatta, la sua giovinezza, la spensieratezza della sua vita.

Non gli mancavano, del resto, qualità apprezzabili, come una certa istintiva e cordiale generosità. Alla mensa, sedeva accanto a me; e quando mi vedeva preoccupato, conoscendo in parte i motivi delle mie angustie, non mancava mai di rivolgermi un sorriso o una parola amichevole.

Un giorno, durante il pranzo, il suo comandante di squadriglia, che sedeva a un tavolo poco distante, chiamò Raiter con un cenno della mano. Egli andò e, poco dopo, tornò a sedere, allegrissimo.

« Missione segreta », mi disse ridendo. « Vado nella capitale. Parto

subito: due ore di volo e alle cinque sono al comando supremo. In serata mi sbrigo della pratica e domani ho tutta la giornata a disposizione. Ripartirò dopodomani mattina alle otto e alle dieci sarò di nuovo qui. Due notti e un giorno completamente liberi, in una vera città, non è una cosa magnifica? E lo sai come impiegherò il tempo?

«Non lo so», risposi sorridendo, «ma forse posso immaginarlo».

«Certo che puoi immaginarlo. Specialmente se ti dico che laggiú ho una ragazza... Si chiama Linda, pensa che non la vedo da giugno. Ma aspetta, lasciami fare un calcolo: dunque, questa sera...»

E ad alta voce, tra le interruzioni divertite dei colleghi, fece il conto di quante volte avrebbe ripetuto, nei due giorni seguenti, l'atto sessuale.

Ci fu qualche risata, qualche mormorio di dubbio.

«Ah, non ci credete?», disse con finta irritazione, alzandosi. «Vuol dire che non mi conoscete; e non conoscete Linda!»

Ci guardava con un sorriso di allegra sfida. I suoi denti bianchi splendevano luminosi, il suo viso innocente riscattava in pieno la volgarità delle sue parole.

Indugiò un momento, fece un saluto circolare con la mano e uscí per andarsi a mettere in tenuta di volo.

Due giorni dopo, alle dieci, Raiter non era ancora tornato. Non tornò alle dodici, non tornò nel pomeriggio. A sera, giunse notizia che il suo apparecchio, a cento chilometri dal campo, si era incendiato ed era precipitato sul greto di un fiume.

Ventiquattro ore dopo, arrivò una cassetta metallica, con una croce sopra: una cassetta molto piccola, il cadavere di un neonato ci sarebbe entrato appena.

Raccolti intorno a quella cassetta, rendemmo onore alla memoria di Raiter. Qualcuno tenne un discorso commemorativo e parlò — cosí mi dissero in seguito — della fiorente giovinezza immolata nei cieli della patria.

Io non seguivo il discorso, io *vedevo* il corpo di Raiter lambito dalle prime fiamme. E non lo vedevo soltanto, facevo mio il dramma di quelle membra pulite, riposate, sazie, d'un tratto dilaniate dal fuoco: la pelle, già tersa e liscia, si accartocciava, il sangue si anneriva e si volatizzava, i nervi scricchiolavano.

Fui sul punto di svenire, mi accorsi che tremavo e battevo i denti. «Che supplizio atroce, che supplizio atroce», balbettavo.

Poi, tornando col pensiero alla mia attuale, gelida angoscia, invidiai la rapida morte di Raiter.

XI

La vita al campo X5 comportava disagi che, in altre condizioni di spirito, avrei sopportato serenamente, ma che mi parevano insostenibili, congiunti come erano alle torture dell'angoscia.

Le baracche, caldissime di giorno, divenivano umide durante la notte: il vento e la pioggia vi si facevano strada attraverso le connessure delle tettoie. I letti erano infestati da parassiti, pulci enormi e cimici avidissime. Dagli acquitrini sparsi per la zona, al tramonto, sciamavano verso il campo migliaia e migliaia di zanzare che ci crivellavano di punture. C'erano sempre numerosi ammalati di febbre malarica, nel campo.

L'acqua era insufficiente ai bisogni e chi voleva aver cura della persona doveva usare una quantità di accorgimenti: correre ai lavabi prima degli altri, non appena l'acqua cominciava a fluire, badare a riempire in tempo catini e bottiglie. C'era poi l'eventualità, se non si provvedeva in tempo, di rimanere sprovvisti di sapone, di dentifricio, di lame da barba.

Io avevo altri pensieri per la testa e non ponevo a queste faccende la necessaria attenzione. Cosí finivo col portare addosso, ben visibili, i segni del mio disordine interiore. La mia biancheria non era mai pulita, i miei capelli erano sempre spettinati e sporchi di polvere e di sudore. Quando, dopo avere percorso il campo in lungo e in largo, in servizio di vigilanza notturna, ed essermi infangato fino al collo, rientravo nel mio alloggio con l'intenzione di fare un bagno, di cambiarmi d'abito, di rimettermi in ordine, non trovavo la forza di mettere in atto il mio proposito. La mia mente tornava al pensiero dominante, al materiale che quel giorno avevo dimenticato di sorvegliare, alle sottrazioni che forse c'erano state. Mi lasciavo cadere sul letto, mi torturavo un poco a studiare impossibili piani per sistemare le mie faccende, poi la stanchezza finiva col prevalere e piombavo in un sonno agitato, dal quale mi risvegliavo, dopo qualche ora, piú stanco e piú inquieto di prima.

Spesso mi tornava alla memoria l'immagine del tenente Raiter sul punto di morire, cosí come mi era apparsa la prima volta durante il rito funebre. Mi sorprendevo a considerare ancora la pulizia e la sazietà delle carni del morituro nel momento in cui il fuoco aveva incominciato ad intaccarle. Poi, senza motivo apparente, correvo con la fantasia alla tepida stanza d'albergo dove egli aveva posseduto la sua ragazza per l'ultima volta. Doveva essere stato felice, tutto istinto e gioia di vivere. Nessun senso di impurità mi riusciva di attribuire ai suoi atti, quali fossero stati, non esiste il male quando non se ne ha coscienza.

Quanto la breve vita di Raiter mi pareva innocente e limpida, altrettanto la mia mi sembrava, in ogni suo aspetto, vergognosa e triste.

A volte cedevo alla tentazione di cercare, nella compagnia di una donna, una momentanea dimenticanza delle mie pene. Scendevo in città per quell'unico scopo: altri modi di evasione dal cerchio magico che mi teneva prigioniero non li avrei tentati. La gente estranea al campo mi faceva paura, le strade popolate mi davano un senso di vertigine.

Ma la dimenticanza totale durava un attimo e il risveglio che seguiva era un risveglio all'angoscia. Lento era il ridestarsi della coscienza mentre giacevo in un letto squallido e i miei occhi fissavano stupiti la trama d'ombre che la scarsa luce filtrata da un paralume disegnava sulle pareti. Un nero disgusto mi opprimeva. Dove ero? A chi apparteneva la voce estranea che mi rivolgeva delle parole?

XII

Difeso, sia pure per breve tempo, dai pensieri amari, mi sentivo invece quando me ne stavo ad ascoltare i discorsi che tenevano tra loro i soldati addetti al magazzino.

Di giorno, essi erano silenziosi; e quando, come spesso accadeva, li rimproveravo perché non avevano eseguito o avevano eseguito male un ordine, non comprendevano il motivo della mia irritazione, ignorando quali conseguenze potevano avere per me i loro errori, e mi opponevano una scontrosa apatia. Ma la sera, dopo che avevano smesso di lavorare, diventavano loquaci.

Dapprincipio duravo fatica a capire i loro dialetti, poi a poco a poco imparai. Usavano un linguaggio sintatticamente sconnesso, ma icastico e colorito. Ed evocavano fatti, scene, paesaggi il cui succedersi mi distraeva dai dolorosi pensieri: un passato nebuloso e indeterminato nel tempo, un passato senza storia, la vicenda eternamente eguale dei pastori vaganti attraverso le aride colline e gli alti pascoli, dei pescatori dalle membra corrose dal sale e dalla fatica, dei contadini asserviti al lavoro dei campi.

Credevano nelle streghe. Marco, il piú giovane dei soldati, un pastore, sapeva tutto di loro: come fossero abili a gettare il malocchio sulle greggi, mescolando e bruciando erbe colte in particolari circostanze di tempo e di luogo, come favorissero le vendette degli innamorati traditi, facendo incantesimi sulle immagini e sulle vesti delle persone da perseguitare. Era pericoloso donare a una ragazza una fotografia o una ciocca di capelli e anche lasciare nelle sue mani un fazzoletto o un oggetto personale. I discorsi di Marco erano sempre accompagnati da esempi. Egli sapeva una quantità di storie e le raccontava con incre-

dibile ricchezza di particolari, animandosi nel viso, scuotendo i capelli ricciuti, agitando enfaticamente le mani.

Quei discorsi si tenevano in un angolo del magazzino, presso gli scaffali. La luce era fioca e degli oggetti allineati si distinguevano soltanto i piú vicini: gli altri si confondevano con l'ombra circostante. Ma, per i soldati, gli oggetti e il magazzino stesso non esistevano piú. Tutta la loro anima era rivolta al narratore e ai grandi spazi aperti che le sue parole evocavano.

XIII

La signora Vergi ha riunito in casa sua, come ogni sabato, alcuni invitati: ufficiali del nostro campo o di altri reparti che hanno sede nella città di C., giovanotti del luogo, amiche delle figlie. Ha quattro figlie, la signora Vergi: Mara, Eva, Vilma e Vanda. Mara, la piú anziana, ha venticinque anni; Vanda, la piú giovane, ne ha sedici. C'è anche il signor Vergi, un uomo dall'aspetto astuto e diffidente, il cui viso, in questo momento, esprime un malumore rassegnato. Del resto, assai piú che al trattenimento, sembra interessarsi al grosso bicchiere di vino che di tanto in tanto si porta alle labbra.

Per la prima volta, partecipo a una di queste riunioni. Fedra, che vi è assiduo ed è apprezzatissimo per la sua abilità nel suonare la fisarmonica, mi ci ha trascinato, malgrado i miei proponimenti di solitudine, malgrado la mia riluttanza a vedere gente.

Sono seduto vicino alla padrona di casa che, agitando solennemente un ventaglio sciupato, mi seppellisce sotto un diluvio di parole inutili:

« Mi ha detto Fedra che siete malinconico di carattere, ma io non ci credo. Forse avete delle preoccupazioni. Passeranno. E poi, chi non ha preoccupazioni in questo momento? C'è la guerra, e la guerra è un flagello per tutti. Qualche volta, però, bisogna dimenticarsene. Per questo, faccio venire i giovani. Avete visto che ragazzi simpatici? Andiamo, unitevi anche voi agli altri, vi farà bene, non perdete tempo con una vecchia come me! »

Sorride; poi, con un gesto confidenziale del tutto inatteso, si china verso di me e mi batte un leggero colpo di ventaglio sul ginocchio.

« Vilma », aggiunge, rivolta a quella delle figlie che le è piú vicina, « Vilma, fa ballare il tenente ».

La ragazza, che ha appena finito di dare l'avvio a un disco di grammofono, si volge verso di noi e accenna, ancheggiando, a un passo di danza. Mi alzo, un po' imbarazzato, e faccio per circondarle la vita col braccio. Ma lei mi sfugge, scivolando a destra e a sinistra, a tempo di musica, per due o tre volte. Infine, quando riesco a prenderla, si stringe a me, poi rovescia indietro la testa, ridendo.

Chi sa perché ride, Vilma. Forse si sente allegra, forse vuole soltanto mettere in mostra i suoi bei denti. Un po' di calcolo non manca mai nelle azioni di questa gente. Non ne hanno colpa: il loro incontro col mondo civile è avvenuto nel piú disgraziato dei modi e ne hanno assimilato il peggio; la primitiva rozzezza, però, non l'hanno perduta e le loro ingenue pose cittadine non ingannano nessuno. Si capisce benissimo che la signora Vergi invita a casa sua gli ufficiali con la segreta speranza di un buon matrimonio per una delle sue ragazze. In attesa che si realizzi questa sua aspirazione, ella non disdegna tuttavia i modesti vantaggi che può realizzare accogliendo giovani desiderosi di compagnia e mostrando una certa acquiescenza ai loro piccoli intrighi sentimentali: il dono di una scatola di carne, per esempio, o quello di un po' di caffè, cose di cui gli ufficiali dispongono con qualche larghezza, mentre sul mercato locale sono introvabili. I tempi, si sa, sono difficili; e poi, a giudicare dalle apparenze, le condizioni di casa Vergi non devono mai essere state molto brillanti. Già mi ha colpito, quando sono arrivato, lo squallore del vicolo che ho dovuto percorrere per giungere al portone. Sono quindi salito su per una scala maleodorante, dai gradini sbrecciati. L'interno della casa fa un'impressione ancora piú penosa: parati che cadono a pezzi, mobili dozzinali, sgangherati. Sul divano e sulle poltrone sono ammucchiati cuscini a colori sgargianti, con l'evidente intenzione di nascondere il piú possibile i buchi della stoffa. Alle pareti, fotografie di famiglia e piccole, detestabili pitture attaccate senza ordine.

La illuminazione è scarsa. C'è l'oscuramento, mi dice Vilma, e nessuna luce deve trapelare fuori. Ma l'oscuramento è anche un buon pretesto per risparmiare l'elettricità e per rendere l'ambiente piú suggestivo ».

Vilma continua a mettere in mostra i denti bianchi in un sorriso malizioso; e, scuotendo la testa, mi sfiora piú volte la guancia con i capelli, che ha lunghi e morbidi. Intanto, mentre balla, mi guida verso la porta che dà sulla terrazza che è chiusa da una tenda logora. Solleva con un colpo di spalla la tenda e mi spinge fuori.

Certo, nell'ampia terrazza si sta meglio. Fa piú fresco che in casa e non ci sono quegli arredi miserabili a turbare la vista. Due coppie ballano nella penombra, altre due hanno preferito interrompere la danza e, pur rimanendo allacciate, se ne stanno ferme a bisbigliare negli angoli piú lontani.

Cosí dai Vergi si è soliti fare, Fedra me lo ha detto. Di tanto in tanto la signora si affaccia sulla soglia per assicurarsi che tutto proceda regolarmente e che non si vada oltre i limiti stabiliti. E, con un pretesto qualsiasi, il signor Vergi fa chiamare dentro ora l'una, ora l'altra delle ragazze. Esse, del resto, sono bene allenate a quella scher-

maglia e non esitano, se occorre, a rintuzzare i corteggiatori troppo audaci con parole aspre e con gesti scontrosi.

Piú spesso, però, i loro movimenti sono lenti. Esse si piegano mollemente sui fianchi, arrochiscono la voce nel tentativo di renderla dolce. E i giovani ufficiali le stringono piú forte, scherzano con le dita tra i loro capelli, non vedono piú nulla se non i loro visi e le loro braccia bianche che emergono vicinissime dall'ombra.

Ma non si addice a me questo gioco. Se i miei sensi sono agitati, meglio che io li plachi con un amplesso anonimo e silenzioso: è piú logico, piú pulito, in fondo. Che cosa ho da dire io, che cosa ho da chiedere a questa giovanetta che mi prende la mano con un'aria di complicità e cerca di portarmi con sé nell'ombra? Debbo dirle che penserò a lei, o che è bella, come sta dicendo ora alla sua compagna uno dei miei colleghi, di cui ascolto involontariamente le parole? Proprio non mi è possibile.

E poi, d'improvviso, sento che debbo andarmene, che debbo tornare al campo, al magazzino, subito. È un bisogno perentorio, questa volta, decisivo, non paragonabile né per intensità né per qualità ai tanti impulsi sinceri e insinceri che ho provato finora. Si fa tardi, non ho un minuto da perdere: debbo sottrarmi finalmente, una volta per sempre, alla ruota vorticosa, al giro inutile delle cose che non sono.

XIV

Ed eccomi ancora nel magazzino. Solo, questa volta. Ma per guardarmi intorno, finalmente, con gli occhi sgombri dal timore e con la ferma risoluzione di considerare i fatti nella loro oggettivita nudità, senza piú lasciarmi offuscare la ragione da ossessive fantasie; deciso, per la prima volta, a far luce completa dentro di me.

Questo accadde la notte che venni via, quasi fuggendo, da casa Vergi. Un sistema di artificiose difese, un castello di ambiguità lentamente costruito nel vano tentativo di eludere l'angoscia, era crollato tutto insieme, quella notte; e il crollo era stato tanto repentino che io stentavo a rendermene conto.

Fino allora mi ero comportato come uno che si è perduto in montagna e non tenta di muoversi per paura di precipitare. La vista delle pareti strapiombanti, dei ghiacciai bianco azzurri che sembrano attendere il suo corpo per seppellirlo nelle loro mobili tombe, del cielo oscuro che, nel capogiro della vertigine, appare anch'esso un baratro aperto, lo atterrisce al punto da immobilizzarlo. Egli resta aggrappato al sasso, le stanche dita sugli appigli, e lascia passare il tempo senza cercare una via di salvezza, o sogna di valicare con impossibili voli lo

spazio che lo divide dalla pianura; e neppure alla salvezza dell'anima riesce a pensare.

O come chi, chiuso in una prigione, in attesa di essere processato, si rifiuta di parlare con l'avvocato difensore e perfino di leggere l'incartamento del suo processo. Egli non vuole conoscere l'atto d'accusa, né le prove, che altri adducono, della sua colpevolezza: l'atto d'accusa e le prove gli fanno pensare alla possibilità di una condanna; e al pensiero della condanna egli non resiste. Preferisce cullarsi in quello di una evasione inattuabile.

Cosí ero stato io fino a quella notte. Perdita, rovina, fine, erano le parole vagamente allusive con cui indicavo a me stesso la conclusione della brutta storia del magazzino; ma quale contenuto concreto quelle parole avessero, in che cosa precisamente sarebbe consistita la perdita o la rovina, o che cosa sarebbe finito, non avevo cercato di chiarirlo per mancanza di coraggio. Si sarebbe constatato l'ammanco, mi si sarebbe imposto di pagare spese insostenibili; un tribunale mi avrebbe condannato come sabotatore o come ladro. Queste erano le ipotesi che io mi sarei dovuto prospettare per preparare, in relazione a ciascuna di esse, una linea di condotta: oppure, se il loro avverarsi avesse dovuto significare per me la perdita della vita, per prepararmi a perire salvando, ultima consolazione, la dignità.

Condanna, carcere, povertà, morte. C'erano stati uomini che avevano saputo guardarli con occhi sereni, questi terribili mostri, nel momento stesso in cui ne subivano la drammatica stretta, erigersene essi stessi a giudici dall'alto della loro calma coscienza, al di sopra del loro particolare destino. Non io, certo, ero stato capace di tanto. Sempre nella fuga, mai nella cosciente accettazione della mia sorte, io avevo cercato la salvezza fin da principio; ed ero stato ininterrottamente braccato dall'angoscia, mi ero precluso ogni autentica consolazione, avevo reso inutili quelle che mi erano via via offerte, rifiutandomi di porle in chiaro rapporto con il mio stato, considerandole unicamente come mezzi di evasione.

Ma adesso il tempo della fuga era cessato; qualunque fosse, ora dovevo accettare il mio destino.

Corsi per i viali del campo oscuri e deserti. Mi feci riconoscere dalla sentinella del magazzino. Quindi entrai nella baracca e, dopo che ebbi girato la chiavetta della luce, richiusi la porta dietro di me.

Le tre lampade incastrate nel soffitto si accesero insieme. La luce era molto intensa nella parte del magazzino piú vicina all'ingresso, e il materiale dei primi scaffali la riceveva in pieno, violentemente, acquistando un rilievo che la forma inusitata degli oggetti rendeva piú vivace. L'acciaio cromato delle pulegge e dei supporti mandava lampi, i grovigli di fili addossati alle pareti assumevano l'aspetto di immense ragnatele che l'intrico delle ombre ingrandiva ancora in mille ramificazioni,

le bombole affusolate si protendevano in avanti come proiettili rivolti al bersaglio. Tutti gli oggetti mi apparvero come sorpresi a metà di un simultaneo balzo.

Non tutto il magazzino, però, era egualmente illuminato. Nel fondo della baracca, poi, là dove s'innestava, perpendicolarmente al primo locale, quello risultante dall'ampliamento, e alle due estremità del braccio trasversale, l'oscurità diveniva quasi completa.

Per la prima volta mi accorsi che il magazzino ricordava, nella forma, una antica basilica a croce latina: c'era il tetto a due spioventi, con le sue rozze travature, il corridoio nel fondo somigliava a un transetto. Subito, a queste suggestioni, altre se ne mescolarono, piú sottili e mediate e, in primo luogo, quelle provenienti dagli oggetti che vedevo intorno a me e che mi confermavano, con la loro sola presenza, la mia condizione di prigioniero. Prigioniero, restavo, di un mistero che mai avrei saputo spiegare, ma che sempre avrebbe continuato ad avvilupparmi con una foresta incantata di simboli dalla quale non sarei riuscito a staccarmi, simile in questo a certi sacerdoti di mitiche divinità, re nei loro boschi sacri, ma continuamente minacciati di morte.

Di queste suggestioni, però, la mia nuova determinazione trionfò ben presto. La realtà è oltre gli uomini, oltre le cose — pensavo. Ed ecco che accettando il limite, consentendo al destino, la mia coscienza si liberava, sfiorava la verità. Cadevano gli immaginari lacci della colpa, cadeva la velleità di possedere una nozione unitaria e abbreviata del mondo, cadeva infine, come vento d'estate, l'angoscia.

Feci ancora alcuni passi verso il fondo del magazzino. Mi sentivo leggero e quasi ilare, assaporavo la libertà riconquistata.

Venivano custoditi in quella parte della baracca — il santuario segreto del tempio — gli oggetti piú strani, quelli che, per il loro incredibile aspetto, sembravano escludere ogni riferimento a possibili utilizzazioni. Molti di quegli oggetti erano contrassegnati, anziché da lettere e da cifre, da nomi di bestie, di piante, di minerali: parole come fiore o leone, evocatrici di colorite immagini, si applicavano ad alambicchi di vetro o a congegni d'acciaio. E c'erano dei sacchi che mostravano qua e là irregolari gonfiori; qualcuno era squarciato e dall'apertura, come mostruosi denti che sorridessero, spuntavano strani oggetti bianchi.

Ma ormai camminavo tra gli scaffali con passo tranquillo. I terrori erano scomparsi. Accettavo la mia sconfitta, sicuro di aver guadagnato una posta piú importante. Credo di aver perfino sorriso di quelle apparenze che tanti turbamenti mi avevano procurato. Non so se lo feci materialmente, ero troppo assorto per badare all'atteggiamento che poteva prendere il mio viso.

Quella fu la notte della rinuncia totale e dolce. Ero in ginocchio, ma su una vetta, e vedevo sopra di me il cielo pieno di stelle.

Dalle cime, però, bisogna ridiscendere, non si ferma la ruota del

tempo assegnato a ciascuno di noi se non con la morte. Dovevano accadere ancora dei fatti, doveva esserci un seguito terrestre all'avventura che mi pareva conclusa.

XV

Crepuscolo di novembre. Un grande lago d'aria, d'un azzurro che si tinge lentamente di cenere, si libra sul campo. In alto, il cielo è sereno, ma tutto intorno, all'orizzonte, incombono vapori di nubi che si colorano di rosso dalla parte ove il sole è tramontato. Da quella parte viene una luce che rade il campo, investe obliqua i vertici dei tetti, i visi degli uomini. Le ombre dovrebbero profilarsi lunghissime sui prati; ma la luce non ha forza di stamparle e, per un momento, le persone e le cose sembrano esse stesse irradiare chiarità.

Nell'atmosfera cristallina, rumori e suoni si diffondono senza perdere nitidezza: si ode il battere del martello del calzolaio, lo strofinío della spazzola d'un attendente che lucida, sulla soglia d'una baracca, gli stivali del suo ufficiale. Dal reparto sperimentale, invece, non viene il consueto rumore: le macchine sono ferme, il lavoro è cessato da qualche minuto.

Non può non distinguersi chiaramente un ronzío, dapprima lieve come quello di un calabrone, poi, via via, sempre piú forte. Lo odono gli uomini e mettono la testa fuori dagli uffici, dai corpi di guardia, dai magazzini; lo odono gli animali e danno segni d'inquietudine, un cane si stira sulle zampe anteriori e mugola, un'allodola, sul rialzo verde prossimo al comando, improvvisamente zittisce. Lo udiamo anche io e il tenente Davi che stiamo percorrendo, a poco piú d'un chilometro dal campo, la strada polverosa che conduce all'aeroporto. Interrompiamo i nostri discorsi, ci guardiamo in faccia. Un senso di dolorosa attesa traspare dagli occhi del mio compagno, diversa è l'ansia che mi accende le guancie. La mia pace interiore, tanto faticosamente raggiunta, è turbata da una inconfessabile speranza.

Ora, del ronzío, s'intende la qualità corale. Non si tratta di un calabrone solo, sono cinquanta, cento. Vengono dalla parte dove fumano i vapori rossastri; e sembra che i vapori si muovano con loro, che stiano per invadere il lago azzurro-cenere.

Nessuno ha ancora visto gli aerei, ma già sul campo è scoppiata la tempesta ed è scesa la notte. La terra trema, vampe fioriscono sui prati, colonne di fumo nero si levano dalle baracche, vortici di polvere percorrono i viali sconvolti. Uomini e veicoli si slanciano in corse brevi, folli, per salvarsi o perire.

Il mio compagno ed io ci siamo buttati a terra. Davi mi ha afferrato la mano, ma io non restituisco la stretta, la prima stretta amica

che ricevo da quando mi trovo nel campo X5. So di essere solo nella gioia.

Perché mi sento felice, selvaggiamente, assurdamente felice. Una sola cosa manca perché la mia felicità sia totale, una certezza: e per acquistarla, non appena la tempesta accenna a placarsi, mi sciolgo dalla stretta, balzo in piedi e mi metto a correre verso il campo. Corro con tutta la forza delle mie gambe, invano richiamato da Davi che mi grida dietro non so che cosa sul pericolo ancora incombente.

Giungo al viale d'ingresso. Il muro di cinta è crollato per lungo tratto, il corpo di guardia è ridotto a un cumulo di rovine: ci devono essere dei morti e dei feriti, là sotto, ma non mi fermo. Né mi fermo quando vedo un gruppo di soldati che si affollano intorno a un autocarro. In piedi su questo il dottore, con i capelli scomposti, grida che gli porgano non so quale strumento; e cerca di tener fermo un uomo seminudo e sporco di sangue, la cui schiena, rovesciata sulla sponda, è scossa da violenti sussulti.

E non mi fermo sul bordo d'un prato, dove un altro soldato giace supino sull'erba. Guarda in alto, i suoi occhi sembrano sereni: forse non ode le parole che un compagno, chino su di lui, gli mormora. I suoi pantaloni di tela e la parte inferiore della giubba, fino alla vita, sono intrisi di liquido rosso.

Proseguo la corsa fino al magazzino. Ma non c'è piú il magazzino: appena pochi detriti da cui si sprigiona un fumo oleoso e che fiamme basse, tenaci, vanno rapidamente consumando. Soltanto dalla disposizione sul terreno dei mucchi ineguali di macerie riconosco il luogo dove sorgeva la baracca. Le alte scaffalature, e con esse le cataste imponenti di materiale, sono scomparse.

Mi fermo, infine, ansante, incredulo. Mi sembra impossibile che l'incubo di molti mesi si sia dissolto in un attimo. Distrutto il materiale, dispersa ogni possibile prova delle mie colpe, se colpe vi sono state: il fuoco non ha risparmiato nulla.

Ora mi sembra lontana, irreale, la serena accettazione della notte avanti: come il ricordo di una impresa compiuta in una remota stagione, d'una cima raggiunta a fatica tanti anni fa, per un momento. Ora una gioia piena, la piú intensa che abbia mai provato, continua a gonfiarmi il petto, ad accelerare il moto del mio sangue.

Da un cumulo di rovine vedo spuntare una grossa scarpa ferrata Distinguo, tra il fumo, anche una gamba, Non c'è dubbio, un corpo umano è sepolto tra i rottami ardenti. Forse è proprio il pastore Marco, le streghe che temeva devono avergli fatto l'incantesimo; se non è lui sarà un altro soldato. La luce della gioia continua a brillare in me, indifferente e pura.

Poi la gioia si attenua, ma nessun sentimento definito prende il suo posto. Non provo pietà, non angoscia.

La vetta è più lontana che mai. Sono in una valle, ora, in un'altra sconosciuta valle. Ma sento la vita tornare in me: come una caligine densa di memorie già disperse, di risoluzioni già trascurate, di fatiche lasciate a mezzo per tutto il tempo che è durato l'incubo, prima che l'avvenimento inatteso riaprisse la porta del futuro.

È una caligine mattutina, comunque: bianca, e vi affiorano volti e paesi che ancora non riconosco, o che forse non ho mai conosciuto prima. E dentro di me c'è soltanto un profondo, assonnato stupore: cosí forse si specchia il mondo nell'indistinta coscienza del bambino che per la prima volta apre gli occhi.

Questo quaderno esce due volte all'anno. I manoscritti vanno inviati alla Redazione (Via Botteghe Oscure n. 32, Roma) e, anche se non pubblicati, non vengono restituiti.

FINITO DI STAMPARE NELL'APRILE MCMLII NELLO STABILIMENTO
DI TIVOLI DELL'ISTITUTO GRAFICO TIBERINO (ROMA, VIA GAETA, 14)